



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

Racc.

DE MARINIS.

G.

NAPOLI



Race. Dr Manning H 9

PETITE
ENCYCLOPÉDIE
RÉCRÉATIVE.



Lecteur, si vous trouvez ici
Du bon, du mauvais, du passable,
Vous êtes un juge équitable,
Et l'auteur vous dit : « Grand merci : »
Mais si quelqu'un s'écrie : « Ah ! fi !
Tout ce recueil est détestable, »
L'auteur dit qu'il en a menti.

(MERC. DE FRANCE, 1753.)



UN
MILLION
DE PLAISANTERIES

CALEMBOURS, NAIVETÉS,

Jeux de mots, Facéties, Réparties, Saillies,

ANECDOTES COMIQUES ET AMUSANTES

Inédites ou peu connues

RECUEILLIES

PAR HILAIRE LE GAI.



PARIS
PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

9, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

1856



AU LECTEUR.



Un petit livre du genre de celui-ci n'a guère besoin d'introduction. Il suffit d'en lire le titre pour connaître au juste tout ce qu'il contient, et de l'ouvrir au hasard, pour s'assurer d'un coup d'œil s'il remplit les promesses de ce titre. Aussi n'ai-je point, mon cher Lecteur, la prétention de vous faire lire une longue préface qui vous ennuerait, à coup sûr à moins pourtant, ce qui pourrait bien arriver, que vous ne la lussiez pas. Je veux seulement, si vous le permettez, vous dire ici en quelques lignes ce que j'ai fait pour rendre ce petit volume tout à fait digne de se présenter devant vous.

Vous êtes certainement, mon cher Lecteur, un homme instruit et spirituel; vous avez sûrement le goût et la connaissance des belles choses et des bonnes choses; vous savez par conséquent qu'il existe déjà en français des milliers de *recueils* du genre de celui-ci, et que plusieurs de ces *recueils* remontent même à une date déjà fort ancienne; car il y a longtemps qu'en France on aime à rire. Vous

n'ignorez pas non plus, je le sais, que chez les grands peuples de l'antiquité, que presque chez toutes les nations modernes, il se trouve également, et en grand nombre, des recueils spéciaux consacrés en quelque sorte à réunir, à condenser en un seul faisceau toute la gaieté, tout l'esprit du pays. Eh bien c'est dans toutes ces collections de diverse nature, de diverse date et de diverse origine, que j'ai puisé, pour vous offrir, dans celui-ci, la quintessence, et pour ainsi dire, la fleur de tous les autres, en y ajoutant encore, d'après mes propres souvenirs, quelques traits qui ne se rencontrent nulle part et que je crois avoir le droit de vous annoncer comme tout à fait nouveaux. Comme vous êtes, mon cher Lecteur, un homme de goût et d'esprit, c'est à vous seul qu'il appartient de décider si j'ai fait un bon choix, et si mon recueil peut vous tenir lieu de la plupart de ceux qui l'avaient précédé. Si j'obtenais auprès de vous un pareil succès, j'en serais très-fier et très-heureux; très-fier, parce qu'on ne saurait être insensible aux suffrages d'un juge sévère et délicat; très-heureux, parce que je me féliciterais d'avoir réussi à vous amuser. C'est dans ces dispositions, mon cher Lecteur, que je prends la liberté de vous assurer que vous n'avez pas d'amis plus fidèle et plus dévoué que votre serviteur.

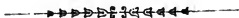
HILAIRE LE GAL.



UN MILLION

DE

PLAISANTERIES.



La Foi.

Un enfant était au catéchisme, et fut interrogé à son tour : « Qu'est-ce que la Foi ? lui dit le curé. — La foi, c'est le jeudi. — Comment ? — Oui, le jeudi, c'est la fois que je ne vais pas à l'école. »

La mine.

Guillot Gorju disait à Turlupin : « Tu m'as fait la mine. — Non, dit Turlupin ; si je te l'avais faite, tu l'aurais meilleure. »

Le moulin à vent.

On venait de mettre en vente une ferme

et un moulin à vent, et l'on proposait à un riche fermier cette double acquisition. —

« Pour le moment, dit le fermier, je n'ai pas assez d'argent pour acquérir le tout ; mais j'achèterai d'abord la ferme, j'achèterai le moulin à vent *après*. »

Conseil gastronomique.

M. de G. disait que, pour manger une bonne poularde, il fallait être deux, c'est-à-dire, *soi et la poularde*.

Prudence du maire de Beaune.

Un régiment passait à Beaune et devait traverser une forêt pleine de voleurs. Le maire proposa, dit-on, à l'officier de faire escorter son régiment par quatre cavaliers de maréchaussée.

Un bon domestique.

« Albert ! — Monsieur ? — Ayez bien soin de m'éveiller demain matin à quatre heures, je pars à cinq. — Monsieur aura la bonté de me sonner, n'est-ce pas ? »

La Concorde.

Dans une sédition assez vive, un homme d'une excessive grosseur se présenta pour haranguer la populace. Tous les mutins se mirent à rire en le voyant. « Vous riez de ma grosseur, leur dit-il ; si vous voyiez ma femme, elle est encore plus grosse que moi ; cependant quand nous sommes d'accord, nous tenons fort bien tous les deux dans le même lit ; mais lorsque nous nous querelons, la maison elle-même n'est plus assez grande pour nous contenir. » Cet apologue fit effet sur l'assemblée ; les esprits se calmèrent et la sédition s'apaisa.

L'emprunteur accommodant.

Jé commence à manquer dé vivres,
J'attends des fonds dé mon pays,
Prêtez-moi donc neuf francs ! — Neuf ? je n'en ai
que six.
— Hé bien, donnez toujours ; vous m'é devrez trois
livres.

CAPELLE.

Le coq du clocher.

« Il y a longtemps que je cherchais à me rendre compte du motif pour lequel on met plutôt un coq qu'une poule au haut d'un clocher, et je crois avoir trouvé, disait le bedeau d'une paroisse : c'est que si l'on y mettait une poule, et qu'elle vint à pondre, les œufs se casseraient en tombant. »

Nathaniel Lee.

Nathaniel Lee, poète dramatique dont la nation anglaise n'a peut-être pas assez honoré la mémoire, finit ses jours à l'hôpital des fous à Londres. Ce fut là qu'il composa quoiqu'en démente, la tragédie des *Reines rivales*. Il y travaillait une nuit au clair de la lune. Un nuage léger en ayant tout à coup intercepté la lumière, il prononça d'un ton impérieux : « Jupiter, lève-toi et mouche la lune. » Le nuage s'épaississant, la lune disparut entièrement ; alors il s'écria, en éclatant de rire : « L'étourdi ! je lui dis de la moucher ; il l'éteint. »

Les deux surprises.

« Papa Doliban, dit Danières dans *le Sourd*, j'avais planté des pommes de terre dans mon jardin, savez-vous ce qui est venu? — Parbleu! répond Doliban, voilà une belle question! il est venu des pommes de terre. — Point du tout, il est venu des cochons qui les ont mangées. »

« Savez-vous, dit le même Danières, une bonne manière d'attraper les pies? — Il y a plus d'une manière de les attraper : les lacets, la glu, que sais-je encore ! — Vieux moyens ; voici ma manière : Je mets un fromage dans mon jardin, un fromage à la pie ; l'oiseau vient et mange le fromage. Le lendemain, nouveau fromage, nouveau régal ; la pie s'y habitue. Le troisième jour je ne mets rien ; la pie vient, croyant trouver un fromage ; votre serviteur, elle est attrapée. »

L'indécision.

En sortant de l'église, un nouveau marié
Allait tenant le bras de sa jeune donzelle ;

Elle avait tant d'ardeur de n'être plus pucelle,
Qu'à peine à terre elle touchait du pied.

Le jeune époux dit tout bas à la belle :

« Nous aurons dans neuf mois le plus beau des
poupons.

— J'y ferai mon devoir, lui répond la femelle.

— Mais, reprit-il, sitôt que nous arriverons,
Dînerons-nous, ma chère, ou bien... réponds ;

— Tout comme il vous plaira, dit-elle,

Et puis après nous dînerons. »

SIMON.

La logique rigoureuse.

Un jeune homme qui venait de se marier devait être présenté par son père à sa nouvelle famille qu'il ne connaissait pas encore. Le père, qui ne s'abusait pas sur la capacité de son fils, lui avait recommandé surtout de garder le silence, ou du moins de ne parler que dans le cas où cela deviendrait indispensable. Il arrive, on l'accueille, et, comme il est d'usage à la campagne, c'est à table quedoit se faire la connaissance. Notre marié, fidèle aux instructions de son père, garde un silence profond, ou répond à peine par quelques monosyllabes qui ne

donnaient pas une haute idée de son esprit. Un des convives, oncle de la mariée, impatienté de cette immobilité, dit à mi-voix à son voisin : « Dis donc, Thomas, notre nouveau neveu m'a l'air d'une grosse bête. — Mon père, dit alors le marié, maintenant qu'on me connaît ici, je puis parler tant que je voudrai, n'est-ce pas ? » Je laisse à deviner si le père trouva la question aussi amusante que les autres convives.

Le roi de cœur.

Un jeune enfant, de l'âge de huit ans, s'était fait une mnémonique particulière pour se rappeler le nom des figures d'un jeu de cartes. Un de ses parents voulut un jour voir si, parmi les rois, il reconnaîtrait sur-le-champ celui qu'on peut appeler le roi de France. « Le voilà, répondit-il aussitôt, le roi de France c'est le roi de cœur. » L'à-propos était heureux, et l'enfant avait rencontré juste.

Bêtises.

Un homme disait à son domestique d'al-

ler voir l'heure au cadran solaire. « Mais, Monsieur, il fait nuit, répondit le domestique. — Qu'est-ce que ça a fait? prends une chandelle, » répliqua le maître. Un autre faisait coucher près de lui son valet de chambre, et lui criait : « Georges, suis-je endormi? — Oui, monsieur. — C'est bon. »

Quelques Calembours.

Sainville (à *Levassor*). Quels sont les plus beaux pruneaux?

Levassor. Les pruneaux de Tours.

Sainville. Pas du tout; ce sont les pruneaux d'une lieue et demie de Tours.

Sainville (à *Levassor*). Comment ferais-tu pour pêcher tous les poissons de la Seine?

Levassor. Je prendrais un grand filet.

Sainville. C'est un moyen. Moi, je prendrais un régiment de lignes.

Sainville. Quelle est la place de Paris où il est défendu d'étamer les casseroles?

Levassor. La place Vendôme, parce qu'on y lit sur un hôtel : État-major de la Place (*Etamage hors de la place*).

Sainville. Quelle est la fontaine de Paris qui fournit l'eau la plus délicate ?

Levassor. C'est la fontaine Dauphine.

Sainville. Je suppose que tu as seulement un canard et une marmite dans une île déserte ; comment mettrais-tu la poule au pot ?

Levassor. Je ferai peur à mon canard, mais grand'peur, et quand il aura la chair de poule... le tour sera fait.

Sainville. Puisque tu es si grand cuisinier, comment ferais-tu la soupe avec une corvette ?

Levassor. On prend le navire quand il échoue.

Sainville. Pourrais-tu faire aboyer un chat ?

Levassor. Très-facilement. Mettez devant le chat une tasse de lait. S'il a soif, il la boira.

Sainville. Comment ferais-tu des bottes avec une pomme ?

Levassor. Je la ferais cuire.

Sainville. J'ai mis sur ma fenêtre une caisse remplie de terre. J'y ai semé des

graines de toute espèce. Sais-tu ce qui est venu ?

Levassor. Non vraiment.

Sainville. Il est venu un sergent de ville qui m'a fait retirer ma caisse.

Le premier homme du monde.

Danières dit à son beau-père : « Savez-vous quel est le premier homme du monde ? — Parbleu ! c'est Adam, lui répond M. Doliban. — Eh bien ! vous vous trompez, dit Danières, le premier *rhum* du monde, c'est le *rhum* de la Jamaïque. »

Plusieurs bêtises.

En 1793, tous les privilèges et servitudes étant abolis, un nègre, nommé Ziméo, signa une pétition qu'il adressait à la Convention : « Ziméo, ci-devant nègre. »

— Un charcutier de Paris avait fait mettre sur son enseigne : « Saucissons *crus* de Lyon. »

— Après la représentation d'une comédie en cinq actes et en vers, un particulier

des quatrièmes loges demanda à son voisin si la comédie était en prose ou en vers. « Je n'en sais rien, répondit ce dernier, je suis si enrhumé que je n'ai pu distinguer si c'était de la prose ou des vers. »

— On lisait dans un journal, il n'y a pas longtemps : « Cave et grenier de plain-pied, à louer présentement. » Cette annonce peut servir de pendant à celle-ci : « Bel appartement de maître, composé de huit chambres, avec jardin, écurie et remise, le tout situé au second étage, à louer présentement. »

— Danières désirait vivement qu'un peintre fit son portrait de grandeur naturelle et le représentât tenant à la main un livre qu'il lirait tout haut.

Le soldat théologien.

On demandait un jour à un vieux soldat de l'empire, qui avait dû, sous la restauration, assister au catéchisme qu'on faisait à ses camarades, combien il y avait de Dieux? « Trois, répond-il sans hésiter. — Le père

est-il Dieu? — Oui. — Le fils est-il Dieu? — Non, mais à la mort de son père, ça ne peut pas lui manquer...»

La belle grâce.

Un homme étant tombé du haut d'une échelle en bas sans se faire de mal, quelqu'un lui dit: « Dieu vous a fait une belle grâce. — Comment, dit-il, il m'a fait une belle grâce! il ne m'a pas fait grâce d'un échelon. »

Les produits de l'Angleterre.

M. de Lauragais disait, au retour de son premier voyage en Angleterre, qu'il n'avait trouvé, dans ce pays-là, de fruits mûrs que les pommes cuites, et de poli que l'acier.

— A Londres, a dit depuis un touriste, il y a huit mois d'hiver, et quatre mois de mauvais temps.

L'à-compte.

Un chapelier présentait sa requête à un

duc et pair pour être payé de ses fournitures : « Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre mémoire ? — Je vous demande pardon, monseigneur, j'ai reçu un soufflet de monsieur votre intendant. »

Le procès-verbal.

Deux huissiers chargés d'une saisie furent maltraités en fait et en paroles. Ils verbalisèrent ainsi : « Lesquels assassins, nous maltraitant et nous injuriant, dirent que nous étions des coquins, des fripons, des scélérats et des voleurs, ce que nous affirmons véritable. En foi de quoi, etc... »

La moitié.

Ma foi, Jean, vous avez raison,
De nommer moitié votre femme ;
Car lorsque vous sortez hors de votre maison,
S'il vient quelque galant lui témoigner sa flamme,
Et qu'il ait comme vous part à son amitié,
Elle n'est à vous qu'à moitié.

A. DU FOU.

Inutilité de la vaccine.

Un homme très-crédule disait qu'il n'avait pas de confiance dans la vaccine. « A quoisert-elle? ajouta-t-il, je connaissais un enfant, beau comme le jour, que sa famille avait fait vacciner... eh bien ! il est mort deux jours après. — Comment ! deux jours après? — Oui... il est tombé du haut d'un arbre, et s'est tué roide... Faites donc vacciner vos enfants après cela ! »

Le quart de conversion.

« Vous ne vous convertirez donc jamais entièrement? disait un confesseur à un militaire. — Je le crains, répondit celui-ci, un soldat ne fait que des quarts de conversion. »

L'antithèse.

Saint-Léon, acteur comique du plus bas étage, s'avisa de jouer un rôle de roi, que le parterre accompagna de coups de sifflet. Contraint de reprendre son premier emploi,

il joua le lendemain un rôle de savetier, qui lui valut de grands applaudissements. « Cela prouve, lui dit un de ses camarades, que tu as joué le roi comme un savetier, et le savetier comme un roi. »

La meunière de Pomponne.

Il y avait dans les environs de Pomponne une meunière si jolie et si cruelle, que les soupirs de ses amants, disait un poète, suffisaient seuls pour faire tourner les ailes de son moulin.

La besogne facile.

Une dame ayant trouvé sa cuisinière occupée avec son mari, lui donna son compte en lui disant : « Allez, ma chère ; pour ce que vous faites ici, je le ferai bien moi-même. »

Un bouillon succulent.

Un Gascon entre dans une auberge et dit : « Faites-moi cuire un œuf à la coque, et, du

bouillon, vous ferez une soupe à mon domestique. — Diable ! dit l'hôte, le bouillon d'un œuf ne sera pas bien succulent ! — Hé ! hé ! reprend le Gascon, mettez-en deux, je les mangerai bien. »

Un pantalon unique.

Un pauvre diable n'avait qu'un seul pantalon, qu'il avait donné à sa blanchisseuse. Il était forcé de l'attendre dans son lit et disait : « J'irais bien chercher mon pantalon, mais pour y aller il faudrait que je l'eusse. »

Potier, garde national.

Potier, ayant mal à la jambe, reçut un billet de garde. Il dit au tambour qu'il ne pouvait pas faire son service ; le tambour lui répondit : « Alors, monsieur, je dirai donc que vous monterez votre garde quand votre jambe sera guérie. »

Le neveu dissipateur.

Un oncle gourmandant son neveu sur ses

folles dépenses, lui disait : « Tu fais des dettes partout , tu dois à Dieu et au diable. — Précisément, mon oncle, reprit le neveu, vous venez de citer les deux seuls êtres auxquels je ne doive rien. »

La précaution ingénieuse.

La fille du maire de Beaune avait perdu son serin. La première idée qui vint à l'esprit de son père fut de faire fermer les portes de la ville.

La coutume Bulloise.

Un paysan du bourg de Bulles, département de l'Oise, avait épousé une femme qui accoucha après quatre mois de mariage. Pour ne point agir en étourdi, il crut devoir, avant tout, consulter sur ce cas, qui lui paraissait étrange. L'homme de loi auquel il s'adresse prend gravement un *in-folio*, le feuillette et dit : • Mon ami, savez-vous lire ? — Non, monsieur. — Tant pis ; mais écoutez :

Au pays coutumier de Bulles en Bullois,

Femme peut accoucher au bout de quatre mois,
Mais cela seulement pour la première fois. »

Le villageois satisfait remercia le juriconsulte, et fit bon ménage.

Un censeur Suisse.

On proscrivit en même temps en Suisse la *Pucelle* de Voltaire et le livre *De l'Esprit* par Helvétius. Un magistrat de Bâle, chargé de la censure et de la recherche de ces ouvrages pour les saisir, écrivit au sénat : « Nous n'avons trouvé dans tout le canton ni esprit ni pucelle. »

Epitaphe d'un Cardinal-ministre.

Je sais bien qu'un homme d'église
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre son âme à Dieu,
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

DE CAILLY.

Calembours hygiéniques.

On a donné ce conseil à un frileux : « Vous

louez un appartement dans lequel se trouve une pièce ayant deux fenêtres et trois portes ; vous les ouvrez toutes et vous avez cinq ouvertures (*cinq couvertures*). Ou bien vous achetez un petit buste de Bonaparte en plâtre, vous lui cassez un bras, et vous avez un Bonaparte manchot (*bon appartement chaud*). »

La formule consacrée.

Il y a quelques jours, on présenta à un maire de village un enfant âgé de trois ans, dont on avait omis de faire l'inscription sur le registre de l'état civil. Le maire, fidèle à sa routine habituelle, l'inscrivit ainsi : « Aujourd'hui, etc., d'un tel et d'une telle, et en légitime mariage, est né un enfant âgé de trois ans. »

Quand il faut prendre une femme.

On annonçait à Benserade la mort d'une veuve riche, vieille et très-ridicule. « On l'enterra hier, dit le conteur. — C'est dom-

mage, dit Benserade, avant-hier c'eût été un très-bon parti. »

L'épreuve tardive.

Jean recherchait pour l'hyménée
Paquette l'émerillonnée.

Chacun disait à Jean : « Paquette a mauvais bruit,
Son honneur est un grand peut-être.

— Ah ! dit Jean, la première nuit
Je saurai bien le reconnaître. »

DE CAILLY.

Les cloches et le fumier.

La marquise de Richelieu demeurait près d'une église dont le son des cloches l'incommodait. Elle s'en plaignait devant le comte de Roncy, son amant, qui lui dit : « Madame, que n'obtenez-vous du lieutenant de police de faire mettre du fumier devant votre porte ; cela empêche le bruit. »

Joconde.

Les Mémoires de P... fourmillent de pensées ingénieuses dont on pourrait composer

un volume dans le genre des *Maximes* de La Rochefoucauld. — En voici une : P... trouve que *Joconde* ressemble à un contrebandier ; parce que *Joconde* passe de la brune à la blonde, et qu'un contrebandier *passe de la blonde à la brune*.

Les bottes brûlées.

Un voyageur transi de froid, s'étant approché du feu, dans une hôtellerie, de manière à brûler ses bottes : « Vous brûlerez vos éperons, lui dit la fille de l'auberge. — Vous voulez dire mes bottes ? reprit l'étranger. — Non, monsieur, elles sont brûlées. »

Un bon conseil.

P... disait à un garçon de café qui servait mal : « Il faut vous marier. — Pourquoi ? — Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon. »

L'incendie de Hambourg.

Pendant le terrible incendie de Ham-

bourg, un Anglais écrivit d'une maison que les flammes allaient atteindre : « Quel spectacle ! quelle horrible position ! Trente-six heures sans faire sa barbe ! douze heures sans manger ! »

L'élection à l'unanimité.

Un garde national, nommé officier dans les dernières élections, disait : « J'ai été nommé à l'unanimité ; mais, par exemple, ceux de l'opposition n'ont pas voté pour moi. »

L'âge canonique.

Certain évêque, ennemi des abus,
Trouvant chez un curé deux jeunes gouvernantes :
« *Optimè*, lui dit-il ; vingt ans ! vingt ans au plus !
Deux à la fois, et vertes et fringantes !
Vous ignorez donc mes statuts ?
— Monseigneur, ils me sont connus ;
Moi-même et l'archiprêtre ensemble nous les lûmes :
Vous exigez quarante ans révolus ;
Je les ai pris en deux volumes. »

Histoires de voleurs.

Plusieurs dames étant à diner chez Voltaire se mirent toutes, après le repas, à conter des histoires de voleurs. Chacune ayant conté la sienne, on engagea Voltaire à faire aussi son conte : « Mesdames, dit-il, il était un jour un fermier général... un fermier général... ; ma foi, j'ai oublié le reste. »

La batterie de cuisine.

Le marquis de Bièvre regardant deux marmitons qui se battaient, et quelqu'un lui ayant demandé ce que c'était que ce bruit : « Ce n'est rien, répondit-il ; c'est une batterie de cuisine. »

Un mot de Martainville.

On répétait, devant Martainville, cette maxime si connue : « Qui paye ses dettes s'enrichit. — Bah ! bah ! répondit-il ; c'est un bruit que les créanciers font courir. »

La promenade de M. de Vivonne.

Louis XIV raillait le duc de Vivonne sur son embonpoint excessif, en présence du duc d'Aumont qui n'était pas moins gros, et lui reprochait de ne pas faire assez d'exercice. « Sire, répondit Vivonne, c'est une calomnie, il n'y a pas de jour que je ne fasse au moins trois fois le tour de mon cousin d'Aumont. »

Un censeur naïf.

Un nommé Claude Morel, censeur royal, chargé d'examiner une traduction du Coran, déclara n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique et aux bonnes mœurs.

Le père aux treize enfants.

Une femme qui avait eu douze enfants venait d'accoucher. Un plaisant dit au mari : « Ah ! je réponds qu'à présent vous devez être à votre aise (à vos treize). »

Aphorismes quasi-politiques.

« Deux lois gouvernent le monde, disait un avocat célèbre, la loi du plus fort et la loi du plus fin. » Ce qui rappelle l'aphorisme attribué à M. de Talleyrand : « La société est partagée en deux classes : les tondeurs et les tondu. Il faut toujours être avec les premiers contre les seconds. » Madame Du Deffant, à son tour, partageait le monde en trois classes : les trompeurs, les trompés et... les trompettes.

La grande bouche.

Un jeune homme disait à son voisin de stalle au Théâtre-Français, en lui montrant mademoiselle D., assez jolie personne, mais dont la bouche est démesurément grande : « Quels jolis yeux, quel beau teint, quelle taille fine ! c'est dommage qu'elle ait la bouche commune. — Si vous disiez comme deux, » répondit l'autre.

L'historiographe Chinois.

Un empereur de la Chine disait à un de ses historiographes : « Je vous défends de parler davantage de moi. » Le mandarin se mit à écrire. « Que faites-vous donc ? dit l'empereur. — J'écris l'ordre que Votre Majesté vient de me donner. »

Variété des langues.

On demandait à Milton s'il ferait étudier les langues à ses filles. « Une femme en a déjà bien assez d'une, répondit-il. »

Une maîtresse de langue.

Une jeune institutrice, qui cherchait de l'emploi, annonçait dans un journal *qu'elle possédait parfaitement sa langue*. « Si cela est bien vrai, dit quelqu'un, on ne saurait la payer trop cher. »

Calembour de caserne.

En 1826, on licencia la cinquième com-

pagnie des gardes du corps, qui portait, suivant l'usage, le nom de son capitaine, le duc de Rivière. Lorsqu'on vint lire l'ordonnance aux gardes assemblés, l'un d'entre eux s'écria : « La compagnie de Rivière est la compagnie détruite ! (*des truites*) »

Voltaire, garçon d'esprit.

Un comte de Périgord vint pour la première fois à Paris en 1745 et alla voir madame du Châtelet. Il y rencontra Voltaire. Celui-ci étant sorti, le provincial dit à la dame : « Ce Voltaire me paraît un garçon d'esprit ! »

Désintéressement de Sophie Arnould.

« On vous donne au moins cinquante ans, disait-on un jour à Sophie Arnould. — Ma foi ! répliqua vivement la spirituelle actrice, si on me les donne, je ne les prends pas. »

Une traduction trop littérale.

Un professeur du collège de Moulins avait donné à ses élèves une version dans laquelle se trouvait cette phrase si simple : *Cæsar venit in Galliam summa diligentia* (César vint dans la Gaule en grande hâte). En corrigeant les compositions, on trouva dans la copie d'un des élèves ce passage ainsi traduit : « César, ayant la gale, vint sur l'impériale de la diligence. »

Pruderie superlative.

Une dame anglaise poussait si loin la délicatesse de la pudeur qu'elle fit de vifs reproches au libraire chargé de l'arrangement de sa bibliothèque, parce qu'il avait placé sur les mêmes rayons les auteurs mâles et les auteurs femelles.

L'amour, le mariage et le divorce.

Danières demandait à son beau-père comment il définissait l'amour, le mariage et le

divorce. « Ma foi, dit le père Doliban, je n'en sais rien. — Eh bien, répondit Danières, je vais vous le dire, moi. L'amour est un nœud frais (œuf frais), le mariage un nœud dur (œuf dur), et le divorce un nœud brouillé (œuf brouillé). »

Sang-froid d'un sacristain.

Le père Boursault, théatin, racontait avec plaisir l'histoire suivante : « Étant dans une ville d'Italie, je demandai à dire la messe ; le sacristain s'offrit pour me servir de répondant. J'avais déjà dit ces mots : *Introibo ad altare Dei*, lorsqu'une vieille se mit à péter. Le sacristain se retourne froidement et lui dit : « Madame, ce n'est pas à vous de répondre. » Puis revenant à moi : *Ad Deum qui lætificat juventutem meam*. Je fus si déconcerté que j'allai prendre le calice et m'en retournai à la sacristie, ne me sentant pas en état de continuer la messe.

Un beau mangeur.

Au milieu d'un dîner, on vint à parler d'un homme qui mangeait extraordinairement, et on cita des exemples de son prodigieux appétit. « Il n'y a là rien de bien surprenant, dit un officier, et j'ai dans ma compagnie un soldat qui, sans se gêner, mange un veau tout entier. » Chacun de se récrier, mais l'officier propose un pari considérable, qui est accepté par tous ceux qui étaient présents. Au jour indiqué, les parieurs se rendent chez un restaurateur. L'officier, afin de mieux tenir en haleine l'appétit de son mangeur, avait fait apprêter à diverses sauces les différentes parties du veau. Le soldat se met à table ; les plats se succèdent et sont engloutis avec rapidité. Chacun admire, et les parieurs commencent à trembler. Le soldat avait déjà dévoré les trois quarts de la bête, lorsque, se tournant vers son capitaine : « Ah ça, lui dit-il, il me semble qu'il serait temps de faire servir le veau ; autrement, je ne répons plus

de vous faire gagner. » Il avait cru que tout ce qu'on lui avait servi jusqu'alors n'était que pour aiguïser son appétit.

On demandait à ce même soldat combien il croyait pouvoir manger de dindons : « Une vingtaine. — Et de pigeons ? — Cinquante. — Combien donc mangerais-tu d'alouettes ? — Toujours , mon capitaine , toujours. »

Trois bêtises.

Le sieur Gaulard, voyant un jour au coin de sa cour un grand tas d'ordures, se fâcha contre son maître d'hôtel, qui ne les faisait pas ôter. Celui-ci dit pour excuse qu'on ne trouvait pas des charretiers à point nommé : « Des charretiers, dit Gaulard, hé ! que ne faites-vous faire une fosse où l'on enterrerait tout cela ? — Mais, répondit le maître d'hôtel, où mettra-t-on la terre qu'on tirera de cette fosse ? — Parbleu ! répliqua Gaulard en colère, vous voilà bien embarrassé : faites faire la fosse si grande que tout y puisse entrer. »

— Un écolier s'étant allé baigner pour

la première fois pensa se noyer. Effrayé du péril qu'il avait couru, il jura qu'il ne se mettrait plus dans l'eau qu'il ne sût bien nager.

— Un homme ayant une cruche d'excellent vin la cacheta. Son valet, ayant fait un trou par-dessous, buvait le vin. Le maître, voyant son vin diminuer, quoique le cachet fût entier, était surpris et n'en pouvait deviner la cause. Quelqu'un lui dit : « Mais prenez garde qu'on ne le tire par-dessous. — Eh ! gros sot, reprit le maître, ce n'est pas par-dessous qu'il en manque, c'est par-dessus. »

De combien peut retarder une montre.

« Ma montre retarde de deux heures, disait un étudiant à un autre étudiant. — La mienne, répondit celui-ci, retarde de 200 francs. Il l'avait mise au Mont-de-piété.

Le milicien.

Lorsque la milice fut organisée à Douai,

un jeune étudiant avait mis trois cartouches dans son fusil. En ajustant la pierre de la platine, le feu prit à l'amorce, et l'arme se déchargea. La force du coup renversa le nouveau guerrier ; on le crut mort ou au moins très-grièvement blessé ; on courut à son secours ; mais lorsqu'on voulut ramasser le fatal fusil qui lui était échappé des mains, il s'y opposa. « Prenez garde, s'écria-t-il, je n'ai déchargé qu'un coup, et j'avais mis trois cartouches dans le canon. »

Trois hommes de hauteur.

Un colonel chargé d'inspecter les conscrits d'un arrondissement du département du Finistère, ordonna au maire de l'une des communes de cet arrondissement, de rassembler ses hommes sur la place du village, et de les faire ranger sur *trois de hauteur*, annonçant qu'il les passerait en revue aussitôt qu'il aurait pris un léger repas chez un des principaux habitants. Au moment où il se disposait à se rendre sur la place pour faire l'inspection, il reçoit un

message du maire, qui le prie de changer l'ordre qu'il lui avait donné, attendu que, malgré tous ses efforts et ceux de ses conscrits, il ne pouvait parvenir à les mettre que sur deux de hauteur. Le bonhomme n'avait point compris l'expression employée par le colonel, et il croyait qu'il fallait que les hommes fussent rangés par trois, montés sur les épaules les uns des autres.

Madrigal de M. de Rulhières.

L'auteur de *l'Anarchie de Pologne*, Rulhières, se trouvait, masqué, à un bal que le maréchal de Richelieu donnait à Bordeaux. Le maréchal témoigna un grand désir de connaître ce masque, par lequel il avait été plusieurs fois agacé. Ayant remarqué son inquiétude, Rulhières lui remit les vers suivans, écrits au crayon :

Tu voudrais connaître mes traits
Et les sentiments de mon âme ;
Si je t'aime, je suis Français,
Si je te crains, je suis Anglais,
Si je t'adore, je suis femme.

L'ignorance.

Il y a trois sortes d'ignorance : ne rien savoir ; savoir mal ce qu'on sait ; et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir.

Quelques pensées sur les femmes.

Toutes les femmes aiment à parler ; d'où vient que les vieilles l'aiment encore davantage ? c'est qu'elles n'ont plus que cela à faire.

La plupart des jolies femmes perdent à se laisser connaître ce qu'elles gagnent à se faire voir.

La sévérité d'une fille à marier n'est souvent qu'un voile fort transparent qui ne cache rien.

L'art de plaire est pour les femmes un métier que les belles savent sans l'avoir appris et que les laides ne peuvent savoir qu'après de longues études et un plus long apprentissage.

Le miroir, en ce qui touche la beauté et la toilette, est le seul juge souverain que les

femmes reconnaissent et dont elles n'appellent qu'à lui-même.

Certaines demandes plaisent toujours aux femmes, lors même que le demandeur ne leur plaît pas.

Un médisant commence par dire du bien de ceux dont il veut dire du mal, et une femme commence par dire du mal de ceux dont elle veut parler avec éloge. Chacun arrive à ses fins à sa manière.

Les femmes haïssent plus ceux qui les trouvent laides que ceux qui ne les trouvent pas sages.

Une coquette parle de sa vertu comme un poltron de sa valeur, sans y croire.

Les femmes n'aiment guère moins à dire une médisance qu'à écouter une douceur.

Le philosophe et le clavecin.

Je veux, disait l'un de nos sages,
Prouver à ces grands personnages,
Que c'est la seule égalité
Qui des lois montre la bonté;
Mon système de république
Sera prouvé par la musique.

Enchanté de ce beau projet,
Il s'enferme en son cabinet
Et fait un clavecin dont les cordes égales,
Ayant exactement les mêmes intervalles
Et répétant le même son,
N'étaient jamais en harmonie ;
On eut beau lui parler raison,
Il tint toujours à sa manie.

Les paquets à leur adresse.

M. Dumont, célèbre avocat, plaidant au parlement de Paris, devant la grand'chambre, mêlait à des moyens victorieux, d'autres moyens faibles ou captieux. Après l'audience, le premier président de Harlay lui en fit des reproches. Monseigneur, lui répondit-il, si je n'avais à parler que devant des gens comme vous, je n'emploierais que de bons moyens : mais à M. le président ***, à M. le conseiller ***, il faut de faibles moyens et des choses qu'ils puissent entendre. Après quelques audiences l'affaire fut jugée, et les opinions motivées comme Dumont l'avait prévu ; il gagna sa cause. Le premier président l'appela et

lui dit : « Maître Dumont, tous vos paquets sont parvenus à leur adresse. »

La vertu du républicain.

On célébra à Douai, en 1794, avec grande pompe, l'anniversaire de deux époux qui comptaient cinquante ans de mariage. Le récit de la cérémonie a été imprimé et l'on y trouve ce *Sixain* adressé aux deux vieillards par un poète du terroir :

La France, cher papa, fait beaucoup de miracles,
Tous ses décrets sont pour nous des oracles ;

Nous espérons que cette réunion
Nous donnera bientôt un beau petit poupon ;

Nous l'attendons de votre amour sensible,
Aux vrais républicains il n'est rien d'impossible.

La distinction difficile.

Un premier président demandait à un célèbre et savant avocat, pourquoi il se chargeait si souvent de mauvaises causes. Monseigneur, répondit l'avocat, j'en ai tant perdu de bonnes que je ne sais plus maintenant lesquelles prendre. »

Deux lettres d'amour.

Un riche financier du siècle de Louis XIV écrivit le billet suivant à une jolie femme dont il avait deviné qu'il pourrait faire sa maîtresse :

« J'ai aimé bien des fois en ma vie, Madame, mais je n'ai jamais rien aimé autant que vous. Ce qui me le fait croire, c'est que je n'ai donné à chacune de mes maîtresses que cent pistoles afin d'avoir leurs bonnes grâces, et pour les vôtres, j'irai jusqu'à deux mille. Faites réflexion là-dessus, je vous en conjure, et songez que l'argent est plus rare que jamais. »

La réponse ne se fit pas attendre et fut telle que le postulant pouvait la souhaiter la voici :

« Je m'étais déjà aperçue, Monsieur, par les conversations que j'ai eues avec vous, que vous aviez beaucoup d'esprit; mais je ne savais pas que vous écrivissiez si galamment. Je n'ai rien vu de si joli que votre billet : je serai ravie d'en recevoir

souvent de semblables, et j'aurai bien de la joie de vous entretenir ce soir. »

L'heureuse vision.

1803.

J'ai vu des époux s'aimer bien
Après trente ans de mariage ;
J'ai vu de quelques gens de bien
Le bonheur être le partage.

J'ai vu nos nouveaux parvenus,
Étonnés de leur opulence,
Tâcher d'acquérir des vertus,
Pour faire oublier leur naissance.

J'ai vu des femmes de vingt ans,
Charmantes sans être coquettes ;
J'ai vu des riches bienfaisants,
Et des babillardes discrètes.

J'ai vu l'honnête homme en faveur,
Malgré l'envie au regard sombre ;
J'ai vu l'intrigant sans honneur
Chercher à se cacher dans l'ombre.

J'ai vu du palais de Thémis
Bannir l'intrigue et le mensonge ;
Mais, quel malheur, ô mes amis !
Je n'ai vu tout cela qu'en songe.

L'esprit des femmes.

Quelqu'un demandait à Santeuil pourquoi les belles femmes avaient ordinairement moins d'esprit que les femmes laides. « C'est, répondit-il, que les dernières cherchent sans cesse quelqu'un qui leur en donne, tandis que les autres fuient ceux qui voudraient leur en donner. »

La promotion du garçon boucher.

Un jeune homme qu'on avait placé chez un boucher écrivait à sa famille : « Je vous écris ces lignes pour vous faire savoir que mon maître est fort content de moi, il m'a déjà fait saigner plusieurs fois, et m'a dit que si je continuais, il me ferait écorcher à Pâques. »

Les honnêtes femmes.

M. de Roquelaure disait un jour devant la reine qu'il ne connaissait que trois honnêtes femmes. La reine ayant demandé quelles étaient ces trois femmes : « Votre majesté est la première, répondit-il ; ma femme est la seconde ; quant à la troisième, Madame, dispensez-moi, je vous prie, de la nommer. Je veux conserver une porte de derrière pour me sauver et ne me point brouiller avec les femmes, en laissant chacune d'elles se flatter d'être cette troisième. »

L'opération inutile.

Un officier français ayant reçu une balle dans la cuisse, fut transporté chez lui, où les médecins furent appelés. Pendant huit jours, ils ne firent que sonder et chercher. L'officier qui souffrait beaucoup, leur demanda ce qu'ils cherchaient : « Nous cherchons la balle qui vous a blessé. — Mille

bombes ! s'écria l'officier, il fallait donc le dire plus tôt ; je l'ai dans ma poche. »

Danières et ses créanciers.

Danières se plaint de ses fournisseurs ; il dit que son cordonnier veut faire le tyran ; que lorsqu'il veut faire attendre son chandelier, il n'y a pas mèche ; qu'il ne peut pas faire aller son apothicaire ; mais que, pour sa blanchisseuse, il lui dit de repasser, que ça ne fait pas le plus petit pli : et que son perruquier est le plus accommodant de tous...

Les répliques au théâtre.

A la première représentation du *Siège de Paris* du vicomte d'Arlinecourt, lorsque l'acteur prononça le vers :

A qui manque la terre il reste encor le ciel...

un plaisant du parterre riposta :

Il s'agit d'y monter, voilà l'essentiel.

On cite encore, dans ce genre, le motsui-

vant, qui fit tomber la tragédie intitulée *Loth*, dont l'auteur était un pauvre poète crotté et déguenillé qu'on voyait traîner par les rues sa misère et ses haillons.

Au moment où l'acteur chargé du principal rôle s'écrie : *L'amour a vaincu Loth !* une voix du parterre répondit : « Qu'il en donne une à l'auteur ! »

La route abrégée.

Deux conscrits allaient de leur village au chef-lieu de leur département, pour tâcher de se faire réformer. Fatigués par la longue route qu'ils avaient déjà faite, ils s'adressent à un voyageur qu'ils rencontrent. « Monsieur, combien de chemin nous reste-t-il à faire pour arriver à.... ? — Dix lieues. — Bon, dit l'un de nos jeunes gens, ce n'est que cinq pour chacun. »

Un émigré français en Angleterre.

Dans le temps où toutes les personnes qui possédaient des richesses et des places ?

éminentes crurent devoir se soustraire par la fuite à la persécution révolutionnaire, M. d'A..., qui, en raison de son immense fortune et des fonctions importantes qu'il avait exercées, pouvait être, plus que tout autre, en butte à l'animadversion populaire, passa à Londres, avec environ trois millions d'argent effectif, qu'il plaça bien solidement, et qu'il ménageait avec autant de parcimonie que s'il eût été dans la détresse.

Un de ses malheureux compatriotes, avec lequel il avait été particulièrement lié à Paris, et qui ne pouvait pas ignorer son opulence, se trouvant dans un besoin pressant d'argent, crut ne pouvoir mieux s'adresser qu'à lui pour emprunter une somme de cinquante louis. M. d'A... le fait entrer dans son cabinet, de l'air le plus affable, ouvre son secrétaire, en tire un grand registre ; et lui disant qu'il est juste de mettre toujours ses affaires en ordre, il écrit en sa présence, en se dictant lui-même tout haut : « Le... du mois de... M*** m'a demandé à emprunter la somme de cinquante louis,

ci... 1200 liv. » Le demandeur, d'après ce préambule, dont il supporta aisément l'en-nui, ne doutait pas que l'argent ne fût compté à l'instant : mais M. d'A..., lui montrant plusieurs feuilles de son registre, remplies de différents noms et de différentes sommes plus ou moins fortes, ajouta : « Vous voyez, mon cher ami, quelle confiance j'ai en vous : tenez, voilà les noms de tous ceux qui ont voulu m'emprunter de l'argent... Voyez où j'en serais réduit, si je n'avais pris le parti de les refuser tous ! J'espère que vous ne me saurez pas mauvais gré de vous traiter comme MM. *** et ***, qui m'assuraient être dans le même cas que vous, et qui ont, cependant, pu se passer de moi. » En disant cela, il referma son registre, son secrétaire, et accabla de politesses le demandeur, qui ne lui en témoigna pas moins son mécontentement d'un pareil procédé, et le publia hautement.

Le même marquis d'Aligre se présenta, un matin, dans cette ville, avec une vieille perruque, enveloppé d'une mauvaise redin-

gote, chez un célèbre dentiste, auquel il demanda de lui faire un râtelier postiche, le sien étant usé de manière à craindre de ne pouvoir bientôt plus s'en servir, et s'informa du prix qu'il mettait à cette opération. « Vingt-cinq guinées, répondit le dentiste. » A ce mot, M. d'A... se met à gémir. « Et où voulez-vous qu'un malheureux émigré français trouve cette somme ? — Ah ! monsieur, vous êtes émigré et malheureux, reprit le dentiste ; alors c'est bien différent. Je sais ménager l'infortune, et dans ce cas-là je ne demande que mes déboursés, qui sont de trois guinées. Si cela vous convient, revenez dans huit jours, et ce que vous demandez sera fait. » M. d'A... accepte bien vite, et se retire très-content. Il est rencontré sur l'escalier par un homme qui montait chez le dentiste, et qui, en arrivant, dit à ce dernier : « Vous venez de recevoir la visite d'un Français bien riche, M. le marquis d'A... — Quoi ! c'est le Marquis d'A..., celui qui est sorti de France avec trois millions ? Il m'a bien trompé : il s'est donné ici pour un malheureux émi-

gré; mais je n'en serai pas la dupe. Il doit revenir dans huit jours, à cette heure-ci; trouvez-vous chez moi; et vous serez témoin d'une scène assez singulière.» M. d'A... ne manqua pas en effet d'arriver au jour marqué. Le dentiste le reçoit fort poliment, lui fait voir son ouvrage qui était parfait, déchausse son ancien râtelier, le brise sur une table d'un coup de marteau, pour montrer combien il était mauvais, et avant de replacer l'autre, lui dit: «Vous vous rappelez sans doute nos conventions; je me fais toujours payer d'avance. Avez-vous apporté les vingt-cinq guinées? — Mais nous ne sommes convenus que de trois. — Oui, quand je croyais avoir à obliger un malheureux émigré; mais sachant que je parle à M. le marquis d'Aligre, qui est très-opulent, j'espère qu'il ne sera pas moins juste, et je le crois incapable d'abuser de ma bonne foi. Au surplus, M. le marquis, si cela ne vous convient pas, vous êtes le maître de reprendre votre ancien râtelier, et de vous adresser à quelque autre artiste.»

L'oraison de la Madeleine.

Rabelais, curé de Meudon,

Mariant à Lucas Jacqueline Bredon,

Il la prit à l'écart et lui dit : « Jacqueline,

Ce n'est point avec moi qu'il faut faire la fine,

As-tu ton pucelage, ou bien ne l'as-tu pas ?

— Oui, Monsieur, Dieu merci, je l'avons, lui dit-elle.

— Tant mieux, reprit-il, si tu l'as ;

Quand on marie une pucelle,

C'est à la Vierge avec raison

Qu'il faut adresser l'oraison ;

Mais si tu ne l'as pas, il faut changer de note,

C'est à la Madeleine alors qu'on a recours,

Autrement tu mourrais au plus tard dans huit jours ;

Parle donc franchement et ne fais point la sotte.

— Je n'avons rien du tout à craindre sur ce point,

Dites sans barguigner la prière des vierges,

Et je vous réponds bien que je n'en mourrons point.

Pendant qu'on allumait les cierges,

Pour ne rien donner au hasard

Dans une rencontre pareille,

Jacqueline à son tour le tirant à l'écart,

Pour lui dire un mot à l'oreille :

• Quoique j'ayons toujours conservé notre honneur

Et qu'il n'ait point fait de fredaine,

Marmottez, dit-elle, Monsieur,
Un tantet de la Madeleine. »

BOURSAULT.

Éloge du grand Condé.

On promet mille écus à celui qui ferait, sur les victoires du grand Condé, la meilleure inscription à placer au-dessus de la porte du château de Chantilly. Un Gascon fit ce quatrain :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus ! sandis, mille écus !
Ce n'est pas un sou par victoire.

Les souliers trop étroits.

Dans une fête brillante, donnée par le roi Léopold, à la salle du théâtre de Bruxelles, un monsieur fort élégant vient sans bien voir la personne à laquelle il s'adresse, inviter une dame à danser. « Mon Dieu, Monsieur, lui répond la dame, vous avez fait mes souliers si étroits, qu'il m'est impossible de danser. »

Un remède héroïque.

Certain marquis vantait un jour à la reine femme de Louis XV, un excellent remède dont lui seul avait le secret, et qu'il avait fait prendre à un de ses amis qui était à l'extrémité : « Votre ami fut-il guéri ? demanda la reine. — Madame, dès le lendemain, j'allai pour le voir, il était sorti. — Comment, sorti ? — Oui, Madame, il était allé à Saint-Sulpice se faire enterrer. »

Ninon.

Ninon de Lenclos fut un jour menacée de la part de la reine régente d'être enfermée aux Filles Repenties : « La reine aurait tort, dit-elle, je ne suis ni fille, ni repentie. »

Une autre fois, on vint lui dire que la reine voulait la faire enfermer dans un couvent, mais qu'on lui en laissait le choix. « Au grand couvent des Cordeliers, répondit-elle. » On rapporta sa réponse à la reine, qui s'en amusa beaucoup et ne parla plus de la faire cloître.

La politesse obligée.

Turenne visitant un jour les avant-postes de son armée, au moment même où une batterie de l'ennemi, placée sur une éminence, faisait feu sur l'avant-garde française, remarqua que plusieurs cavaliers, en voyant arriver les boulets, baissaient la tête et la relevaient ensuite très-vivement, dans la crainte d'être réprimandés. « Mes enfants, leur dit-il, il n'y a pas de mal, de tels visiteurs méritent bien une révérence. »

Inconvénient des réformes républicaines.

« Citoyen, la rue Barbe, (Sainte-Barbe, *vieux style*), s'il vous plaît? — La rhubarbe, citoyen? je ne la connais pas; mais adressez-vous chez le premier apothicaire, on vous l'indiquera. »

Les fusils de Potier.

Potier dit un jour à un de ses amis qu'il

avait eu jadis des fusils excellents. « En quoi étaient-ils donc si merveilleux, reprit l'autre. — C'est qu'ils partaient aussitôt qu'il entrait des voleurs chez moi, quoiqu'ils ne fussent pas chargés. — Et comment cela? — Parce que les voleurs les emportaient. »

Un discours improvisé.

Sir Richard Steele se faisait bâtir un château; il ne manqua pas d'y faire placer une chapelle, et il voulut qu'elle fût vaste. L'ouvrage avançait lentement, parce qu'il ne payait pas ses ouvriers. Un jour il alla les voir; ils le menèrent dans la chapelle, qu'ils venaient de finir. Sir Richard ordonna à l'un d'eux de monter en chaire et de parler, afin qu'on pût juger si la salle était sonore. L'ouvrier monte et demande ce qu'il doit dire; on sait bien qu'il n'est pas un orateur. « Dis ce qui te viendra à l'esprit, » lui répond sir Richard. Alors, d'un ton d'inspiré, l'ouvrier s'écrie: « Il y a six mois, sir Richard, que nous n'avons vu de

voire argent; quand vous plaira-t-il de nous payer? — Fort bien, dit sir Richard, fort bien; je t'ai très-bien entendu, mais tu as mal choisi ton sujet. »

L'huile d'olives.

Un grand seigneur qui aimait beaucoup la salade avait ordonné à tous ses fermiers de planter des noyers dans ses terres, afin de ne jamais manquer d'huile d'olives.

Avantage de l'esprit.

« C'est agréable d'avoir de l'esprit, dit Alcide Tousez, on a toujours quelques bêtises à dire. »

Les accidents.

Un jeune étudiant de l'université d'Oxford reçut un jour la visite d'un des domestiques de son père qui lui fit les compliments de toute sa famille. « Bon, bon, dit le jeune homme : comment se porte-t-on à la mai-

son ? Quelles nouvelles ? — Aucune, répliqua John, si ce n'est que notre pie est morte. — Est-ce là tout ? Mais de quoi est-elle donc morte, cette pauvre bête ? — D'avoir mangé trop de viande. — Comment ! et qui est-ce qui lui en a donné ? — Qui est-ce ? les quatre chevaux de carrosse. — Quoi ! ils sont morts aussi ? Explique-toi donc. — Oh ! les pauvres bêtes auraient vécu longtemps, si on ne les avait pas assommées à force de leur faire porter de l'eau. — De l'eau ! et pourquoi faire ? — Pour éteindre le feu, le jour que la maison a été incendiée. — Comment, notre maison est brûlée ! Et par quel accident, grand Dieu ? — Un accident bien malheureux, et qui ne serait pas arrivé si nos gens n'avaient pas été aussi négligents avec leurs flambeaux. — Et qu'avaient-ils besoin de flambeaux ? — C'était pour l'enterrement de madame votre mère. — Comment, ma mère est morte ! et voilà la première nouvelle que j'en reçois ? Cela est incompréhensible. — Pas aussi incompréhensible que vous le croyez, car elle est morte subitement..... de chagrin. —

Pour l'amour de Dieu, John, dis-moi ce qui a pu causer ce chagrin. — Oh ! pour cela, elle n'avait pas tort. Betzy, — qui était femme de chambre de votre maman ! il y a six mois, avait paru à une assemblée, dans le costume le plus à la mode et le plus élégant qu'on eût jamais vu dans le pays. »

Une menace expliquée.

Un particulier qui avait perdu son emploi ayant dit en public qu'il pourrait bien en coûter la vie à plus de cinq cents personnes, ce propos vint aux oreilles du ministre de la police, qui le fit arrêter. « Que prétendiez-vous dire par cette menace ? lui dit-on à son interrogatoire, — Moi, répliqua-t-il, je n'ai menacé personne ; je voulais seulement dire que j'allais me faire médecin. »

Le dormeur en diligence.

Quelqu'un dormant dans une voiture publique, un de ses amis le réveille. « Quoi !

vous dormirez toujours ? nous avons fait beaucoup de chemin pendant votre sommeil. — Eh ! combien donc ? demande le dormeur. — Nous sommes, répond l'autre, à plus de deux lieues d'ici. »

Un Postscriptum.

Un benêt écrivit la lettre suivante à un de ses amis : « Mon cher C..., j'ai oublié ma tabatière en or chez toi ; fais-moi le plaisir de me la renvoyer par le porteur de ce billet. » Au moment de cacheter, il retrouve sa tabatière et ajoute en *post-scriptum*. « Je viens de la retrouver, ne prends pas la peine de la chercher, » Puis il ferme sa lettre et l'envoie.

La perte de temps.

Une dévote se confessait du trop grand attachement qu'elle avait pour le jeu. Son confesseur lui remontra qu'elle devait, en premier lieu, considérer la perte du temps... « Hélas ! oui, mon père, dit la pénitente en

l'interrompant, on perd tant de temps à mêler les cartes. »

Les œuvres posthumes.

Un enfant curieux de s'instruire disait un jour à son père : « Papa, pourrais-tu me dire ce que c'est qu'un ouvrage posthume. — On appelle posthume, répondit le père, un livre qu'un auteur publie après sa mort. »

L'inutilité de savoir son âge.

Monsieur de Bassompierre demandait un jour au capitaine Strique quel âge il avait. « Ma foi, Monsieur, répondit le capitaine, je ne le sais point au juste, mais il me semble que je puis bien avoir trente-huit ou quarante-huit ans. — Comment se fait-il que vous ignoriez votre âge ? — Parbleu, Monsieur, je compte mes rentes, mes bestiaux, mon argent ; mais pour mes années, je ne les compte jamais : je sais trop bien que je n'en saurais perdre, et que personne ne me les dérobera. »

La consultation.

Une dame inconnue se présenta un jour chez monsieur T., avocat justement célèbre, pour lui demander conseil sur une affaire importante. Cette dame paraissait âgée d'environ trente ans, ses traits étaient réguliers ; la santé brillait sur son visage, et on remarquait dans ses yeux une certaine vivacité qui contrastait singulièrement avec le ton plaintif dont elle commença son discours. Elle parut cependant s'apercevoir de ce peu d'accord entre son air et ses paroles ; car tout à coup elle baissa la vue et continua ainsi : « Vous voyez devant vous, Monsieur, la plus malheureuse de toutes les femmes ; comme vous avez la réputation d'être un grand jurisconsulte, je viens implorer vos conseils pour me faire obtenir la cassation d'un mariage qui doit être nul par toutes les lois du monde. — Madame, répondit M. T., si vous attendez quelque secours de moi, ayez la bonté de vous expliquer nettement sur vos griefs. — Je ne

croyais pas, Monsieur, répliqua-t-elle, qu'il fût besoin de la moitié de votre science pour deviner ce qui peut porter une femme à se séparer de son mari. — Madame, répartit l'avocat, il n'est pas question ici de deviner : on n'établit pas un procès sur des conjectures. » Alors se cachant le visage de son éventail : « Mon mari, dit-elle (*ici elle ne put retenir ses larmes*), n'est pas plus mari que les Italiens qui chantent à l'Opéra. »

« Madame, dit M. T., les lois peuvent apporter du remède à votre affliction ; mais envisagez les mortifications que vous aurez à essuyer, si vous la rendez publique. Pourrez-vous soutenir la risée de toute une cour, les réflexions licencieuses des avocats, et surtout les couleurs que l'on donnera dans le monde à votre conduite ? Combien peu, dira-t-on, cette dame savait modérer ses désirs ! » M. T. allait continuer ; mais la dame l'interrompit, et lui dit avec quelque émotion : « Monsieur, je suis venue ici afin de savoir votre avis sur la manière dont je dois m'y prendre pour

obtenir un divorce : c'est à vous de voir. — Oh ! madame, vous serez satisfaite, dit alors M. T. ; apprenez-moi, s'il vous plaît, quel âge a votre mari. — Il a, répondit la belle affligée, cinquante ans, et il y en a quinze que nous sommes mariés. — Mais, Madame, reprit M. T., il aurait fallu vous plaindre plus tôt. N'avez-vous pas des parents, des amis qui méritaient votre confiance ? — Hélas ! répondit-elle, il n'est ainsi que depuis quinze jours. » La gravité de M. T. fut tout à fait déconcertée à ce trait ; il ne put s'empêcher de rire, et lui dit que les lois ne pouvaient remédier à de tels malheurs : mais cela ne la satisfut point ; elle sortit, en disant à M. T., qu'elle s'adresserait à un jeune légiste, de sa connaissance, qui en saurait probablement plus que lui sur ces matières-là.

L'attendrissement.

Au couronnement de l'empereur Napoléon, certains détails de la cérémonie furent, dit-on, si touchants, que l'impératrice pleurait et Pie VII aussi.

Pensée profonde.

Un homme disait : « Je ne connais pas d'endroit où il se passe plus de choses que dans le monde. »

L'aven délicat.

Une dame disait à un jeune homme d'une très-grande taille : « Je ne puis souffrir les hommes qui sont si grands. » Il fut piqué ; mais il aimait la dame, il tâcha de s'en faire aimer ; il réussit. La belle était vaincue ; l'embarras était d'avouer sa défaite. Un jour qu'elle semblait plus rêveuse qu'à l'ordinaire, son amant lui demanda à quoi elle pensait si sérieusement : « Je pense, dit-elle, que... que vous rapetissez tous les jours. »

Le marquis de l'Étorière.

Le marquis de l'Étorière, officier au régiment des Gardes-Françaises, le plus bel homme qui fût dans Paris, fut une fois

cruellement dupe de la bonne opinion qu'il ne pouvait manquer de prendre de lui-même, d'après l'admiration générale dont il était l'objet. Se trouvant au milieu de la foule, dans l'église de Quinze-Vingts, à la messe de midi, il se sentit pressé de côté assez singulièrement pour se retourner avec vivacité vers son voisin. Celui qui le serrait ainsi lui dit : Monsieur, voudriez-vous bien vous tourner de l'autre côté ? — Pourquoi donc, Monsieur ? — Puisque vous me forcez de l'avouer, Monsieur, c'est que je suis peintre, et mon camarade, qui est dans la tribune à gauche, chargé par une jolie dame de faire votre portrait, me fait signe sur l'attitude dans laquelle il voudrait vous saisir. « M. de l'Étorière doute d'autant moins de la vérité de cette assertion, qu'il aperçoit en effet en haut un homme qui avait les yeux sur lui, et auquel il crut voir un crayon en main. A mesure qu'il se sent touché, il a grand soin de prendre la position qu'il croit lui être indiquée. Quelques minutes après, son voisin lui dit : « Monsieur, je vous suis obligé ; ne vous

gênez plus : c'est fait. — Ah ! Monsieur, repris le marquis, on ne peut être plus leste. Le prétendu peintre s'esquive dans la foule, et M. de l'Étorière, fouillant dans ses poches, s'aperçoit que l'histoire du portrait n'avait été qu'une ruse pour lui voler sa bourse, sa montre, sa boîte, et tout ce qu'il avait de bijoux sur lui.

La goutte.

Monsieur le maréchal de** était un de ces hommes que le monde désigne par le nom d'hommes de plaisir. Il avait conservé, jusque dans la vieillesse, les habitudes qu'il avait prises étant jeune : il arriva qu'un jour, étant au lit, le duc de** vint le voir et entra familièrement dans sa chambre, parce qu'on lui avait dit qu'il était dans les douleurs d'un accès de goutte. Le duc, après les compliments ordinaires, s'assied et entre en conversation ; mais bientôt remarquant que les rideaux étaient fermés soigneusement, les couvertures relevées et le maréchal un peu embarrassé, il soup-

çonna que celui-ci n'était pas seul, et il n'en put plus douter lorsqu'il aperçut sous le lit un soulier de femme. « Je vois avec plaisir, lui dit-il alors, que vous n'êtes pas dans l'état où l'on m'avait dit que vous étiez. — Je suis, répondit le maréchal, prodigieusement tourmenté dans les pieds. — Parbleu, je n'en suis point surpris, puisque vous vous servez de chaussures aussi étroites, répliqua le duc, en lui montrant le soulier qu'il avait découvert. » Le maréchal ne put s'empêcher de rire, et, renonçant à toute réserve, il dit au duc : « Vous avez raison, je m'en procurerai une autre paire. »

L'entêté.

Maitre Colas, villageois bas-breton
(Aussi têtue qu'un Breton puisse l'être),
Par fantaisie, ou poussé du démon,
S'était un jour jeté par la fenêtre.
On accourut au lieu de l'accident ;
Tous les voisins, sa femme, un commissaire,
Voyant le gars privé de mouvement,
Se regardaient et ne savaient que faire.
« Bon ! dit l'un d'eux, ce m'est avis qu'il dort.

— Bah ! repart l'autre, il n'est plus de ce monde ;
Çà, crions tous : Voisin, êtes-vous mort !
Si faudra-t-il qu'à la fin il réponde. »
On s'évertue... hélas ! plus de Colas !
« O le têtù, le chien de caractère !
Il est bien mort, dit sa femme en colère,
Mais vous verrez qu'il n'en conviendra pas. »

La consigne interprétée par un Suisse.

Autrefois, à Versailles, il était d'usage, le jour de la Fête-Dieu, de sortir les tapisseries des Gobelins, en réserve au château, pour les tendre sur le passage de la procession. Comme ces tapisseries étaient dès lors, comme aujourd'hui, des morceaux d'une grande valeur, on prenait quelques précautions pour les préserver de tout accident. L'usage le plus habituel était de les faire garder par un des soldats de la maison du roi. Un Suisse fut, un jour de Fête-Dieu, chargé à son tour de cette surveillance.
« Tu vas te placer là, en face de ces tapisseries, lui dit son colonel, et tu te promèneras de long en large, avec une baguette

à la main, sans faire semblant de rien. » Il était onze heures du matin. La procession passe, on rentre les tapisseries. Le soir, vers neuf heures, le colonel passe, en se rendant au château pour son service, dans la rue où, le matin, il avait placé son homme, et le retrouve continuant de se promener de long en large, en agitant agréablement sa baguette. « Eh ! que fais-tu là, à cette heure ? lui dit le colonel étonné. — Mon colonel, *je fais semblant de rien.* » L'officier supérieur se rappelle alors sa consigne du matin et se hâte de congédier, en riant, cette innocente victime de la fidélité à ses devoirs militaires. Le brave soldat n'avait apparemment vu dans cette consigne autre chose que l'ordre de *faire semblant de rien.*

L'indisposition.

Un homme s'étant embarqué dans un navire pour les Indes, l'envie de vomir le prit si fortement, qu'il dit au capitaine du navire : « Monsieur, je vous prie de faire ar-

rêter votre vaisseau, parce que je veux vomir. »

L'œil trouvé.

Un magistrat, s'empressant d'étouffer

Quelque rumeur parmi la populace,

D'un coup dans l'œil se fit apostropher,

Dont il tomba, faisant laide grimace.

Lors un frater s'écria : « Place ! place !

J'ai pour ce mal un baume souverain.

— Perdrai-je l'œil ? lui dit messer Pancrace.

— Non, mon ami, je le tiens dans ma main.. »

J -B. ROUSSEAU.

Anachronismes en peinture.

On accuse avec raison Virgile d'avoir commis un anachronisme en faisant Énée et Didon contemporains, tandis qu'il est constant que Didon n'a vécu que trois cents ans après la prise de Troie. Mais, il faut bien le dire, l'anachronisme chez les poëtes est souvent volontaire, et peut presque toujours leur être pardonné ; la même licence ne saurait être accordée aux pein-

tres. C'est donc ou par abus ou par ignorance que, dans son tableau de la *Circuncision*, regardé comme un chef-d'œuvre de l'art, le peintre Cigoli représente le vieillard Siméon considérant l'enfant Jésus avec des lunettes, qui furent inventées plus de dix siècles après; ou qu'un autre peintre, non moins célèbre, revêt d'une étole l'ange Gabriel saluant Marie, dans un tableau de l'*Annonciation* qu'on allait admirer autrefois dans le chœur de l'église des Carmélites de Paris.

Ces anachronismes ne sont rien en comparaison de celui que commit l'auteur d'un tableau qu'on voit à Anvers et qui représente le sacrifice d'Abraham. Cet obéissant serviteur de Dieu est sur le point d'accomplir l'ordre qu'il a reçu, en tuant son fils d'un coup de fusil, lorsqu'un ange prévient le sacrifice et mouille la poudre du bassinet par un moyen dont la décence ne permet pas la description.

Vanité d'un pédant.

Nul mortel peut-être ne porta la pré-

somption et l'amour-propre plus loin qu'un certain Segerus, poète lauréat et recteur de l'université de Wittemberg, au commencement du dix-septième siècle. Il osa faire graver son portrait au-dessous d'un crucifix, avec cette inscription : « Seigneur Jésus, m'aimez-vous ? » Et Jésus lui répondait : « Oui, très-illustre, très-excellent, très-docte seigneur Segerus, poète lauréat de Sa Majesté Impériale, et très-digne recteur de l'université de Wittemberg; oui, je vous aime. »

Un grand malheur.

Un Parisien qui se trouvait avec sa femme dans le convoi du chemin de fer, lors de l'épouvantable catastrophe du 8 mai 1842, se sauva par miracle ; sa femme y resta et périt. Notre homme revint chez lui, mais il s'aperçut en rentrant qu'il avait perdu son parapluie ; il alla le lendemain le réclamer à la préfecture de police. — On ne l'avait point retrouvé. — Quand il raconte cette histoire, il ne manque jamais de dire : « J'y

ai perdu ma femme et mon parapluie, un parapluie tout neuf. »

Le vrai chemin de Newgate.

Un villageois demandait le chemin de Newgate (prison de Londres). Un plaisant qui l'entendit s'offrit de le lui montrer. « Traversez le ruisseau, lui dit-il, entrez chez le bijoutier en face, prenez deux go-belets en argent, décampez avec, et dans deux minutes vous serez à Newgate. »

Le chocolat de M^{me} d'Esclignac.

Les petites terreurs d'une jolie femme ne sont, le plus souvent, que des minauderies : à un certain âge, elles deviennent des ridicules.

La vieille comtesse d'Esclignac, qui réunissait journellement chez elle la plus nombreuse société de Paris, se rendait le jouet de tous ceux qui la composaient, par ses craintes extravagantes. Une salière renversée, des fourchettes en croix, des fourmis

ailées, etc., la faisaient trembler. Mais l'objet de son plus grand effroi était les puces enragées. Elle prétendait que rien ne devait être plus commun, et n'était si dangereux, ce petit insecte ayant pu sucer le sang d'un chien attaqué de la rage, et communiquer par sa morsure cette affreuse maladie. Aussi prenait-elle contre les puces autant de précautions qu'un voyageur prudent en emploie contre les tigres, dans les déserts de l'Afrique.

Elle était très-vaporeuse, se croyait toujours malade, et son médecin, le docteur Bouvart, lui avait prescrit un régime bien facile. Il s'agissait de boire tous les jours, à son lever, un verre d'eau fraîche, de prendre, une demi-heure plus tard, une tasse de chocolat, et immédiatement après, un autre verre d'eau. Un matin, elle ne pensa pas à la première partie de l'ordonnance, et sa distraction dura jusqu'à ce qu'elle eût pris son chocolat et le verre d'eau qui devait le suivre. Tout à coup elle s'aperçut de son oubli, et fut dans le plus grand désespoir. Son médecin est appelé ; il la trouve dans

une agitation telle qu'elle lui avait donné un mouvement de fièvre. Il la questionne : elle lui fait part de son inquiétude, du motif qui la causait, et il s'aperçoit qu'en effet c'est le premier et l'unique motif de sa situation. « Vous avez eu raison de m'appeler, lui dit-il, le cas est grave ; mais heureusement il est encore temps d'y remédier. J'ai voulu que, pour ne pas vous incommoder, votre chocolat se trouvât entre deux eaux : prenez un lavement, le même objet sera rempli. » Elle sentit la force de ce raisonnement, se hâta d'exécuter l'ordonnance, et fut guérie.

Une énigme.

Gresset, retiré à Amiens, fréquentait une maison où l'un des plus brillants amusements consistait à proposer et à deviner des énigmes. Gresset, qui voulait supprimer par le ridicule ce genre de plaisir provincial, proposa un jour l'énigme suivante :

Je suis un ornement qu'on porte sur la tête :
Je m'appelle chapeau : devine, grosse bête.

On se mit généralement à rire ; mais un monsieur qui ne riait pas, après avoir rêvé très-sérieusement, se leva en criant : « J'y suis ; c'est une perruque. »

Crânerie.

On appelle crâne un écervelé, un tapageur. Un certain de Boffre, officier d'artillerie, d'une noblesse assez ancienne, disait à une petite couturière qu'il avait épousée : « Ma femme, sais-tu que je suis plus noble que l'empereur d'Allemagne, et que, si j'étais crâne, je le ferais descendre de son trône ? — Va, mon bon ami, lui répondait sa femme, plus sensée que lui, puisque l'empereur y est, il faut l'y laisser. »

Naïvetés de M. de Bétancour.

M. de Bétancour, qui logeait près du Louvre, avait beaucoup à se plaindre des blanchisseuses voisines qui, avec leurs battoirs sans cesse en mouvement, l'empêchaient de dormir. Une fois, outré de colère, il s'é-

cria : « Si je ne me retenais, j'irais mettre le feu à la rivière. » Un jour, voyant un homme qui louchait en lisant : « Cet homme-là doit être doublement savant, dit-il, car il lit deux pages à la fois. » Il tomba malade; son médecin lui ayant demandé s'il n'avait rien pris dans la journée : « Pardonnez-moi, répondit-il, j'ai pris une mouche. »

Annales de la vie d'un vieux garçon.

16 ans. — Son cœur commence à battre lorsqu'il voit ou même lorsqu'il aperçoit de loin des jeunes filles.

17 ans. — Il se trouble, il rougit en causant avec elles, même de choses indifférentes.

18 ans. — Il commence à se rassurer et à prendre de l'aplomb en leur présence.

19 ans. — Il se fâche sérieusement, s'il croit remarquer qu'elles le traitent encore comme un enfant.

20 ans. — Il a conscience de sa valeur

personnelle et de ses avantages extérieurs.

21 ans. — Une glace devient pour lui le plus précieux des meubles, car il a besoin de s'admirer.

22 ans. — C'est un fat insupportable, à quatre-vingts degrés.

23 ans. — Aucune femme ne lui semble digne de lui.

24 ans. — Il se laisse, dans un moment d'oubli, prendre aux pièges de l'Amour.

25 ans. — Sa fatuité détruit presque aussitôt la liaison qu'il avait commencée.

26 ans. — Il traite l'objet de son choix avec une hauteur impertinente, comme si cette jeune fille devait être fière de ses hommages.

27 ans. — Il courtise une autre femme, dans l'espoir de mortifier celle qu'il vient de délaisser.

28 ans. — Il éprouve un refus, dont il ressent autant de mortification que de colère.

29 ans. — Il médit de toutes les femmes

en particulier et de tout le sexe en général.

30 ans. — Toute conversation qui a trait au mariage lui donne de l'humeur et lui cause de l'ennui.

31 ans. — Il commence à considérer le mariage sous un tout autre point de vue que par le passé.

32 ans. — La beauté ne lui semble plus, comme autrefois, une condition indispensable chez la femme qu'il veut épouser.

33 ans. — Il se croit, en ce qui le concerne, encore très-propre à faire un mari séduisant.

34 ans. — Il ne doute donc pas qu'il ne puisse s'allier à une jeune et charmante poulette.

35 ans. — Il devient vivement et profondément amoureux d'une délicieuse beauté de dix-sept ans.

36 ans. — Il est repoussé tout net, et ce nouvel échec le met au désespoir.

37 ans. — Il se livre alors à tous les genres de dissipation et de désordre.

38 ans. — Les femmes honnêtes ne lui inspirent que de l'éloignement.

39 ans. — Son nouveau genre de vie lui donne de vifs remords et de nombreux désagréments.

40 ans. — Quelques idées matrimoniales se réveillent en lui, mais ce germe ne se développe pas.

41 ans. — Une jeune et intéressante veuve occupe sa pensée.

42 ans. — Il se détermine, après quelque hésitation, à lui adresser des hommages qui prennent leur source dans l'amour et dans l'intérêt.

43 ans. — L'intérêt et l'égoïsme l'emportent dans son esprit et lui inspirent de prudentes réflexions.

44 ans. — La jeune veuve, aussi fine que lui, s'amuse à ses dépens et l'écarte tout doucement.

45 ans. — Il sent augmenter de jour en jour son animosité contre les femmes.

46 ans. — Il commence à ressentir quelques atteintes de goutte et de rhumatisme.

47 ans. — Il s'inquiète de ce qu'il deviendra lorsqu'il sera vieux et infirme.

48 ans. — Il pense qu'il n'y a rien au monde de plus triste que de vivre tout à fait seul.

49 ans. — Il se décide à prendre avec lui une femme raisonnable, encore jeune, pour gouverner sa maison et lui tenir compagnie.

50 ans. — La goutte et les rhumatismes redoublent d'intensité.

51 ans. — Il est enchanté de sa nouvelle femme de ménage, qu'il aime déjà comme une garde-malade.

52 ans. — Il commence à éprouver pour elle un sentiment d'une autre nature.

53 ans. — Son orgueil se révolte à la pensée qu'il pourrait l'épouser.

54 ans. — Il se trouve très-embarrassé pour prendre un parti.

55 ans. — Il est tout à fait sous la domi-

nation de cette femme, et se trouve horriblement malheureux.

56 ans. → L'idée de se séparer de cette femme lui cause une grande agitation et de cruelles insomnies.

57 ans. — Cette femme lui déclare, avec un pudique embarras, que sa conscience et le soin de sa réputation ne lui permettent pas de continuer à demeurer avec un homme seul.

58 ans. — Sa goutte, ses rhumatismes et sa mauvaise humeur ont atteint leur plus haut période.

59 ans. — Il se sent affaibli et presque épuisé; il appelle sa gouvernante auprès de son lit et lui annonce son intention de l'épouser.

60 ans. — Sa situation et ses infirmités empirent, et il quitte le monde en laissant à cette fille tout ce qu'il possède.

Les naïvetés d'une vieille fille.

Mademoiselle Philidor, descendante du

célèbre banquier de ce nom, âgée de plus de quarante ans, et ayant renoncé au mariage, avait conservé toute la naïveté de l'enfance, ce qui la rendait souvent le plastron des plaisanteries d'une société aimable qu'elle fréquentait habituellement.

Deux personnes causant tout bas en sa présence, elle eut la curiosité de s'approcher et de demander le sujet de la conversation. « Nous parlions, dit l'un d'eux, de choses qu'une jeune fille ne doit pas entendre. — Ce que vous dites là, monsieur, est fort déplacé, répondit-elle d'un air piqué; apprenez que je ne suis fille que de nom. »

Se trouvant par la mort de son frère en possession d'un vignoble considérable, elle voulut, selon qu'on y était obligé par la loi, faire la déclaration de la quantité de vin qu'avait produite sa récolte. Elle demanda à quelqu'un de la société à qui il fallait s'adresser pour remplir cette formalité? On lui indiqua malicieusement le notaire des cas fortuits, c'est-à-dire, l'homme chargé de recevoir et d'enregistrer les déclarations de grossesse. C'était un vieillard assez bourru,

qui, en la voyant paraître, lui demanda d'un ton brusque : « Que voulez-vous ? — Monsieur, je viens faire ma déclaration. — Vous ! à votre âge ! — Eh, pourquoi pas à mon âge ? Fallait-il vous envoyer à ma place un enfant ? — Point de sottes plaisanteries ; venons au fait. De qui tenez-vous cela ? — De mon frère. — Comment, malheureuse, de votre frère ! — Que veulent dire ces termes-là ! Quoi, vous m'insultez ! » La conversation continua ainsi très-vivement en quiproquo de part et d'autre, et ce ne fut qu'après s'être expliqués avec un peu plus de calme des deux côtés qu'on parvint à s'entendre, et que mademoiselle Philidor fut convaincue du tour perfide qu'on lui avait joué.

Les épinards.

Madame de B. disait un jour naïvement, étant à table : « Je n'aime pas les épinards, et j'en suis bien aise, car si je les aimais, je voudrais toujours en manger, et je ne puis pas les souffrir. »

La leçon de lecture.

Le maire du petit village de Talans en Bourgogne, avait, à ce titre, droit de séance aux Etats de la province, et celui de manger à la table du prince de Condé, lorsqu'il venait présider aux Etats. Celui qui possédait cette place était un bon paysan d'assez mince apparence, mais ne manquant pas d'un certain esprit ; d'ailleurs fort content de jouir de sa prérogative. Les jeunes pages qui servaient à table imaginèrent de s'amuser à ses dépens. A mesure qu'on mettait quelques mets sur son assiette, celui qui était derrière lui la lui enlevait avant qu'il eût eu le temps d'y toucher, et lui en donnait une vide. Ce petit divertissement, qui le faisait rester à jeun au milieu d'une excellente table, commençait à l'ennuyer. On venait de lui servir une aile de faisan, et on allait la faire disparaître, lorsqu'il donna un coup sec du manche de son couteau sur les doigts du petit espiègle qui retirait bien vite la main. Le prince qui était jeune, et qui s'était

amusé de cette plaisanterie, sans faire semblant de la voir, lui dit : « Qu'est-ce donc que cela, monsieur le maire ? vous battez mes pages ! — Oh, non, monseigneur, répondit-il ; je leur apprends à lire : ils prennent les *L* (ailes) pour des *O* (os). » Le prince rit beaucoup du calembour, et fit cesser le badinage.

Les trois questions du grand Frédéric.

Frédéric le Grand avait coutume, toutes les fois qu'un nouveau soldat paraissait au nombre de ses gardes, de lui faire ces trois questions : « Quel âge avez-vous ? Depuis combien de temps êtes-vous à mon service ? Recevez-vous votre paye et votre habillement comme vous le désirez ? » Un jeune Français désira entrer dans la compagnie des gardes. Sa figure le fit accepter sur-le-champ ; mais il n'entendait pas l'allemand. Son capitaine le prévint que le roi le questionnerait dès qu'il le verrait, et lui recommanda d'apprendre par cœur, dans cette

langue, les trois réponses qu'il aurait à faire. Il les sut bientôt, et le lendemain Frédéric vint à lui pour l'interroger ; mais il commença par la seconde question et lui demanda : « Combien y a-t-il que vous êtes à mon service ? — Vingt et un ans, » répondit le soldat. Le roi, frappé de sa jeunesse, qui ne laissait pas présumer qu'il eût porté le mousquet si longtemps, lui dit d'un air de surprise : « Quel âge avez-vous ? — Un an, sous le bon plaisir de Votre Majesté. » Frédéric, encore plus étonné, s'écria : « Vous ou moi avons perdu l'esprit. » Le soldat, qui prit ces mots pour la troisième question, répliqua avec fermeté : « L'un et l'autre, n'en déplaît à Votre Majesté. — Voilà, dit Frédéric, la première fois que je me sois vu traiter de fou à la tête de mon armée.. » Le soldat, qui avait épuisé sa provision d'allemand, garda pour lors le silence ; et quand le roi, se tournant vers lui, le questionna de nouveau pour pénétrer ce mystère, il lui dit en français qu'il ne comprenait pas un mot d'allemand. Frédéric, s'étant mis à rire, lui conseilla d'apprendre la langue qu'on par-

lait dans ses États, et l'exhorta d'un air de bonté à bien faire son devoir.

Le lait qui monte.

Une servante apportant le mémoire du mois à son maître, il y avait pour trente francs de lait. « Comment ! dit notre homme, je dois tant que ça à la laitière ? -- Mon Dieu, oui, monsieur ; c'est qu'il n'y a rien qui monte comme le lait. »

Un mari singulier.

Spirituel et bonhomme, M. Howe jouissait de 10,000 liv. sterl. de rente. Il lui prit fantaisie de se marier, et il épousa miss Mallet, jeune fille fort jolie. Le jour de ses noces, après avoir soutenu, à déjeuner, que toutes les femmes sont infidèles, et qu'il était impossible de compter sur leur affection, il se leva, et dit à sa jeune épouse qu'il était obligé de sortir pour aller à la Tour où des affaires l'appelaient. Vers quatre heures, il lui envoie un billet par lequel

il lui apprend que des circonstances imprévues le forcent de partir sur-le-champ pour la Hollande. Madame Howe espérait que cette absence ne serait pas de longue durée; mais elle comptait sans son hôte : pendant quinze ans elle n'entendit plus parler de son mari. Voici de quelle nature avait été le singulier voyage de M. Howe. Il avait choisi un petit logement tout au bout de la rue même qu'habitait sa femme, chez un chaudronnier auquel il donna six schellings par semaine. Il changea de nom; et comme il y avait peu de temps qu'il demeurait à Londres, il ne fut reconnu de personne. A trois portes de la maison de sa femme se trouvait un petit café qu'il fréquentait. Trois ans après son évasion, il trouva dans ce café un journal qui lui apprit que sa femme venait d'adresser une pétition au Parlement pour nommer des arbitres qui réglassent les affaires de son mari, dont la vie ou la mort était incertaine. Il suivit avec beaucoup d'attention les détails et les progrès de l'affaire qui se termina comme le désirait la veuve. Dix ans s'écoulèrent. Madame Howe

changea de logement, alla demeurer de l'autre côté de la rue, chez un nommé Salt, que le mari avait rencontré dans le petit café. Lorsque M. Howe apprit cette circonstance, il se lia plus étroitement avec Salt, et finit par aller habiter une chambre de sa maison. De cette chambre, qui n'était séparée que par une cloison de celle de madame Howe, on voyait, on entendait tout ce qui se faisait à côté. Salt, qui croyait son nouvel ami garçon, et ne le connaissait point sous son véritable nom, lui conseilla vivement d'épouser sa locataire, celle qu'il regardait comme la veuve Howe. Enfin l'anniversaire même du jour du départ de M. Howe, et dix-sept ans après, madame Howe se trouvait à table avec sa sœur et son beau-frère, quand un domestique inconnu apporta un billet sans signature, dont l'auteur anonyme suppliait madame Howe de se rendre le lendemain matin à dix heures au parc Saint-James, près de la volière. « Allons, dit madame Howe en jetant le billet à sa sœur, toute vicille que je suis, j'ai encore des amoureux. » La jeune sœur prenant le bil-

let et l'examinant avec attention, s'écria : « C'est l'écriture de M. Howe ! » Mistress Howe, qui avait aimé ce singulier mari, s'évanouit. Il fut convenu que le lendemain son beau-frère et sa sœur l'accompagneraient au rendez-vous. Ils s'y trouvaient depuis cinq minutes, quand M. Howe, d'un air dégagé, s'approchant de sa femme, et lui parlant comme s'il l'eût quittée de la veille, l'embrassa, lui donna le bras, et rentra chez lui. Dix-sept ans s'étaient écoulés entre le jour des noces et la nuit des noces. L'histoire ajoute que ces époux vécurent heureux, et qu'ils eurent plusieurs enfants qui ne contribuèrent pas peu à cimenter ce bonheur.

Moucher la chandelle.

On parlait devant Charles-Quint d'un homme qui se vantait de n'avoir jamais eu peur. « Il faut, dit l'empereur, que cet homme n'ait jamais mouché de chandelle avec ses doigts. »

Un paysan avisé.

Un paysan consultait un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit : « Ton affaire est bonne. » Le paysan le paye, et dit : « A présent, monsieur, que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant. »

La mappemonde du cardinal Gaëtano.

Prosper Lambertini, Benoît XIV, était naturellement gai ; il prenait quelquefois son médecin même pour l'objet de ses plaisanteries. Lusini, c'était le nom du docteur, y donnait assez souvent lieu par une passion poussée à l'excès pour la géographie. Le saint-père aimait beaucoup le cardinal Gaëtano, affligé d'une maladie fort incommode. Le pape avait trouvé une expression qui lui sauvait, lorsque Gaëtano venait lui faire sa cour, le désagrément de lui demander com-

ment allaient ses hémorroïdes : « En quel état est votre mappemonde ? » lui demandait-il. « Docteur, dit un jour Benoît XIV à Lusini, vous croyez connaître toutes les cartes singulières possibles ; eh bien ! vous n'avez sûrement rien vu de comparable à la mappemonde que possède le cardinal Gaëtano. — Est-il possible ? s'écria le médecin géographe. En vérité, je ne savais pas que Son Éminence eût un trésor semblable. — Oh ! répliqua le saint-père, le cardinal n'a que cette mappemonde, mais ce n'en est pas moins une fort belle chose à voir, et je vous en réponds. Allez dans ce moment chez lui, et demandez-lui de ma part le plaisir de la bien examiner. » Le docteur court à l'instant chez l'éminence, et s'annonce au nom du pape, en expliquant le motif de sa visite. Le cardinal était au lit, et souffrait beaucoup. « Que Sa Sainteté est bonne ! s'écria-t-il, et comment pourrai-je jamais reconnaître tant d'attention ? » Alors Gaëtano s'arrange derrière ses rideaux, les soulève ensuite, et étale aux yeux de l'amateur la mappemonde la plus fournie, la plus arron-

die, la plus singulière qui existât dans Rome. A cette vue, Lusini demeure pétrifié. « Eh bien ! docteur, lui dit le cardinal, faites donc librement votre examen, et allez rendre compte au pape de l'état déplorable où je me trouve. » Lusini, outré du tour qu'on lui a joué, n'en veut pas entendre davantage, retourne furieux au palais du pontife, et l'accable de reproches. Le pape en rit jusqu'aux larmes.

Les premiers rôles.

Un comédien disait à un de ses amis : « On m'offre de jouer les premiers rôles dans une autre troupe ; j'ai envie d'y passer ; qu'en penses-tu ? — Peut-être feras-tu bien, répond l'ami sincère, d'autant mieux que tu n'es pas propre aux seconds rôles. »

Une harangue.

Un homme très-âgé, ayant été nommé maire d'un petit village, et voulant remercier

les villageois du choix qu'ils avaient daigné faire de lui, il rassemble tous les paysans et commence ainsi sa harangue : « Mes amis, je n'oublierai jamais le jour où vous avez daigné mettre mes cheveux blancs à votre tête. »

Dugazon et Desessarts.

Dugazon semblait s'être fait une joyeuse tâche de mystifier Desessarts, qui était d'une corpulence extraordinaire. Lorsque la ménagerie du roi perdit l'unique éléphant qu'elle possédât, Dugazon alla prier Desessarts de venir avec lui chez le Ministre, pour y jouer un petit proverbe, dans lequel il avait besoin d'un compère intelligent. Desessarts y consent, et s'informe du costume qu'il doit prendre. « Mets-toi en grand deuil, lui dit Dugazon, tu es censé représenter un héritier. » Voilà Desessarts en habit noir complet, avec des crêpes, des pleureuses, etc. On arrive chez le ministre. « Monseigneur, dit Dugazon, la Comédie-Française a été on ne peut plus sensible à

la mort du bel éléphant qui faisait l'ornement de la ménagerie du roi ; et si quelque chose pouvait la consoler, c'est de fournir à Sa Majesté l'occasion de reconnaître les longs services de notre camarade Desessarts : en un mot, je viens, au nom de la Comédie-Française, vous demander pour lui la survivance de l'éléphant. » Qu'on se figure les éclats de rire des auditeurs et l'embarras du pauvre Desessarts ! Il sort furieux, et le lendemain provoqua Dugazon en duel. Arrivés au bois de Boulogne, les deux champions mettent l'épée à la main. « Mon ami, lui dit Dugazon, j'éprouve vraiment un scrupule de me mesurer avec toi ; tu me présentes une surface énorme, j'ai trop d'avantage : laisse-moi égaliser la partie. » A ces mots, il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, trace un rond sur le ventre de Desessarts. « Écoute, ajouta-t-il, tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas. » Le moyen de se battre après cela ! Ce duel bouffon se termina par un déjeuner.

Les deux parties d'échecs.

L'archevêque de Cantorbéry rencontra un jour, dans une forêt qu'il traversait souvent, un homme assis par terre, placé devant un échiquier, et qui paraissait fort occupé. Que fais-tu là, mon ami? — Monseigneur, je joue aux échecs. — Comment! tu joues aux échecs seul? — Non, monseigneur, je joue avec le bon Dieu. — Avec le bon Dieu? Il t'en doit coûter fort peu quand tu perds. — Mais, monseigneur, pardonnez-moi, nous jouons gros jeu et je paye exactement. Attendez un moment, vous me porterez peut-être bonheur; et je suis aujourd'hui d'un guignon affreux... Aïe! me voilà échec et mat. « Et l'archevêque de rire de tout son cœur. Le joueur tire du plus grand sang-froid trente guinées de sa poche, et les donne au prélat. « Monseigneur quand je perds, le bon Dieu envoie toujours quelqu'un pour recevoir ce qui lui revient : les pauvres sont ses trésoriers : ne balancez pas à prendre cet argent et à le leur distri-

buer ; c'est le prix de cette partie. » L'archevêque eut beau résister, il fut obligé d'emporter les trente guinées. Un mois après le prélat repasse par la même forêt et voit encore son joueur dans la même attitude que la première fois. Celui-ci, dès qu'il l'aperçoit, l'engage à s'approcher. « Monseigneur, j'ai cruellement perdu depuis que nous ne nous sommes vus ; mais je tiens une bonne revanche... : ma foi, voilà le bon Dieu échec et mat. — Eh bien ! dit l'archevêque, qui te payera ? — Apparemment que ce sera vous, monseigneur ; je jouais trois cents guinées, et le bon Dieu m'envoie toujours, quand je gagne, quelqu'un qui paye aussi exactement que je fais quand je perds. J'ai même dans ce bois quelques amis qui vous l'attesteront, si vous refusez de m'en croire sur parole. » Il fallut bien que le prélat payât, et il le fit sans attendre qu'il y fût provoqué par les amis de la forêt.

Flatte-rie adroite.

Le prince de Conti, père du dernier de ce

nom, avait invité l'abbé de Voisenon à dîner. L'abbé oublia le jour et n'y alla pas. Le lendemain, un ami le rencontre et lui dit : « Monseigneur a été hier de fort mauvaise humeur contre vous. » L'académicien convint de son tort, et ne manqua pas de se trouver un jour d'audience chez le prince pour lui faire ses excuses. Dès que son Altesse l'aperçut, elle lui tourna le dos sans le regarder. « Ah ! monseigneur, s'écria l'abbé, je suis pénétré de reconnaissance. On m'avait dit que vous m'en vouliez, mais je vois le contraire. — Comment ? dit le prince. — Votre Altesse me tourne le dos, et ce n'est pas son usage d'agir ainsi devant ses ennemis. »

Calembour historique.

Du vivant même de Henri IV, Concini, marquis d'Ancre, était déjà en faveur auprès de la reine Marie de Médicis. Aussi, quand elle devint enceinte, le peuple de Paris disait : « L'enfant de la reine ne saurait être blanc, car il est d'Ancre. »

Les baisers à rendre.

Puisque tu veux que nous rompions,
Que, reprenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre ;
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre les baisers si doux
Que je te donnais à centaines ;
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

FURETIÈRE.

La boue de Paris.

Un plaisant disait : La boue de Paris a deux
grands inconvénients : le premier est de
faire des taches noires sur des bas blancs :
le second de faire des taches blanches sur
des bas noirs

Le cocher de Frédéric-le-Grand.

Le cocher du roi de Prusse l'ayant versé,

Frédéric entra dans une colère épouvantable. « Eh bien ! lui dit le cocher, c'est un malheur : et vous, n'avez-vous jamais perdu une bataille ? »

Annales de la vie d'une vieille fille.

15 ans. — Elle brûle du désir de grandir et de fixer l'attention des hommes.

16 ans. — Elle commence à se former l'idée vague de ce qu'on nomme une passion.

17 ans. — Elle parle de l'amour dans une chaumière et d'une tendre affection pure de toute pensée d'intérêt.

18 ans. — Elle rêve une douce liaison d'amour avec un joli garçon qui lui a fait quelques politesses.

19 ans. — Elle devient un peu plus difficile et beaucoup moins aimable, parce qu'elle commence à être un peu plus fêtée.

20 ans. — Comme elle est à peu près ce qu'on nomme la beauté à la mode, elle se

croit obligée d'être beaucoup plus fière d'elle-même et de ses charmes.

21 ans. — Elle croit encore plus fermement à l'empire de ses beaux yeux et rêve déjà un brillant mariage.

22 ans. — Elle refuse un excellent parti, parce que le prétendant n'est pas un homme tout à fait à la mode.

23 ans. — Elle fait la coquette avec tous les jeunes gens.

24 ans. — Elle s'étonne de n'être pas encore mariée.

25 ans. — Elle devient un peu plus réservée dans ses manières.

26 ans. — Elle commence à penser qu'on peut, à la rigueur, se passer d'une grande fortune.

27 ans. — Elle préfère la société des hommes raisonnables aux charmes de la coquetterie.

28 ans. — Elle se borne à faire des vœux pour une modeste union, avec une honnête aisance.

29 ans. — Elle perd peu à peu l'espoir d'entrer dans la vie conjugale.

30 ans. — Elle commence à craindre pour elle le nom de vieille fille.

31 ans. -- Elle redouble de petits soins pour sa toilette.

32 ans. — Elle affecte un profond dédain pour le bal, et se plaint du mal qu'on a à trouver de bons danseurs.

33 ans. — Elle s'étonne que les hommes puissent laisser là une femme raisonnable pour aller papillonner autour d'une petite poupée.

34 ans. — Elle affecte la meilleure et la plus joyeuse humeur du monde dans sa conversation avec les hommes.

35 ans. — Elle devient jalouse de toutes les femmes qu'on loue devant elle.

36 ans. — Elle se brouille avec sa meilleure amie, parce que celle-ci vient de se marier.

37 ans. — Elle se trouve un peu isolée dans le monde.

38 ans. — Elle aime à parler de celles de ses amies qui ont fait de mauvais mariages, et leurs infortunes lui donnent un peu de consolation.

39 ans. — Sa mauvaise humeur redouble.

40 ans. — Elle devient curieuse et intrigante, deux vertus qui ne sont ordinairement que croître de jour en jour.

41 ans. — Comme elle est riche, il lui reste encore l'espoir d'attirer à elle quelque bel adolescent qui n'aurait pas de fortune.

42 ans. — Cet espoir même est déçu ; elle commence alors à déclamer contre un sexe orgueilleux et perfide.

43 ans. — Elle prend goût aux cartes et à la médisance.

44 ans. — Elle se montre très-sévère pour les mœurs de son temps.

45 ans. — Elle se prend d'une passion subite pour un beau lieutenant à demi-solde qui est presque son neveu.

46 ans. — L'abandon et le mariage de ce nouveau favori la mettent en fureur.

47 ans. — Elle commence à désespérer de son avenir et à prendre du tabac.

48 ans. — Toutes ses affections se concentrent sur une demi-douzaine de chiens et de chats.

49 ans. — Elle prend avec elle une pauvre parente pour soigner sa ménagerie et pour supporter tout le poids de sa mauvaise humeur.

50 ans. — Elle se retire tout à fait du monde et meurt quelques années plus tard, sans être regrettée de personne, pas même des collatéraux auxquels elle laisse à partager une assez jolie fortune.

Une aventure de Mézerai.

Mézerai, historiographe de France, et qui jouissait en cette qualité, ainsi que par le produit de ses ouvrages, d'une fortune assez considérable pour le temps, était toujours fort mal et fort malproprement vêtu. Il alla un jour, dès le matin, chez son char-ron, pour faire mettre une roue à sa voiture.

Pendant que l'on y travaillait, il se tint à la porte à attendre, coiffé d'un bonnet de laine et chaussé de vieilles pantoufles. Des archers, particulièrement destinés à arrêter les mendiants, et qui, dans l'ancien régime, étaient connus sous la dénomination d'*archers des gueux*, vinrent à passer près de Mézerai, qu'à sa mine et à sa mise ils prirent pour un gueux. Ils l'arrêtent et lui ordonnent de les suivre. L'historiographe, à qui la méprise ne déplut pas, parce qu'il aimait les aventures, dit à ces alguazils ; « Messieurs, j'ai beaucoup de peine à marcher à pied, je vous prie donc d'attendre un instant : on achève de mettre une roue à ma voiture ; dès qu'elle sera en état, je monte dedans et je vous suis. »

L'amour-propre.

« L'amour-propre, a dit un auteur, est semblable à l'avarice : il ne laisse rien traîner. L'une se baisse pour ramasser une guenille, et l'autre le plus plat éloge. »

Le baromètre du docteur Hugh.

Le docteur Hugh, mort évêque de Worcester, était le savant le plus doux et le plus aimable qu'il y eût. Il possédait un baromètre très-curieux : il l'avait payé 200 guinées. Un jeune homme dont la famille était très-attachée à ce prélat, passant un jour à Worcester, crut devoir lui faire une visite : il fut très-bien-accueilli. Or il arriva que le laquais qui lui avança un fauteuil fit tomber le baromètre : l'instrument fut brisé en mille pièces. Le jeune homme, au désespoir d'être la cause innocente de l'accident, cherchait à excuser le domestique auprès de son maître, qui lui dit en souriant : « N'en parlons plus ; le temps a été très-sec jusqu'à présent ; j'espère qu'enfin nous aurons de la pluie : je n'ai jamais vu mon baromètre si bas. »

Le barbier de la Bastille.

Peu de jours après son arrivée à la Bastille, Linguet voit entrer dans sa chambre

un grand homme sec qui lui causa quelque frayeur. « Qui donc êtes-vous, monsieur ? lui dit-il. — Je suis le barbier de la Bastille. — Parbleu ! vous auriez bien dû la raser. »

L'amateur de livres.

Certain bibliomane, ignorant personnage,
Se piquant d'être connaisseur,
Demandait à Panckoucke un magnifique ouvrage.
En lui laissant le choix du livre et de l'auteur
« Parbleu, s'écria le libraire ;
Que ne m'en parliez-vous plus tôt !
J'avais ce matin votre affaire,
C'était le plus bel exemplaire
Du *Télémaque* de Didot !
— De Didot ? *Télémaque* ? — Eh ! oui, chacun
l'admire.
— Je le connais, il a du bon ;
Mais, tenez, vous avez beau dire,
J'aimerais toujours mieux celui de Fénelon. »

Amour maternel.

Des voleurs condamnés à être pendus
sortaient d'une prison de Londres. L'un

d'eux rencontre sa mère et le colloque suivant s'engage entre elle et lui : « Où vas-tu, mon enfant ? — A la potence, ma mère. — Eh bien ! mon petit, veux-tu être bien gentil ? Ne te fais pas pendre avec les beaux habits du dimanche, fais-m'en cadeau ; je t'assure que pour être pendu, ta veste de tous les jours est tout ce qu'il faut. »

L'art de réussir.

Un homme qu'un grand mérite (c'est-à-dire l'art de plaire par mille riens charmants) avait fait parvenir à une place éminente, éprouvait, depuis un an, la persévérance d'un jeune homme auquel il avait promis un emploi. Un beau jour, le solliciteur réussit à faire lire un mémoire qui se trouva si bien fait, qu'on lui demanda quel en était l'auteur. « C'est moi, monsieur, répond modestement le jeune homme, et je l'ai mis en vers pour vous le présenter ainsi, dans le cas où vous préféreriez la poésie à la prose. — En vers ? mais c'est fort bien,

ça. Diable ! voyons donc vos vers. Ils sont charmants. — Monsieur, j'ai mis encore le mémoire en musique. — Oh ! voilà qui est plaisant ! Voyons donc la musique. — La voilà ; mais si monsieur veut me procurer un violon, je la lui jouerai. — Oui-dà. » Le jeune virtuose joue, et, remettant le violon, ajoute : « Je sais que monsieur est grand musicien ; s'il veut prendre la peine de jouer lui-même la pièce, je la danserai. » Cela parut si plaisant au Mécène, qu'il joua le mémoire, tandis que le suppliant le dansait. « Oh ! ma foi, vous êtes unique, mon cher. Charmé de vous connaître, je vous fais mon secrétaire, et par-dessus chef dans tel de mes bureaux. — Monsieur, assurément, ma reconnaissance... — Non, vous avez des talents, vous êtes un homme comme il m'en faut. » L'homme qui savait rimer, chanter, jouer du violon, danser, mais pas un mot de la besogne qui lui était confiée, fit une brillante fortune. Ainsi va le monde.

La réparation.

Un curé de village, scandalisé de la chanson du mirliton, s'éleva fortement, dans un prône, contre ceux qui la chantaient. Le lendemain, une de ses paroissiennes lui demanda pourquoi le mirliton avait si fort allumé son zèle. « Ce n'est, lui dit-elle, autre chose que la gaze que je porte sur la tête. — Ma foi, dit le curé, je n'en savais rien : dimanche prochain, je réparerai cela. » En effet, au prône suivant, il dit à ses paroissiens : « Mes frères, je vous ai beaucoup gourmandés dimanche dernier sur le mirliton ; mais, depuis que j'ai vu celui de mademoiselle Javotte, j'ai trouvé que c'était si peu de chose, qu'en vérité il ne valait pas la peine d'en parler. »

La bonne compagnie.

APOLOGUE ORIENTAL.

« Es-tu de l'ambre ? disait un sage à un morceau de terre qu'il avait ramassé dans

un bain, et qui était très-odoriférant? Tu me charmes par ton parfum. — Non, dit le morceau ramassé; je ne suis qu'une terre vile, mais j'ai habité quelque temps avec la rose. »

Un enfant terrible.

Une petite fille jouait aux Tuileries, sur les genoux d'un élégant petit-maitre qui brûlait de lier conversation avec la maman. « Comment s'appelle madame votre mère? demande le monsieur. — Madame ma maman, s'appelle mademoiselle Fanny, » répond l'enfant avec une terrible naïveté.

Les règles de la poésie.

Un petit marchand de Paris, nommé Bombel, fort ignorant sur tout ce qui ne concernait pas son chétif commerce, eut le chagrin de voir mourir le suisse de l'église de Saint-Eustache, avec lequel il était très-lié. Il voulut rendre ses regrets publics en composant pour son ami une belle épitaphe.

Mais la grande difficulté était de la faire en vers, et il n'avait aucune espèce de notions sur la poésie. Il s'adressa à un maître d'école qui lui en enseigna les règles et lui dit que pour la rime, il était nécessaire que les trois dernières lettres du second vers fussent les mêmes que les trois dernières du précédent. Le bonhomme retint bien cette leçon, et, après beaucoup de travail, il accoucha enfin du quatrain suivant :

Ci-git mon ami Mardoche ;

Qui fut Suisse à Saint-Eustache ;

Il a porté trente-deux ans la hallebarde :

Dieu lui fasse miséricorde.

Par son ami J.-D. BOMBEL, 1727.

Il fit inscrire cette épitaphe sur la pierre tumulaire, et c'est de là qu'est venu le proverbe : Cela rime comme hallebarbe et miséricorde.

La cervelle de M. de la Feuillade.

Au siège de Landrecies, en 1655, M. de La Feuillade fut blessé d'un coup de mousquet à la tête. Les chirurgiens dirent que

la blessure était dangereuse et qu'on voyait la cervelle. « Eh bien ! Messieurs, dit La Feuillade, faites-moi le plaisir d'en prendre un peu tout proprement, et, que je vive ou meure, de l'envoyer au cardinal Mazarin, qui a coutume de répéter que je n'en ai pas. »

Le comte d'Alets à Lyon.

Le comte d'Alets, passant par Lyon, fut conduit chez le lieutenant du roi, qui, ne le connaissant pas, le reçut avec hauteur et lui dit : « Mon ami, vous arrivez de Paris ; que dit-on dans ce pays-là ? — Des messes, répondit le comte. — J'entends bien ; mais quel est le bruit commun ? — Celui des charrettes et des fiacres. — Mais je vous demande ce qu'il y a de nouveau ? — Des pois verts. » Le lieutenant, surpris qu'on osât lui répondre de cette sorte : « Mon ami, comment vous appelez-vous ? — Les sots à Lyon m'appellent mon ami, et à Paris on m'appelle le comte d'Alets. »

Le revenu du mendiant.

Un mendiant qui n'était affligé que d'une légère infirmité, rencontre un jour un individu de la même profession dont la vue faisait horreur. « Combien gagnes-tu par jour ? lui dit-il. — Quarante sous. — Quarante sous ! reprend l'autre, je ne donnerais pas ma journée pour vingt francs, si j'avais le bonheur d'être aussi infirme que toi. »

Garrick et lord Chesterfield.

Le célèbre comédien Garrick se trouvant dans un grand besoin d'argent s'adressa un jour à lord Chesterfield et lui emprunta 50 livres sterling, en lui promettant de les lui rendre un mois après. A l'époque dite, Garrick fut exact et rendit les 50 livres. Quelque temps après, il se trouva de nouveau dans le cas de recourir à l'obligeance de lord Chesterfield. — Milord, lui dit-il, je viens vous prier de vouloir bien aujour-

d'hui me prêter vingt-cinq livres ; l'exactitude que j'ai mise à m'acquitter dernièrement, vous disposera sans doute à accueillir favorablement ma nouvelle demande. — Vous vous trompez, mon cher Garrick ; on ne m'attrape pas deux fois. »

Un arrêt motivé.

Le premier président de Bellièvre était un homme de très-grand mérite et de fort bonne compagnie. Il aimait la bonne chère, et se piquait d'avoir le meilleur vin de Paris. Sortant un jour de la grand'chambre, il trouve le comte de Fiesque avec MM. Manicamp et de Jonsac, qui l'abordèrent avec un placet à la main, dont la teneur était : « Nous supplions très-humblement monseigneur le premier président de vouloir ordonner à son maître d'hôtel de nous donner six bouteilles de son excellent vin de Bourgogne, que nous comptons boire ce soir, à tel endroit, à la santé de sa grandeur. » M. de Bellièvre, avec un air de grave magistrat, prend son crayon et met au bas du

placet : « Bon pour douze bouteilles, attendu que je m'y trouverai. »

La leçon ingénieuse.

Le cheval favori de l'empereur Tsi étant mort par la négligence de l'écuyer qui en avait la garde, l'empereur en colère voulut percer cet officier de son épée. Le mandarin Yem-Tse para le coup, en disant : « Seigneur, cet homme n'est pas encore convaincu du crime pour lequel il doit mourir. — Eh bien ! fais-le-lui connaître. — Econte, scélérat, dit le ministre, les crimes que tu as commis : d'abord tu as laissé mourir un cheval que ton maître avait confié à tes soins ; ensuite tu es cause que notre prince est entré dans une telle colère qu'il a voulu te tuer de sa main ; enfin tu es cause qu'il a été sur le point de se déshonorer aux yeux de tout le monde en tuant un homme pour un cheval. Tu es coupable de tout cela, scélérat. — Qu'on le laisse aller, dit l'empereur, je lui pardonne son crime. »

Qu'on la remette.

Après dix mois de mariage,
Plus simple que le premier jour,
Lise venait de mettre au jour
De son hymen le premier gage.
« Quel est, dit-elle, cet enfant ?
— C'est, dit la garde, une fillette.
— Ah ! Dieu, reprit-elle à l'instant,
Je n'en veux point, qu'on la remette. »

Dominique et M. de Harlay.

Dominique, le célèbre arlequin de la Comédie Italienne, joignait à beaucoup d'esprit et de talent des connaissances en tout genre. Un jour qu'il se trouvait dans une bibliothèque publique, il y rencontra le président de Harlay qui indiquait au bibliothécaire ce que renfermait un ouvrage dont il ne se rappelait pas le titre, et dans lequel il désirait faire quelques recherches. Le bibliothécaire ne devinait pas quel livre ce pouvait être. Dominique, qui les voyait en peine, désigna l'ouvrage sous son véri-

table titre. Le président, charmé de rencontrer un homme aussi éclairé, lie conversation avec lui et finit par l'inviter à dîner. Dominique accepte. La plupart des convives, qui connaissaient le comédien, ne furent pas peu surpris de le voir assis parmi eux. Ils n'en témoignèrent cependant rien au grave magistrat, si ce n'est après le dîner et en particulier. Le président, surpris et fâché d'avoir admis si familièrement à sa table un *arlequin*, voulut en témoigner sa mauvaise humeur à Dominique, en lui demandant assez brusquement qui il était. « Monseigneur, répond l'aimable histrion, je suis votre parent et votre successeur. — Comment, dit M. de Harlay, encore plus surpris et plus fâché. — Oui, Monseigneur, Votre bisaïeul n'était-il pas *Harlay premier*? votre aïeul, *Harlay deux*? votre père, *Harlay trois*? vous, Monseigneur, *Harlay quatre*? et moi *Arlé-Quint*? »

La discrétion.

Un homme peu discret confia un secret

à quelqu'un, et le pria instamment de n'en rien dire à personne. « Soyez tranquille, lui dit celui-ci, je serai aussi discret que vous. »

Bon tour d'un curé.

Un curé était tourmenté par la noblesse de son voisinage qui l'importunait fréquemment de ses visites et de sa gourmandise. Un jour qu'il arriva sept ou huit hobereaux chez lui, il leur fit bon accueil. « Messieurs, soyez les bienvenus. Ça ! que l'on se dépêche, garçon ! au vin, au colombier, au crochet, au poulailler, serviettes blanches ! » Disant cela, il prend un surplis, un bréviaire ; ce qui ne laissa pas que de les surprendre. « Où allez-vous donc si vite, monsieur le curé ? — Je reviens incontinent ; je ne ferai qu'aller et venir ; tandis que le dîner s'apprêtera, je vais réconcilier un pauvre pestiféré que j'ai confessé ce matin. » Ce disant, il sortit ; et soudain nos amateurs de sortir aussi, sans oser revenir de longtemps.

Calembour de M. de Talleyrand.

On s'étonnait devant M. de Talleyrand, de l'audace avec laquelle un petit voleur en guenilles avait osé se mettre une magnifique cravate qu'il venait d'escamoter. « Parbleu ! dit le prince, ne voyez-vous pas que c'était pour mieux cacher son *coup* ? »

La vraie politesse.

Louis XIV avait entendu vanter lord Stair comme un homme si bien élevé qu'il n'avait jamais commis la moindre impolitesse. « Je le mettrai à l'épreuve, » dit le monarque, qui s'y connaissait. A quelques jours de là, le roi invite lord Stair à une promenade ; la portière du carrosse ouverte : « Montez, milord, » dit le prince. Milord Stair obéit, il entre le premier. « On ne se trompe pas, dit le roi, sur le caractère de cet homme-là ; un autre que lui eût fait des façons, et m'eût fort impoliment refusé par cérémonie. »

Le rôle.

On jouait la comédie de société dans une petite ville de la Suisse. Une jeune demoiselle devait remplir un des rôles principaux de la pièce. Un peu avant qu'on levât la toile, la m^{re} de la jeune personne s'avance, et, s'adressant à l'assemblée : « Mesdames, dit-elle, je voudrais bien que vous eussiez la complaisance de permettre que ma fille dit son rôle la première, parce que nous soupçons en ville. »

Le nom de Zoé.

Une jeune dame désirait vivement une fille à qui elle pût donner le nom de Zoé, qu'elle trouvait le plus joli du monde. Enfin, dans une grossesse qu'elle eut, elle parvint à se persuader que cette fois-là elle aurait une fille, et toutes les commères du quartier, appelées auprès d'elle, la confirmèrent dans cette idée, et lui prouvèrent par mille symptômes observés et infail-

bles que la chose ne pouvait manquer d'arriver comme elle le croyait. Malgré toutes ces prédictions, ce fut un garçon qui vint au monde. La mère était désolée : « Ah ! disait-elle, et le nom de Zoé que je voulais lui donner ! — Va, va, lui dit son oncle, appelé pour être parrain, cela ne fait rien ; je l'ai cru comme toi, et je le nommerai Robinson Cru-zoé. »

La Vertu.

Une bourgeoise jolie, et très-vertueuse, avait inspiré une passion très-forte à un grand seigneur, qui lui dit : « Votre vertu est tout ce que j'aime dans vous. — Eh bien, Monsieur, ne m'exposez pas au danger de perdre tout ce que vous aimez. »

Les employés pur sang.

L'expéditionnaire.— Il y a toujours, dans les administrations publiques, malgré le progrès des lumières et la rigueur des examens d'admission, des employés dont l'in-

telligence atrophiée finit par se machiniser. Le *M. Bellemain* de Scribe, ce commis fossile qui *avait copié, mais qui n'avait pas lu*, n'est point une fantaisie du poète. On le rencontre encore dans les ministères à l'état de réalité.

Un de ces crétins de la bureaucratie était chargé de transcrire une dépêche, dont l'analyse, établie en marge, portait, mais en caractères courus et à peine lisibles : *Demande de copie de pièces au ministre de la marine*. Le nouveau Bellemain copia de sa plus flambante écriture, et sans avoir lu sans doute : *Demande de coups de pied au Ministre de la marine*. Heureusement que la dépêche fut collationnée avant d'être mise à la poste.

Une ordonnance de médecin.

Un homme qui souffrait depuis longtemps d'une maladie grave, voyant que les remèdes que lui donnait son médecin n'amenaient aucune amélioration dans son état, se décida à rompre en visière à la fa-

culté et à adopter un nouveau régime plus conforme à ses goûts et à son tempérament. En effet, à partir de cette époque, le Bourgogne et le rôti aidant, sa santé s'améliora rapidement et il fut bientôt en voie de guérison. Le médecin que le malade n'avait pas jugé convenable d'initier aux singulières modifications apportées au traitement de diète et de saignée suivi auparavant, s'en attribuait tous les résultats et se félicitait d'une si belle cure. Un jour, croyant le moment propice, il vint voir son patient et lui remit une ordonnance qui, disait-il, devait le débarrasser définitivement et sans retour du mal qui l'avait si longtemps fait souffrir. Celui-ci, qui n'était pas aussi convaincu que son Esculape, n'ouvrit même pas le papier et le jeta tout bonnement par la fenêtre dès que l'Esculape eut tourné les talons. Quelque temps après, le malade, plein de santé et de vie, se promenait tranquillement aux Tuileries; son médecin passe et vient à lui tout fier et tout radieux. « Ah ! ah ! vous voilà ! Eh bien, que vous avais-je dit ? Vous avez, je

le vois, suivi mon ordonnance. — A Dieu ne plaise ! je me serais infailliblement cassé le cou. — Comment ! Vous voulez rire, sans doute ? — Vraiment non ; car cette ordonnance, docteur, je l'ai jetée par la fenêtre. »

L'agilité.

Iris fit l'autre jour une chute éclatante,
Son traîneau culbuta ; de son teint la blancheur
Rendit la neige moins brillante ;
Plus d'un œil indiscret alarma sa pudeur.
Plus prompt que l'éclair Iris s'est relevée,
Et se trouvant bien rassurée :
« As-tu vu mon agilité ?
Dit-elle au duc, d'un ton plein de fierté.
— Votre agi...dit le duc, ah ! goddam, c'est charmant,
Je croyais que cela se nommait autrement. »

Le vol à la mélasse.

Un individu se présente chez un de nos bons épiciers : « Quatre livres de mélasse, s'il vous plaît ? » Le marchand prend sa cruche pleine du liquide demandé : « Mais

où est votre pot, votre bouteille, n'importe quoi, enfin, pour la mettre ? dit-il à l'acheteur, au moment d'opérer le pesage. — Un pot?... Ah ! oui certainement .. le voici... » Et il tendit son chapeau. « Mais... — Ah ! rassurez-vous, c'est un pari, » reprend aussitôt l'inconnu : puis il jette immédiatement une pièce de cinq francs sur le comptoir. Le marchand, complètement rassuré, rit beaucoup et s'exécute. Possesseur de sa mélasse, l'acheteur prie le marchand de ne lui rendre que des pièces de 50 c. Pour satisfaire cet autre désir, le marchand tire de son comptoir sa sébile à monnaie ; mais, au même instant, il se trouve coiffé du chapeau rempli de mélasse, et le liquide sucré lui dérobe complètement la vue. Quand il put enfin y voir clair, la monnaie, la pièce de cinq francs et le voleur, tout avait disparu. La mélasse et le chapeau seuls étaient restés.

Un caporal n'est pas un homme.

Un soldat ivre, qui s'était pris de querelle

avec son caporal, finit par lui dire : « Tais-toi, tu n'es pas un homme. — Je te prouverai le contraire, dit le caporal. — Jamais, reprend le soldat, c'est impossible; écoute le major, quand il commande la garde, le matin à la parade, ne dit-il pas toujours : « Pour tel poste, six hommes et un caporal? » Tu vois bien que les caporaux ne sont pas des hommes. »

Un valet prévoyant.

Un valet s'étant présenté pour servir un mousquetaire connu par ses dissipations, celui-ci lui demanda s'il avait un répondant. « Comment l'entendez-vous? répliqua le valet; c'est moi qui vous en demande un pour sûreté de mes gages. »

Un de plus.

Un hâbleur racontait le désastre du coche d'Auxerre, qui s'était brisé au pont de Montereau, et il ajoutait : « Quinze personnes ont péri dans la rivière (ce qui était

vrai). — Les a-t-on retirées ? demanda son interlocuteur. — Oh ! oui, répondit-il on, en a même retiré dix-sept. »

Ce qu'il faut d'espace au bonheur.

La révolution avait réduit madame Helvétius, d'un état de fortune très-brillant, à une médiocrité dont elle savait faire la médiocrité de l'âge d'or : *aurea mediocritas*. Aussi n'avait-elle rien perdu de sa gaieté naturelle. « Vous ne s'avez pas, disait-elle un jour à Bonaparte, en se promenant avec lui dans son jardin d'Auteuil où elle était retirée, vous ne savez pas combien il reste de bonheur dans trois arpents de terre ! »

Vers destiné au portrait de La Fontaine.

Voici le Bonhomme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des contes qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'esprit.
La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable et du charme des vers,

La vérité plaît moins quand elle est toute nue,
Et c'est le seule vierge, en ce vaste univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

BOUFFLERS.

Un compliment de Gascon.

Un gascon aimait fort une jolie fille, douée à la fois d'une grande douceur et d'un esprit très-agréable. Un jour qu'il était auprès d'elle, pendant qu'elle travaillait à l'aiguille, elle se piqua jusqu'au sang et laissa échapper un petit cri de surprise et de douleur. — Ah ! Mademoiselle, s'écria-t-il, que faites-vous ? vous voulez donc vous tuer ? Ne savez-vous pas que toute blessure au cœur est mortelle ? Car vous avez de l'esprit jusqu'au bout des ongles et du cœur jusqu'au bout des doigts.

Lisette.

L'honneur de la jeune Lisette
Par quinze amants fut combattu ;
Un seul devint témoin de sa défaite.
Et quatorze de sa vertu.

L'Esprit et la Raison.

Pope dit quelque part : « Quand le Ciel nous a accordé une grande somme d'esprit, prions-le de nous en donner le double pour apprendre à faire usage de la première. » — « L'esprit et la raison, dit-il ailleurs, ont été créés comme le mari et la femme, pour s'aider mutuellement, et, comme eux aussi, ils sont presque toujours en querelle. »

L'art de voler.

« Un Allemand prétend avoir trouvé l'art de planer dans les airs, mais il ne veut divulguer ce précieux secret que lorsqu'il aura réuni un nombre de souscripteurs suffisant pour le dédommager de ses frais. » Le confiant journal auquel nous empruntons cette annonce lui donne sans y penser ce titre équivoque : *l'Art de voler*.

Le duc de La Rochefoucault.

Au mois de janvier 1776, le duc de

La Rochefoucault allant à Versailles, et voyant ses deux laquais transis de froid, les fit mettre dans son carrosse. Cet acte d'humanité reçut, à la cour, les plus justes éloges. « J'ai été bien fâché, répondit le duc, de n'y pouvoir faire entrer aussi le cocher et les chevaux. »

La pucelle.

Un Gascon d'une bravoure fort équivoque disait un jour en présence de plusieurs demoiselles qu'il donnerait volontiers dix pistoles à celui qui lui montrerait une pucelle dans l'assemblée. Une dame qui se trouvait là voulut punir sur-le-champ cette sotte impertinence. « Monsieur, lui dit-elle, je vous en montrerai une pour rien, si vous voulez ? -- J'en serai charmé, madame, dit-il avec un air de doute. — Eh bien ! monsieur, regardez votre épée. »

Le diable , Cousin du roi d'Angleterre.

George II, roi d'Angleterre, était con-

trarié par ses ministres pour la nomination d'un vice-roi d'Irlande. Il s'était levé avec dépit et avait passé dans sa chambre, laissant les ministres dans le plus grand embarras, car il n'avait point pris de décision. Enfin, voyant que Sa Majesté ne revenait point, ils lui députèrent lord Chesterfield, comptant sur les ressources de son esprit pour calmer l'agitation du monarque, et pour obtenir ce qu'ils désiraient. Chesterfield ouvre tout doucement la porte, et s'approche, d'un air très-respectueux, du fauteuil où le prince s'était jeté. « Je suis chargé, dit-il, Sire, de savoir de quel nom Votre Majesté veut qu'on remplisse le blanc laissé sur la patente. — Mettez-y le diable, répond le roi en colère. — Mais, Sire, dit d'un ton sérieux le ministre, le diable sera donc qualifié de féal et amé cousin de Votre Majesté ? » George éclata de rire, et la paix fut faite.

Fontenelle censeur.

Un auteur porta à Fontenelle, désigné

pour son censeur, un manuscrit à examiner. Fontenelle refusa net son approbation. « Comment, monsieur, lui dit l'écrivain, vous qui avez fait les *Oracles*, vous ne me passerez pas cela ? » Le philosophe lui répondit tranquillement : « Si j'eusse été le censeur des *Oracles*, je n'aurais pas approuvé l'ouvrage. »

La logique d'Arlequin.

Dans une des pièces de l'ancien théâtre italien, qui étaient des canevas que l'acteur remplissait sur-le-champ, Arlequin (l'imitable Carlin) entendit son maître faire la plus amère satire des hommes : « Et les femmes, monsieur, qu'en dites-vous ? — Les femmes !.. ah ! c'est encore pis ! — Si bien donc, reprend Arlequin, que nous serions parfaits si nous n'étions ni hommes ni femmes. »

Le peintre.

Un financier que j'appelle Goussaud,
Epais s'il en fut onc, tout bouffi d'opulence.

Pour avoir son portrait s'en va trouver Rigaud :

« Monsieur, je voudrais bien, dit l'homme de finance,
Me faire tirer : ça, combien me prendrez-vous ?

— Vingt louis. — Vingt louis ! c'est trop cher, entre
nous

Je voudrais pour ce prix avoir les sept merveilles.

— Mais, monsieur... — En voulez-vous six ?

— Eh ! fi donc, monsieur, pour ce prix

Je n'aurais pas de quoi vous tirer les oreilles. »

Un propriétaire modèle.

Un propriétaire revenait d'un petit voyage, et comme il allait rentrer chez lui, il aperçut un homme qui volait des châtaignes dans son parc. Il revient sur ses pas, et fait un détour d'une demi-lieue. A son arrivée, son domestique lui demanda la cause de son retard et d'une promenade si hors de propos. « C'est, dit-il, que j'ai aperçu dans mon parc un homme sur un arbre, qui volait des châtaignes ; je suis retourné sur mes pas afin qu'il ne me vît pas ; car s'il m'eût aperçu, la peur aurait pu le faire tomber, et peut-être se serait-il blessé mortellement. Des châtaignes valent-elles la mort d'un homme ? »

La conséquence logique.

Swift étant prêt à monter à cheval demanda ses bottes, son domestique les lui apporta. « Pourquoi ne sont-elles pas nettoyées ? lui dit le doyen de Saint-Patrice. — C'est que vous allez les salir tout à l'heure dans les chemins, et j'ai pensé que ce n'était pas la peine de les décrotter. » Un instant après, le domestique ayant demandé à Swift la clef du buffet : « Pourquoi faire ? lui dit son maître. — Pour déjeuner. — Oh ! reprit le docteur, comme vous aurez encore faim dans deux heures d'ici, ce n'est pas la peine de manger à présent. »

Présence d'esprit de Dominique.

Louis XIV, de retour de la chasse, était venu incognito voir jouer les comédiens italiens qui étaient au château. Dominique jouait dans la pièce ; mais malgré l'excellent jeu de cet acteur, la pièce parut insi-

pide à Sa Majesté, qui dit à l'Arlequin : « Dominique, voilà une mauvaise pièce. — Monsieur, dit le comédien, dites cela tout bas, je vous prie ; car si le roi venait à l'entendre, il me congédierait avec ma troupe. » Cette réponse, faite sur-le-champ, fit admirer la présence d'esprit de Dominique.

Une réponse meilleure que la demande.

M. Affre, archevêque de Paris, était, comme on le sait, un prélat aussi distingué par l'élégante finesse de son esprit que par ses lumières et l'étendue de ses connaissances théologiques. Avant qu'il fût arrivé au poste éminent qu'il a occupé avec tant de vertu et qu'il a quitté, en martyr, avec tant d'héroïsme, il se rencontra un jour dans une voiture publique avec un commis-voyageur goguenard et quelque peu voltairien, qui forma le projet d'amuser la compagnie à ses dépens. Pour commencer, il lui adressa la question suivante : « Quelle

différence y a-t-il entre un âne et un évêque ? » Le prêtre, surpris, regarde l'impertinent, et lui répond, après quelques moments de silence, qu'il n'en sait rien. « C'est, reprend le spirituel questionneur, qu'un âne porte sa croix sur le dos, et que l'évêque la porte sur sa poitrine ! » Après cette plaisanterie de bon goût, le commis-voyageur se mit à rire aux éclats, mais il trouva peu d'écho. Un instant après, le prêtre lui dit : « Et vous, monsieur, savez-vous quelle différence il y a entre un âne et un commis-voyageur ? — Non. — Eh bien ! ni moi non plus. » Cette fois tous les rieurs furent pour M. Affre ; le voyageur seul ne rit pas ; il baissa la tête et descendit au premier relais.

L'homme à tout faire.

Un jeune homme honnête, doux, modeste, qui peut produire un mètre cube de certificats, annonce par la voie du *Morning Chronicle* qu'il ambitionne l'honneur d'entrer au service d'un homme de bonne com-

pagnie. Il monte à cheval, chasse, chante, pêche (mais jamais mieux que son maître, à moins d'ordres contraires) ; il tient les livres, s'entend à surveiller les domestiques et à faire vingt autres choses non moins nécessaires ; il regarde comme un devoir de se sentir toujours heureux. — S'adresser à M. L., 41, Haymarket, à Londres.

Un rôle joué d'après nature.

Le Glorieux, de Destouches, est un de ses chefs-d'œuvre. L'auteur avait calqué le caractère de son comte de Tufière sur le caractère de l'acteur Dufresne, qui le jouait d'après nature. On a reproché à Destouches d'avoir manqué le dénouement de la pièce qui aurait dû se terminer par la punition du Glorieux. Mais Dufresne déclara que s'il en était ainsi il ne jouerait pas le rôle, parce qu'il n'était pas fait pour être maltraité. Dufresne avait un valet avec lequel il jouait souvent d'original *le Glorieux*, ne dédaignant pas plus que le héros de cette pièce de descendre avec son

domestique jusqu'à la confiance. Le valet, peu discret, rapportait souvent au foyer les propos de son maître, ce qui divertissait beaucoup les autres comédiens. Un jour, entre autres, qu'il ne voulait pas jouer, il dit à son laquais : « Champagne, allez dire à ces gens que je ne jouerai pas. » Ce Dufresne disait modestement, en parlant de lui. « On me croit heureux ; c'est une erreur. Je préférerais à mon état celui d'un gentilhomme qui mangerait tranquillement douze mille livres de rente dans son vieux château. » — Lorsqu'il était question de payer un carrosse ou un porteur de chaise, il se contentait de faire un signe, ou de dire, d'un air dédaigneux : « Qu'on paye ce malheureux. »

Louis XIV et Duguay-Trouin.

Louis XIV se plaisait à entendre le récit des actions de Duguay-Trouin de la bouche même de ce héros. Un jour que celui-ci racontait un combat où il avait commandé un vaisseau nommé *la Gloire*. « J'ordonnai,

dit-il, à *la Gloire* de me suivre... — Et elle vous suivit, » lui dit le roi en souriant.

Épitaphe d'un procureur.

Ci-git un procureur de science profonde,
Qui pendant soixante ans pillà le bien d'autrui.
Il pleure, maintenant, s'il voit, de l'autre monde,
Que tu lis sans payer ces vers qu'on fit pour lui.

Monsieur Chut.

« Il y avait à peine six mois que j'étais dans les mousquetaires, disait un jour le comte d'Egmont, et déjà je me livrais en aveugle à toutes les folies, à toutes les conséquences auxquelles je voyais mes jeunes camarades se livrer. Étant un jour à l'Opéra avec plusieurs d'entre eux, le hasard voulut que je me trouvasse placé derrière un vieillard dont l'ample perruque me déroba la vue d'une partie du spectacle, et particulièrement celle d'une jeune danseuse qui me plaisait fort. Impatient, je tire de ma poche une paire de ciseaux, et j'élague de la perruque l'espèce de branchage qui

me nuisait. Bientôt les éclats de rire réveillèrent l'attention du vieux bonhomme, qui jusque-là avait paru impassible à mon ressentiment comme à mon impatience. « Mon jeune ami, me dit-il, j'espère que vous ne sortirez pas sans moi. » Cette apostrophe et certain coup d'œil très-expressif dont elle fut accompagnée me firent sentir toute l'étendue de ma sottise et tempérèrent un peu le plaisir que j'avais pris à la faire. L'opéra fini, mon homme me fait un signe ; je le suis. Arrivés sous l'une des arcades du Louvre : « Vous êtes jeune, monsieur le comte, me dit-il, et je dois à votre âge une leçon dont M. votre père, que j'eus l'honneur de connaître, m'aurait probablement su quelque gré. Quand on insulte publiquement, et surtout un vieux militaire, il faut au moins savoir se battre... Voyons comment vous vous en acquitterez... Mettez-vous en garde. » Aussi furieux qu'humilié d'un propos qui me semblait tenir du mépris, je fonds sur lui avec toute l'impétuosité dont l'âge et le ressentiment me rendaient capable. Mais mon homme, sans

s'émouvoir et fixe comme un Terme, après s'être contenté pendant quelques instants de me désorienter par la plus insolente des parades, ne répondit à mes attaques que par un coup de fouet qui fit sauter mon épée à six pas. « Reprenez-la, monsieur le comte, me dit-il avec le même sang-froid ; ce n'est pas en danseur de l'Opéra, c'est en galant homme, c'est de pied ferme qu'un homme de votre nom doit se battre... et c'est à quoi je vous invite. — Vous avez bien cruellement raison, lui dis-je, en tâchant de retenir tous les sentiments qui m'agitaient et me défendant de mon mieux. — Fort bien cela, fort bien, monsieur le comte, » s'écriait de temps en temps ce diable d'homme, jusqu'au moment où, après m'avoir percé le bras d'outre en outre, il ajouta : « En voilà assez pour cette fois... » Sur quoi, après m'avoir placé contre le mur, et m'avoir dit de l'attendre un instant, il vole à la place du Palais-Royal, amène un fiacre, bande ma plaie avec un mouchoir, dit au cocher de me mener aux mousquetaires de la rue de Beaune, m'y dépose en-

tre les mains du suisse et prend congé de moi. — Après une retraite de plus de six semaines, qu'avait exigée ma blessure, il y avait au plus huit jours que je reparaissais dans le monde, lorsque, entrant un soir au café de la Régence où je cherchais deux de mes camarades, j'aperçois mon homme qui, dépêchant sa triste bavarroise, se lève, vient à moi, met un doigt sur sa bouche. et, en disant : Chut ! chut ! me fait signe de le suivre. Arrivés sous la même voûte : « Vous vous êtes un peu égayé à mes dépens en racontant notre aventure, me dit-il, mon cher comte, et je vous considère trop pour ne pas vous aider à la rendre plus plaisante encore en ajoutant une suite au récit que vous en avez fait. Allons, l'épée à la main. » Cette seconde leçon, à peu près la même que la première, et que je reçus la veille d'un carnaval qu'elle me fit passer dans mon lit, fut suivie d'une troisième à quelques mois de là. Ce bourreau d'homme était devenu si redoutable pour moi, que je n'entrais en aucun lieu public sans trembler de l'y rencontrer. Ju-

gez donc de ma joie, ainsi que de ma reconnaissance, lorsqu'un garçon du café de la Régence, arrivant un matin chez moi, me dit : « Pardon, monsieur le comte, mais j'ai cru ne pas vous déplaire en venant vous apprendre que M. Chut ! chut ! est mort hier au soir, et que ma bourgeoise espère vous revoir bientôt chez nous. »

Mon cher voleur.

La marquise de Richelieu qui, au temps de la régence, était en même temps la maîtresse du prince de Condé et du comte de Roncey, fut arrêtée dans un bois par un voleur qui lui fit violence, et, comme on lui demandait ce qu'elle pouvait dire à cet homme, elle répondit : « Mais, je lui disais : *Mon cher voleur !* »

Le noyé retrouvé.

Dans un moment de grand orage
Sur un frêle et mince bateau,
Un petit-maitre, passant l'eau,
Perdait déjà de son courage.

« Mon ami, dit-il au passeur,
Assurément je n'ai pas peur;
Mais avez-vous la connaissance
Qu'en une telle circonstance
De ce vent le souffle importun
Vous ait fait perdre ici quelqu'un ?
— Du tout. La semaine dernière,
Nicolas, mon cousin germain,
S'est laissé choir dans la rivière :
Je l'ons trouvé le lendemain. »

Un sot.

Le maréchal de Schomberg, qui était Allemand, avait un maître d'hôtel qui, voulant s'excuser d'avoir mal réussi dans une commission, dit à son maître : « Je crois que ces gens-là m'ont pris pour un Allemand. — Ils avaient tort, répondit le maréchal avec beaucoup de flegme, ils devaient vous prendre pour un sot. »

Un toast inattendu.

Le comte de Stair, lorsqu'il était ministre plénipotentiaire en Hollande, donnait

souvent des fêtes auxquelles il invitait tous les autres ministres étrangers qui, de leur côté, l'invitaient aussi aux leurs. Un jour qu'ils se trouvaient tous rassemblés chez l'ambassadeur de France, celui-ci, faisant allusion à la devise de Louis XIV, porta la santé du soleil levant : tout le monde fit raison. L'ambassadeur de l'Impératrice-reine but ensuite à la lune et aux étoiles fixes. On attendait comment le comte de Stair boirait à la santé de son maître : il se lève, et dit, en invitant les autres : « A Josué, qui arrêta le soleil, la lune et les étoiles. »

OCCIDENTALE.

IMITÉ DE VICTOR HUGO.

Les Jeunes hommes.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes hommes
C'est là le diable ; il faut à la mort son repas ;
Il faut qu'août venu, l'on abatte les pommes,
Dans la prairie il faut que les bêtes de sommes
Foulent les roses sous leurs pas . . .

Faut que le broc se vide à force de gorgées,
Que la chandelle s'use et puis nous laisse en plan ;
Il faut que les moutards dévorent les dragées,
Dont tous les grands-papas ont les poches chargées
Quand vient le premier jour de l'an.

C'est là le mal ; après Vélour, Katcomb arrive,
Et puis l'addition, car c'est toujours la fin ;
Autour d'un grand banquet, infortuné convive,
Plus d'un s'approche, hélas ! et dit : Moi, jem'en prive,
Et s'en retourne avec la faim.

Que j'en ai vus mourir ! L'un était vert et rouge,
L'autre semblait ouïr d'assez vilains accords,
L'autre tout nu tremblait comme un roseau qui
bouge,
L'autre aussi mal vêtu grelottait dans son bouge,
L'autre n'avait rien sur le corps.

L'autre, triste, égaré, chantait dans son délire
Le nom de l'ex-tailleur qui jadis l'habillait ;
L'autre de ses malheurs voyait sa botte rire,
L'autre rafistolait des cordes de sa lyre
Son vieil habit qui s'en allait.

Un, surtout, sans surtout, poète humanitaire,
Couvait le grand symbole en son front sans chapeau ;
Celui-là n'était pas, certe, un homme ordinaire,
Car d'un gilet trop court ne sachant plus que faire.
Il s'en était fait un manteau.

Il aimait trop le veau ; c'est ce qui l'a tuée
Cette grande nature. Il en rêvait toujours.
Hélas ! à mâcher creux sa bouche habituée,
Sur un veau tout entier la nuit s'étant ruée,
Ce fut le dernier de leurs jours.

Buffon et les truffes.

On devait manger une dinde aux truffes à une table où se trouvait M. de Buffon. Avant le diner, une vieille dame demande au Pline moderne où croissent les truffes : « A vos pieds, madame. » La vieille ne comprend pas. On lui explique que c'est au pied des *charmes* : elle trouve charmant le compliment et le complimenteur. — Vers la fin du repas, quelqu'un fit la même question au savant naturaliste qui ne faisant pas attention que la dame d'avant diner se trouvait là, dit tout naturellement : « Au pied des vieux *charmes*. » La dame qui l'entendit ne le trouva plus si charmant.

Les cheveux de Samson.

Dans un cercle on vantait la sagesse
exemplaire d'une demoiselle de vingt-cinq

ans, assez laide et fort rousse. « Parbleu ! dit un malin, elle est comme Samson, sa force est dans ses cheveux. »

Le souffleur.

Un gros prieur, dans un village,
Allait prêcher le saint du lieu ;
De son discours à peine il savait une page ;
D'ailleurs il n'avait pas l'usage
De parler des saints ni de Dieu.
S'il eût fallu prêcher sur la vengeance.
Il eût péroré comme un ange ;
Mais pour le souffler au besoin
Et pour lui rendre la parole,
Il fit choix de Michaut, fils du maître d'école,
Gros joufflu que son père élevait avec soin.
Le sermon est sonné. Le pater monte en chaire ;
Michaut le suit, et, dans un petit coin,
Sur les degrés obscurs se tapit par derrière ;
Le papier d'une main, de l'autre la lumière.
La nombreuse assemblée anime l'orateur.
Du texte et de l'exorde il sort avec honneur ;
Mais dès le premier point il hésite, il chancelle,
Et sa mémoire est en défaut.
Vers le souffleur, il tourne la prunelle,
D'un ton pressé lui dit : « Souffle, Michaut ; »
Et Michaut souffle... la chandelle.

L'évêque d'Amiens et son barbier.

Un barbier maladroit avait coupé, en le rasant, M. de la Motte, évêque d'Amiens. Il s'en allait confus après avoir reçu son paiement. M. de la Motte ne s'étant aperçu qu'à ce moment de sa maladresse le fit rappeler ; et, lui donnant une nouvelle pièce de monnaie : « Mon cher, lui dit l'évêque, je ne vous avais payé que pour la barbe ; voilà pour la saignée. » Le barbier voulant s'excuser sur ce que le rasoir avait rencontré un bouton : « Je vous entends, lui dit l'évêque, vous n'avez pas voulu que le bouton restât sans boutonnière. »

A bon vin bon latin.

On ne sera pas fâché sans doute de connaître l'origine de ce proverbe. Le premier président du parlement de Paris, M. de Lamoignon, était en peine d'avoir un bibliothécaire. Il s'adressa pour cela à M. Hermant, recteur de l'Université, qui lui indiqua M. Baillet, son compatriote. Le président voulut le connaître. Il le fait in-

viter à dîner; Baillet s'y rend, mais, s'apercevant qu'il est entouré de pédants qui veulent faire les savants avec lui, il ne répond que par monosyllabes aux diverses questions qu'on lui fait. On lui demande, en latin, comment il trouve le vin ? il était mauvais; il répond : *bonus*. Aussitôt tous de rire et d'en conclure, comme on l'avait déjà pressenti, que le candidat n'est qu'un ignorant. Au dessert, on sert du vin d'une meilleure qualité, et pour se donner de nouveau le plaisir de rire, on renouvelle la question de la qualité du vin. Baillet répond : « *Bonum*. — Oh ! oh ! vous voilà redevenu bon latiniste. — Oui, à bon vin, bon latin.»

Manche à manche.

Un Anglais arrive à Calais et demande un perruquier. Il arrive. « Mon cher, moi être délicat beaucoup pour le barbe. Voilà une guinée si vous rasez moi sans couper. Voici deux pistolets ; si vous coupez moi, moi ferai sauter cervelle à vous tout de suite. — Ne craignez rien, milord. » Le

perruquier le rase avec la plus grande légèreté. « Comment donc ! dit l'Anglais enchanté, les pistolets n'ont pas fait peur à vous ? — Non, milord. — Et pourquoi ? — Si j'avais entamé, j'aurais achevé de vous couper le cou. »

Une petite mystification.

Un conseiller au parlement d'Aix qui aimait assez à figurer comme auteur, dans les mystifications, rencontra à l'instant même de son arrivée à Paris, l'abbé de Lattaignant, son ami, qui, enchanté de le voir et ne voulant pas le quitter de la journée, lui proposa de le mener passer la soirée chez des dames de sa connaissance, où il serait fort bien accueilli. Le conseiller voulut s'excuser sur ce qu'il était en habit de voyage, qu'il ne connaissait point ces dames et qu'elles lui feraient sans doute beaucoup de questions auxquelles il ne se souciait pas de répondre. « Qu'à cela ne tienne, lui dit l'abbé, je te présenterai comme sourd-muet de naissance, ayant

d'abord reçu une bonne éducation et jouant tous les jeux de société ; ainsi tu pourras te mettre à ton aise, et tu seras bien sûr qu'on ne te fatiguera pas de questions. » Le conseiller, trouvant l'idée plaisante, partit avec l'abbé, fut présenté aux dames comme il avait été convenu, et joua si parfaitement son rôle, qu'elles en furent complètement dupes. On lui proposa par signes une partie de reversis; les dames badinent sur le sourd-muet, et parfois si librement, que le conseiller se mord les lèvres pour ne pas rire. Enfin, à force de se contraindre, il ne peut retenir un vent fort bruyant. L'abbé s'écrie alors : « Je vous demande pardon, Mesdames, mais comme il est sourd, il a cru que l'autre était muet. » A ce mot le conseiller part d'un éclat de rire, saute sur son chapeau, s'esquive et court encore.

La clémence d'Arlequin.

Dans une pièce de l'ancien théâtre italien, Arlequin a un duel avec Sacripant. Sacripant se déboutonne et veut que son

adversaire en fasse autant ; mais Arlequin s'y refuse de crainte de s'enrhumer. Au moment d'en venir aux mains, il dit à Sacripant d'une voix tremblante : « Je te conseille de te rendre. — Je n'en ferai rien. — Tu ne veux pas ? eh bien ! je suis plus généreux que toi, je me rends ! »

Laure.

Laure aime les ris et les jeux,
L'air du sentiment l'importune ;
Elle n'aime que les gens heureux,
Comme l'espèce est peu commune,
Elle en fait par jour au moins deux.

Une ville inconnue.

En 1795, un ignorant ayant entendu dire que le général *** avait pris perruque, demanda où cette ville était située. Un vieux militaire répondit : « Parbleu, sur la nuque. »

La confession de la comtesse de Grolée.

La comtesse de Grolée, sœur du cardi-

nal de Tencin, avait mené une vie fort dissipée. Elle tomba dangereusement malade à l'âge de 87 ans. On lui fit sentir la nécessité de mettre ordre à sa conscience, et on amena, à cet effet, auprès de son lit, un vénérable religieux. Tous ceux qui l'entouraient voulurent se retirer. « Non, non, dit-elle, restez, ma confession peut se faire tout haut, et ne scandalisera personne..... Mon père, j'ai été jeune, j'ai été jolie, on me l'a dit, je l'ai cru ; jugez du reste. »

La mine trompeuse.

Un homme entrait dans un salon. M*** dit au maître de la maison : « Voilà un homme qui a l'air bien bête, si l'on peut en juger par sa figure. — Sa figure est bien trompeuse, répond l'amphitryon, car il est bien plus bête qu'il n'en a l'air. »

La médisance inexplicable.

« Un tel dit beaucoup de mal de vous, disait quelqu'un à un homme qui savait son monde. — Cela m'étonne, répondit celui-

ci ; je ne lui ai pourtant jamais rendu service. »

Les trois Racan.

Lorsque Montaigne fut mort, la vieille mademoiselle de Gournai, qui l'avait pris pour son père adoptif, et dont Montaigne avait fait sa fille d'alliance, ainsi qu'il le disait, tourna toutes ses affections du côté de Racan, qu'elle ne connaissait encore que par ses ouvrages. L'envie de connaître plus particulièrement un poète de ce mérite et si capable de faire valoir celui des autres, déterminâ mademoiselle de Gournai à mettre tout en œuvre pour se procurer sa visite. Le jour et l'heure où il viendrait la voir furent arrêtés. Deux amis du poète qui en furent informés saisirent cette occasion pour se donner un divertissement qui tourna presque à la tragédie. Un de ces messieurs prévint d'une heure ou deux celle du rendez-vous, et fit dire que c'était Racan qui demandait à voir Mademoiselle de Gournai. Il fut parfaitement reçu : il

parla beaucoup à cette demoiselle des ouvrages qu'elle avait fait imprimer, et qu'il avait étudiés afin de faire mieux sa cour. Enfin, après un quart d'heure de conversation, il sortit, et laissa la virtuose fort satisfaite d'avoir vu Racan. Il était à peine à trois pas de chez elle qu'on vint lui annoncer un autre monsieur de Racan. Elle crut d'abord que c'était le premier qui avait encore quelque chose à lui communiquer, et qui remontait. Elle se préparait à lui tourner un compliment agréable à ce sujet, lorsqu'elle aperçut une autre figure de Racan qui renchérît sur les compliments du premier. Mademoiselle de Gournai, très-surprise, ne put s'empêcher de lui demander s'il était véritablement monsieur de Racan, et lui raconta ce qui venait de se passer. Le nouveau Racan fit fort le fâché, et jura qu'il se vengerait du mauvais tour qu'on lui avait joué. Mademoiselle de Gournai fut encore plus contente de celui-ci qu'elle ne l'avait été de l'autre, parce qu'il la loua davantage. Il passa auprès d'elle pour le véritable Racan, et l'au-

tre pour un Racan de contrebande. Il ne faisait que de sortir, lorsque pour le coup le véritable Racan demanda à parler à mademoiselle de Gournai. Dès qu'elle en fut informée, elle perdit patience. « Quoi ! encore des Racans ? » s'écria-t-elle. Néanmoins on le fit entrer. Mademoiselle de Gournai le prend sur un ton fort haut, et lui demande s'il vient pour l'insulter. Racan, qui n'était pas parleur et qui s'attendait à une autre réception, ne sait que répondre et balbutie. Mademoiselle de Gournai, qui était violente, se persuade tout de bon que c'est un homme envoyé pour la jouer, et déchaussant sa pantoufle, elle le charge à grands coups de mule, et l'oblige de se sauver. Ménage, qui rapporte cette scène, ajoute que Bois-Robert la racontait à qui voulait l'entendre, qu'il en plaisantait même en présence de Racan, qui répondait lorsqu'on lui demandait si cela était vrai : « Oui-dà, il en est quelque chose. » Cette anecdote donna lieu à la comédie des *Trois Oronte*, de Bois-Robert.

Le Gascon et le Normand.

Un Gascon et un Normand étaient ensemble à la même table, et la conversation les ayant conduits à se plaisanter respectivement sur leur pays, il en résulta une dispute fort animée. Des gros mots on en vint à l'action, et celle-ci fut si vive qu'on fut obligé de les séparer. « Vous lui rendez un fier service, dit le Gascon en montrant son adversaire, car si vous m'eussiez laissé faire, j'allais le nicher si bien dans la muraille, que je ne lui aurais laissé de libre que les bras, pour m'ôter son chapeau toutes les fois que je serais venu à passer devant lui. »

L'astrologie jugée.

Le médecin La Brosse se mêlait de lire dans les astres. Le jeune duc de Vendôme, qui avait grande confiance dans cet astrologue, vint un jour avertir Henri IV que le médecin avait dit qu'il fallait que le prince

se tint sur ses gardes ce jour-là. Henri dit au duc : « La Brosse est un vieux fou d'étudier l'astrologie, et Vendôme un jeune fou d'y croire. »

Le double jeu.

La dame dont voici l'image,
Sut joindre, jusqu'à son trépas,
A l'honneur de passer pour sage
Le plaisir de ne l'être pas.

S. E. GÉRAUD.

Requête d'un Suisse.

Il y avait à la ménagerie de Versailles un fort beau dromadaire. Cet animal, transporté dans une terre étrangère, languissait loin de son climat, beaucoup plus chaud que le nôtre. Pour ranimer sa chaleur presque éteinte, on ordonna de lui donner, par jour, quatre bouteilles de bon vin, avec du pain. Le soin du malade fut confié à un Suisse de la ménagerie, qui était exact à lui faire avaler l'ordonnance, dont il se serait,

par parenthèse, fort bien accommodé. Cependant, malgré son attention scrupuleuse, l'animal dépérissait de jour en jour, et l'affaiblissement de tous ses membres annonçait une mort prochaine. Alors le bon Suisse alla d'un air suppliant solliciter une récompense des soins qu'il avait rendus au moribond : « Eh ! que veux-tu ? lui demanda le roi. — Sire, la survivance du dromadaire. » Le roi rit beaucoup de cette requête naïve, et l'ex-gardien du dromadaire s'en alla content.

L'homme courageux.

Un homme, passant dans une rue déserte après minuit, en rencontra un autre, qui lui demanda : « Quelle heure est-il ? — Monsieur, dit le premier, croyant avoir affaire à un voleur, cela ne me regarde pas. » Et il se sauve à toutes jambes.

Un prêté rendu.

Madame Cornuel était en réputation, du temps de madame de Sévigné, par son es-

prit et ses bons mots. Madame de Saint-Loup était allée lui faire visite, et lui dit après avoir passé plus d'une heure avec elle : « Madame, on m'avait bien trompée en me disant que vous aviez perdu la tête. — Vous voyez, lui répondit madame Cornuel, le fond que l'on doit faire sur les nouvelles ; on m'avait dit, à moi, que vous aviez retrouvé la vôtre. »

M. de Humboldt et M. de Gérando.

Le moins Prussien de tous les savants et le plus savant de tous les Prussiens, M. de Humboldt, est en outre, dit-on, la plus mauvaise langue de l'Europe. Il en convient lui même et raconte spirituellement que, dans une compagnie où il allait passer ses soirées, il avait remarqué que M. de Gérando, y venant chaque jour, ne restait jamais plus d'une heure. Un soir cependant, M. de Gérando remarqua, de son côté, que M. de Humboldt s'amusait à passer au fil de ses plaisanteries les personnages de la compagnie, à mesure que chacun d'eux se

retirait. M. de Gérando, ce jour-là, dérogeant à ses habitudes, resta fort tard et ne se disposa à partir qu'après la retraite de M. de Humboldt. La maîtresse de la maison, qui avait remarqué cette longue visite, si contraire aux habitudes de M. de Gérando, s'approcha et lui dit : « Vous avez sans doute, monsieur, quelque chose à me dire en particulier ; il ne vous est jamais arrivé de rester si tard ici et d'en sortir le dernier. — Ma foi, madame, dit M. de Gérando, j'ai bien compris que si je me retirais avant M. de Humboldt, j'allais passer par les armes, et j'ai voulu rester pour compter les blessés. »

L'ivrogne dans l'embarras.

Le dos contre sa demeure,
Grégoire, vers le matin,
Sur la place Saint-Martin
Attendait depuis une heure :
« Que fais-tu là tout debout ?
Lui dit en passant, la garde.
— Ce que je fais?... je regarde,
Dit Grégoire : voilà tout...

Ça ne fait mal à personne.

— N'importe; quand minuit sonne,

Chacun doit rentrer chez soi.

A cette heure l'on soupçonne...

Pourquoi n'es-tu pas chez toi ?

Dis, réponds ? — Pourquoi ! pourquoi !

Repart l'ivrogne tenace,

V'êt's encore de bon aloi...

N' v'yez-vous pas tourner c'te place,

Imbéciles !... — Butor ! Quoi !!!

— Eh bien, pour rentrer chez moi,

J'attends que ma porte passe...

CAPELLÉ.

Le précepteur.

Une dame de province avait écrit à madame Cornuel, pour la prier de lui chercher un précepteur qui eût telles... telles qualités; l'énumération ne finissait pas; sa lettre était d'ailleurs très-pressante. Madame Cornuel lui répondit : « Madame, j'ai cherché un précepteur tel que vous me le demandez, je ne l'ai point encore trouvé mais je chercherai encore, et je vous promets que, dès que je l'aurai trouvé, je l'épouserai. »

Les deux toasts.

Dans un dîner où se trouvaient quelques Anglais et plusieurs Français, on porta la santé des dames. Milord B... dit : « Je bois au beau sexe des deux hémisphères. — Et moi, répondit le marquis de La Vrillière, je bois aux deux hémisphères du beau sexe. »

Le choriste.

Il y a trente ans, dans une petite ville d'Italie, à Bergame, par un singulier contraste, la troupe était fort médiocre, et les chœurs étaient excellents. Il faut bien qu'il en fût ainsi, puisque la plupart de ces choristes sont devenus plus tard des chanteurs célèbres, des musiciens illustres, de grands compositeurs. Donzelli, Crivelli, Teodoro Bianchi, Mari, Dolci, ont commencé tous par chanter dans les chœurs de Bergame. Il y avait entre autres, à cette époque, un jeune homme très-pauvre, très-modeste et fort aimé de ses camarades. En Italie, l'orchestre et les chœurs sont encore moins

rétribués qu'en France, si cela est possible. Vous entrez chez un bottier : le maître est premier violon ; les apprentis, pour se délasser de leurs travaux de la journée, jouent le soir, au théâtre, de la clarinette, du hautbois ou des timbales. Notre jeune homme, pour aider sa vieille mère, cumulait donc les fonctions de choriste et celles plus lucratives de garçon tailleur.

Un jour, comme il était allé essayer des pantalons à Nozari, ce chanteur illustre le regarda fixement et lui dit avec bonté :

— Il me semble, mon garçon, t'avoir vu quelque part ?

— C'est possible, monsieur, vous m'aurez vu au théâtre, où je fais ma partie dans les chœurs.

— As-tu une bonne voix ?

— Pas fameuse, monsieur, je monte avec peine jusqu'au *sol*.

— Voyons, fit Nozari en s'approchant du piano, commence-moi ta gamme.

Notre choriste obéit ; mais arrivé au *sol* il s'arrêta essoufflé.

— Donne le *la*, voyons !...

— Monsieur, je ne puis ..

— Donne le *la*, malheureux !

— *La, la, la.*

— Donne le *si*.

— Mais, monsieur ..

— Donne le *si*, te dis-je, ou sur mon âme..

— Ne vous fâchez pas, monsieur, j'essayerai, *la, si, la, si, do !*

— Tu vois bien, fit Nozari d'une voix triomphante ! et maintenant, mon garçon, je ne te dis qu'un mot : si tu veux bien travailler, tu deviendras le premier ténor d'Italie.

Nozari ne s'est pas trompé. Le pauvre choriste qui, pour gagner sa vie, recommandait des culottes, possède aujourd'hui deux millions de fortune et s'appelle Rubini.

Un bon prêtre.

Un ecclésiastique, passant dans les rues de Paris, fut inondé d'eau bouillante par une fenêtre. Il s'essuya, se sécha du mieux

qu'il put et regagna sa maison d'un pas chancelant. Arrivé le visage gonflé et à moitié épilé, sa gouvernante jetait les hauts cris et l'excitait à la vengeance. « Mon Dieu ! qu'avez-vous fait à ces misérables ? — Je les ai remerciés. — Remerciés ! et de quoi ? — De ce qu'ils n'avaient pas jeté la marmite, car au lieu de m'échauder la tête, ils me l'auraient cassée. »

Une hérétique.

On disait à une jeune mariée que saint Paul voulait que les femmes obéissent à leurs maris « Oh bien ! dit-elle, je ne suis pas de l'avis de saint Paul. — Mais faites donc attention, madame, que c'est le Saint-Esprit qui parle par sa bouche. — Soit. En ce cas, c'est de l'avis du Saint-Esprit que je ne suis pas. »

Entre deux.

Un maire se trouvait à table entre deux jeunes gens qui le persiflaient : « Je vois »

ban, en le priant de lire sa pièce et de lui en dire franchement son avis. Trois mois se passent sans nouvelles. Le jeune auteur se présente vingt fois chez ce comédien sans obtenir ni audience, ni réponse. Fatigué de ces visites répétées, M... veut enfin s'en délivrer. « Ah ! vous voilà, monsieur, je suis bien aise de vous voir. J'ai lu votre pièce. — Eh bien ! comment, la trouvez-vous ? — Vous avez exigé que je vous donnasse mon avis. — Sans doute. — Vous le voulez ? — Absolument. — En ce cas je vous dirai que votre pièce annonce du talent, mais qu'elle ne nous convient pas. — Eh ! pourquoi ? — Le sujet en est trop léger ; il n'y a pas d'entente de la scène. — Mais le dialogue ? — Oh ! il est beaucoup trop diffus. Des longueurs, des longueurs ! — L'exposition ? — Obscure. — Le dénouement ? — Trop brusque. — Enfin l'ouvrage ? — Annonce des dispositions, mais ne mérite pas les honneurs de la scène. — Je vous remercie de vos observations, monsieur, dit le jeune homme ; mais vous me permettrez de n'en point pro-

fit. » En disant ces mots, il dénoue le ruban qui attachait son manuscrit, et fait voir à l'acteur stupéfait qu'il ne lui avait remis qu'un cahier de papier blanc.

Le moyen de parvenir.

Le dernier maréchal de Noailles était regardé comme le courtisan par excellence, comme celui qui connaissait le plus parfaitement les devoirs et les privilèges de cette profession. Un jeune homme, débutant à la cour, lui demanda quelques conseils sur la manière dont il devait s'y conduire. « Mon cher, lui dit-il, vous n'avez que trois choses à faire : dites du bien de tout le monde, demandez tout ce qui vaquera, et asseyez-vous quand vous le pourrez. »

L'incertitude.

Tu vas donc encore être mère !
Et quel est le mortel heureux
Qui t'a fait cet enfant, ma chère ?
— Eh, que sais-je, moi ! *ce sont eux.*

Le meilleur conte.

Un prétendu bel esprit vint un matin chez Rulhières pour lui dire deux contes de sa façon. Après avoir entendu le premier, et avant que l'auteur eût tiré le second cahier de sa poche, Rulhières lui dit : « J'aime mieux l'autre. »

Présence d'esprit de Monsieur de Talleyrand.

Madame de Staël, qui partageait avec madame de Fl... les préférences de M. de Talleyrand, voulut un jour savoir de celui-ci laquelle des deux il aimait le mieux. Madame de Staël insistait beaucoup sans pouvoir obliger le rusé diplomate à se prononcer. « Avouez, lui dit-elle, que, si nous tombions toutes deux ensemble dans la rivière, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver. — Ma foi, madame, c'est possible, vous m'avez l'air de savoir mieux nager. »

Énigme.

L'énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux,
Des monarques thébains mit le trône en lambeaux,
Et fut cause qu'OEdipe eut la douleur amère
De faire des enfants à madame sa mère;
Cette énigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle qu'on va lire aurait cédé le pas,
Écoutez :

« Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis, ni d'où je sors :
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper, j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse
De mâle que j'aurais été »

— Rien n'est plus singulier que cette énigme-là,
Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

Le remède infailible.

Le marquis de V..., connu par ses singularités, vantait à la Reine un remède dont lui seul avait le secret, et qu'il avait fait

prendre à l'un de ses amis réduit à l'extrémité. « L'a-t-il guéri? demanda la Reine. — Madame, dès le lendemain, j'allai pour le voir, il était sorti. — Comment, sorti? — Oui, madame; il était allé se faire enterrer à Saint-Sulpice. »

Une faction de cinq ans.

Un détachement du corps de Davoust occupait l'île de Rugen. L'ordre arrive de l'évacuer à l'instant, et l'on s'embarque avec tant de précipitation qu'on oublie un factionnaire. Celui-ci, après s'être promené ponctuellement de long en large pendant deux à trois heures, perd enfin patience, et retourne au poste qu'il trouve vide. Il s'informe et apprend avec désespoir ce qui s'est passé. « Mon Dieu! je vais être porté comme déserteur, perdu, déshonoré. » Ses cris touchent de compassion un honnête artisan, qui l'emmène, le console, l'héberge, et au bout de quelques mois lui donne en mariage sa fille unique. Cinq ans après on signale une voile; les habi-

tants accourent, on reconnaît les uniformes de la grande armée. « C'est fait de moi, » s'écrie d'abord l'heureux époux de la jolie Marguerite. Cependant une idée subite lui rend courage. Il court au logis, revêt son uniforme, saisit ses armes, revient sur le rivage, et se pose en sentinelle au moment même où les Français vont débarquer. « Qui vive ? s'écrie-t-il d'une voix tonnante. — Qui vive vous-même ? répond-on du bâtiment : qui êtes-vous ? — Factionnaire. — Combien y a-t-il de temps que vous êtes en faction ! — Cinq ans. » Davoust rit beaucoup de l'à-propos et fit délivrer un congé en bonne forme à son déserteur involontaire.

La vengeance du dragon.

Un dragon anglais ayant trouvé un de ses camarades couché avec sa femme, lui fit grâce pour la première fois, en lui disant que si jamais il le retrouvait en pareille faute, il lui jetterait son casque par la fenêtre. Cette terrible menace n'ayant point

effrayé son rival, il le surprit de nouveau et lui tint parole; puis se jetant aux genoux de George I^{er}, il le pria de lui accorder sa grâce. Le roi lui demanda quel crime il avait commis. « J'ai, dit-il, jeté par la fenêtre le casque d'un de mes camarades que j'ai surpris entre les bras de ma femme. — Ah ! dit le souverain, je te l'accorde; le crime méritait bien que tu lui jetasses son casque par la fenêtre. — Mais, Sire, dit le dragon, sa tête était dedans. — Eh bien, dit le Roi, ma parole est donnée et je ne m'en dédis pas. »

Un chef-d'œuvre de style.

Dryden se trouvant un jour, après boire, avec le duc de Buckingham, le comte de Rochester et lord Dorset, la conversation vint à tomber sur la langue anglaise, sur l'harmonie du nombre, sur l'élégance du style, sorte de mérite auquel chacun des trois seigneurs prétendait exclusivement et sans partage. On discute, on s'échauffe, on convient enfin d'en venir à la preuve, et

de prendre un juge. Ce juge fut Dryden. L'épreuve consistait à écrire, isolément et sans désespérer, sur le premier sujet venu, et à mettre les trois thèmes sous le chandelier. On se met à l'ouvrage. Le duc et le comte font des efforts de génie. Le lord Dorset trace négligemment quelques lignes. Quand chacun eut fini, et placé son chef-d'œuvre sous le chandelier, Dryden procède à l'examen. Dès qu'il eut achevé la lecture des trois pièces : « Messieurs, dit-il au duc de Buckingham et au comte de Rochester, votre style m'a plu, mais celui de lord Dorset m'a ravi. Écoutez ; c'est vous qu'à présent je fais juges. » Dryden lit : « Au premier de mai prochain, je payerai à John Dryden, ou à son ordre, la somme de cinq cents livres sterling, valeur reçue ; 15 avril 1686. *Signé* DORSET. » Après avoir entendu cette composition, Rochester et Buckingham ne purent disconvenir que ce style ne l'emportât sur tout autre.

La ressemblance.

On disait du fils d'une dame mariée qui avait un peintre pour amant : « C'est tout le portrait de son père. — On sait que M. D... attrape fort bien la ressemblance, » ajouta quelqu'un.

Un proverbe bien appliqué.

Montesquieu disputait sur un fait avec un conseiller du parlement de Bordeaux, homme de beaucoup d'amour-propre et de mince mérite. A la suite de plusieurs raisonnements débités avec fougue, notre conseiller s'écria : « Monsieur le président, si cela n'est pas comme je vous dis, je vous donne ma tête. — Je l'accepte, dit Montesquieu ; les petits présents entretiennent l'amitié. »

Les cheveux et la barbe.

Le poète Saint-Amand se trouva un jour

dans une compagnie où il vit un homme qui avait les cheveux noirs et la barbe blanche. Comme cette différence paraissait assez bizarre à la compagnie, et que chacun en demandait la raison, Saint-Amand dit : « Il y a lieu de croire que monsieur fatigue beaucoup plus de la mâchoire que du cerveau. »

Le portrait de l'avare.

Un grand seigneur, mais avare, voyant
Un bon curé qui, d'un air suppliant,
Sur son portrait paraissait en silence
Fixer la vue : « Ah ! dit Son Excellence,
A mon portrait, je le vois, en ce jour
Vous voulez donc aussi faire la cour ?
N'est-il pas vrai ? j'en devine la cause ;
En avez-vous obtenu quelque chose ?

Non, monseigneur, répond en s'inclinant
Le vieux pasteur... il est trop ressemblant. »

La cocarde.

M. le comte de Mailly de Beaupré por-

tait toujours à l'armée son chapeau à la tapageuse, en sorte que la cocarde se trouvait derrière. « Voilà, disait un de ses officiers, une cocarde qui a bien souvent vu l'ennemi. »

Une vérité-calembour.

« L'ingratitude est à son comble dans Paris, disait un mauvais plaisant, et sans le Mont-de-Piété, on n'y trouverait plus de reconnaissance. »

L'avare.

Un vieillard vient de mourir d'épuisement à Londres, dans une maison de pauvres où il avait été transporté. Le médecin qui lui a donné les derniers secours a constaté que cet homme est mort d'inanition lente. Eh bien ! chez cet homme, dans le hideux chenil où il avait passé de longues années, on a trouvé des valeurs du Pérou, des billets de la banque d'Angleterre et de l'or..... 216,000 francs en or... assez pour affranchir

vingt familles de la misère !... Le misérable volait l'indigence, il mendiait.

La méprise.

Quelques gais compagnons s'étaient réunis dans une auberge pour y consulter l'oracle de la dive bouteille. Après un repas arrosé de nombreuses rasades, l'un d'eux, voyageur du commerce, qui devait partir de grand matin, fut conduit seul dans la chambre où il devait passer la nuit.

Tous les lits étaient occupés ; il n'en restait qu'un, à demi vacant, dans lequel un nègre ronflait à 18 francs par tête. Le voyageur se glisse à côté de l'Africain, et s'endort bientôt, après avoir recommandé à ses amis de le réveiller à la pointe du jour. Ceux-ci le lui promirent et allaient se retirer, lorsque, voyant le nègre, il vint à la pensée d'un individu de la bande l'idée singulière de barbouiller de noir la face du voyageur endormi, pour le rendre semblable à son compagnon nocturne. Ce bizarre projet, adopté à l'unanimité, fut exécuté

séance tenante, au milieu des éclats de rire de toute l'assistance.

Le lendemain, on entre dans la chambre et l'on éveille le voyageur, qui se lève, met ses bottes, son vêtement indispensable et s'approche de la glace pour arranger sa cravate. Il lève les yeux, jette un cri, et recule étonné à la vue de cette face noire. « Les imbéciles ! s'écrie-t-il, ils se sont trompés. Je leur avais dit de m'éveiller, et ils ont éveillé le nègre ! » Puis il se déshabille, et rentre tranquillement dans son lit.

Le généalogiste d'Hozier.

Madame de Pompadour descendait de la famille des Colin-Poisson. Comme elle voulait se faire passer pour originaire d'une famille noble, dont le nom fût censé se perdre dans la nuit des temps, elle chargea le généalogiste de lui établir une généalogie d'aussi loin qu'il le pourrait. D'Hozier se fit longtemps répéter l'invitation ; enfin, ne trouvant plus moyen d'é-

luder davantage, il dit un jour à la favorite : « Madame, les deux plus anciennes familles de Colin que je connaisse, c'est celle des Colin-Maillard et celle des Colin-Tampon ; mais pour celle des Colin-Poisson, je n'en ai pu trouver la moindre trace. ».

Le souhait.

Un bonhomme disait qu'il voudrait connaître un pays où l'on ne mourût jamais, parce qu'il irait y finir ses jours.

La préséance.

En Angleterre, les voleurs de grand chemin se croient presque des gentilshommes. L'un d'eux, ayant été condamné à mort, fut conduit au supplice en même temps qu'un pauvre ramoneur, convaincu de vol domestique. Arrivés à la place des exécutions, le voleur de premier ordre, mis avec une certaine recherche, monta le premier sur l'échafaud, et parut apporter

la plus grande attention aux exhortations du ministre. Le ramoneur s'approcha également pour y prendre part : « Retire-toi un peu plus loin, lui dit ce voleur, et apprends à être modeste avec tes supérieurs. — Moi ! répliqua l'autre en s'avancant encore un peu plus, je ne veux pas, j'ai autant de droits que toi d'être ici, et j'y resterai. »

Le mystificateur mystifié.

Un habitué du restaurant de Véry avait coutume de se mettre à une certaine place qu'il affectionnait. Depuis plusieurs jours, il trouvait cette place constamment occupée par la même personne, et cela le contrariait vivement. Il s'avisa, pour exproprier ce dîneur incommode, d'un singulier expédient. « Si vous ne faites sortir de chez vous, dit-il au maître de la maison, cet homme qui dîne seul à la table du coin, il n'est pas possible qu'on vienne ici davantage. — Pourquoi donc, monsieur ? — C'est que c'est le bourreau de Versailles. » L'hôte, fort embarrassé, hésite un instant ;

enfin il aborde le convive qu'on lui a désigné, s'excuse le mieux qu'il peut, et lui témoigne qu'il ne lui est plus possible de le recevoir plus longtemps, à cause de sa profession. « Comment ! quelle profession ? — Ah ! on le sait bien, monsieur est... — Quoi ? — Enfin, monsieur est le bourreau de Versailles. — Ah ! ah ! Et quelle est donc la personne qui a déconvert... ? — C'est ce monsieur là-bas. — Ce monsieur-là ? Tiens ! c'est drôle ! Eh mais ! oui ! c'est bien lui ; parbleu ! il peut bien me connaître, je l'ai marqué et fouetté il y a trois ans. » Qui fut mystifié ?

Le déguisement.

Plusieurs jeunes filles du village de Saint-M., âgées de dix-huit à vingt ans, vinrent chez la dame du château la prier de leur prêter des voiles blancs, et autres ajustements de la même couleur. « Qu'en voulez-vous faire ? leur demanda-t-elle. — Madame, c'est que demain est une

grande fête ; monsieur le curé est bien aise que nous nous déguisions en vierges. »

Un testament inattaquable.

Voici un testament laconique ; il est d'un rentier mort en 1792. « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : Je n'ai rien ; je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. »

La lecture de Turcaret.

Le Sage, l'auteur de *Gil Blas*, avant que de faire jouer son *Turcaret*, avait promis à la duchesse de Bouillon d'aller lui lire sa pièce ; on comptait que la lecture s'en ferait avant le diner, mais quelques affaires retinrent l'auteur, et il arriva tard. La duchesse de Bouillon le reçut d'un air d'impatience et avec une hauteur outrageante. « Vous m'avez fait perdre une heure à vous attendre, lui dit-elle. — Eh bien, madame, reprit froidement Le Sage, je vais vous en faire gagner deux. » Il fit sa révérence et sortit. Quelque chose qu'on fit, et quoi-

qu'on courût après lui sur l'escalier. il ne voulut jamais remonter, ne dina pas et ne lut point sa pièce.

Tu n'as rien vu.

Blaise, un jour, disait à sa femme :
« Tout franc, je ne suis pas content,
Lucas te lorgne à chaque instant,
Et contre moi, sans doute, il trame :
Il faut qu'à ce voisin maudit,
Quelque jour, à grands coups de gaule...
Réponds-moi, que voulait le drôle
Quand l'autre jour il te joignit ?
Tu ne risques rien de m'instruire,
Car de vous deux n'étant pas loin,
De ce qu'il osa faire et dire
Je fus à peu près le témoin ;
D'abord avec un air timide,
Il se plaignit de ta vertu.
— Blaise, tu mens, et je décide
Que tu ne l'as point entendu.
— N'importe ! ensuite il a voulu
Agir d'une façon moins niaise,
Et je crois l'avoir aperçu,
A les genoux transporté d'aise,
Te prendre la main... Qu'en dis-tu ?

— La main ! c'est mentir encor, Blaise ;
Je te dis que tu n'as rien vu. »

JAMES SAINT-LÉGER.

Ça tue, voilà tout.

A la bataille de Minden, le corps des grenadiers de France, que commandait M. de Saint-Pern, était exposé au feu d'une batterie qui en emportait des files entières. Celui-ci, qui tâchait de leur faire prendre patience, se promenait devant la ligne au petit pas de son cheval, sa tabatière à la main. « Eh bien ! mes enfants, leur disait-il, en les voyant un peu émus, qu'est-ce que c'est ? du canon ? Eh bien ! ça tue, ça tue, voilà tout. »

Recette contre les rats.

Certain Gascon, sortant du cabaret,
Voulut avoir l'état de sa dépense :
Il le voulait seulement par décence ;
Car le payer n'était pas son projet.
L'hôte aussitôt, pour finir cette affaire,
Fit son mémoire en franc apothicaire :

Le bon Gascon le lit et le relit,
Le trouve gros et son argent petit,
Mais ne dit rien. L'hôte dans l'intervalle
Parlait des rats qui minaient sa maison,
Et s'informait s'il était un poison
Propre à chasser cette race infernale.
Le Gascon dit, en prenant un air doux :
« De vous servir, monsieur, j'aurai la gloire
Lorsque les rats arriveront chez vous,
Pour les chasser, donnez-leur ce mémoire. »

BOUFFLERS.

La franchise du prince de Kaunitz.

L'impératrice Marie-Thérèse disait un jour au prince de Kaunitz de ne point donner de l'avancement aux officiers libertins :
« Madame, lui répondit-il, si votre auguste père eût pensé ainsi, je serais encore enseigne. »

Une consultation de Corvisart.

On raconte que lorsque l'empereur Napoléon voulut épouser la fille des Césars,

Il fut quelque temps partagé entre le désir de reculer le moment d'une séparation douloureuse et la préoccupation de fonder sa dynastie. Il interrogea Corvisart, médecin aussi savant que spirituel, afin de savoir jusqu'à quelle époque on peut, sans danger, différer de chercher dans le mariage les résultats qu'on en attend pour sa postérité. « Cela, dit Corvisart, dépend de l'organisation et du tempérament de chaque mari, et aussi des économies qu'il a pu faire sur les erreurs de sa jeunesse. — J'entends bien, dit l'Empereur; mais, selon vous, quel est le terme moyen de la puissance, en matière de paternité? Par exemple, un homme de soixante ans qui épouse une jeune femme a-t-il encore des enfants? — Quelquefois. — Et à soixante-dix? — Toujours, Sire. »

Les ancêtres de Boissieu.

Denis de Salvaing, seigneur de Boissieu, a travaillé sur le blason. Comme il était fort prévenu en faveur de l'ancienneté de sa

maison, il n'a pas été exempt de soupçon sur la généalogie qu'il nous en a donnée. C'est à cette occasion que l'on disait que si le commun des hommes devait la vie à ses ancêtres, Boissieu l'avait donnée aux siens.

Madame de Genlis.

On a mis sur le compte de Madame de Genlis les paroles suivantes : « Madame de Staël ne manquait point de quelque imagination ; j'en aurais fait quelque chose, si j'avais pu lui montrer à écrire. » C'est à l'éditeur de ses *Mémoires* que la comtesse faisait cette confidence. A la même époque l'auteur fameux des *Veillées du château*, des *Souvenirs de Félicie*, venait, disait-on, de s'enfermer avec sa harpe au couvent des dames de Saint-Michel. Les mauvaises langues faisaient la remarque que ce couvent s'appelait, avant la révolution, la maison des Filles Repenties.

La reconnaissance difficile.

On disait à *** , une de nos célébrités littéraires : « Mon ami, vous avez de par le monde un grand garçon que vous devriez bien reconnaître. — Comment diable voulez-vous que je reconnaisse l'enfant? s'écria *** , c'est tout au plus aujourd'hui si je reconnaîtrais la mère. »

Épigramme.

Dans une pantomime, à la scène première,
Seule, une femme paraissait ;
Et comme sans parler elle allait, agissait,
Blaise, qui la voyait du milieu du parterre,
En fut troublé. « Jarni ! dit-il à son voisin,

Ce grand fantôme blanc, n'est-ce pas un lutin ?
— Un lutin ! mon ami, reviens de ta méprise,
C'est une femme ; examine-la bien ;
Considère son air, sa mise, son maintien,
Et parle bas ; de ta sottise,
Si l'on t'entendait, on rirait.

— Tant pis pour les rieurs, dit Blaise, sur mon âme,
Tenez, mon bon monsieur, si c'était une femme,
Je suis sûr qu'elle parlerait. »

Les gens de M. B...

M. B..., parvenu de date récente, a renvoyé depuis plusieurs années sa femme de ménage; il l'a remplacée par deux domestiques qu'il appelle ses *gens*. Dernièrement, la conversation suivante s'établit entre M. B..., et ses gens, par le trou de la serrure, à travers la porte de son anti-chambre : « Êtes-vous là, Pierre? — Oui, monsieur. — Que faites-vous? — Rien, monsieur. — Et vous, Jean, êtes-vous là? — Oui, monsieur. — Que faites-vous? — Monsieur, j'aide Pierre. — Quand vous aurez fini, vous viendrez me donner mes bottes. »

Un mari d'autrefois.

Le duc de Richelieu savait que son écuyer occupait sa place auprès de la duchesse sa

première femme ; il ne le trouvait mauvais que parce que c'était un valet. Un jour il rentre chez lui, contre son ordinaire, à six heures du soir, et plus extraordinairement encore, il descend chez madame, à qui il avait à parler pour un procès. Il ne trouve personne pour l'annoncer. Il traverse les appartements, la chambre à coucher, et ouvrant doucement la porte d'un cabinet, il voit la Duchesse et son écuyer qui causaient très-familièrement ensemble. Ils étaient tellement occupés, qu'ils n'aperçurent pas le duc, qui, après les avoir considérés un instant, referma la porte sur lui aussi doucement qu'il l'avait ouverte. Il retourne dans l'antichambre, fait grand bruit, rentre dans la chambre à coucher en criant : « Il n'y a donc personne ici pour m'annoncer ! » Il approche de la porte du cabinet, toujours en criant de plus en plus fort. Quand il imagine avoir donné aux acteurs qui y étaient renfermés le temps de se remettre, il entre. « Mon Dieu, madame, dit-il aussitôt, je vous conseille de chasser tous vos gens, pas un de ces coquins n'est dans votre anti-

chambre, on est obligé d'entrer sans être annoncé; je sens tout l'inconvénient qu'il peut y avoir à cela : je vous conseille, en ami, de punir une pareille négligence, et je vous prie de ne pas m'en vouloir. »

La maréchale de Villeroy.

Quelqu'un consolait madame la maréchale de Villeroy après la perte de la bataille de Ramillies, en lui disant que, grâce à Dieu, le maréchal et le duc de Villeroy se portaient bien. « C'est assez pour moi, répondit-elle, mais ce n'est pas assez pour eux. »

La barbe du duc de Brissac.

Le maréchal duc de Brissac était si accoutumé à mettre de la singularité jusque dans les actions les plus indifférentes, que se rasant habituellement lui-même, il ne manquait jamais de dire tout haut, avant de commencer cette opération : « Timoléon de Cossé, duc de Brissac, Dieu t'a fait gen-

l'homme, le roi t'a fait duc ; fais-toi la barbe pour te faire quelque chose. »

Le carreau cassé.

Un jeune enfant d'une école chrétienne avait, sans mauvaise intention, cassé l'un des carreaux de l'étude. On ne s'en était pas encore aperçu, mais le pauvre enfant tremblait de peur chaque fois qu'on lui adressait la parole. Un dimanche, le curé de l'endroit vint présider le catéchisme, et interrogea quelques-uns des enfants parmi lesquels se trouvait le malheureux coupable. Le curé lui dit : « Qu'est-ce qui a fait le ciel et la terre ? » Tout préoccupé de son carreau, l'enfant répondit : « Monsieur, ce n'est pas moi. — Comment, ce n'est pas toi ? — Eh bien , monsieur. c'est moi, mais je ne le ferai plus. »

Acrostiche ingénieux.

Une dame pressait quelqu'un de faire un

acrostiche sur le nom du roi (Louis XIV).
Le poète, qui avait plus de talent que de fortune, lui présenta les cinq vers suivants :

Louis est un héros sans peur et sans reproche ;
On désire le voir. Aussitôt qu'on l'approche,
Un sentiment d'amour enflamme tous les cœurs ;
Il ne trouve chez nous que des adorateurs ;
Son image est partout, excepté dans ma poche.

Le second verre.

Un médecin ordonna à une de ses malades de boire de l'eau de Sedlitz. La malade fit une grimace significative. « Il n'y a que le premier verre qui coûte à boire, dit le médecin. — Aussi, répondit la malade, je ne prendrai que le second. »

La bataille de Cannes.

Un jour l'abbé de Veyrac s'était rangé sous une porte pour attendre la fin d'une pluie violente ; un petit-maitre, qui l'aperçut couvert d'un mauvais chapeau, lui en-

voya demander à quelle bataille son chapeau avait été percé. « A celle de Cannes, répondit l'abbé en appliquant au valet force coups de canne sur les épaules. — Savez-vous à qui vous avez affaire ? dit le petit-maitre s'avançant. Qui donc croyez-vous que je suis ? — Un sot. »

Le beau parleur.

Un homme qui estropiait de la façon la plus burlesque les mots les plus usités, disait un jour entre autres balourdises : « Le pape et la *papeterie* ne sont plus de saison. » Une autre fois il disait : « Le *statoqu* devient assez fatigant, la *feinte* alliance se joue de nous. »

La petite pensionnaire.

M. de Montazet, archevêque de Lyon, homme aussi aimable en société qu'instruit et exact dans les devoirs de son état, mettait beaucoup d'appareil et de dignité dans l'exercice de ses fonctions. Voulant

s'assurer par lui-même de l'instruction qu'on donnait dans les couvents aux jeunes pensionnaires, il fit prévenir les religieuses de St-B. du jour et du motif de sa visite. Rendu à ce couvent avec ses vicaires généraux et une partie de son clergé, il y fut reçu par la prieure et ses assistantes avec la plus grande cérémonie. On le conduisit dans une immense salle, où étaient rassemblées les autres religieuses et les pensionnaires. Là, on le fit asseoir dans un beau fauteuil, sous un dais, et on lui présenta mademoiselle d'Ir...., jeune personne de six à sept ans, qui était l'idole de ces vénérables nonnes par son esprit, par sa facilité à apprendre, mais en même temps leur fléau par ses espiègleries. Le prélat, qui était fort lié avec la famille de cet enfant, la caressa beaucoup ; et, reprenant ensuite sa gravité épiscopale, se prépara à l'interroger sur les devoirs de sa religion. Les religieuses étaient en foule autour d'elle, et le clergé environnant monseigneur, il se fit le plus grand silence. « On m'assure, ma chère petite, que vous êtes

bien appliquée, et j'imagine que vous savez parfaitement votre catéchisme. (*Révérance modeste de la jeune personne.*) Voyons, répondez à voix haute, et sans vous troubler, à mes questions. Quelle est la première chose que vous faites en vous levant? — Monseigneur, je prends mon vase de nuit, et je..... » La gravité de l'archevêque ne put tenir à cette réponse : les éclats de rire partirent de tous les côtés, excepté de celui des religieuses, qui auraient voulu déchirer à coups de fouet la petite espiègle, et dont le prélat eut beaucoup de peine à calmer la colère.

La théorie du charlatanisme.

Un célèbre médecin hollandais, établi à Londres depuis longues années, le docteur Vanslehten, passant sur la place appelée *Grosvenor-square*, s'arrêta à considérer un charlatan qui, dans une superbe calèche à quatre chevaux, avec plusieurs domestiques magnifiquement vêtus, attirait une foule immense, et faisait une énorme dis-

tribution de ses drogues. Informé de sa demeure, il le fait prier de passer le lendemain matin chez lui. Le charlatan s'y rend.

Monsieur, lui dit le docteur, je vous entendis annoncer hier publiquement que vous aviez d'excellents remèdes pour toutes sortes de maladies : en auriez-vous pour la curiosité ? En vous regardant attentivement, j'ai cru vous reconnaître, et je ne peux me rappeler où nous nous sommes vus. — Monsieur, il me sera très-aisé de vous satisfaire. J'ai servi plusieurs années chez milady Waller, où vous veniez assidûment ; j'étais son premier laquais, et je l'ai quittée depuis trois ans pour exercer le métier dans lequel vous me voyez. — Vous excitez de plus en plus ma curiosité. Comment est-il possible que des talents acquis en trois ans vous aient procuré les moyens d'entretenir l'état brillant que vous me paraissez avoir, tandis qu'exerçant ma profession depuis quarante ans avec la plus grande application, et j'ose dire avec quelque célébrité, je peux à peine entretenir mon petit ménage ? — Monsieur, pour que

je puisse répondre directement à votre question, me permettrez-vous de vous en faire quelques-unes ? — Volontiers. — Vous demeurez dans une des rues les plus fréquentées de cette ville. Combien croyez-vous qu'il y passe de monde par jour ? — Cela serait difficile à compter ; mais à estimation arbitraire, à peu près dix mille. — J'accepte ce calcul comme juste. Et combien pensez-vous que dans ces dix mille il y ait de gens de bon sens ?... je ne dis pas d'esprit, car le monde en fourmille. — Ah ! vous m'embarrassez en distinguant l'esprit du bon sens ; et si sur les dix mille il y en a cent de cette dernière espèce, c'est beaucoup. — Eh bien , monsieur, vous avez répondu vous-même à votre question. Les cent personnes de bon sens sont vos pratiques, et les neuf mille neuf cents autres sont les miennes. »

L'aumône.

Répondre à un pauvre qui demande l'aumône : « *Je n'ai pas de monnaie,* » c'es

presque toujours dire : « *Je n'ai pas de charité.* »

Le père Oudin et l'athée.

Un petit-maitre, espèce de philosophe, vint un jour trouver le savant père Oudin, jésuite. Il se présente de cet air d'aisance, de ce ton de confiance que l'on connaît à ces messieurs. « Mon père, lui dit-il, je vous sais du mérite, je ne serais pas fâché d'entrer en discussion avec vous sur ce que vous appelez votre religion. — Monsieur, reprend le père Oudin, je vous avoue franchement que j'ai toujours évité les controverses en matière de foi. Veuillez bien me dispenser d'accepter le défi. — Au moins, lui répliqua le jeune fat, je suis bien aise que vous sachiez que je suis athée. » A ces mots le père Oudin s'arrête, garde le silence, et le considère en portant assez longtemps des regards attentifs de la tête aux pieds. « Eh ! mais, mon père, que trouvez-vous donc en moi de si singulier que vous m'observez ainsi ? — J'avais, répliqua le jé-

suite, souvent entendu parler de l'athée ; mais j'ignorais encore comment était fait cet animal ; et puisqu'il se présente une occasion de le connaître, j'en profite et l'observe à mon aise. »

Belle leçon.

Un gentilhomme parlant très-haut à M. le prince de Guéménée contre le cardinal de Richelieu : « Parlez plus bas, lui dit ce prince, voilà de ses créatures qui pourraient bien vous entendre. » C'étaient des pauvres qui venaient demander l'aumône.

Une leçon d'orthographe.

Après la première représentation de l'*Oreste* de Voltaire, la maréchale de Luxembourg envoya à l'auteur quatre pages de critiques sur sa pièce ; il se contenta de lui répondre par cette seule ligne : « Madame la maréchale, on n'écrit pas Oreste avec un *h*. »

Un cheval hors d'âge.

Un homme qui voulait acheter un cheval demanda à un de ses amis à quoi l'on reconnaissait l'âge des chevaux : « Aux dents, » lui répondit le connaisseur. Le lendemain, notre homme alla chez un maquignon qui lui présenta un superbe poulain ; il lui ouvrit la bouche et le repoussa en disant : « Je ne veux pas de votre cheval, il a trente-deux ans. » Il avait compté ses dents.

Madame Geoffrin.

Cette dame exerçait une espèce de police pour le goût, comme la maréchale de Luxembourg pour le ton et l'usage du monde. Elle avait plusieurs fois interrompu le conteur d'une histoire peu piquante. Pour l'arrêter tout à fait, elle le pria de couper une poularde ; et voyant qu'il tirait de sa poche un petit couteau, elle lui dit : « Monsieur, pour réussir dans ce pays-ci, il faut de grands couteaux et de petites histoires. »

On sait que cette dame fut frappée d'une longue léthargie qui fut suivie de la mort. Un de ses amis étant venu la voir dans cet intervalle, un domestique vint lui dire : « Madame est bien sensible à votre souvenir, elle vous fait dire qu'elle a perdu l'usage de la parole. »

Les faveurs trop chères.

Avec Laïs veut-on savoir
Le prix que coûte une entrevue ?
Il faut bien payer pour l'avoir,
Et plus encor pour l'avoir eue.

Sophie Arnould.

Lorsque Sophie Arnould alla rendre visite à Voltaire, il lui dit : « Oh ! mademoiselle, j'ai quatre-vingt-quatre ans, et j'ai fait quatre-vingt-quatre sottises. — Belle bagatelle ! répondit l'actrice ; moi qui n'en ai que quarante, j'en ai fait plus de mille. »

La plume de dinde.

Madame de Beauharnais, qui, par son

esprit et ses productions littéraires, mérite d'être citée parmi les femmes célèbres de nos jours, dans un voyage qu'elle fit à Lyon, fut recommandée à madame Fl...., dont la maison était le rendez-vous de tous les beaux esprits de la ville. Celle-ci ne manqua pas de rassembler sa société, pour lui procurer le plaisir d'entendre une dixième muse. Dans ce cercle nombreux était, parmi quelques personnes de sa famille, madame la comtesse de M...., sa nièce, jeune personne à cette époque, extrêmement naïve, et d'une telle distraction que, n'étant jamais à la conversation, elle faisait toujours des réponses ou des questions absolument hors de propos. On imagine avec quel empressement madame de Beauharnais fut accueillie. On l'amena sans beaucoup de peine à parler de poésie ; on l'écouta avec admiration ; on la pria de lire quelques-unes de ses pièces de vers ; elle céda aux instances de la société, après tous ces compliments d'usage que dicte la modestie d'un auteur, et lut une pièce fugitive qui n'avait point encore été impri-

mée. On applaudit avec transport, et l'un des auditeurs dans son enthousiasme s'écria : « On voit bien que ces délicieux vers ont été écrits avec une plume tirée des ailes de l'Amour. — Ah ! monsieur, répondit madame de Beauharnais, je ne me flatte pas d'employer de telles plumes » Madame de M., qui n'entendit que ces derniers mots, et qui n'avait fait aucune attention à ce qui s'était dit auparavant, s'écrie : « Peut-être que madame se sert de préférence de plumes de dinde. » A ce mot toute la société resta pétrifiée, et l'étonnement naïf de madame de M. sur la surprise générale, fut la meilleure excuse qu'on put faire valoir en sa faveur auprès de madame de Beauharnais.

Le secret de la confession.

Un curé avait eu quelque dispute avec une de ses paroissiennes, à laquelle il dit dans la colère : « Allez, vous n'êtes qu'une c..... — Messieurs, dit la femme s'adressant à plusieurs personnes qui étaient pré-

sentes, je vous prends à témoin comme quoi M. le curé révèle ma confession. »

Une découverte archéologique.

Voici un fait étonnant que nous empruntons à un journal de département : « Dernièrement, en démolissant une vieille muraille à Saumur, on a découvert *trois œufs frais.* »

La société archéologique du département a adressé un rapport à l'Académie des sciences sur ce phénomène ; mais elle n'a pu lui adresser les œufs frais, le goujat qui les avait découverts en ayant fait faire une omelette pour son déjeuner.

Amorcez.

Un Gascon reçut de son cadet, qui était au service, une lettre dont le style ne lui convenait pas. Il lui répondit que si jamais il se présentait devant lui il lui casserait la tête d'un coup de pistolet. L'autre lui écrivit seulement ces trois mots : « Amorcez, je pars. »

Le bon chasseur.

Un ministre de la religion protestante à Smyrne (M. Kuhn), homme très-grave et très-flegmatique, se détermina pourtant un jour à suivre à la chasse quelques personnes de sa connaissance ; il s'était fait accompagner d'un petit garçon pour porter et charger son fusil. On lui assigna son poste ; il s'y plaça, s'assit, mit ses lunettes, et tirant un livre de sa poche, il commença sa lecture, après avoir recommandé au petit garçon de l'avertir lorsqu'il verrait une pièce de gibier. Chaque fois que le petit drôle en apercevait une, il disait au ministre : « Monsieur, en voilà une. » Mais avant que celui-ci eût posé son livre, ôté ses lunettes, pris son fusil, ce qu'il faisait toujours très-flegmatiquement, la bête disparaissait, et le petit garçon désolé lui disait : « Eh mais, monsieur, elle est partie. — Mon ami, répondait gravement le ministre, j'en aurais fait autant à sa place. »

Remède aux distractions.

Madame du Gué, mère de madame de Coulanges, disait toutes ses prières en latin. Sa fille lui fit observer un jour qu'elle ferait tout aussi bien de prier en français. « Oh ! non, ma fille, répondit-elle, quand on entend ce que l'on dit, cela amuse trop. »

Montfleury et Cyrano.

En parlant de l'acteur Montfleury, qui était démesurément gros et ventru, Cyrano de Bergerac disait : « Il fait le fier parce qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour. »

Trente deniers.

A une des dernières ventes de l'hôtel des commissaires-priseurs, un brocanteur juif, bien connu, avait acquis aux enchères un magnifique crucifix d'ivoire ; il ne consentait à le céder qu'à un prix exorbitant :

« Eh quoi ! lui dit-on, vous demandez si cher de la copie, vous qui avez vendu l'original à si bon marché ! »

Les gros livres.

D'un discoureur Dieu nous délivre
Qui ne peut ni finir, ni rien dire de bon.
De prêcheur mal prêt long sermon,
De méchant écrivain gros livre.
Un rien est bientôt dit, à quoi bon les longueurs ?
Je priserais une fertile plume,
Si c'était au poids du volume
Qu'il fallût priser les auteurs.

LE P. MOURGUES.

La sensibilité à l'épreuve.

Une femme se désolait de ne pas recevoir de nouvelles de son mari, qui avait été tué sur un des vaisseaux de M. de Lamothe-Piquet, dans sa dernière affaire avec l'amiral Parker. Personne n'osait lui annoncer cette mort, de peur de la mettre au désespoir. Enfin quelqu'un alla la voir dans le dessein

de l'en instruire. Elle l'entretient de sa douleur et de la crainte qu'elle a que son mari ne soit mort. « Et s'il l'était, que feriez-vous? — Ah ! s'écria-t-elle avec vivacité, je me jetterais par la fenêtre aux yeux de celui qui m'en apprendrait la nouvelle. » L'autre aussitôt se lève, et va ouvrir toutes les fenêtres de l'appartement. La femme comprit ce qu'il voulait lui dire ; mais ses transports cessèrent à l'instant, et elle ne put même s'empêcher de rire de se voir ainsi prise au mot.

Un héros de roman.

Une demoiselle très-romanesque, étant tombée dans la rivière, fut sur le point de se noyer. Un libérateur se trouve par hasard, qui la ramène évanouie, et elle est emportée chez elle. Lorsqu'elle a repris connaissance, elle déclare à sa famille qu'elle veut épouser celui qui l'a sauvée. « Impossible, dit le père. — Il est donc marié? — Non. — N'est-ce pas ce jeune homme qui demeure dans notre voisinage ?

— Eh ! non , c'est un chien de Terre-Neuve. »

Une prophétie de Louis XVIII.

M. de Talleyrand étant gravement malade, chacun se demandait comment le diplomate s'arrangerait avec le clergé. «Soyez tranquilles , dit Louis XVIII à quelques personnes qui s'entretenaient sur ce sujet, *M.de Talleyrand sait assez bien vivre pour savoir mourir.* » Le mot s'est vérifié plus tard.

Le cours de la Seine.

On allait lire *Bajazet*. Le lecteur commence et dit : « La scène est à Constantinople.— Ah ! remarque une dame, la Seine coule aussi loin que cela ! »

Un plaidoyer improvisé.

Un avocat, assez mal bâti et fort laid, plaidait contre une bourgeoise. C'était une

cause sommaire qu'il chargeait de beaucoup de moyens inutiles. La bourgeoise, perdant patience, interrompt l'avocat et dit : « Messieurs, voici le fait en deux mots. Je m'engage à donner au tapissier qui est ma partie une somme pour une tapisserie de Flandre, à personnages bien dessinés, beaux comme M. le président (c'était effectivement un bel homme). Il veut m'en livrer une où il y a des personnages croqués, mal bâtis, comme l'avocat de ma partie : ne suis-je pas dispensée d'exécuter la convention ? » Cette comparaison, qui était très-claire, déconcerta l'avocat adverse, et la bourgeoise gagna son procès.

Eve goudronnée.

Un ministre protestant était monté en chaire, pour lire un passage de la *Bible* à ses ouailles. Après avoir mis ses lunettes, il lut : « Alors Dieu donna une compagne à Adam. » Puis, tournant la page, le saint homme continua : « Et elle était goudron

née en dedans et au dehors, et pleine de toutes sortes d'animaux. » Le révérend avait sauté un feuillet et était tombé au milieu de la description de l'arche.

Un mot de saint Vincent de Paul.

Un seigneur, dans un mouvement de colère, disait en présence de saint Vincent de Paul : « Je veux que le diable m'emporte. — Monsieur, lui dit finement ce saint religieux, je vous retiens pour le bon Dieu. »

L'œil de verre.

Monsieur Rondon avait un œil de verre,
Et chaque nuit, pour le bien ménager,
Dans un godet, en belle eau de rivière,
Jusqu'au matin il le laissait nager.
Or, il advint, si l'on en croit l'histoire,
Qu'un soir, mon borgne, ayant le gosier sec,
Sans y penser, étourdiment va boire
L'eau du godet, et voire l'œil avec.
Par quel chemin et de quelle manière
L'œil en glissant, de travers ou tout droit,
Se nicha-t-il juste en certain endroit

Comme un bouton en une boutonnière ?

Je n'en sais rien, mais cela se conçoit.

On conçoit bien aussi que la colique

Suivit de près cet accident comique,

Et que Rondon, souffrant comme un damné,

Jetait des cris, appelait à son aide.

« Je meurs, Dubois, cours chez monsieur René,

Cours, et dis-lui qu'il m'apporte un remède. »

Seringue en main, lunettes sur le nez,

Voyez d'ici le bon pharmacopole

Agenouillé, sans se douter de rien,

Puis découvrant ce que vous savez bien,

S'arrêter net et perdre la parole...

« Monsieur, lui dit le malade aux abois,

Qu'avez-vous donc à tant rester en garde ?

— Monsieur, depuis cinquante ans que j'en vois,

C'est le premier, d'honneur, qui me regarde. »

PONS DE VERDUN.

Histoire du père Ramassis-Ramassat et du mousse Flageolet.

C'était en l'an de grâce 1833, à bord du brick de l'Etat *l'Alcibiade*. Madurec, le conteur du bâtiment, ayant allumé sa pipe, s'était assis à plat pont, le dos appuyé con-

tre l'affût d'une caronade; son auditoire habituel l'entourait.

C'était à qui réclamerait à cor et à cri un conte du feuilletonniste émérite, qui tousa, cracha, se gratta l'occiput, et commença en ces termes :

— Cric, crac ! sabot, cuiller à pot, ouvrez l'oreille, mes fistons, car vous n'y étiez pas et j'y étais, à bord de la corvette *la Sémillante*, s'entend, naviguant le long de la côte d'Afrique, voici de ça plus d'années que tu n'as de dents, mon vieux Michel, puisque le docteur t'a mis à la ration de pain en place de biscuit, — l'avantage qu'il y a d'avoir eu le mal de terre (le scorbut) ? — Pour tout dire, c'était du temps que les boutons de guêtre étaient en fleur.

Donc, nous avions à bord un artiste, un savant naturaliste, quoi ! Quand nous étions au mouillage, il descendait tous les jours à terre, histoire de ramasser un tas d'ordures, que sa chambre puait comme cinq cents rations de fromage ! Oui, c'est la pure vérité. Il avait un drôle de grément, cet autre que nous appelions dans l'équi-

page le père Ramassis-Ramassat : sur le dos, un grand scélérat d'étui en fer-blanc deux fois comme le sac d'un troupier, une gibecière en filet en place de giberne, avec un marteau dedans à seule fin de casser des cailloux, une serpe, un ciseau et un tas d'outils pareils ; sur la tête, un grand chapeau de paille doublé en liège par dedans pour y piquer les bigaïlles (insectes), les mouches, les cancrelas, les araignées et tout ; devant, sur la poitrine, une poire à poudre, une provision de plombs de toutes sortes, des balles et de la cendrée, pour tuer les grosses bêtes et les petits oiseaux ; sur l'épaule, un fusil, et un sac en étamine ou approchant, pour crocher les papillons ; et dans ses poches du papier comme un notaire, des crayons, des cartons d'épingles, un tremblement de bêtisailles ! A ses jambes, des guêtres en cuir qui montaient par-dessus le genou ; pour le reste, une longue veste en calicot, habillement des colonies.

Il était envoyé de Paris avec de beaux appointements, à preuve qu'il mangeait à

la table du commandant, et qu'il avait la plus grande des cabanes de dunette.

Quand nous étions au large, il commençait à *dispécer* ses bigailles, ses poissons, ses oiseaux. Ils appellent ça *empailler*. Mais c'était du coton qu'il mettait dedans, hormis qu'il les logeât dans l'esprit de vin. Il sortait aussi de sa boîte en fer-blanc des herbages de toutes qualités ; des fleurs, des racines, des feuilles ; et il arrimait la chose dans un grand rôle d'équipage avec des écritures... Je ne sais pas à quoi son travail profitait, mais je sais bien qu'il travaillait plus que quatre nègres, dame ; et qu'il ne volait pas son argent. Non, foi de matelot !

Pour lors, nous avions aussi à bord un mousse, un gentil garçon, qu'on appelait Flageolet, vu qu'il jouait du fifre mieux que le fameux Flafla, si c'est possible. Le commandant dit à Flageolet de servir le père Ramassis-Ramassat. Voilà qui va bien !

Pas malin pour Flageolet ; sa première consigne, vois-tu, les agneaux, c'était, dit le père Ramassis, de ne rien toucher dans

la cabine, hormis de faire la couchette, cirer les souliers et mettre l'eau dans la gargoulette.

Il y avait des coquilles pendues à des crocs pour faire sortir la bête de dedans ; il y avait des limas, des araignées, des bêtasses de toute espèce. Ne fallait rien astiquer, rien balayer. Ces coquilles, ces herbes, pourrissaient, la chambre avait l'air d'un fumier, ça n'y faisait rien. Mon Flageolet était donc comme un prince à bord. Mais il avait un défaut ce mousse-là, une idée à lui, il voulait comprendre à quoi servaient les inventions du père Ramassis-Ramassat.

Cette idée-là, encore passe ; mais quoi qu'on lui eût bien recommandé de ne rien toucher, il ne manquait pas de tout tourner et virer sitôt que son patron était à la pêche.

Ça fait qu'une fois le père Ramassis-Ramassat nous arrive à bord, portant son grand bahut en fer-blanc tout rempli de je ne sais pas quoi, amarré avec un bout de ligne, ficelé, rousté, souqué tout du long,

pire qu'une carotte de tabac. Il avait l'air content comme on ne l'a jamais vu. Nous nous disions l'un l'autre : « Apparemment qu'il aura trouvé un trésor ou une fortune. »

Tu vas voir, les anciens, ce que c'était que ce soi-disant trésor.

A bord de *la Sémillante*, tout comme ici, vois-tu, on bavardait : « Devinaille ce qu'il y a dans la boutique du père Ramassis-Ramassat ? — Je gage que c'est un lingot d'or fin qu'il aura piqué en cherchant ses cailloux ! dit un Provençal. — Bah ! c'est quelque gris-gris du pays nègre, un secret pour guérir toutes les maladies ! » répond un Breton. Faut dire que, pour lors, nous étions au bas de la côte de Guinée.

— Tiens ! tiens ! une supposition ! fit Thomas Coquille, un farceur fini, le père Ramassis-Ramassat a ramassé des dents d'éléphant, voilà pourquoi ça semblait si lourd. »

Nous dégoisions de même, et chacun y mettait sa finesse, de manière qu'il y en

avait qui disaient : Il a trouvé la graine qui fait pousser l'or et l'argent comme champignons en pièces de six francs. Et on riait, mais Flageolet était dans son coin qui ne riait pas, vu que son maître avait commencé par le ficher à la porte et s'était enfermé en dedans à double tour.

Le lendemain matin, avant d'embarquer dans le canot pour descendre à terre, le père Ramassis appelle Flageolet.

« Mousse, dit-il, tu feras mon lit, et après tu fermeras ma porte à clef; défie-toi surtout de rien ouvrir, ne touche à rien; je te le défends expressément.

— Soyez tranquille, monsieur, répond mon Flageolet. »

Mais le gars n'a pas plutôt arrangé la couchette, qu'il commence à fouiller partout, afin de trouver ce que le père Ramassis portait la veille dans son bahut en fer-blanc; puisqu'à sa coutume il était retourné à la chasse avec sa mécanique sur le dos, vide comme de juste et de raison.

Commence par ouvrir les tiroirs de la commode; là, il y avait, parmi les effets du

bonhomme, des cailloux, des oiseaux empaillés, des boîtes à papillons : Flageolet cherche ailleurs. Dans le bureau, pas davantage : des paperasses, des écritures, des bouquins avec des fleurs à la serre dedans. Voici qu'à la fin mon curieux de mousse vient à penser à un gros baril qui était accoté dans un trou noir entre la cloison et la couchette. Il le déballe au milieu de la cabane, ça pesait ! Il y avait sur le couvercle un tas de cailloux ; et d'habitude le baril était ouvert.

« Voilà la chose, se dit Flageolet, je vas bien voir qui est-ce qui a tort ou qui est-ce qui a raison : si c'est Thomas Coquille ou Madurec, ou n'importe lequel. »

Le bonhomme Ramassat avait fait des amarrages. Flageolet regarde soigneusement pour les refaire de même après, ôte les cailloux, démarre tout ; — ne restait plus que le couvercle.

« Flageolet le lèvera, Flageolet ne le lèvera pas ! » voilà ce que vous commencez à dire..... Tiens, Binou, tu fais la mine, et tu penses comme ça : « Puisqu'il avait défait

la ficelle et ôté les cailloux , bien sûr qu'il ôta le couvercle , » qui était fait , soit dit par occasion , en forme de trappe avec des petits trous dedans , en manière d'une écumoire ou d'un petit tamis. Eh bien , non ! il ne l'ôta pas !... Il ne l'ôta pas ! par la raison que le couvercle s'ôta tout seul.

En même temps voici qu'un gros serpent qui était logé dans le baril se mâte tout debout sur sa queue, en sifflant comme le sifflet du maître d'équipage.

Ah ! Flageolet ! qu'as-tu fait là ? De la jolie besogne , et que dira Ramassis-Ramassat ? Il t'en cuira , Flageolet ! ça va t'apprendre à manger la consigne , à être curieux , menteur et désobéissant !

Mais mon Flageolet ne s'en dit pas tant. N'a pas plutôt vu la bêtasse qu'il commence à ouvrir la porte et à se sauver sur le pont, en criant : « Jésus, Seigneur ! miséricorde ! » pire que si le grand diable d'enfer lui appuyait la chasse.

L'officier de quart le pensait fou, et commandait qu'on le lui amenât par l'oreille,

mais il n'avait pas fini de parler qu'il changea bien vite de chanson.

Le serpent s'avavançait tranquillement sur le pont en sifflant comme un enragé. Jean-Bart en personne, s'il y avait été, aurait eu frayeur, en voyant ce particulier gros comme une jambe, pour le moins, avec des yeux pires que du feu, une gueule ouverte, capable d'avaler un gendarme à cheval en grande tenue, avec ses bottes et ses éperons, des écailles reluisantes au soleil, et là queue qui tapait tribord et bâbord...

« Un fusil ! un fusil ! cria l'officier de quart en sautant dans les haubans d'artimon. Des haches ! des piques ! aux armes ! »

Quí, je te régalerai ! Va te frotter, ils vous plait, à un monsieur de cette trempe.

Pourtant l'équipage était monté dans les haubans sans commandement, et de là on jetait des biscaïens, des couteaux, un tas d'affaires sur la vilaine bêtaisse, qui s'allongeait, s'allongeait ; elle avait bien, sans mentir, huit à dix pieds de long.

Le père Ramassis-Ramassat nous dit à son retour à bord que c'était, dit-il, un boa

qu'il avait trouvé engourdi , puis il l'avait arrimé tout doucement dans sa grande machine en fer-blanc ; en arrivant à bord, la veille au soir , il le logea dans le baril par adresse. — C'est apparemment une manœuvre du métier de naturaliste. Moi, j'aimerais mieux laver dans une cale un câble grand comme d'ici à la lune, suffit.

Voilà donc le sabbat à bord , on criait , on criait , c'était un charme ! Et mon Flageolet n'était pas fier, j'en répons.

J'avais empoigné un biscaïen de gros calibre , je l'envoie en plein sur la tête du boa. Paraît que la prune n'était pas de son goût. Il fait une grimace, et attrape à gigoter une galope de serpent en colère... C'était gentil ! J'ai vu de vrais bourreaux , des crânes, des maîtres d'*espadon*, des terribles , ce jour-là , car ils avaient des coliques comme s'ils venaient d'avaler trois médecines diverses.

Le commandant, qui était en bas, entendant tout ce charivari, veut monter , il se rencontre en face du *si-signor serpentini*...

Si tu l'avais vu descendre en double , plus pâle que le pan de ma chemise.

Enfin , pourtant , à force de lui jeter des masses de fer sur la carcasse , maître boa trouva que c'était assommant, il s'en va toujours sifflant devers le grand panneau, descend dans la cale.

Les caliers, qui le virent entrer chez eux, ne riaient pas.

On l'entendit encore siffler un petit moment, puis on ne l'entendit plus.

Pendant ce temps , le commandant se fait conter la nouvelle; on lui amena Flageolet, qui reçut pour ses raisons une douzaine de coups de martinet... Il ne les avait pas volés !....

Mais ça n'empêcha pas le serpent boa de demeurer dans sa cale, on ne savait comment s'en débarrasser.

Les caliers avaient toujours des fusils et des pistolets chargés. Si on voyait un morceau du serpent, l'ordre était de tirer dessus à bout portant. Mais pas si bête de se faire voir. L'autre demeurait à fond de cale, où il ne manquait pas de provisions.

Faut vous dire, mes enfants, qu'à bord de *la Sémillante*, nous avions des rats qui mangeaient tout; voilà maître boa qui commence à leur trouver la marche. Quinze jours après, il n'y avait plus de rats à bord, le serpent les avait tous avalés.

Ensuite on n'eut plus connaissance de lui pendant si longtemps que personne n'y pensait plus, hormis le père Ramassis-Ramassat... Le bonhomme ne pouvait pas se consoler d'avoir perdu son serpent.

« J'en voulais faire cadeau, disait-il, au jardin du roi ! »

Joli cadeau ! si le roi a des bigailles pareilles dans son parterre, c'est pas Madurec qui s'y promènera.

Enfin, six grands mois après, au mouillage Saint-Louis, du Sénégal, une nuit, j'étais dans mon hamac, à bâbord par le travers du grand panneau, je dormais tranquillement en attendant l'appel du quart; on me remue. Eh bien ! qu'est-ce ! que je dis. Personne ne répond, je veux me rendormir... Imagine-toi quelque chose de froid comme glace qui m'entourait la

jambe. Je pense que c'est un farceur :
« Allons donc ! reste tranquille, vilain oiseau ! »

Le vilain oiseau n'avait pas de plumes, c'était le serpent qui commence à siffler tout doucement.

« Madurec, mon vieux, le voilà dans de vilains draps, m'est avis... Faut-il crier ! faut-il faire le mort ?... Tant pis, je vas crier... Je suis fricassé, mais ça sauvera les autres. »

En pensant de même, je commence de toutes mes forces :

« Aux armes ! le serpent !... le serpent !... Debout. »

La méchante bête se levait tout autour de mon hamac sans me mordre, fort heureusement ; sans cela, j'étais embaumé à tout jamais.

« Ah ! père Ramassis-Ramassat, qu'as-tu ramassé là ? » que je me disais toujours en sentant les anneaux de l'autre qui me souquaient. Je ne pouvais plus bouger ni pieds ni pattes. » Ah ! Flageolet, méchant gamin de deux liards, tu seras l'auteur qu'un

fin matelot va avaler sa gaffe dans son lit à la nouvelle mode... et que ma pauvre vieille bonne femme de mère ne reverra plus son Madurec ! »

Oui, mes fils, je me contais tout ça, et je commençais d'étouffer, tant le renégat de boa serrait fort ; et je n'entendais plus de rien, quoique tout l'équipage fût debout avec des fusils chargés ; mais on ne tirait pas, par rapport à moi, qu'on aurait tué plus sûrement encore que le serpent.

Le père Ramassis disait au commandant :

« N'y a pas de danger, soyez calme ; il va broyer ce matelot, puis il l'avalera, et après il ne bougera plus, parce que quand ces bêtes-là ont chiqué la légume, n,i, ni, c'est fini ; elles n'ont plus la force de faire le plus petit mouvement. »

Pourtant ça ne tourna pas de même, sans quoi Madurec ne serait pas ici pour le quart d'heure à vous envoyer la chose au clair de lune en fumant sa pipe.

Depuis que Flageolet avait reçu une douzaine de coups de martinet à la seule fin de

lui enseigner la sagesse, et de ça la peur du serpent, sans compter les sottises qu'on lui disait dans l'équipage, par rapport à ce vilain passager qui était en garnison au fond de la cale, le pauvre mousse avait fait ses réflexions ; il vint me trouver.

« Père Madurec, me dit-il, vous êtes un brave, un ancien et un vrai.

— Après ?

— Ça veut dire que j'ai bien du chagrin et de la misère, on m'a piqué une douzaine, on m'a chassé de chez le père Ramassis-Ramassat ; l'équipage m'appelle oiseau de malheur, et je suis à cette heure le dernier chien du bord.

— C'est juste, tu as mangé la consigne, tu seras peut-être l'auteur d'un malheur ou de quatre. Qui te forçait à tirer la bigaille de sa boîte ?

— Père Madurec, qu'il dit en pleurant, j'ai bien repentance de ce que j'ai fait, et si je savais sauver l'équipage en me mettant dans la gueule de l'autre, j'irais à la minute, sans mentir... Donnez-moi donc conseil ; ce que vous me direz, je le ferai, quand

il faudrait me jeter du haut en bas du mât de flèche sur le pont.

— Bêtises, mon gars, ça n'avancerait qu'à donner de l'ouvrage au docteur... Voici mon idée.

Ce pauvre petit Flageolet me faisait de la peine ; on voyait qu'il avait tout à fait changé sur la route, et comme dit le curé : A tout péché miséricorde ! Ainsi donc je lui dis :

— Flageolet, je n'y vois qu'un moyen : fais un vœu à sainte Anne pour qu'elle te tire de passe et nous aussi. Tu vas bien prier le bon Dieu et la sainte Vierge, matin et soir... Et si nous parons là coque, au retour en France, tu t'en iras à pied à Sainte-Anne d'Auray, ou à Recouvrance..., à ton choix, un cierge à la main...

— Merci, père Madurec, je vas faire de même.»

Voilà donc mon Flageolet qui vire à la dévotion, de manière que dans l'équipage on commença par le respecter... quoique ça ne fût pourtant qu'un mousse, un gringalet, un rien du tout.

Personne à bord ne pensait à la bigaille,

hors le père Ramassis, comme je l'ai dit ; mais de plus Flageolet y pensait toujours, il avait fait son vœu, et il se répétait : « Si la bêtasse ne paraît pas, c'est à cause de mes prières. »

Mais quand je criai : « Aux armes ! le serpent ! le serpent ! » Flageolet fut le premier debout. Il court à moi, il veut se mettre en travers dans la gueule du boa pour me sauver à ses dépens.

— Le monde l'en empêcha.

Une idée, ça venait de sainte Anne, bien sûr ! il prend son fifre, il joue la diane.

— Le serpent lève la tête et le regarde.

— Nous sommes sauvés ! crie le père Ramassis ; allons, Flageolet, en avant la guimbarde !

Et à mesure que Flageolet faisait ses roulades dans le genre ficelé, la grosse bêtasse ne serrait plus si fort et se dévirait de ma jambe.

Flageolet commence à s'en aller tout doucement.

Ces boas-là ont apparemment du goût pour la musique. Flageolet n'était pas au

bout de la batterie, que l'autre se démarre tout à fait d'autour de mon hamac, descend à plat pont et commence sa promenade sans siffler, en ouvrant bien ses deux oreilles qui sont de petits trous percés dans l'arrière de la tête, et couverts d'une petite peau fine comme peau d'oignon, de façon qu'on ne les voit pas. Ça c'est une explication du père Ramassis-Ramassat.

Flageolet monte sur le pont, toujours jouant : *Larifla ! flafla raflafla !* maître boa se promenait derrière à sa suite comme un caniche, et l'équipage regardait la chose, les yeux ouverts comme des sabords.

« Arme le grand canot ! embarque, Flageolet, pousse au large ! »

Notre musico de serpent, voyant que sa musique s'en va-t-au large, ne fait ni une ni deux, et descend le long du bord jusqu'à l'eau, et à l'eau nage comme une anguille à la suite de l'embarcation.

« Ah ! mon serpent ! mon serpent ! disait le père Ramassis-Ramassat, qui était aussi

dans le canot, mon pauvre serpent qui file son nœud...

— Taisez-vous donc ! s'il vous entendait au lieu d'entendre Flageolet, il serait capable d'entrer dans l'embarcation. »

Mon père Ramassis vous met deux balles dans son fusil à deux coups :

« Vif ou mort, je l'aurai, dit-il. »

Et il ne mentit pas, car en arrivant à terre, Flageolet se tut ; il commençait à ne plus avoir de souffle, le pauvre gars.

Le serpent monte sur la grève, le père Ramassis l'ajuste au clair de la lune et lui envoie une balle de gros calibre dans le ventre, juste à l'endroit où l'écaille est plus fine.

La méchante bêtasse se vire, se dévire, se mâte, siffle à faire trembler.

« Tirez ! tirez donc ! criaient les canotiers.

— Plus souvent, répond le père Ramassis, je lui gâterais sa peau... Assez de ne l'avoir pas vivant, assez de lui avoir fait un trou... Attendons ! »

On reste à grande portée de fusil : maître

boa faisait un bacchanal, un branle-bas ; il abattait les brousses avec sa queue, il dansait sa dernière danse... car il finit par tomber comme une masse.

Alors le père Ramassis débarque seul, son fusil armé, son grand couteau de chasse paré à dégainer.

Maître serpent vivait encore ; mais quand même il en aurait eu l'envie, il n'aurait pu remuer ni bras, ni jambe, la balle le gênait trop.

Puis lors, le père Ramassis tire une corde de sa poche, lui jette un nœud coulant autour de la tête, et le hâle par ce moyen jusqu'au pied d'un arbre. Ensuite de ça, il lui enfonce son couteau d'un coup roide à un endroit qu'il connaissait, au cœur apparemment, si tant seulement un boa pareil a un cœur ; après quoi, sans gêne, il l'ouvre de bout en bout, vide le ventre, laisse par terre les tripes où nous vîmes encore les restes d'un gros rat de cale, reprend son bout de corde, et l'envoie dans le canot.

En revenant à bord, nous ramenons le signor à la remorque. Aussitôt le père Ra-

massat l'empailla soi-disant, mais c'était de l'étope qu'il mettait dedans avec des onguents qui puaient la rage. Ensuite il recousit bien le ventre, mit la machine au sec pendant trois ou quatre jours, et finit par l'amarrer en rond au-dessus de sa couchette, disant que si ce n'était pas pour le jardin du Roi, ça serait pour son cabinet.

Eh bien, il a de jolies poupées dans son cabinet, Sa Majesté, excusez du peu !

Tu n'as jamais rien vu de plus laid ! Bleu-de-Ciel, ici présent, est joli en comparaison.

Comme de juste, à la fin de la campagne, Flageolet a tenu son vœu à sainte Anne, et je suis allé de compagnie avec lui. Nous avons brûlé trois cierges, et pendu le fivre dans l'église, en écrivant dessous : *Ex-voto rapport à un serpent boa !*

Le défi.

Un vieillard cajolait une jeune personne.
« Je vous attraperais bien, lui dit-elle, si je vous prenais au mot. »

Le pleureur empêché.

Un savetier anglais, qui joignait à son état celui de pleureur aux enterrements, alla trouver un jour un de ses camarades et lui dit : « Tom, rends-moi un service. — Lequel ? — C'est d'être pleureur aujourd'hui pour moi à l'enterrement du banquier Carswel. — Pourquoi n'y vas-tu pas toi-même ? — C'est qu'en conscience je ne puis pleurer aujourd'hui ; ma femme est morte ce matin. »

L'arlequin et le cocher.

Le fameux arlequin de Londres, Rich, sortant un soir de la comédie, appelle un fiacre et lui dit de le conduire à la taverne du *Soleil*, sur le marché du Clare ; à l'instant où le fiacre était près d'arriver, Rich s'aperçut qu'une fenêtre de la taverne était ouverte, et ne fit qu'un saut du fiacre dans la chambre par la portière. Le cocher descend, ouvre son carrosse et est bien surpris de n'y trouver personne. Après avoir

bien juré, selon l'usage, contre celui qui l'avait escroqué, il remonte sur son siège, tourne et s'en va. Rich épie l'instant où en retournant le fiacre se trouverait en face de la fenêtre, et d'un saut se remet dedans ; alors il crie au cocher qu'il se trompe et qu'il a passé la taverne. Le cocher tremblant retourne de nouveau et s'arrête encore à la porte ; Rich descend de voiture, gronde beaucoup, tire sa bourse, et offre à l'homme de quoi le payer. « A d'autres, monsieur le Diable, s'écrie le cocher, je vous connais bien : voudriez-vous m'empaumer ? gardez votre argent. » A ces mots il fouette et se sauve à toute bride.

Le marguillier.

On sait que MM. les curés de Paris avaient grand soin autrefois de choisir dans leurs paroisses les gens les plus distingués par leur naissance, leur état ou leur fortune, pour leur confier les places de marguilliers, et que personne n'aurait osé se refuser à des fonctions que la religion ainsi que

l'esprit public rendaient honorables. Le curé de Saint-Roch se transporta chez M. de Boulogne, riche financier, et mari d'une des plus jolies femmes de la capitale, pour le prier d'accepter le titre de marguillier. Il y trouva une nombreuse assemblée, et n'en fit pas moins hautement sa demande. « Moi, marguillier ! monsieur, répondit le financier, qui crut faire une légère plaisanterie ; j'aimerais autant être c... — Monsieur, l'un n'empêche pas l'autre, répliqua gravement le curé. »

Tamerlan et le poète Homedi.

Un poète persan, Homedi, était au bain avec Tamerlan et d'autres courtisans. On jouait à un jeu d'esprit qui consistait à estimer, en argent, ce que chacun valait. « Je vous estime trente aspres, » dit le poète à Tamerlan. — La serviette dont je m'essuie les vaut, reprit le tyran. — Mais c'est aussi en comptant la serviette, » répliqua Homedi. Tamerlan ne fit que rire. Il était de bonne humeur ce jour-là.

Le rhume imprévu.

Un ambassadeur, arrivé tout récemment de Pologne, fut interrogé par une duchesse, qui lui demanda s'il était vrai que les Polonaises fussent aussi blanches et aussi froides que la neige de leur climat. « Cela est si vrai, madame, répondit l'ambassadeur, que souvent leur seule présence m'a fortement enrhumé. »

Le délai légal.

La veuve d'un paralytique,
Deux mois après qu'il eut fermé les yeux,
Malgré les mœurs, et malgré la critique,
D'un autre hymen voulait former les nœuds.
Le magistrat qui reçut sa demande,
Scandalisé, lui dit : « Belle friande,
Quel appétit ! apprenez que les lois
Veulent au moins un délai de dix mois ;
Ainsi, calmez trop prompte fantaisie. »
La veuve alors, se voyant debouter,
Dit en pleurant ; « On pourrait bien compter
Les huit mois de paralysie. »

L'officier de terre.

Les officiers de marine dans l'ancien régime étaient très-fiers et leurs femmes plus fières encore. Une d'elles avait à diner un officier de cavalerie qu'elle ne cessait d'apostropher sous le nom de monsieur l'officier de terre. « Monsieur l'officier de terre mange-t-il de ceci ? Monsieur l'officier de terre voudrait-il de cela ? » L'officier impatienté, lui dit : « Madame, est-ce que mes-sieurs vos maris sont de porcelaine ? »

Louis XIV et le voleur.

Un filou s'avise un jour de décrocher une pendule dans un des appartements de Louis XIV. A l'instant où il faisait son coup, le roi entre. Le voleur, sans perdre la tête, dit : « Je crains bien que l'échelle ne glisse. » Le prince, persuadé que ce ne peut être que quelqu'un de service qui décroche cette pendule pour quelque réparation, tient le pied de l'échelle, de crainte

d'accident. Quelques heures après, on se plaint au monarque qu'une pendule a été enlevée dans l'un des appartements, on ne sait par qui ni comment. « N'en dites rien, dit le roi; je suis complice du vol, car c'est moi qui ai tenu l'échelle pendant qu'on la décrochait. »

Distinguo.

On parlait à un évêque d'un abbé qui disait à tout propos, *distinguo*. « Monsieur l'abbé, lui dit l'évêque qui s'était fait fort de l'embarrasser, peut-on baptiser avec du bouillon? — *Distinguo*, Monseigneur, répondit l'abbé, *si c'est avec le vôtre*, non; *si c'est avec celui du séminaire*, oui. »

La victime de la séduction.

Une jeune fille poursuivait en justice un jeune homme pour cause de séduction, mais son avocat ne trouvait pas ses moyens suffisants. Elle sortit de chez lui fort triste.

mais le lendemain elle y retourna ; et, d'un air triomphant : « Monsieur, lui dit-elle, j'ai un nouveau moyen ; il m'a séduite encore ce matin. »

Le locataire consciencieux.

On lisait, il y a peu de temps, dans un journal anglais :

Avis. — Un locataire, dont le bail est sur le point d'expirer, voulant remettre la maison qu'il habite dans l'état où elle était quand il en prit possession, désire se procurer 500 rats vivants. Il les payera volontiers au prix de 125 francs ; il a besoin en outre pour son jardin de cinq millions environ de plantes sauvages pour lesquelles il offre la même somme.

N. B. Il faut que les rats soient adultes et vigoureux.

Le meuble inutile.

M. de la Roche, gentilhomme ordinaire du roi, et jouet habituel de la cour, à cause

de sa grande loquacité, de sa naïveté et de la familiarité originale qu'il affectait même auprès du souverain, essuya une aventure piquante, et qui ne fit qu'apprêter davantage à rire à ses dépens. Allant de Paris à Versailles pour son service, il se trouve dans une voiture publique à deux places, à côté d'un homme bien mis, qui en chemin lui propose du tabac. « Je n'en prends jamais, répondit-il ; j'ai cependant une assez belle boîte, comme vous le voyez, c'est un présent du feu roi. » En disant cela, il montre une superbe tabatière, où était le portrait de Louis XV entouré de diamants. Le compagnon de voyage prend la boîte, l'admire, et la rend au propriétaire, qui la remet dans sa poche. Arrivé au château, il descend de voiture (son compagnon l'avait quitté à l'entrée de l'avenue). Il croit sentir que sa poche est légère ; il y fouille, et n'y trouve qu'un mauvais morceau de papier, sur lequel étaient écrits ces mots au crayon : « Quand on ne prend pas de tabac, on n'a pas besoin de tabatière. »

Vigée.

On connaît les épigrammes de Piron contre l'Académie ; en voici une, beaucoup plus récente, qui ne vaut pas celles de Piron, mais qui a eu du moins le mérite de provoquer une réponse assez piquante :

ÉPITAPHE.

Cit-gît qui fit des vers, les fit mal et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

Peu de jours après on récitait partout la réplique que l'on va lire :

Vigée écrit qu'il est un sot :
Pense-t-il qu'on le contredise ?
Non : l'építaphe est si précise
Que tout Paris l'a pris au mot.

A chacun le sien.

Un homme ayant été cité comme témoin dans une affaire en cour d'assises, fut appelé à son tour pour déposer au tribunal.
« Mon ami, lui dit le président, comment

la querelle s'est-elle engagée? — Voici, dit le témoin, les expressions dont s'est servi le prévenu, mon juge : vous êtes un imbécile. » Le président, s'apercevant que le public riait, lui dit : « Adressez-vous aux jurés. »

Le mouchoir.

Le curé de Sceaux vint un jour faire sa cour à Madame la duchesse de Penthièvre ; elle le fit asseoir sur un fauteuil à côté d'elle. Le bon curé, en baissant les yeux, aperçoit un morceau de linge qui lui paraît sortir de sa culotte, et croit que c'est sa chemise. Il s'empresse de le renfoncer en couvrant bien ses mains avec son grand chapeau. Le moment d'après, il voit encore la même chose, et recommence jusqu'à ce qu'il ne paraisse plus rien. Un jeune page qui n'avait pas perdu de vue ce petit manège, et qui s'en était fort amusé, voyant la princesse tourner la tête de côté et d'autre, lui dit : « Votre Altesse cherche-t-elle quelque chose? — Oui, c'est mon mou-

choir, que je croyais avoir à côté de moi. — Madame, il était sur ce fauteuil, et M. le curé vient de le mettre dans sa culotte. » L'embarras du vieillard, qui s'aperçut alors de sa méprise, et ne savait comment l'expliquer, fut égal aux ris immodérés de la princesse.

Sermon perdu.

Un homme d'Urbain grondait son fils, qui, se mettant fort peu en peine de ses discours, considérait, pendant ce temps, des fourmis qui entraient dans un trou. « A quoi réfléchis-tu, misérable, pendant que je te parle? — Ah! mon père, s'il en était entré encore une, il y en aurait eu justement cinquante! »

Le dénouement d'Andromaque.

Racine mettait au nombre des choses qui le mortifiaient le plus les louanges des sots, et il racontait quelquefois à ce sujet le compliment que lui fit un jour un vieux magis-

trat. On avait donné *Andromaque* et les *Plaideurs*. A la sortie du spectacle, l'amateur rencontre Racine, et, croyant lui devoir un compliment, lui dit : « Je suis très-satisfait, monsieur, de votre *Andromaque* c'est une jolie pièce ; je suis seulement étonné qu'elle finisse si gaiement. J'avais eu d'abord envie de pleurer, mais la vue des petits chiens m'a fait rire. »

Propreté espagnole.

Un jeune Français, élève de l'Académie de peinture, étant allé en Italie pour s'y perfectionner, rencontre à Naples un Espagnol couvert de haillons et d'une malpropreté excessive, vice dont, en général, ce peuple est accusé. Le jeune peintre remarque que l'Espagnol a les mains fort bien faites, quoique fort sales ; il lui propose de les dessiner. L'Espagnol accepte, moyennant quelque argent qui lui est promis. Le Français le conduit chez lui, et lui dit de se laver les mains. Soit ; il passe au vestibule ; puis revenant comme par ré-

flexion : « Laquelle, monsieur, dit-il, voulez-vous dessiner ? »

Deux bévues.

Les comédiens français mettaient depuis longtemps sur leurs affiches, *en attendant la première représentation de Guillaume Tell*. Madame de V***, peu instruite de l'histoire, et n'ayant aucune notion sur les annales helvétiques, disait de bonne foi : « Il serait bien temps de nous donner enfin ce Guillaume un tel. »

Cette même madame de V*** étant un jour à un dîner, où se trouvaient un grand nombre de personnes distinguées par leur naissance et par leur esprit, s'adressa à un de ses voisins, pour qu'il lui servît d'un plat sur lequel était un foie de veau : Monsieur, lui dit-elle, ayez la complaisance de me donner un peu de ce *tartufe*. Le voisin paraissant embarrassé, elle lui indiqua le plat du doigt, en répétant *ce tartufe*. Cette dénomination nouvelle surprit tous les convives, et chacun en chercha inutile-

ment la cause; enfin, on découvrit que madame de V***, ayant entendu parler du Tartufe de Molière, et ne sachant ce que ce mot signifiait, avait pris un dictionnaire pour s'en éclaircir, et au lieu de lire au mot Tartufe, *faux dévot*, elle avait lu *foie de veau*.

Un bon père.

De ses trois fils ignorant le destin,
Un villageois, vieux, sans être plus sage,
Alla consulter un devin,
Lequel, après les mots d'usage
Dont on invoque le malin,
Lui dit : « L'aîné soutiendra sa famille ;
C'est un riche bénéficié.
Pour le cadet, sa figure gentille
De laquais l'a fait sous-fermier ;
Mais du dernier le sort est moins prospère,
Il est pendu ; c'est vous en dire assez
— Béni soit Dieu, s'écria le bon père ;
Enfin les voilà tous placés ! »

DE LA LOGE.

A Normand, Normand et demi.

Un particulier ayant demandé dans une auberge au garçon d'écurie de quel pays il était : « Je suis de Falaise, lui répondit celui-ci. — Et combien y a-t-il de temps que vous servez dans cette maison? — Seize ans, monsieur. — Comment, un garçon d'un pays où l'on est si adroit n'a pas encore amassé de quoi s'établir ! Cela me surprend. — Vous avez raison, monsieur, mais vous saurez que mon maître est de Vire.

Une lettre anglaise.

En 1773, un Anglais, frappé de la beauté, des talents et de la sagesse d'une actrice française, lui écrivit la lettre suivante : « Mademoiselle, on dit que vous êtes sage, et que vous avez formé la résolution de l'être toujours ; je vous exhorte à ne pas changer. Le contrat que je vous envoie vous assure cinquante guinées par mois tant

que cette fantaisie vous durera. Si par hasard elle venait à vous passer, je vous en donnerai cent, et vous demande la préférence.

Plainte légitime.

Un particulier, qui avait été obligé de recourir à une infinité de stratagèmes pour soutenir son crédit, reçut de plusieurs de ses créanciers des lettres d'avis par lesquelles ils le menaçaient de le poursuivre, s'il ne les payait pas : « Comment, s'écriait-il furieux, j'ai eu une peine du diable à emprunter de l'argent, et il faut encore que je sois tourmenté pour le rendre ! »

L'explication.

Le comte d'Alb....., officier des gardes du corps, désirant aller de Versailles à Paris, entendit, dans une société, le marquis de M..., qu'il ne connaissait pas, dire qu'il comptait faire ce petit voyage ce même jour. Il l'aborde, et avec cette gaieté des

bords de la Garonne, qu'il avait conservée autant que l'accent national : « Monsieur, lui dit-il, vous allez aujourd'hui à Paris, sans doute dans votre voiture? — Oui, monsieur ; pourrais-je vous être bon à quelque chose? — Vous me seriez bien plaisir si vous vouliez y mettre ma redingote. — Très-volontiers ; où voulez-vous que je la dépose, en arrivant? — Oh ! ne vous inquiétez pas de cela : je serai dedans. »

Un homme racontait devant lui une histoire fort invraisemblable ; le comte d'Alb..., souriait de manière à embarrasser le narrateur qui, avec un mouvement d'impatience, lui dit : « Quoi ! monsieur, vous ne croyez pas à mon histoire? — Oh ! pardonnez-moi, reprit le comte, mais je n'oserais pas la répéter à cause de mon accent. »

La fin des notaires.

Deux sous-officiers s'entretenaient l'autre jour dans un café et parlaient haut,

comme c'est l'habitude de quelques personnes qui ne craignent pas de mettre tout le monde dans leur confiance. L'un des deux annonçait l'intention de demander du service en Afrique. « Reste donc, disait l'autre, que veux-tu faire en Afrique ? — Crois-tu donc, répondit le premier, que je veuille mourir dans mon lit comme un notaire ? »

A moqueur moqueur et demi.

Dans les farces qu'il faisait, F... n'était pas toujours heureux. Il se présenta un jour à la barrière pour entrer à Paris, et dit au commis : « Je passe du vin sur moi, faites-moi donc payer. — Non, monsieur, répondit le commis, le vin en cruche ne paye pas. »

La pantoufle.

M. d'Argouge, évêque de Vannes, était allé voir madame la marquise Descartes dans son château près de la ville. Cette

dame était malade, mais elle voulut recevoir son prélat, le plus pieux et le plus distrait de tous les hommes. On donne un fauteuil à monseigneur, près du lit de la malade, il laisse tomber son bréviaire, qu'il croit ramasser en mettant une des mules de la marquise dans sa poche. Il rendit sa visite courte pour n'être pas incommodé. Avant de regagner son palais épiscopal, il va dire ses matines dans sa cathédrale. Il se sent tirer par la manche : c'était un laquais de madame Descartes qui lui rapportait son bréviaire, en lui disant qu'il a emporté une des pantoufles de sa maîtresse. Il se fouille, en doutant fort de ce dont on l'accuse. « Mon enfant, dit-il enfin, en montrant ce qu'on lui demandait : *voilà tout ce que j'ai de pantoufles sur moi.* »

L'égoïsme.

Le célèbre chancelier d'Angleterre François Bacon caractérisait d'une manière aussi ingénieuse qu'énergique certains

hommes connus par leur égoïsme : « Ce sont, disait-il, des gens qui mettraient le feu à une maison pour faire cuire un œuf. »

Le poison lent.

Un médecin disait à Fontenelle que le café était un poison lent. « Je le crois comme vous, mon cher docteur, répondit l'académicien, car il y a près de quatre-vingts ans que j'en prends tous les jours. »

L'œuf et la poule.

Une bonne femme pressée
De faire ses nécessités,
N'alla pas se cacher dans les lieux écartés,
Mais vilement s'était baissée,
En un endroit assez passant.
Par hasard un Gascon, homme riche et puissant,
Devant elle vint à paraître,
Mais comme en sa présence elle appréhendait d'être
En un état si peu décent,
Cette pudibonde femelle,
Se voulut relever quand il fut proche d'elle,

Mais il l'en empêche soudain,
En lui mettant la main
Sur le haut de la tête ;
Puis lui dit : « Ne bougez, car par la vertubleu,
J'aime, en un cas si malhonnête.
Bien mieux voir la poule que l'œuf. »

Une leçon d'amour maternel.

Madame de R. de P. avait un fils et une fille, et marquait autant de prédilection pour le premier que de sévérité et même de dureté pour l'autre, qui cependant intéressait tout le monde par ses grâces, son esprit et la naïveté de son âge. La mère étant enceinte pour la troisième fois, et parlant de son état devant plusieurs personnes, la charmante petite enfant, alors âgée au plus de cinq ans, se jette en ses bras, et l'embrassant tendrement : « Maman, je t'en prie, lui dit-elle, fais-moi un petit frère. — Et pourquoi préférez-vous un frère à une sœur ? — Maman, c'est que tu n'aimes pas les petites filles. » La mère, à ce mot qui fut pour elle une cruelle leçon, versa des larmes d'attendrissement, et ne

cessa depuis de prodiguer à sa fille les caresses qu'elle lui avait trop refusées dans son enfance.

Le pain tendre.

On distribuait le déjeuner dans un des collèges de Paris, et, par extraordinaire, le pain sortait du four. « Tiens, dit un écolier en mettant dans sa poche un énorme croûton, tiens, du pain tendre ; on n'en donne pas tous les jours ; ma foi, j'en garde pour demain. »

Les querelles de ménage.

Un bon curé avait coutume de dire, lorsqu'on lui faisait part de quelques querelles de ménage survenues dans sa paroisse : « Si ce sont de vieilles gens, j'irai les rapatrier, s'il est possible ; si ce sont des jeunes gens, ils n'ont pas besoin de mon ministère : cela se raccommode sur le chevet. »

Histoire de corps de garde.

Le prince Eugène se plaisait à écouter les conversations des soldats. Un soir il s'arrête près de la fenêtre du corps de garde des Tuileries et recueille le dialogue suivant : « Eh bien , le prince se marie. — Ah ! ah ! et qui donc épouse-t-il ? — Une princesse de Bavière. — Allons, en voilà une qui n'est pas malheureuse. — Oui, elle aura un bel homme. — C'est dommage qu'il n'ait plus de dents. — Bah ! est-ce qu'on a besoin de dents pour prendre une bavaroise ! »

La distinction théologique.

On fit, à Orléans, en 1823, une grande cérémonie pour la translation des restes du célèbre jurisconsulte Robert-Joseph Pothier dans une des chapelles de la cathédrale. C'était un jour de fête pour toute la ville. L'évêque d'alors, homme vénérable d'ailleurs, paraissait avoir quelques pré-

ventions contre la mémoire de l'illustre Orléanais , et sembla n'assister qu'à regret à la cérémonie. On assurait même qu'il s'était retiré avant d'avoir donné l'eau bénite, et l'on fit courir, dans l'église même, l'épigramme suivante faite sur-le-champ, et qui obtint du succès :

Quand Monseigneur, en fidèle jésuite,
Eut à Pothier refusé l'eau bénite,
L'abbé Coquet lui dit : Par la corbleu !...
Pourquoi venir, s'il était janséniste ?
— Distinguez bien, dit le fin moliniste,
Je suis venu, mais n'ai pas prié Dieu.

L'excès de sensibilité.

POÈME ROMANTIQUE.

L'oiseau des funestes présages
Troublait la nuit de ses clameurs ;
La lune au milieu des nuages,
Versait d'incertaines lueurs.
Délaissant un monde perfide,
Un troubadour, ami des champs,
Égarait en pensers touchants
Son âme de douleurs avide.
Il foulait, plein d'un saint effroi,

Une terre mal assurée.....
Minuit sonnait au vieux beffroi.
Non loin de l'enceinte sacrée
Ses pas sont bientôt arrêtés
Au pied d'une faible éminence....
Et là, ses esprits agités
En ces mots rompent le silence :

« Toi qu'un favorable destin
« A dérobé dès le matin
« Aux longues peines de la vie,
« O combien je te porte envie !
« Tu meurs au printemps de tes jours.
« Objet des regrets de ta mère
« Sans rien regretter sur la terre,
« Ni les décevantes amours,
« Ni la gloire plus mensongère.
« Heureux enfant ! repose en paix.
« Des dépouilles de la prairie
« Ta tombe un jour sera fleurie.
« Et moi, n'obtiendrai-je jamais
« Près du saule pâle et tranquille,
« Comme toi, mon dernier asile ?
« Comblé de tous les dons des cieux,
« Je vis sans plaisirs dans le monde ;
« Ma sensibilité profonde
« Est mon bien le plus précieux,
« Le seul ou je trouve des charmes..... »

A ces mots, de ses tristes yeux
S'écoulaient des torrents de larmes.
Bientôt sans force et sans couleur
Il tombe..... atteint par la douleur.
Peut-être y serait-il encore ;
Mais le matin dès que l'aurore
Eut ramené l'astre du jour,
Le jardinier du presbytère
Trouva sur ses pommes de terre
Le trop sensible troubadour (1).

M. VIOLLET LE DUC.

Un procès du maréchal de Richelieu.

Les ducs et pairs étaient assemblés en la grand'chambre pour l'examen de la plainte en subornation de témoins que la dame de Saint-Vincent avait portée contre le maréchal de Richelieu. Le vieux maréchal s'é-

(1) Cette charmante pièce, qui parut en 1818 ou 1819 pour la première fois, dans les *Lettres champenoises*, sera peut-être en quelque sorte une nouveauté pour son auteur, qui nous pardonnera sans doute de l'avoir tirée d'un injuste oubli.

cria, dans une confrontation avec cette dame : « Peut-on me soupçonner d'avoir donné quatre cent mille livres pour une telle figure ? — Eh ! monsieur, répondit madame de Saint-Vincent, ce n'est pas à cause de ma figure que vous avez donné cette somme, c'est à cause de la vôtre. »

La sottise question.

Un jeune Français demandait étourdi-ment au maréchal de Luxembourg comment il avait fait pour perdre telle bataille. « Je vous le dirai, répondit froidement le duc ; je croyais la gagner et je la perdis. » Puis, se retournant, il ajouta : « Qui est le sot qui me fait cette question ? »

La prise de Mâcon.

« Savez-vous, disait quelqu'un à Désaugiers, que les Autrichiens sont maîtres de Mâcon ? — Hélas ! oui, et cela devait être. — Pourquoi ? — Parce que l'ennemi a attaqué avec des pièces de vingt-quatre, et que

les habitants n'avaient que des pièces de vin pour se défendre. »

Histoire d'un mets de primeur.

Le maréchal de Saxe, voulant traiter son état-major à l'ouverture de la campagne, fit venir de Paris quelques litrons de petits pois qui lui revenaient à plus de 25 louis. Il défendit à son maître d'hôtel d'en rien dire. Il se faisait une fête de surprendre ses convives à l'aspect d'un plat aussi rare, tant à cause de la saison (au mois de mars) que pour le lieu et la circonstance. Au moment de l'entremets, il ne voit point paraître les pois tant attendus. Il fait appeler le maître d'hôtel. « Et les petits pois ? lui dit le prince à l'oreille. — Monseigneur... — Quoi ? Monseigneur ! — Il y en avait si peu quand ils ont été cuits, que le petit marmiton les a pris pour un reste et les a mangés. — Comment ! le malheureux ! qu'on me l'amène. » Le petit marmiton paraît plus mort que vif. « Et les petits pois, lui dit le général, les as-tu trouvés bons ?

— Oui, monseigneur. — A la bonne heure.
Qu'on lui fasse boire un coup. »

Les deux Cordeliers.

Deux cordeliers à pied, marchant par la campagne,
Trouvèrent en chemin, proche d'une montagne,
Trois gens de longue robe avecque leurs valets
Tous trois enfarinés montés sur des mulets,
Dont un railleur d'entre eux, voyant ces pauvres
pères,

Qui marchaient lentement, parlant de leurs affaires,
En riant dans sa barbe et d'un accent moqueur,
Pour les piquer au vif, leur dit : *Où vont ces ânes ?*
A quoi les cordeliers, plus fins que le railleur,
Relevant aussitôt ces paroles profanes,
Firent la révérence à ces trois Jodelets,
Et dirent humblement : *Ils vont sur des mulets.*

A. DU FOUR.

Építaphe de Louis XV.

Les emprunts furent plus multipliés que
jamais sous le règne de Louis XV. Au reste,
le mal d'emprunter fut moins grand que

celui de ne pas rendre. A sa mort, on lui fit cette épitaphe :

Ci-gît un roi d'emprunteuse mémoire,
Qui toujours prit et jamais ne rendit :
Seigneur, s'il est dans votre gloire,
Ce ne peut être qu'à crédit.

Comment on fait révoquer un testament.

Un neveu témoignait à une vieille tante des attentions sans nombre. Elle meurt. C'est l'usage du pays d'ouvrir, dans la chambre même où est le cercueil, le testament ; on lit celui de la tante. Le neveu, qui ne doutait pas d'être nommé légataire universel, se voit totalement déshérité. Saisi de fureur, il donne un coup de pied dans le cercueil, qui tombe et s'ouvre ; la morte revient à la vie. La secousse l'avait sans doute tirée d'un état léthargique. Elle apprend les détails et la cause de sa résurrection : « Allons, dit la bonne femme, n'examinons pas le motif ; j'ai une obligation essentielle à mon neveu, je l'en récom-

penserai. » Elle vécut encore quelques années, déchira son premier testament et en fit un nouveau en faveur de son sauveur involontaire.

Le tailleur consciencieux.

Se confessant de maint enfantillage,
Un vieux tailleur n'avait articulé
Aucun point grave. « Allons, allons, courage,
Dit le pater; pêcheur dissimulé
N'aura jamais le céleste héritage.
Dites le gros : par exemple, on sait bien
Dans votre état que le vol est d'usage;
Du drap d'autrui vous seul n'auriez-vous rien ?
— Mon père, non ; que le ciel me préserve
D'être à vos pieds chargé d'un poids si grand !
Lorsque je veux me confesser, j'observe
En bon chrétien de vendre auparavant
Ce que j'ai mis de morceaux en réserve.

Bravoure et sang-froid.

Girone était assiégée par les Français, en 1711. Le duc de Noailles, qui commandait l'armée, étant allé visiter une batterie,

un boulet de canon l'approcha de fort près. Il dit à Rigolo, qui commandait l'artillerie et qui était sourd : « Entendez-vous cette musique ? — Je ne prends jamais garde, répond Rigolo, à ceux qui viennent, je ne fais attention qu'à ceux qui s'en vont. »

La prière expéditive.

Un dévot, plein de soumission chrétienne et craignant de faire à Dieu quelque demande indiscrete, se contentait, tous les soirs et tous les matins, de réciter, pour unique prière, les vingt-cinq lettres de l'alphabet, puis il disait en terminant : « Les voilà toutes, ô mon Dieu, — arrangez-les comme il vous conviendra. »

Il n'y a pas de claqueurs à l'Odéon.

Sous la direction de M. Bernard, qui avait beaucoup couru le monde en qualité de directeur et de comédien, l'Odéon était devenu tout à fait un théâtre de province ; M. Bernard aimait à parler au public, et le

public le servait à souhait. Il le faisait venir à la rampe deux ou trois fois par soirée. Un soir, après avoir mis à la porte les claqueurs, au milieu d'une pièce, ils appellent : « Bernard ! Bernard ! » M. Bernard arrive ; il se plaint qu'il n'ait plus le moyen de vivre, qu'on veuille tuer son théâtre, il mettra la clef sous la porte. « Monsieur Bernard, réplique-t-on, nous ne voulons point de claqueurs. — Eh ! messieurs, il n'y en a pas. — Si ! si ! — Non, messieurs, non. — C'est un peu fort, nous venons de les mettre à la porte. — Donc il n'y en a pas, » répond le directeur ; et le public d'applaudir.

La grosse bêtise.

Un jour, à Bordeaux, l'acteur-auteur Honoré, encore existant, jouait un rôle à la place de M. Bernard-Léon. « Bernard-Léon ! Bernard-Léon ! crie-t-on en le voyant paraître. — Monsieur, répondit M. Honoré, mon camarade Léon est malade. — Qu'est-ce que ça nous fait ? nous voulons Bernard-

Léon, mort ou vif. — Oh ! monsieur, dit M. Honoré en s'approchant de la rampe et en regardant son interlocuteur, je suis payé pour dire des bêtises, mais jamais je n'en ai lâché une de cette force-là. » Les spectateurs rient, regardent l'interrupteur, le prennent et le mettent à la porte en le faisant passer par dessus les têtes.

Les conséquences de la guerre.

Quelqu'un ayant dit à une femme que le suif était augmenté à cause de la guerre : « Ah ! dit-elle, apparemment que les armées se sont battues à la chandelle. »

La main graissée.

Un juge, l'autre jour, parlant à sa Philis,
Se vantait en riant qu'il avait belle patte,
Qu'elle était aussi douce, aussi blanche qu'un lis,
Et qu'au reste elle était tout à fait délicate.
Mais Philis fort sincère et qui jamais ne flatte,
Lui dit en souriant, d'un accent plus qu'humain :
« Oui, monsieur, vous avez une très-belle main,
Je vois bien qu'elle est douce et délicate et blanche,

Mais je crois que cela ne provient point du vent,
Car puisque vous l'avez et si douce et si franche,
C'est un signe assuré qu'on la graisse souvent.

A. DU FOUR.

Sans gants.

Duclos était à se baigner dans la Seine : une jolie femme passe dans une voiture fort élégante. Le cocher n'aperçoit pas un trou près du rivage. Le carrosse culbute : voilà la dame étendue d'un côté dans la boue, et ses laquais de l'autre. Duclos sort de l'eau tout nu, et accourt à elle. « Madame, lui dit-il en lui donnant la main pour la relever, je vous demande pardon de n'avoir pas de gants. »

La nécessité de Dieu.

Le roi de Prusse Frédéric II était apôtre de l'athéisme, et s'en glorifiait un jour devant d'Arnaud-Baculard, dont le silence était très-significatif. « Comment, lui dit le monarque, vous tenez encore à ces vieil-

leries ? — Oui, sire, répondit l'homme de lettres ; j'ai besoin de croire qu'il est un être au-dessus des rois. »

La jambe de bois.

Un officier, fameux par ses exploits,
Portait, toujours bottée, une jambe de bois.
La bataille se livre et le gros canon gronde :
Le plus brutal boulet, en moins d'une seconde,
A la jambe de bois livre un soudain assaut ;
En l'air elle ne fit qu'un saut.
Quelqu'un criait à perdre haleine :
« Vite un opérateur. — Non, dit le capitaine,
C'est un menuisier qu'il me faut. »

La place de saint François.

Un cordelier, faisant le panégyrique de saint François, disait : « Où mettrons-nous ce saint, élevé au-dessus des anges, des archanges, des vertus?... » Un des auditeurs se leva et dit : « Mettez-le à ma place. » Et il s'en alla.

Bravo, bravi.

Madame de B... fut conduite l'autre jour au Théâtre Italien. L'Ambigu est bien mieux son fait ; mais comme elle est grande dame, à présent que son mari est pair de France, qu'elle est pairesse et qu'elle va à la Cour, elle se croit obligée d'aimer la musique. Après un morceau chanté par Tamburini, elle se mit à crier : « Bravi ! bravi ! — C'est bravo qu'il faut dire, observa la voisine. — Ma foi, tant pis, répondit-elle, je n'aime pas le veau. »

La défense légitime.

Un paysan ayant tué d'un coup de hallebarde un chien qui voulait le mordre, fut cité devant le juge, qui lui demanda pourquoi il n'avait pas opposé le manche de la hallebarde. Je l'aurais fait, répondit le paysan, s'il eût voulu me mordre de la queue et non pas des dents. »

L'étranger bien accueilli.

Un homme d'esprit qui ne haïssait pas la bonne chère, disait un jour : « De tous les étrangers qui sont venus s'établir en France, à diverses époques, celui qui a fait le plus de bien à la France est le *Poulet-d'Inde*, sans contredit. En faveur de ses principales vertus, je lui pardonne sa sottise et sa vanité. »

Le portrait.

Il prit fantaisie à un jeune homme fort simple de faire faire son portrait ; mais craignant que les parents de la jeune personne à qui il le destinait ne lui défendissent leur maison, s'ils trouvaient par hasard ce portrait dans la main de leur fille, il dit au peintre : « Monsieur, faites mon portrait, comme je vous l'ai demandé ; mais faites-le de manière qu'on ne puisse me reconnaître. »

Les zéphyrs.

Les zéphyrs, qui sont si agréables sur la terre, causent quelquefois sur mer des ravages épouvantables. Le grand Duquesne demandait un jour à un officier de vaisseau où étaient les vents. « Tout est calme, lui répondit l'officier; il n'y a que les zéphyrs qui se jouent légèrement sur les flots. — Les zéphyrs, monsieur? reprit brusquement Duquesne; apprenez que les zéphyrs sont des j... f..... sur mer. »

Les avantages d'une bonne éducation.

On a pu lire dans les *Petites-Affiches* la demande suivante : « Une jeune personne ayant reçu une bonne éducation, sachant lire, écrire, la géographie, l'histoire, la musique, la danse, les premiers éléments des mathématiques, désirerait entrer dans une maison comme il faut pour faire la cuisine et repasser. »

L'excuse.

Dans une Officialité,
Ces jours passés, une soubrette
Passablement belle et bien faite
Et d'une robuste santé,
Avec la bienséance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux médecin l'avait prise par force,
Qu'il fallait ou le pendre, ou qu'il fût son mari.
« Hé comment, dit le juge, a-t-il pu vous y prendre,
Vous êtes vigoureuse, il fallait vous défendre,
L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri.
— J'ai, monsieur, lui répondit-elle,
De la force quand je querelle,
Mais je n'en ai point quand je ris.

BOURSAULT.

L'homme discret.

M. de M.... avait pris à son service un valet qui ne faisait que de sortir de son village. Le jour même de son arrivée, il demanda à son maître la permission d'aller se faire couper les cheveux. « Tu iras ce soir, lui dit M. de M... » Le soir, en effet, et dans

le moment même où son maître avait nombreuse compagnie dans son salon, il s'approcha de lui et lui dit à mi-voix, mais de manière à être parfaitement entendu de tout le monde : « Permettez-vous, monsieur, que j'aie maintenant me faire couper ce que vous savez ? »

Le songe.

Ce fut peu de jours avant sa mort que le poète Patrix composa la pièce qui suit :

Je rêvais cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux l'on m'avait inhumé.
Moi, ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
« Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin, répondit-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même !
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien. »

Charlatanisme.

La foule s'arrêtait l'autre jour devant la

boutique d'un industriel de la rue Saint-Honoré; il avait écrit sur ses vitres : « On est prié de ne pas confondre ce magasin avec celui d'un *autre* charlatan qui est venu s'établir en face. »

Fox et les Juifs.

Fox avait emprunté à différents juifs des sommes considérables, et il comptait sur la succession d'un de ses oncles pour acquitter ses dettes. Cet oncle se maria et eut un fils. Lorsque Fox en fut instruit, il dit : « C'est le Messie que cet enfant, il vient au monde pour la ruine des Juifs. »

Le duc de Brissac.

Le duc de Brissac, étant lieutenant général, fut chargé d'attaquer, avec une division de cavalerie, un corps ennemi considérable en présence duquel il se trouvait. Ne se sentant pas les moyens de prendre de ces mesures qui assurent la victoire ou qui favorisent une retraite honorable, il se

contenta de crier d'une voix de stentor à sa troupe : « Marche à moi la droite , marche à moi la gauche , marche à moi le centre ; j... f..... qui ne me suit pas ! » Il part au grand galop : toute sa division le suit , et il culbute l'ennemi.

La précieuse.

« Quelle impertinence ! s'écriait une précieuse en entendant ces mots : *cul d'artichaut*, *cul-de-sac* ; quelle idée sale ils présentent ! — Madame , dans la conversation ordinaire , il vous serait difficile d'éviter l'expression qui vous blesse. — Je défie bien , monsieur , que vous m'en citiez des exemples. — Mais comment dites-vous quand il s'agit d'un écu ? — Trois livres , ou soixante sols. — Comment appelez-vous le vêtement dans lequel les hommes passent leurs cuisses , et qui monte jusqu'aux reins ? — Un haut-de-chausses. — Mais enfin , madame , comment nommez-vous la lettre de l'alphabet qui suit le p ? — Oh ! monsieur , je ne m'attendais pas que

vous me feriez l'affront de me remettre à l'*a-b-c*. »

Une vraie naïveté.

Deux enfants contemplaient un tableau représentant Adam et Ève dans le costume des premiers jours de la création. « Lequel des deux est le mari ? dit la petite fille à son frère. — Comment, dit celui-ci, veux-tu que je le devine ? Ils ne sont pas habillés. »

L'avarice du duc de Marlborough.

On a dit qu'il y avait d'illustres scélérats, mais qu'il n'y avait pas d'illustres avares. Cette opinion de madame de Lambert est bien contredite par l'exemple du célèbre duc de Marlborough. Cet homme, avide de gloire, était encore plus avide de richesses ; et pour satisfaire ce honteux besoin, il n'y avait pour lui aucun moyen de honteux. Un homme qui désirait obtenir une place lucrative, alla le prier de la demander pour

lui. « Si je l'obtiens, dit-il, j'ai mille guinées dont milord pourra disposer à sa volonté, et je lui donne ma parole de n'en parler à personne. — Donne-m'en deux mille, répondit le duc, et va le dire, si tu veux, à tout le monde. »

Deux gasconnades.

Un Gascon se vantait d'être descendu d'une maison si ancienne qu'il payait encore, disait-il, la rente d'une somme que ses aïeux avaient empruntée pour aller à Bethléem adorer l'enfant Jésus dans son étable.

« Si tous ceux que j'ai tués à l'armée, disait un autre Gascon, se trouvaient réunis en un seul tas dans un vallon de nos Pyrénées, on passerait de plain-pied d'une montagne à l'autre. »

Galanterie de M. de Bièvre.

Le marquis de Bièvre aperçut un jour dans une voiture trois dames de sa con-

naissance. Il alla les saluer, et l'une d'elles l'invita à monter. « Pierre, dit-elle à son cocher, ouvrez la portière à M. le marquis. — Comment, mesdames, repartit de Bièvre, votre cocher se nomme Pierre ! son parrain s'est trompé, bien sûr ; il voulait le nommer Bénédicté. » Les dames ne comprenant pas, le marquis leur dit galamment : « Le *Benedicite* ne précède-t-il pas les Grâces ? »

Calembour d'Odry.

« Quelle est, demandait-on à Odry, la boisson qui convient le mieux au soldat ? est-ce l'eau ou le vin ? — Non, répondit-il, c'est la bière de Mars. »

Annonces anglaises.

— Un jeune homme qui a des espérances considérables et qui *professe les principes évangéliques*, désire rencontrer une jeune demoiselle douée d'un physique agréable et d'une fortune convenable. Ce jeune homme a cinq pieds sept pouces, et, s'il

ne se trompe, ses autres qualités sont à la hauteur de celles-ci.

— On demande un commissionnaire portant aisément 200 livres et *marchant avec la crainte de Dieu* devant les yeux.

— Sirop éthérealisant. Il donne en moins de quinze jours la taille d'une sylphide.

— Unedame porte en faveur de l'*Elixir balsamique de Congrès* le témoignage suivant :

« Mariée depuis peu de jours, j'avais la douleur de ne pouvoir m'étendre de mon long dans le lit, ni reposer ma tête sur le même oreiller que mon mari ; il me fallait rester assise soutenue par des traversins, *ce qui était extrêmement désagréable dans ma nouvelle condition.* » — Après avoir bu un litre de l'élixir, la dame put se coucher tout de son long et reposer sa tête sur le même oreiller que son mari. C'est le mari qui l'atteste.

Un pétitionnaire sous l'Empire.

Les deux pièces suivantes nous sont

communiquées par une personne qui les tient d'un ancien secrétaire particulier de M. le comte *Daru*, qui l'autorisa à en prendre copie. L'épître en vers, mise sous les yeux de l'empereur, l'amusa beaucoup à cause des phrases originales qu'elle renferme. L'auteur fut sur-le-champ nommé concierge du palais du roi de Rome.

Paris, le 1811.

Le Receveur de l'octroi de la barrière de Passy, à Monsieur le comte DARU, intendant de la maison de l'Empereur.

MONSIEUR LE COMTE,

J'avais pour Mécène un grand seigneur obligeant et humain ; je désirais qu'il transmitt directement à Sa Majesté la petite épître ci-jointe ; il vient de m'écrire que n'étant pas de service, et n'ayant point d'occasion d'aller à la cour, il l'avait tout simplement fait porter au bureau de l'Empereur ; c'est me dire qu'il s'est chargé des

frais de son enterrement, car ensevelie dans un carton comme beaucoup d'autres avortons de son espèce, je présume qu'elle y dort en paix pour l'éternité.

Je sais me rendre justice : il n'en est pas, Monsieur le comte, de mes enfants en littérature, comme des vôtres qui portent avec eux le cachet de l'immortalité ; mais on tient aux siens, quelque disgraciés qu'ils soient de la nature, et il n'y a pas, comme l'assure le bon La Fontaine, jusqu'au hibou qui ne dise : *mes petits sont mignons*. Je ne tiens pas tout à fait le même langage : cependant, quand je perds les miens, leur décès me chagrine. Je regrette particulièrement celui-ci ; il me semblait avoir un air de naïveté capable d'intéresser en sa faveur et de m'être utile à moi-même, s'il avait été vu du souverain. Pour vous mettre à portée d'en juger, je vous envoie son portrait. Au surplus, puisque les destins lui sont contraires, je l'abandonne à son malheureux sort, et renonçant aux mois, je vous prierai de vouloir bien vous intéresser à la chose ; elle est

toute simple et fait partie de vos attributions.

Je suis propriétaire d'une vaste maison sur le quai de Billy, n. 62; les entrepreneurs du palais du roi de Rome ont prononcé sa sentence, ils l'ont marquée de la pierre noire : ceux qui l'habitent en sont instruits et s'empressent de la quitter, autant par respect que par prudence. Il en résulte que pour peu que cette émigration continue, il ne restera pour habitants que quelques terrassiers du pont d'Iéna et les hirondelles. Vous concevez, Monsieur le comte, qu'avec de tels locataires, il est difficile à un bourgeois d'acquitter ses charges.

Pour éviter donc que ma ruine précède celle de ma maison, j'ose proposer à Sa Majesté deux moyens : le premier serait de l'utiliser pour son service, en m'assurant son loyer d'après l'estimation qui en serait faite, et ce jusqu'au jour de mon décès qui ne peut tarder : le dernier serait d'en accélérer l'acquisition, de me la payer en monarque juste et libéral, comme l'est

le nôtre, en ordonnant que le remboursement s'en fasse le plus promptement possible, attendu que j'ai des créanciers sur les bras et des cautionnements à relater.

Si vous croyez, Monsieur le comte, que l'un ou l'autre de ces moyens mérite une adoption, vous m'obligerez beaucoup de la solliciter. C'est une bonne action que vous ajouterez à beaucoup d'autres. Dieu et moi vous en saurons gré ; il se chargera de la récompense, et moi de la reconnaissance qui sera également éternelle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Le Receveur de l'octroi à la barrière de
Passy à Sa Majesté l'Empereur et Roi.*

Sire, au pied du Capitole
Qui va couronner Chaillot,
En faisant face à l'École
Qui doit réunir bientôt,
A l'aide d'un pont nouveau,
De la vertu militaire
Et les enfants et le père,
Et le trône et le berceau ;

Je possède un ermitage
Occupé par l'indigent,
Qui prudemment déménage,
Et ce, depuis qu'il apprend
Que NAPOLEON-LE-GRAND,
Qu'on appelle aussi le Juste,
Destine ce bâtiment
A servir incessamment
De rampe au palais d'Auguste ;
Pour ma chétive maison
C'est beaucoup d'honneur, sans doute,
Que de lui frayer sa route
Et de baisser pavillon ;
D'ailleurs elle est de nature
A faire pauvre figure
Près d'un chef-d'œuvre de l'art.
Mais s'il le voulait, CÉSAR
Me rendrait un grand service ;
Ce serait de l'employer,
Pour m'éviter préjudice,
En m'assurant son loyer
Jusqu'à ce que l'ouvrier
Sans pitié la démolisse.
Ou bien que s'il lui plaisait
D'en accélérer l'emplette
(Ce qui mieux me conviendrait),
D'ordonner qu'en l'estimant,
Son architecte me traite

Un peu favorablement,
Aussi que son intendant
Me la rembourse comptant ;
Car pour garantir mes dettes,
De même que mes recettes,
Il me faudra déplacer.
On prétend qu'au roi de Rome
J'aurais bien dû m'adresser ;
Mais, Sire, à vous c'est tout comme :
Je suis sûr qu'en pareil cas
Il ne vous dédira pas.
Déjà, pour la bienfaisance,
Il a votre ressemblance,
Et dans l'art de rendre heureux,
Il ne lui faut pour modèle
Ni Titus, ni Marc-Aurèle ;
Le meilleur est sous ses yeux.
Je crois donc tout me promettre
Si Sa Majesté veut mettre
En marge de cet écrit :
Soit fait ainsi qu'il est dit.
Sans sollicitude aucune
Pour ma petite fortune
Qu'elle aura su conserver,
Quand l'âge, épuisant mon être,
Me ravira l'honneur d'être
Son plus fidèle portier,
J'irai dans quelque province,

Reconnaissant de ses biens,
Bénir les jours de mon Prince
Jusques à la fin des miens.

Vérité incontestable.

Un homme se trouvant à Saint-Cloud, disait : « Ma foi, j'ai vu tous les villages des environs de Paris, mais je ne trouve rien au monde d'attachant comme Saint-Cloud » (cinq c'ous).

Le pater de Racan.

Racan étant allé aux Chartreux pour voir un des religieux, on ne voulut pas lui permettre de parler qu'il n'eût dit préalablement un *Pater*. Cela fait, le chartreux qu'il demandait vint et s'excusa de ne pouvoir l'entretenir. « Au moins, lui dit Racan, faites-moi rendre mon *Pater*. »

Quelques bêtises.

Quelque temps après que l'on eut remplacé par le mètre l'ancienne aune, un

marchand de la rue Saint-Denis refusa d'aller au Théâtre-Français un jour que l'on jouait *la Métromanie*, parce que, disait-il, il n'aimait pas les pièces de circonstance.

— Un voyageur, prêt à partir, disait « qu'il avait pris ses précautions, et que, comme en route on pouvait être attaqué subitement, il avait mis une paire de pistolets au fond de sa malle. »

— Une vieille femme, rencontrant une paysanne qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, lui dit : « Ah ! mon Dieu ! ma pauvre fille, est-ce ben toi ou ta sœur qu'est morte ? — C'est ma sœur qu'est morte, reprit la jeune fille, mais c'est moi qu'a été la plus malade. »

— Jean Pacot se présente à son capitaine, et lui dit qu'il a tué un Bédouin. « Même, ajoute-t-il, que voilà son bras que je lui ai coupé. — Cela est bien, Pacot; mais pourquoi ne lui as-tu pas coupé la tête ? — Vous avez raison, mon capitaine; j'aurais peut-être dû lui couper la tête... mais, c'est qu'il ne l'avait plus. »

— « A moi, à moi, mon capitaine, s'écriait un soldat, à moi ! je tiens un prisonnier. — Eh bien, lui dit le capitaine, amène-le. — Je ne demande pas mieux ; mais il ne veut pas me laisser aller. »

Arlequin et le plat d'or.

Dominique, cet aimable et spirituel Arlequin, qui obtint de si brillants succès sous le règne de Louis XIV, se trouvant un soir au souper du roi, semblait regarder avec un intérêt tout particulier un plat de perdrix qui se trouvait sur la table. Ce prince, qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservait : « Que l'on donne ce plat à Dominique. — Quoi, Sire, et les perdrix aussi ? » Le roi, qui entra dans la pensée de Dominique, reprit : « Et les perdrix aussi. » Ainsi Dominique, par cette demande adroite, eut, avec les perdrix, le plat qui était d'or.

La censure bavaroise.

La censure littéraire était exercée, il y a

quelques années, à Munich, avec un scrupule et une rigueur qui allaient souvent jusqu'au ridicule. Les livres envoyés de France particulièrement, étaient l'objet d'un sévère examen. Or, il arriva qu'un libraire du pays, qui connaissait le goût prononcé de ses compatriotes pour la bonne chère, fit venir de Paris un grand nombre d'exemplaires de la *Cuisinière bourgeoise*, bien assuré d'avance d'en avoir le débit. Mais le livre ayant, comme tous les autres, été soumis à l'examen de messieurs les censeurs, et l'un d'eux ayant trouvé dans la table, l'indication suivante : *Manière d'apprêter les carpes en gras*, on s'effraya de la tendance irréligieuse d'un livre qui renfermait une telle recette, et il fut décidé que la distribution n'en serait pas autorisée.

Les enseignes.

—On a remarqué dans Paris une enseigne ainsi conçue : *T..., culottier de la reine.*

—On lisait sur une autre, en 1811 : *B..., chirurgien accoucheur de la grande armée.*

— Et sur une autre, rue Dauphine : *Grégoire, tailleur d'hommes.*

— Dans la rue Chartière, près du Collège de France, on lisait sur la porte d'une maîtresse d'école qui venait de déménager : *Madame Prudent est maintenant enceinte du Panthéon.*

Un bon tour de Mazarin.

On avait écrit des livres horribles contre le cardinal Mazarin. Il feignit d'en être très-irrité, et fit rechercher tous les exemplaires comme pour les détruire. Quand il les eut tous rassemblés il les fit vendre en secret, et en tira 10,000 écus.

L'effet du vin.

Arlequin disait un jour : « On m'a toujours dit qu'un verre de vin soutenait l'homme ; en voilà plus de quarante que je bois, et je ne peux pas encore me tenir sur mes jambes. »

Un homme qui a voyagé.

Un seigneur de la cour cherchait, pour ses deux fils, un homme instruit, de bonnes mœurs et qui eût voyagé. Parmi la foule des concurrents, se présente un particulier en perruque, qui salue très-gravement. « Avez-vous voyagé? lui dit-on. — Oui, monsieur le duc. — Et dans quelles contrées du monde? — Monsieur le duc, j'ai été à Beauvais. »

Ne nous pressons pas.

Certain Normand qu'on menait pendre
Devers la place où la hart l'attendait,
Très-lentement s'acheminait,
Et n'avait pas de courage à revendre.

Celui qui le conduit au trait
De loin lui montre le gibet,
Et de hâter le pas l'excite :

• Mon bon monsieur, repart-il, non ferai ;
Pour le plaisir que j'y prendrai,
J'y serai toujours assez vite. »

L'impénitence.

La comtesse d'A..., fort aimée du prince de Conti, eut une maladie fort grave, pendant laquelle son état ne permettait pas qu'on reçût personne dans sa chambre. Son confesseur, qui seul avait le droit d'y entrer avec les gens de service, lui représenta que, dans la situation où elle était, elle devait renoncer, tant pour elle-même que pour l'édification publique, à toutes les illusions, à toutes les vaines affections de ce monde, et par conséquent fermer sa porte au prince, qui était jour et nuit dans son antichambre pour demander de ses nouvelles. « Ah ! mon père, répondit-elle avec naïveté, que vous me rendez heureuse ! je craignais bien d'en être oubliée. »

La gravité.

La Rochefoucault a défini la gravité « un mystère de corps inventé pour dissimuler les défauts de l'esprit. » Confucius, le phi-

losophe chinois, l'envisage sous un autre point de vue. « La gravité, dit-il, n'est que l'écorce de la sagesse, mais elle la conserve. »

Heureuse ignorance.

On vantait à un paysan du Saint-Gothard les richesses du roi de France : « Je parie, dit-il, qu'il n'a pas d'aussi belles vaches que les miennes. »

Un valet très-réservé.

Le domestique d'une maison où allait quelquefois Prévillle le priait depuis longtemps de lui procurer un billet de comédie. Prévillle enfin lui en donna. Quelques jours après, cet acteur célèbre étant revenu dans la maison, demanda au domestique s'il avait été content. Celui-ci répond qu'il avait trouvé la salle fort belle, ainsi que les décorations ; que, quant à ces messieurs et ces dames, ils étaient habillés superbement. « Mais comment avez-vous trouvé ce

que disaient les acteurs ? — Oh ! ma foi, ils parlaient de leurs affaires. Vous sentez que, moi, cela ne me regardait pas. »

L'épitaphe précise.

Un maire, bienfaiteur de sa commune mourut dans un voyage qu'il fit à Paris ; ses administrés lui élevèrent un tombeau sur lequel ils firent graver en grosses lettres : « Ci-git M. B** , enterré à Paris. »

L'ingénue.

M. de Cypierre, fils de l'intendant d'Orléans, devait épouser mademoiselle de L** , âgée de douze à treize ans. Quand on eut fait part à la jeune personne de la décision de ses parents, elle alla bien vite raconter cette nouvelle à ses petites compagnes, et confondant tout ce qui lui avait été dit, elle assurait qu'elle épouserait M. d'Orléans, intendant de Cythère. Immédiatement après la cérémonie, elle ne trouva point étonnant qu'on la fît rentrer au couvent, ainsi que

les parents en étaient convenus, jusqu'à ce qu'elle fût nubile ; mais en faisant ses adieux à son mari qui l'avait accompagnée : « Monsieur, lui dit-elle, vous n'oublierez pas de me faire sortir pour mes couches. »

La franchise.

Un jeune homme rendait des visites très-fréquentes à une demoiselle. La mère de cette jeune personne, qui craignait que l'on n'en médit, demanda un jour à l' amoureux sur quel pied il venait : « Est-ce pour le mariage ou pour autrement ? — C'est pour autrement, » répondit naïvement le jeune homme.

Le froid aux pieds.

Un conscrit écrivait à son frère une lettre dans laquelle il ne cherchait pas à plaisanter, et que, pourtant, il terminait ainsi : « Je ne t'en dis pas plus long, car j'ai si grand froid aux pieds que je ne puis tenir ma plume. »

La bonne réplique.

La jolie comtesse de... entre un jour dans un appartement, parée avec toute la coquetterie dont elle est capable. Madame de..., parce qu'elle est laide et sage, croit pouvoir lui donner une leçon et lui dit : « Comme vous voilà mise, comtesse ! vous avez l'air d'une fille ! — Madame, lui répond la charmante comtesse, ne l'a pas qui veut. »

L'attelage complet.

Deux coursiers de belle encolure,

Au moindre signe bondissant,
Embellissaient encor la superbe voiture
D'un maltôtier fort brusque et de plus arrogant.

Vous pensez bien que le fourrage

Ne manquait pas à nos chevaux.

Par trop manger l'un meurt, malgré deux maréchaux
Bien rentés, et partant ayant cœur à l'ouvrage.

On fit vingt consultations,

Mais l'animal paya tribut à la nature ;

Si voyez qu'on peut bien se passer de fourrure
Pour guérir promptement les indigestions.

Le maître, au désespoir de si triste aventure,
Chez tous les maquignons renommés dans Paris
Envoya son cocher pour, n'importe à quel prix,
Avoir seconde bête au défunt comparable
Au retour du valet, le maltôtier lui dit :

« As-tu ce qu'il me faut ? » Celui-ci répondit :

« Oui-da, car j'ai, monsieur, trouvé votre
semblable. »

La vanité.

Ninon de L'Enclos, qui avait beaucoup d'esprit et encore plus de bon sens, ce qui vaut mieux, avait coutume de dire : « Les Grands seigneurs se glorifient du mérite de leurs ancêtres, parce qu'ils n'en ont pas d'autre ; les Beaux esprits se glorifient de leur propre mérite, parce qu'ils le croient unique ; les gens de bon sens ne se glorifient de rien. »

L'enfant prévoyant.

Un enfant s'était obstiné toute la matinée à ne pas vouloir dire *a*, la première lettre de son alphabet, et on l'avait fouetté pour

son obstination. M. J... le trouve tout en pleurs, et on lui en dit la cause ; il appelle l'enfant, le prend sur ses genoux et lui dit : « Mon petit ami, pourquoi n'avez-vous pas voulu dire *a* ? Cela n'est pas bien difficile. » L'enfant pleure et ne répond rien. On insiste : même silence ; on le presse tant qu'il répond enfin d'un ton chagrin : « C'est que je n'aurais pas plutôt dit *a* qu'on me ferait dire *b*. »

La raison.

Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Prométhée,
Cette étincelle si vantée,
Chacun le sait, ne fut que la raison.
Quelquefois elle nous éclaire,
Mais trop souvent nous laisse faire
Bien des choses hors de saison :
Bien volé ne profite guère.

La parfaite ressemblance.

Deux frères qui logeaient ensemble se ressemblaient parfaitement et portaient le même nom. Un homme demande à parler

à l'un d'eux. « Lequel ? dit le portier. — Celui qui est conseiller. — Ils le sont tous deux. — Celui qui est un peu louche. — Ils le sont tous deux. — Celui qui est marié. — Ils le sont tous deux. — Celui qui a une jolie femme. — Ils en ont tous deux. — Eh bien ! c'est donc celui qui est c... — Ma foi, monsieur, je crois qu'ils le sont tous deux. — Oh ! parbleu, voilà deux hommes qui se ressemblent trop pour qu'on les distingue. »

Calembour.

Quelqu'un disait à un berger : « Ne faites jamais tondre vos moutons. — Pourquoi donc ? — Cela les rend poussifs. — Poussifs ? — Certainement, puisqu'ils ont perdu l'haleine (la laine). »

Le P. Coton.

Henri IV disait un jour au P. Coton, son confesseur : « Mon Père, révéleriez-vous la confession d'un homme qui vous aurait

fait connaître la résolution de m'assassiner ?
— Non, sire, répondit le vertueux ecclésiastique; mais je courrais me mettre entre vous et lui.» Une pareille réponse porte avec elle son commentaire et son éloge.

Economie et bienfaisance.

On faisait à Londres une collecte pour la construction de l'hôpital de Bedlam. Les commissaires chargés de la quête arrivent à une petite maison dont le vestibule était ouvert, et de ce vestibule, ils entendent un vieux garçon, maître de la maison, querellant sa servante de ce qu'ayant employé une allumette, elle l'avait étourdiment jetée au feu, sans faire attention que cette allumette pouvait encore servir par son autre bout. Après s'être amusés du sujet de la querelle et de la véhémence des reproches, les commissaires frappent et se présentent au vieux célibataire qui, instruit de l'objet de leur mission, leur remet 400 guinées. Les commissaires, étonnés de cette générosité, lui témoignent leur surprise. « Vous vous

étonnez de bien peu de chose, leur répond le vieux garçon. J'ai ma manière de ménager et de dépenser. L'une fournit à l'autre, et toutes deux font mon bonheur. Au reste, en fait de bienfaisance, attendez tout de ceux qui savent compter avec eux-mêmes.»

Le sourd volontaire.

Le maréchal de Richelieu, étant à la tête du tribunal des maréchaux de France, crut devoir réprimander un ancien militaire qui s'était mis dans le cas d'essuyer quelques reproches. Il le mande chez lui, lui parle avec beaucoup de sévérité. L'officier répond de temps en temps par des révérences respectueuses et un léger sourire, qui, irritant le maréchal, l'engage à tenir les propos les plus amers, accompagnés de dures menaces. Enfin, l'officier profitant d'un moment de silence : « Je suis bien fâché, dit-il, de n'avoir pu entendre toutes les choses obligeantes que M. le maréchal a bien voulu me dire ; mais je suis un peu

sourd. » Le maréchal, qui l'était en effet lui-même autant que l'officier affectait probablement de l'être, s'étant fait répéter ce qu'il disait, fut confondu d'avoir employé autant de paroles inutilement.

La réserve dans l'opinion.

L'abbé de Saint-Pierre disait qu'il ne faut jamais prétendre avoir raison, mais dire : « Je suis de cette opinion quant à présent. »

La véritable éducation.

On demandait à Agésilas ce qu'il voudrait qu'on apprit aux enfants : « Je voudrais, répondit-il, qu'on leur apprit ce qu'ils devront faire étant hommes. »

Le remède salulaire.

Un médecin ayant écrit une ordonnance, la donna au malade en disant : « Voilà ce que vous avalerez demain matin. » Celui-ci qui aimait à rire prit la phrase du médecin

au pied de la lettre, avala l'ordonnance, et guérit.

Le figurant difficile.

Un auteur bien connu pour ne faire ses pièces qu'aux répétitions impatientait tous les acteurs par les nombreux et perpétuels changements qu'il faisait subir à un ouvrage qu'on étudiait. Le premier rôle, surtout, se montrait fort irrité; à la répétition générale, un comparse, chargé d'apporter une lettre, disait trop vite quelques mots qu'il avait à prononcer : « Allez plus lentement, lui cria l'auteur; prenez un temps, il y a un point et virgule. — Non, monsieur, répondit le figurant, il n'y a qu'une virgule.—Eh bien ! reprit l'auteur en riant, mettez un point et virgule. — Ma foi, monsieur, s'écria le pauvre diable, si vous faites toujours des changements, je ne serai jamais prêt pour demain. »

Le pouvoir des femmes.

Une femme, disait Fontenelle, gouver-

nera toujours à sa fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour.

L'heureuse prévision.

M. d'A..., procureur général au parlement de***, jouissait dans sa province de toute la considération que méritaient son exactitude et son intégrité dans les fonctions de son ministère; mais il était d'une ignorance absolue sur tout ce qui ne concernait pas son état, et faisait souvent des bévues très-risibles. On prétend qu'il écrivait à son fils : « Je viens de faire l'acquisition d'une très-belle terre, bien bâtie, avec une chapelle, dans laquelle est un superbe tombeau, où nous voulons, ta mère et moi, être enterrés, si Dieu nous prête vie. »

La frayeur du mari.

Deux fermiers conversant sur les belles apparences de la saison, l'un dit : « Si ces

pluies chaudes continuent seulement quinze jours, tout va sortir de terre. — Ah ! bon Dieu, que me dites-vous là ! reprit l'autre ; moi qui ai deux femmes dans le cimetière ! »

Un rébus politique.

Quelque temps avant le 18 brumaire, on trouva un matin sur la porte du Luxembourg, siège du Directoire, un magnifique soleil peint et portant au milieu ces mots : *La République*. On fut quelque temps à deviner que ce rébus devait s'expliquer ainsi : *La République est dans le plus grand des astres* (désastre), ce qui était vrai.

La lecture de la comédie des Philosophes.

On lisait, dans une maison particulière, la comédie des *Philosophes*. Quand on en fut à l'endroit où Cidalise avoue à sa fille qu'elle ne l'aime pas précisément parce

qu'elle est sa fille, mais qu'elle l'aime en qualité d'être , à ce mot d'être, un des auditeurs partit d'un éclat de rire, et ne cessa de crier pendant très-longtemps : « Ah ! cela n'est pas mal ! voilà qui est bon ! » etc., et il riait de plus en plus. Le lecteur impatienté lui dit : « Voilà qui est bien, vous avez senti le trait lâché contre les mères dénaturées, mais vous avez ri suffisamment. — Non, parbleu, continua le rieur, je ne puis trop rire d'une mère qui prend sa fille pour un arbre (hêtre). » Alors tout le monde éclata de rire, et le sot, ne se doutant pas que c'était de lui, crut au contraire avoir fait remarquer une sottise qu'on n'avait pas aperçue.

Le plus difficile des calembours.

Deux individus, grands faiseurs de calembours, dinaient ensemble, il y a quinze jours, chez un restaurateur du Palais-Royal. A la fin du repas l'un d'eux dit à l'autre : « Je te parie que je fais un calembour sur le premier mot que tu diras en sortant de

table. — Je parie que non. — Je parie que si. — Le prix du dîner ? — Va pour le dîner. » Le calembouriste attend de pied ferme. L'autre cherche le mot le plus difficile, et, enfin s'approchant de la fenêtre, il dit : « Il pleut. — Eh bien, *chicot*. — J'ai perdu. » Une troisième personne, témoin de cette scène, ne put comprendre le jeu de mots qu'après avoir cherché dans son dictionnaire ; elle y trouva la définition du mot *chicot*, reste de dent. « Ah ! dit-elle, il pleut, reste dedans. Voilà des gaillards bien spirituels. »

Un calembour bien placé.

A la fin de la campagne de 1761, où MM. les comtes de Fougères et de la Luzerne, lieutenants généraux, commandaient la maison du roi à l'armée, un garde-du-corps, que des affaires instantes rappelaient dans sa province, vint leur présenter sa démission, et les prier de lui accorder son congé et ses certificats de service. « Quoi ! monsieur, lui dirent ces deux généraux,

qui, se trouvant en gaieté, crurent pouvoir le plaisanter sans cérémonie, vous quittez le service du roi pour aller planter vos choux! — Oui, Messieurs, répondit froidement l'honnête militaire, je vais bêcher mon jardin, et je le cultiverai de manière à ce qu'il n'y vienne ni luzerne ni fougère.»

Naïvetés.

Un capucin disait que Dieu avait bien fait de mettre la mort à la fin de la vie, parce qu'on avait ainsi le temps de s'y préparer. — Un jésuite disait qu'il faut admirer la Providence qui a pris soin de faire passer les grandes rivières auprès des grandes villes.

La confiance.

A l'époque du mariage de M. le comte d'Artois, d'après le désir manifesté par ce prince, la ville de Paris consentit à destiner plus utilement au mariage d'un certain nombre de filles, l'argent qui aurait été em-

ployé, selon l'usage, à des feux d'artifice et autres amusements bientôt oubliés. Une petite fille de seize à dix-sept ans, nommée Lise Noirin, s'étant présentée pour se faire inscrire, on lui demanda où était son amoureux ? « Je n'en ai point, répondit-elle, je croyais que la ville fournissait de tout. » On rit, et en effet la ville lui choisit un mari.

Une question impertinente.

En faisant sa visite, un prélat, assuré
De l'ignorance d'un curé,
Lui demanda d'un ton de maître
Quel âne de prélat l'avait pu faire prêtre ?
L'autre, d'un ton humble et civil,
« C'est vous, monseigneur, » lui dit-il.

BOURSAULT.

L'économie d'esprit.

On exagérait, devant une dame, l'esprit d'un homme assez borné. « Oh ! oui, dit-elle, il doit en avoir beaucoup, car il n'en dépense guère. »

Interprétation de la Bible.

Un moine italien gourmandait vivement un étranger parce qu'il soutenait que la terre tournait autour du soleil. « Vous ne songez donc plus, lui disait le moine, que Josué arrêta le soleil ! — Eh ! c'est aussi depuis ce temps, reprit l'étranger, que le soleil est immobile. »

Les amis perdus.

Vivre n'est plus pour moi qu'une charge importune,
Me voilà seul dans l'univers !
J'ai perdu mes parents, mes amis les plus chers !
— Comment ! Ils sont tous morts ? — Non, ils ont
fait fortune.

THEVENEAU.

Le bonheur.

Une grisette écrivait à son amant : « Viens de bonne heure ; j'aurai celui de te voir plus tôt. »

Le congé.

Madame de G... avait pour amant le comte de L..., capitaine aux Gardes. Un des soldats de ce régiment, désirant avoir son congé, crut ne pouvoir se procurer une meilleure protection, pour l'obtenir, que celle de madame de G...; malheureusement il prit mal son temps, et vint présenter sa requête lorsque le mari était présent. Madame de G..., très-piquée de cette indiscretion, reçut fort mal le soldat, et lui demanda d'un ton fier et dédaigneux, quel motif pouvait l'avoir engagé à lui adresser une pareille demande : le pauvre soldat, ne sachant que répondre, se retirait tout confus, lorsque M. de G..., qui était très au fait de l'aventure, l'arrêtant par le bras : « Mon ami, lui dit-il, va dire de ma part à ton capitaine, que s'il ne te donne pas ton congé sur-le-champ, moi, je lui donnerai le sien. »

Le valet attentif.

Ayant à faire un assez long voyage,

A son valet tout frais débarqué du village,
Maître Robert dit : « Il faudra demain
M'éveiller de fort grand matin. »
Dès la pointe du jour, le valet ne fait faute :
A la chambre du maître en quatre pas il saute ;
Mais l'entendant qui ronflait rudement,
A pas de loup il redescend ;
Longtemps après, maître Robert s'éveille ;
Il se rappelle que la veille
Il a recommandé... cependant il est tard !
Il sonne son valet : « T'ai-je pas dit, pendard,
De venir m'éveiller aujourd'hui dès l'aurore ?
J'y suis venu, monsieur, mais vous dormiez encore. »

L'escamoteur Jonas.

En 1773, vint à Paris, un fameux escamoteur nommé Jonas. Il y fit grand bruit pendant quelque temps, et finit, comme c'est l'usage, par ennuyer. Les premières représentations étaient à un louis, et sur la fin de son séjour, on le voyait pour vingt-quatre sous. Feu M. de la Condamine, quatre jours avant sa mort, fit sur l'escamoteur ces quatre vers :

Quand Jonas se précipita,

Pour calmer la mer irritée,
La baleine l'escamota :
Celui-ci l'eût escamotée.

Une faute d'impression.

Dans une petite ville de province, le régisseur avait fait mettre sur l'affiche : *L'amour filial, ou la jambe de bois*. L'imprimeur se trompa, et mit à la place : « La jambe filiale, ou l'amour de bois. »

La tête de veau.

Un magistrat, à l'issue d'un conseil, priant un de ses collègues à dîner, l'invité répondit : « Je vous inviterais moi-même ; mais je crois que je n'ai rien de bon. Sais-tu, La Fleur, ce que j'ai ? — Monsieur, vous avez une tête de veau. »

Un bon tour d'amoureux.

Un conseiller du parlement de Rouen faisait la cour à une jeune personne qui pa-

raissait agréer son hommage. Un officier se mit sur les rangs, et ne put écarter le robin. Dans un accès de colère, il le prend à part et lui dit qu'il faut cesser ses assiduités auprès de la demoiselle ou se battre. Le magistrat lui répond que rien n'est capable de l'intimider : il accepte le défi. Tous deux rendus sur le terrain, le robin annonce que ne sachant point tirer l'épée, il a apporté des pistolets ; il en montre deux, donne à choisir à l'officier, et lui présente ensuite de quoi charger le sien. Les armes prêtes, il offre généreusement à son rival de tirer le premier ; l'officier tire, l'autre tombe ; il le croit mort ; il s'enfuit et va prendre la poste. Quelque temps après, il rencontre un habitant de Rouen qui lui demande pourquoi il avait quitté la ville sans dire mot. « Vous ne savez donc pas mon affaire ? réplique l'officier surpris ; c'est moi qui ai tué le conseiller N... — Vous plaisantez ! répond l'autre ; il se porte à merveille et vient d'épouser mademoiselle X... » Coup de foudre pour le militaire, il comprend tout de suite la supercherie et com-

bien il a été dupe , puis il finit par en rire. Les balles étaient artificielles : le magistrat avait fait le mort et éloigné ainsi son rival.

Un soldat à l'église.

L'abbé Cœur prêchait à Saint-Roch. Un soldat désœuvré entre et prend une chaise. Pendant le sermon , la loueuse s'approche de lui et lui demande cinq sous. Le soldat , qui apparemment ignorait cet usage , répondit d'un air étonné : « Cinq sous ! si je les avais eus , je ne serais pas ici. »

Le cœur et l'esprit.

On vante volontiers son cœur , mais on n'ose rien dire de sa figure et de son esprit , quoique ordinairement on en pense encore plus de bien.

Le quiproquo.

L'autre jour , sur un banc du Luxembourg , un jeune homme timide , qui vou-

lait engager conversation avec une jeune personne qui se trouvait à côté de lui, saisit adroitement le moment où un insecte montait sur son châle pour dire : « Mademoiselle, je vous préviens que vous avez une bête derrière vous. — Ah ! mon Dieu, monsieur, dit la jeune fille, en se retournant vivement et avec effroi, je ne vous savais pas là. »

Menace d'un Gascon.

Un Gascon et un Parisien avaient eu querelle ensemble. On les réconcilia sur-le-champ. « Vous êtes bien heureux, dit le Gascon au Parisien, de m'avoir surpris dans un moment d'humeur pacifique; si vous m'eussiez fâché d'un cran de plus, je vous eusse jeté si haut en l'air, que les mouches auraient eu le temps de vous manger avant que vous fussiez redescendu à terre. »

Le Te Deum

Un chanoine de Chartres s'avisa, vers

1550, d'ordonner par testament que, le jour de son enterrement et tous les ans à pareil jour, la musique de la cathédrale jouerait un *Te Deum* au lieu d'un *De profundis*. L'évêque trouva cette disposition indécente et s'opposa à l'exécution de cette clause testamentaire. Les héritiers voulurent qu'elle fût exécutée. Leur avocat fit un long commentaire sur le *Te Deum* et s'efforça de prouver que cette hymne convenait autant pour la solennité du deuil que pour celle de l'action de grâces. Il l'examina verset par verset en théologien, en jurisconsulte, en historien, en philosophe et en poète. Le parlement se rendit à ses arguments, et les héritiers furent autorisés à faire chanter le *Te Deum*.

L'indifférence littéraire.

On ne fera peut-être jamais à aucune satire une réponse plus mortifiante que celle de Fontenelle à un auteur qui, ayant besoin de lui, venait s'accuser humblement de l'avoir outragé dans une brochure.

« Monsieur, lui dit le philosophe , vous me l'apprenez. »

La perplexité.

La Gossu, à sa première grossesse, était furieuse. « Ah ! dit-elle, si je connaissais le coquin qui a fait le coup. »

Un mot de joueur.

Le maréchal de Grammont racontait souvent que trois soldats ayant commis des actions pendables , il s'était trouvé obligé d'en punir un. Au lieu de décider leur sort par des billets , on les fit jouer aux dés. Le premier amène quatorze, le second dix-sept, et le dernier, qu'on regardait déjà comme la victime, prenant les dés d'une main aussi assurée que s'il n'eût eu rien à craindre, fit râfle de six : « Parbleu , dit-il, si je jouais de l'argent, je ne serais pas si heureux. »

La jambe cassée.

Le docteur Hill, piqué contre la Société

royale de Londres qui avait refusé de l'admettre dans son sein, imagina, pour s'en venger, une plaisanterie d'un genre neuf : ce fut d'adresser au secrétaire de cette académie, sous le nom supposé d'un médecin de province, le récit d'une cure récente dont il s'annonçait pour être l'auteur. » Un matelot, écrivait-il, s'était cassé la jambe. M'étant trouvé par hasard sur le lieu, j'ai rapproché les deux parties de la jambe cassée, et, après les avoir fortement assujetties avec une ficelle, j'ai arrosé le tout d'eau de goudron. Le matelot, en très-peu de temps, continue le malin docteur, a senti l'efficacité du remède, et n'a point tardé à se servir de sa jambe comme auparavant. » Or cette cure se trouvait publiée dans le temps que le fameux Berkley, évêque de Cloyne, venait de faire paraître son livre sur les *vertus de l'eau de goudron*, ouvrage qui faisait beaucoup de bruit et qui excitait la division parmi les médecins. La relation du docteur fut lue et écoutée très-sérieusement dans l'assemblée publique de la Société royale, et l'on y discuta

de la meilleure foi du monde sur la cure merveilleuse. Les uns n'y virent qu'un témoignage éclatant en faveur de l'eau de goudron; les autres soutinrent, ou que la jambe n'était pas réellement cassée, ou que la guérison n'avait pu être si rapide. On allait imprimer pour et contre, lorsque la Société royale reçut une seconde lettre du médecin de province qui écrivait au secrétaire : « Dans ma dernière, j'ai omis de vous dire que la jambe cassée du matelot était une jambe de bois. » La plaisanterie ne tarda pas à se répandre, et divertit beaucoup les oisifs de Londres aux dépens de la Société royale.

Naïveté d'un Suisse.

Voltaire rapporte qu'à la bataille de Spire on défendit à un régiment de faire aucun quartier. Un officier allemand demanda la vie à un des nôtres : c'était un Suisse. « Monsieur, demandez-moi toute autre chose; mais, pour la vie, il n'y a pas moyen. » Cette naïveté passa de bouche en bouche, et l'on rit au milieu du carnage.

Le sorcier.

Un officier d'un génie très-médiocre , envieux de la gloire d'un capitaine qui avait fait une belle action , écrivit à M. de Louvois que ce capitaine était sorcier. Le ministre lui répondit : « Monsieur , j'ai fait part au roi de l'avis que vous m'avez donné de la sorcellerie du capitaine en question. Sa Majesté m'a répondu qu'elle ignorait s'il était sorcier , mais qu'elle savait parfaitement que vous ne l'étiez pas. »

Vers de Piron sur l'hiver de 1709.

Croyez-moi, quel que soit l'hiver qui nous arrive,
La nature, aujourd'hui, ne produit rien de neuf,
Il ne vaudra jamais l'hiver dix-sept cent neuf.
C'était cet hiver-là qui valait bien la peine
Que pour le célébrer on réchauffât sa veine !
Non, jamais, belle Agnès, vous n'en verrez autant :
Le thermomètre baisse, et presque au même instant,
Dans la cave des dieux l'ambroisie est gelée !
En versant le nectar, Ganymède a l'onglée !
Tous les dieux, en traîneaux, dans le trajet qu'ils font,

Ebranlent le plancher qui nous sert de plafond !
 Vénus même se chauffe, et, pour plus dire encore,
 Dans son lit (à midi !) la vigilante Aurore,
 Entr'ouvrant les rideaux de son palais vermeil,
 Appelle les rayons de l'avare soleil.
 Neptune, au fond des eaux, gèle près d'Amphitrite ;
 En soufflant dans ses doigts, maint Trilon prend la
 fuite !

Dans sa barque, immobile, on voit pleurer Caron !
 Tous les morts en patins traversent l'Achéron ;
 Et Cerbère, d'écume inondant sa mâchoire,
 Jappe, par trois fois trois, en demandant à boire ;
 Zéphyr n'ose souffler ; les chênes tout fendus
 Des Dryades en pleurs laissent voir les bras nus ;
 Cybèle se renfonce à mille pieds sous terre,
 Sylvain bat la semelle avec Pan son confrère,
 Et dans le vain espoir de s'entendre appeler,
 L'Écho transi des bois désapprend à parler (*).

Les trois qualités d'une bonne femme.

Un écrivain anglais a exprimé d'une ma-

(*) Ces vers ingénieux, attribués à Piron par l'*Esprit des Journaux* (mai 1786, pag. 285), n'ont point été recueillis dans les œuvres complètes de ce poète.

nière très-originale quelques vérités qui sont incontestables :

« Il y a, dit-il, trois choses auxquelles une bonne femme doit ressembler, et auxquelles aussi elle ne doit pas ressembler.

D'abord elle doit ressembler au *limaçon* qui garde constamment sa maison ; mais elle ne doit pas, comme cet animal, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu, elle doit ressembler à un *écho*, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge ; mais elle ne doit pas, comme l'*écho*, chercher à avoir toujours le dernier.

Troisièmement, enfin, elle doit être, comme l'*horloge de la ville*, d'une exactitude et d'une régularité parfaites ; mais elle ne doit pas, comme l'*horloge*, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville. »

Fontenelle et son domestique.

Un homme de cour étant allé voir Fontenelle, et le trouvant de mauvaise humeur : « Qu'avez-vous donc ? lui dit-il. —

Ce que j'ai ? répondit Fontenelle ; j'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt ! »

La peinture au beurre.

Un Provençal venant à Paris annonçait à son voisin qu'il s'y ferait peindre. « De quelle manière ? demanda le voisin. — A l'huile, répondit l'autre. — Ah bien ! je te conseille d'en emporter d'ici, reprit le voisin ; car, dans ce diable de pays , ils font tout au beurre. »

L'aristocrate.

Un député à la Convention , en mission auprès des armées , mandait au général Pérignon de faire arrêter tel officier. « C'est un aristocrate, » disait-il dans sa lettre. Le général répond de suite : « L'officier que vous m'ordonnez de faire arrêter comme aristocrate a été tué hier en combattant pour la liberté. »

Le champ de Suisses.

Louis XIV faisant la revue de ses gardes françaises et suisses dans la plaine d'Ouille, un paysan de ce village, qui avait semé des pois sur une pièce de terre qui lui appartenait, la trouva ce jour-là couverte d'un bataillon de Suisses qui foulaient ses pois sous leurs pieds. Il se mit aussitôt à crier : « Miracle ! miracle ! — Qu'avez-vous, bon-homme, lui dit un officier, à crier miracle ? » Le paysan continua à crier : « Miracle ! miracle ! » jusqu'à ce qu'il pût être entendu du roi. Sa Majesté le fit approcher, et lui demanda elle-même pourquoi il criait ainsi miracle : « C'est, dit-il, Sire, que j'avais semé des pois sur ce terrain, et qu'il y est venu des Suisses. » Cette saillie fit rire le roi, qui fit dédommager le paysan.

Un calembour du temps passé.

« Marquis, disait un jour Louis XVI au marquis de Bièvre, vous qui faites des ca-

lembours sur tout, faites-en sur moi. — Sire, lui répondit le marquis, vous n'êtes pas un sujet. »

La mesure de deux habits.

Un homme venait de se faire prendre la mesure d'un habit brun. Comme le tailleur s'en allait, il le rappela. « A propos, j'oubliais qu'il faut aussi me prendre la mesure d'un habit noir. »

La concession au mari.

Caraccioli, l'ambassadeur de Naples, qui fut si remarquable par sa tournure originale et sa manière piquante de peindre en contant, parlait un jour dans un cercle, chez mademoiselle de Lespinasse, de son séjour en Pologne, et appuyait sur la licence des mœurs et le ton des femmes de la cour de Varsovie. Il particularisait les gaillardises outrées d'une certaine comtesse.... Otoka.... et finit par la désigner sous son nom de fille. « Mais, c'est ma femme, re-

prit un Polonais présent à la conversation.
« C'est madame votre femme, dit Caraccioli : eh bien ! n'en parlons plus. »

Une addition de Grétry.

Grétry, passant dans la rue Saint-Honoré, cassa un carreau de boutique de la valeur de trente sous. Le marchand, n'ayant pas à lui rendre la monnaie du petit écu que lui présentait le musicien, voulait sortir pour aller la chercher. « C'est inutile, dit Grétry ; je vais compléter la somme. » Et il cassa un autre carreau.

Un vrai roi.

Un monarque disait : « Si j'avais dans mes États un génie capable de faire produire à la terre deux épis au lieu d'un, je le préférerais à tous les génies politiques. »

Le secret deviné.

« Ma femme est accouchée. — D'un garçon ? — Non. — Ah, bon ! d'une fille. — Comment savez-vous cela ? »

Le savetier discret.

Un savetier chantait et répétait continuellement ce refrain :

Le roi dit à la reine,
La reine dit au roi.

Sa femme , impatientée d'entendre cet interminable refrain , lui demanda avec humeur : « Eh bien, que dit ce roi à cette reine, et cette reine à ce roi? — Est-ce que je sais! répondit le mari , je ne me mêle pas des affaires de l'État. »

Les amis de collège.

Certain voleur fut surpris dans l'instant
Qu'il détroussait à la hâte un passant,
Lequel l'entraîne, et du juge sur l'heure
Force lui fut de gagner la demeure.
Or, il advint, par un cas fort plaisant,
Que le prévôt, tout en l'interrogeant,
Remet en lui son compagnon de classe :
Figurez-vous son ébahissement !
Il croit rêver, il le regarde en face.

« Oui... c'est lui-même... hélas ! c'est mon vaurient

Puisque c'est toi, mon cher Giroux, eh bien,
Je t'en conjure, apprends-moi des nouvelles
De nos amis, nos Calons, nos modèles;
Bertrand, Dumont ; ils valaient mieux que toi.
Que font surtout Richard, Gauthier, La Rue ?
Ils promettaient ; ils iront loin, je crois...
— Hélas, monsieur ! dit Giroux l'âme émue,
Tous sont pendus... excepté vous et moi. »

FRÉRON FILS.

La montre à répétition.

Un directeur de théâtre reprochait à une jeune actrice de faire toujours manquer les répétitions parce qu'elle arrivait trop tard ; elle lui répondit : « Vous n'avez qu'à me donner une montre à répétition. »

L'ami des lumières.

Le sieur B... , ferblantier à Besançon, instruit comme le sont beaucoup d'artisans de Genève et de Suisse , s'étant passionné pour Voltaire à la lecture de ses ouvrages , désirait ardemment le voir ; il arrive à Fernel, et demande à être présenté au maître

du château ; les gens le refusent assez cavalièrement ; il insistait, lorsque le patriarche des philosophes , qui avait vu arriver celui-ci à pied , mal vêtu , enfin dans un équipage par trop philosophique , ouvre sa fenêtre et lui demande brusquement : « Qui êtes-vous ? que faites-vous ? » Le ferblantier répond fièrement : « Je fais comme vous, j'éclaire le monde...., je fais des lanternes. » Cette plaisanterie lui valut un accueil favorable.

L'ivrogne logicien.

Sur le midi, sortant de la taverne,
Certain ivrogne allait je ne sais où,
Mon homme tombe et soudain on le berne,
Bien qu'il jouât à se casser le cou.
Quelqu'un pourtant lui dit : « Ami Grégoire,
Puisque le vin vous fait ainsi broncher
A chaque pas, vous avez tort de boire.
— Non, mon ami, mais j'ai tort de marcher. »

PONS DE VERDUN.

L'heureux expédient.

Une jeune femme vivement pressée par

un séducteur, lui dit d'un air tout à fait naïf : « Monsieur, quand j'étais enfant, j'obéissais à ma mère; quand je devins plus grande, j'obéis à mon père; aujourd'hui, j'obéis à mon mari; si donc vous voulez quelque chose de moi, adressez-vous à lui. »

Un placet ingénieux.

Claude Sanguin, né à Péronne, d'une famille noble, fut maître d'hôtel sous Louis XIV. Il traduisit en vers français tout le psautier, et le traduisit assez mal. Sanguin serait absolument ignoré, s'il n'eût pas présenté le placet suivant au roi son maître :

SIRE,

Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires,
Ce serait un peu trop de curiosité;
Cependant, l'autre jour, songeant à mes misères,
Je calculais le bien de Votre Majesté.
Tout bien compté, j'en ai la mémoire récente,
Il doit vous revenir cent millions de rente;
Ce qui fait à peu près cent mille écus par jour :
Cent mille écus par jour en font quatre par heure.

Pour réparer les maux pressants
Que le tonnerre a faits à ma maison des champs,
Ne pourrais-je obtenir, Sire, avant que je meure,
Un quart d'heure de votre temps ?

Une économie bien placée.

Lorsque milord Lonsdale , qui devint garde du sceau privé du roi Guillaume II. était jeune homme, il aimait fort à se divertir, ce qui l'entraînait dans de grosses dépenses. Le chevalier Jean Lowther, son aïeul, qui possédait de grands biens, conçut un tel chagrin de l'humeur prodigue de son petit-fils, qu'il fit tout exprès un voyage à Londres pour changer son testament, dans lequel il l'avait fait son légataire universel. Lorsqu'il fut à Londres, son petit-fils ne manquait pas d'aller tous les jours rendre ses devoirs à son aïeul, qui avait pour habitude de fumer tous les soirs. Le premier soir, ayant pris sa pipe et l'ayant chargée, il demanda à son petit-fils un petit morceau de papier pour allumer sa pipe ; le jeune homme tira une vieille let-

tre de sa poche, la plia méthodiquement, l'alluma, la donna à son grand-père, et, après que celui-ci en eut fait usage, il éteignit ce qui restait, et le mit sur une fenêtré derrière le rideau. Le jour suivant, le bonhomme ayant chargé sa pipe, demanda encore un morceau de papier au jeune homme, qui alla à la fenêtré prendre ce qui était resté du jour précédent, ce que lord Lowther ayant remarqué, il jugea qu'il y avait dans son petit-fils un fond naturel de bon ordre et d'économie, et que lorsque les premiers feux de la jeunesse seraient passés, ce serait un homme de bonne conduite; dès lors, il ne changea rien à son testament. La suite fit voir qu'il avait bien jugé.

Une bonne affaire.

On sait que M. Erard, le célèbre facteur de pianos, mort il y a quelques années, était grand amateur et fin connaisseur en tableaux. Un autre personnage du même temps et qui passait avec raison pour l'un

des plus riches capitalistes du royaume, M. le comte R. avait beaucoup moins de goût pour les tableaux que pour la valeur monétaire qu'ils représentent. Ce dernier reçut un jour, comme dédommagement d'une somme de quarante mille francs qui lui était due par un homme devenu insolvable, trois tableaux qu'on lui disait très-précieux, mais dont il lui paraissait fort difficile d'escompter le mérite. Il rencontra un jour, dans un salon, M. Erard qu'il connaissait et lui parla de l'acquisition forcée qu'il avait faite et du désir qu'il avait de s'en débarrasser. « Vous êtes, je le sais, dit-il à M. Erard, grand amateur de tableaux; les miens vous conviendront peut-être, les voudriez-vous voir? » M. Erard accepte la proposition, va le lendemain chez M. le comte, qui lui fait voir ses tableaux, et lui offre, avec quelque inquiétude d'être refusé, de les prendre pour les quarante mille francs qu'ils lui coûtent. « Soit, dit M. Erard; ces tableaux me conviennent, je les prends. » Le marché conclu et les paroles données, M. Erard se retire, en annonçant qu'il en-

verra prendre les tableaux le lendemain et qu'il fera, en même temps, remettre à M. le comte les quarante mille francs dont il lui est redevable. M. Erard parti, le vendeur réfléchit que son acquéreur a cédé bien vite et qu'il aurait pu obtenir peut-être de meilleures conditions ; il se décide à lui écrire, pour lui demander s'il ne consentirait pas à lui donner comme pot de vin du marché qu'ils ont conclu ensemble, un piano pour madame la marquise de... sa fille. M. Erard répond qu'il y consent, et le lendemain, il envoie à M. R...., avec les quarante mille francs, l'un des plus beaux et des plus riches pianos qui se trouvassent dans un atelier d'où il n'en sort que d'excellents. M. le comte était enchanté, et dans l'ivresse de sa joie de capitaliste, il allait racontant partout, avec un sourire légèrement ironique, la bonne grâce avec laquelle M. Erard l'avait débarrassé d'un gage aussi difficile à loger. Six mois se passèrent environ, et M. R. rencontre de nouveau M. Erard dans le salon où l'affaire avait commencé. « Eh bien ! lui dit-il, êtes-vous toujours aussi satisfait de

notre arrangement et avez-vous toujours mes tableaux? — Je n'en ai plus que deux, répondit M. Erard d'un ton parfaitement calme, j'en ai cédé un pour quatre-vingt mille francs en Angleterre; mais je conserve précieusement ceux qui me restent.» M. le comte n'eut plus guère envie de sourire, et dès ce jour, il parla beaucoup moins dans le monde de la bonne affaire qu'il avait faite avec M. Erard.

L'affront lavé.

Deux jeunes militaires, l'un fort grand et l'autre fort petit, s'étant heurtés sur le Pont-Neuf, le petit en prit une telle humeur, qu'il appliqua un vigoureux soufflet au grand. « Un pareil affront, dit celui-ci, se lave ordinairement dans le sang; moi, je le laverai dans l'eau. » Et saisissant aussitôt son très-petit adversaire, avec le plus grand flegme, il le jette par-dessus le parapet dans la Seine.

Joseph II et l'invalidé.

L'empereur Joseph II n'aimait pas la représentation, et son goût pour la simplicité est assez connu.

Un jour que, vêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé, dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, Joseph II arrête ses chevaux.

« Monsieur, lui dit le militaire, car c'était un sergent, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous ? cela ne vous gênerait pas prodigieusement puisque vous êtes seul dans votre calèche, et cela ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois.

— Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous?

— Ah! dit le sergent, je reviens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner.

— Qu'avez-vous donc mangé de si bon?

— Devinez!

— Que sais-je? moi, une soupe à la bière!

— Ah! bien oui, une soupe! mieux que ça.

— De la choucroûte?

— Mieux que ça.

— Une longe de veau?

— Mieux que ça, vous dit-on.

— Oh! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph.

— Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le camarade, en lui frappant sur la cuisse.

— Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur.

— Je vous en réponds.

Comme on approchait de la ville; et que

la pluie tombait toujours, Joseph demanda au compagnon dans quel quartier il logeait, où il voulait qu'on le descendit.

« Monsieur, c'est trop de bonté ; je craindrais d'abuser de... »

— Non, non, dit Joseph, votre rue ? »

Le sergent, indiquant sa demeure, demande à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés.

« A votre tour, dit Joseph, devinez. »

— Monsieur est militaire, sans doute ?

— Comme dit monsieur.

— Lieutenant ?

— Ah bien ! oui, lieutenant ! mieux que ça.

— Capitaine ?

— Mieux que ça.

— Colonel, peut-être ?

— Mieux que ça, vous dit-on.

— Comment diable ! dit l'autre, en se rencognant dans un coin de la calèche, seriez-vous feld-maréchal ?

— Mieux que ça.

— Ah ! mon Dieu, c'est l'empereur.

— Lui-même, dit Joseph, se déboutonnant pour montrer ses décorations. »

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture; l'invalidé se confond en excuses, et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. « Non pas, lui dit Joseph; après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux, malgré la pluie, de vous débarrasser de moi aussi promptement; j'entends bien que vous ne me quittez qu'à votre porte; » et il l'y descendit.

Conditions de la beauté.

On fait consister la beauté de la femme en 26 points. 1. La jeunesse. 2. La taille ni trop grande ni trop petite. 3. N'être ni trop grasse ni trop maigre. 4. La symétrie et la proportion de toutes les parties. 5. De longs cheveux blonds et déliés. 6. La peau délicate et polie. 7. Une blancheur vive et vermeille. 8. Un front uni. 9. Les tempes non enfoncées. 10. Les sourcils comme deux lignes. 11. Les yeux bleus, grands, à fleur de tête, ayant un regard doux. 12. Un

nez un peu long. 13. Des joues un peu arrondies, faisant une petite fossette. 14. Un ris gracieux. 15. Deux lèvres de corail. 16. Une petite bouche. 17. Des dents blanches bien rangées. 18. Le menton un peu rond, charnu, avec une fossette au bout. 19. Les oreilles petites, vermeilles, bien jointes à la tête. 20. Un cou d'ivoire. 21. Un sein d'albâtre. 22. Deux boules de neige à une juste distance. 23. Une main blanche, languette et potelée. 24. Des doigts finissant en pyramide. 25. Des ongles de nacre de perle, tournés en ovale. 26. On ajoute à tout cela une haleine douce, une voix agréable; un geste libre, non affecté; le corsage bien pris, délié; une démarche noble et modeste. Avec toutes ces perfections-là, il n'est pourtant pas tout à fait impossible qu'une personne si charmante fasse enrager celui qui la possède.

Le nouvel Hercule.

Un fermier anglais, qui passait dans son pays pour fort adroit aux exercices du

corps, et en même temps très-robuste, se trouvait souvent forcé de se mesurer avec des gens que la curiosité portait à vouloir essayer leurs forces avec lui. Il en vint un de très-loin pour lutter avec notre champion. On lui dit qu'il était à travailler dans un enclos attenant à la maison. Là-dessus, le curieux met pied à terre, se rend près du fermier, en tenant son cheval par la bride; puis, l'attachant à la barrière de l'enclos, il lui dit : « Camarade, comme j'avais beaucoup entendu parler de vous, je suis venu de 40 milles pour vous voir et pour essayer à qui des deux renversera l'autre le premier. » Le champion ne lui répondit qu'en le prenant par le milieu du corps et en le jetant, par-dessus la haie, dans le champ voisin; puis, reprenant sa bêche avec le plus grand sang-froid, il se remit à l'ouvrage. Quand le curieux se fut relevé, tant bien que mal : « Eh bien ! lui dit le fermier, avez-vous encore quelque chose à me dire? — Non, lui dit l'autre, si ce n'est que je vous prie de vouloir bien jeter mon cheval après moi. »

Le présent et le futur.

Une jeune personne faisait un mariage de convenance; la marchande de modes lui apporta la corbeille de noce. A la vue des parures élégantes que cette corbeille renfermait, la jeune personne témoignait sa satisfaction d'une manière vive et ingénue. La marchande de modes, qui se connaissait en mariages, et surtout en mariages de convenance, après l'avoir longtemps écoutée, lui dit : « Je vois que mademoiselle aime mieux le présent que le futur. »

Présence d'esprit du comte D...

Un laquais alla avertir M. le comte D... qu'un homme était enfermé dans la chambre de madame la comtesse sa femme. Le mari, homme prudent, s'arme d'un pistolet, monte et ordonne au laquais de se tenir à la porte de l'appartement; il entre ensuite dans la chambre, et surprend en effet sa femme. Il ordonne à l'amant de sauter par

la fenêtre, sous peine d'avoir la tête cassée. Celui-ci, voyant sa mort certaine, prit son parti sur-le-champ, et sauta par la fenêtre de l'entresol, qui n'était pas très-élevée. Le mari sortit ensuite, en grondant beaucoup son laquais d'avoir calomnié sa femme, et sauva ainsi l'honneur de l'un et de l'autre.

La coïncidence.

Un procureur ne passait jamais devant la boutique d'un cordonnier, que celui-ci ne se prit à rire. Le procureur, piqué, lui demanda un jour brusquement pourquoi il riait toutes les fois qu'il passait devant lui ; le cordonnier lui répondit sur le même ton : « Pourquoi passez-vous devant moi, toutes les fois que je ris ? »

Milton et le duc d'York.

Milton, quoiqu'il eût joué un rôle important dans les guerres civiles, ne fut pas inquiété après la restauration de Charles II.

Le duc d'York (depuis Jacques II) étant allé un jour lui rendre visite, fut assez maladroit pour lui dire : « Monsieur Milton, ne pensez-vous pas que la perte que vous avez faite de la vue soit un jugement de Dieu, à cause des nombreux écrits que vous avez publiés contre mon père ? — Si les malheurs sont des jugements de Dieu, lui répondit le poète, Votre Altesse me permettra de lui faire observer que je n'ai perdu que les yeux, et que le roi son père a perdu la tête.. »

Le médecin-curé.

Un médecin étant devenu curé, on fit sur lui cette épigramme :

Sais-tu bien que messire André

De médecin est devenu curé ?

Tu ris de la métamorphose :

Médecin et curé, c'est pour lui même chose ;

Ces deux emplois sont fort peu différents,

Il croit qu'après avoir fait mourir plus de gens

Que la faim, la peste et la guerre,

Il est juste qu'il les enterre.

La toiflette.

Une dame de Paris, célèbre par la diaphanéité de ses habits (madame Talien, en 1801), reçut, un jour qu'elle avait beaucoup de monde chez elle, un carton qui lui était adressé, et sur lequel on lisait cette inscription : PARURE POUR MADAME. Croyant que c'était un très-élégant ajustement qu'elle avait commandé à sa marchande de modes, elle s'empressa de le faire voir à la compagnie ; mais à peine eut-elle ouvert le carton, qu'elle y trouva..... une feuille de vigne.

Le matelot imperturbable.

Un matelot anglais fut condamné à mort pour vol de grand chemin. Lorsqu'on lui lut sa sentence, il mit dans sa bouche un morceau de tabac roulé qu'il mâcha tranquillement pendant la lecture. « Coquin, lui dit le juge, piqué de cet air d'indifférence, ne sais-tu pas que tu vas être pendu dans

peu ? — Je l'entends bien, répondit le matelot, en crachant avec beaucoup de flegme. — Sais-tu où tu iras quand tu seras mort ? continua le juge. — C'est ce que je ne peux pas dire, répliqua le matelot. — Eh bien ! je vais te l'apprendre, lui cria le juge d'un ton de voix effrayant, tu iras en enfer. En enfer, entends-tu ? — Si cela est, repartit l'enfant de Neptune, j'espère, milord, que le Seigneur me donnera la force nécessaire pour supporter mon état. »

L'expédient.

Une dame anglaise ayant prié le docteur Johnson de lui indiquer le moyen de conserver un tonneau d'excellente bière dont elle faisait le plus grand cas, et d'empêcher que ses gens n'y touchassent : « Le moyen est bien simple, lui répondit le docteur ; vous n'avez qu'à faire mettre à côté une pièce de vin de Bourgogne. »

Le punch de quarante francs.

De jeunes officiers français se trouvant

dans une petite ville d'Allemagne, l'un d'eux proposa à ses camarades d'aller prendre du punch dans une auberge dont, disait-il, il connaissait le maître, et beaucoup mieux encore, la maîtresse. « Vous allez voir un singulier corps ; je lui dirai les plus grosses sottises, sans qu'il se fâche. » On le suit.

« Du punch ! dit-il en entrant.

— Ia, mein Herr.

— Eh bien ! mon cher Heimann, es-tu toujours aussi bête qu'autrefois ?

— Ia, mein Herr.

— Ta femme t'est fidèle comme à l'ordinaire, n'est-ce pas ?

— Ia, mein Herr.

— Tu crois que tous ces enfants-là sont à toi, n'est-ce pas ?

— Ia, mein Herr.

— Grosse bête !

— Ia, mein Herr. »

Et tous les jeunes officiers de pouffer de rire à toutes ces interpellations. Quand il fut question de payer, notre plaisant tira de sa poche une pièce de quarante francs.

« Tiens, ronds-moi trente-cinq francs.

— la, mein Herr. »

Et cependant l'hôte avait enfermé la pièce dans son comptoir, et ne rendait rien.

« Mais, butor, tu ne comprends donc pas qu'il y a cinq francs de punch, et que tu dois me rendre trente-cinq francs ?

— Non, Monsieur, il n'y a rien à rendre, dit l'hôte d'un ton grave et sérieux : cinq francs de punch, et trente-cinq francs pour les impertinences que vous débitez depuis un quart d'heure, cela fait le compte tout juste.

— Vous avez raison, monsieur Heimann, dit l'officier un peu honteux : la leçon est bonne ; elle n'est même pas payée trop cher. »

L'Espagnol en Hollande.

Un Espagnol établi dans une petite ville de Hollande, où il serait mort de faim sans un domestique qui parlait le castillan et le hollandais, disait à un autre Espagnol voyageur qui était venu le voir : « Vous ne sauriez vous imaginer, mon cher ami, à quel

point les gens de ce pays-ci sont bêtes ; il y a bientôt vingt ans que j'y suis, et ils n'entendent pas encore l'espagnol. »

Pair ou non.

Un officier, au siège d'Oudenarde, jouait avec son colonel. Celui-ci perdit dans une nuit toute sa fortune, qui pouvait se monter à un million. Il ne lui restait plus que le fonds de huit cents livres de rente. Dépité contre sa mauvaise étoile, il veut la braver jusqu'au bout. Le capitaine lui propose de jouer à pair ou non tout ce qu'il venait de lui gagner contre ses huit cents livres de rente qui lui restaient à perdre. Le colonel accepte. L'officier tire de sa poche des pièces de monnaie : « Pair ou non ? » dit-il. Le perdant hésite quelque temps sur l'important monosyllabe d'où dépend sa ruine complète ou le rétablissement de sa fortune. Enfin, il dit : « Pair ! — Vous avez gagné, » reprend le capitaine, en remettant dans sa poche, sans les compter, les pièces de monnaie qu'il venait d'en tirer.

Le Pater.

Gros Guillot, Bas-Normand, ignorant par nature
Et berger par besoin,

D'apprendre son *Pater* n'avait jamais pris soin.

« Mais, trois fois sotté créature !

Lui dit un jour son bon curé,

Aurais-tu donc enfin juré

De ne point prier Dieu ? Malheureux ! âme impure !

Réponds-moi, que dois-je en conclure ?

— Prier Dieu, je le voulons bien ;

Mais je n'avons jamais su lire.

— Je vais t'enseigner un moyen.

— Ah ! jârni ! vous n'avez qu'à dire.

— Il faut donner à tes moutons...

— Quoi ? — Les mots du *Pater* pour noms.

— Oui, monsieur le curai. — Tu conçois mon idée ?

— Oh qu'oui ! — Ce grand cornu s'appellera *Pater* ;

Cet autre, gros et gras, *nosler* ;

Ce tout petit *qui es*... Par ces noms-là guidée,

Ta mémoire... — J'entends, rien n'est plus simple
qu'ça ;

Et pis ma sœur sait lire ; alle m'enseignera...

— C'est bon... » Au bout de six semaines

Le curé l'aperçoit conduisant ses moutons.

« Ah ! voyons, lui dit-il, puisque tu les ramènes,

Si tu sais ton *Pater*... — Si je le sais ! j' l'espérons ;

Allais, monsieur l'curai, ça n'est point difficile,
J' les appelons si ben qu'on dirait que je lis.

— Voyons. — *Pater ! noster !* — Bien ! — *Qui es ?*
in cælis ?

Nomen ? tuum ! ad !... — Imbécille !

Et *sanctificetur !* — Ah ! jârni, c'est ben vrai !

J'ons tout not' *Pater* dans la manche ;

Mais *sanctificetur*, mon bon monsieur l' curai,

Le loup me l'a croquaï dimanche. »

CAPELLE.

Le mausolée de Frédéric-le-Grand.

Un habile sculpteur de Berlin (M. Tassard), trouvant qu'il n'avait pas assez d'occupation, demanda son congé au roi de Prusse, quoique pensionné par Sa Majesté. Frédéric lui dit : « S'il ne s'agit que de vous occuper, je vous commande mon mausolée » L'artiste, enchanté d'avoir un ouvrage de cette importance à exécuter, répondit au monarque : « Sire, il ne faut pas moins de dix ans pour ce travail. — Je vous en donne vingt, » répondit Frédéric.

La survivance.

M. P..., négociant à Lyon, était un bon homme, fort attaché à ses intérêts, et qui avait épousé en premières noccs une demoiselle également remarquable par sa beauté et par la blancheur de son teint. Il n'hésita pas à l'abonner à la comédie, vu la modicité du prix fixé pour les dames. Mais elle ne jouit pas longtemps de ce petit avantage. Elle mourut presque subitement un mois après l'ouverture du spectacle. Après trois mois de veuvage, M. P... se remaria et épousa une demoiselle extrêmement brune. Ayant encore huit mois à profiter du spectacle, il ne douta pas que ce qu'il avait payé pour sa première femme, ne dût servir également pour sa seconde. Il se présenta hardiment avec elle à la porte d'entrée, bien muni de sa quittance ; mais le portier refusa cruellement de l'admettre, à moins qu'on ne payât de nouveau, disant que les abonnements étaient personnels, et qu'ils ne pouvaient être transmis. Le mari insista,

se prévalut de sa quittance en faveur de madame P..., et le portier se montra inflexible, quoique avec toute la politesse possible.

Plusieurs jeunes gens qui entraient au spectacle, s'arrêtèrent pour écouter cette discussion. M. P... s'adresse à eux, leur disant : « Voyez donc, Messieurs, quelle injustice on me fait. J'ai payé l'abonnement de madame P..., et c'est madame P... que j'amène ici. A la vérité, ce n'est pas la même qui devait en jouir il y a quatre mois, et qui n'en a pas profité plus de douze fois ; mais c'est toujours ma femme. » Les jeunes gens baissaient les yeux et ne répondaient rien, quand l'un d'eux, M. Martin de L., connu par ses reparties froides et plaisantes, prit la parole et lui dit : « Oni, Monsieur, c'est une injustice criante. Soutenez fermement votre droit, il est incontestable ; car moi, qui vous parle, je suis abonné au péage du pont du Rhône, pour moi et mon cheval ; et, soit que je monte un cheval blanc ou un cheval noir, on ne me fait jamais la moindre difficulté. »

Sur cela, les éclats de rire partirent de tous les côtés, et la jeune femme, sentant le ridicule d'une scène où son mari et elle jouaient un si singulier rôle, le détermina enfin à se retirer.

L'esprit des femmes.

« C'est une maxime généralement reconnue, disait un homme à sa femme, que celui-là est un vrai fou qui n'épouse pas une femme sotte; car l'esprit d'une femme peut-il lui servir à autre chose qu'à faire un sot de son mari? — Si fait! Monsieur, reprit sa femme. — A quoi donc? — Il peut servir encore à empêcher qu'il ne s'en doute. »

Le signalement du diable.

La Voisin, noircie de tant de crimes horribles, étant tombée entre les mains de la justice, dit dans ses réponses que la duchesse de B... l'était venue consulter, et avait eu la curiosité de parler au diable.

M. de la Reynie, commissaire nommé par le roi, se transporta chez cette duchesse pour s'éclaircir de ce mystère. La laideur affreuse du magistrat et sa gravité concertée auraient effrayé toute autre que cette dame. Elle le laissa tranquillement s'acquitter de sa charge ; elle avoua le désir qu'elle avait eü de lier conversation avec le diable, et qu'elle avait même vu cet ange infernal. « Comment était-il fait ? lui demanda le commissaire. — Ma foi ! répondit la duchesse, si vous voulez que je vous le dépeigne au naturel, tenez, Monsieur, il vous ressemblait comme deux gouttes d'eau ; puis, s'adressant au greffier : « Ecrivez ma réponse, lui dit-elle. » Le commissaire, qui vit que cette procédure apprêterait à rire à ses dépens, jugea à propos de supprimer ce procès-verbal.

Le Gascon et le prince de Condé.

Le grand prince de Condé pressait un Gascon plein d'esprit de le divertir par quelque gasconnade : « Non, Monseigneur,

lui dit le Gascon, je n'en ferais pas une à présent pour cent mille écus. » Le prince rit de celle-là ; mais il en demanda encore une autre. « Monseigneur, lui répondit le Gascon, ne m'excitez pas davantage ; car j'en ferais une qui vous ferait trembler. »

Longitude et latitude.

Un marin anglais racontait un jour à un passager qu'il avait voulu se faire peindre pour donner son portrait à sa maîtresse. « Je m'adressai, continua-t-il, à un peintre fameux, et, lorsque je fus arrivé dans son *atelier*, il me dit de me mettre en *latitude*. — Vous voulez dire en *longitude*, lui répondit le passager qui avait peine à s'empêcher de rire. — Non, non, reprit le premier d'un air important, je suis marin, je m'y connais mieux que vous, et je puis vous répondre que c'était en *latitude*. »

L'espion.

Quand le maréchal de la Ferté voulait

faire pendre quelque soldat, il avait coutume de lui dire : « Corbleu ! toi ou moi seras pendu. » C'est ce même discours qu'il fit à un espion pris aux avant-postes de nos armées. Lorsqu'on voulut conduire ce misérable à la potence, il demanda à parler au maréchal, à qui il dit : « Monseigneur, vous vous souviendrez de ce que vous m'avez dit, que vous ou moi seriez pendu. Je viens pour savoir si vous voulez l'être ; car si vous ne voulez point, je vois bien qu'il faut que je le sois. » Le maréchal se mit à rire, et fit grâce à l'espion.

La tentation.

M. B..., peintre de portraits, mort à Londres, en 1739, était bien fait et d'une figure très-agréable. Un jour qu'il se promenait dans le parc de Saint-James, il fut remarqué par une lady qui passait pour la plus belle femme des Trois-Royaumes, et qui, s'étant informée de sa profession, l'envoya chercher le lendemain matin pour lui commander son portrait. Si M. B... fut un

peu surpris de la trouver seule, il le fut bien davantage encore des œillades passionnées qu'elle lui lançait, en affectant de lui laisser apercevoir les charmes les plus faits pour séduire. Ravi de ses attraits, mais choqué de sa conduite, il retourna chez lui, rassembla toute sa petite famille autour de lui, prit sa femme sur ses genoux, et se mit à discourir sur les douceurs de la vertu, les avantages de la modestie et les délices d'une tendresse légitime.

La grande dame ne tarda pas à le mander une seconde fois. Il se rendit chez elle, mais il eut soin de prendre avec lui la fille d'une de ses voisines, âgée de dix ans, feignit de l'avoir rencontrée à la porte de l'hôtel, et pria milady de permettre qu'elle assistât à la séance, attendu qu'il voulait la reconduire chez son père. La dame y consentit en se mordant les lèvres, et parut de fort mauvaise humeur tant que la séance dura. Le jour suivant, nouveau message. Cette fois, le peintre chargea mistress B... de lui porter ses excuses. « Annoncez, lui dit-il, que je suis légèrement

indisposé; engagez-la à venir elle-même prendre sa séance chez moi. et surtout, lorsqu'elle y viendra, ayez soin d'être présente. » Ces paroles causèrent quelque étonnement à mistriss B...; mais, sans chercher à en pénétrer le sens, elle courut exécuter sa commission. La dame insista pour que M. B... se rendit en personne chez elle, dans l'après-midi. « J'ai pris, dit-elle à mistriss B..., tous mes arrangements en conséquence, et le temps que je peux lui donner aujourd'hui ne se retrouverait pas de sitôt. » Mistriss B... porta cette réponse à son mari; mais celui-ci persévéra dans la résolution qu'il avait formée de n'y point aller, et, se taisant toujours sur ses motifs, prit affectueusement congé de son épouse, qui devait, ce soir-là, faire une visite. Il fut de retour avant qu'elle eût fini de s'habiller; mais, la croyant déjà sortie, il se renferma dans son cabinet. Il y était à peine, qu'un grand coup frappé à la porte de son appartement l'avertit de l'arrivée de quelque personnage d'importance; c'était, en effet, la dame du

parc, qui lui dit, en entrant : « Eh quoi ! Monsieur, on dirait que l'amour qui m'amène vous cause de l'effroi. » Mistriss B..., qui était dans une pièce attenante, fort surprise de l'entendre aborder son mari sur ce ton, regarda par le trou de la serrure pour voir ce qui allait se passer. L'étrangère fit à M. B... des reproches sur sa froideur, et lui demanda, entre autres choses, ce qu'il trouvait en elle de si terrible, qu'il n'osât pas se hasarder à l'entretenir chez elle tête à tête. M. B... fit semblant de ne pas la comprendre, et lui dit seulement : « Votre grâce désire-t-elle s'asseoir ? — Non, répondit-elle avec beaucoup de vivacité ; l'idée d'avoir mon portrait de votre main n'est qu'un prétexte dont je me suis servie pour pouvoir me trouver seule avec vous. Malgré le peu de zèle que vous y apportez, c'est une affaire d'amour que nous avons à traiter ensemble. » En disant ces mots, elle ôta son mouchoir et découvrit un sein admirable qui frappa madame B... elle-même. Elle se précipita ensuite dans les bras du peintre, et ce-

meura penchée sur son épaule. A ce spectacle inattendu, la pauvre mistriss B... fut près de s'évanouir ; mais ses craintes se dissipèrent bientôt, lorsqu'elle vit avec quelle fermeté son mari soutenait cette attaque. Dérobant à peine à la dame les signes évidents de son dégoût et de son mépris, il la posa doucement sur un siège et s'éloigna d'elle. Ce fut alors que, ne gardant plus aucune mesure, elle lui déclara sans détour qu'elle l'aimait éperdument ; et, tirant une bourse pleine d'or, elle la lui offrit, en disant que sa fortune serait pour toujours à sa disposition, s'il voulait consentir à l'aimer. — « Non, Madame, répondit-il avec fermeté ; n'essayez point de m'engager à tromper, à offenser une épouse vertueuse et adorée. Il n'est pas au pouvoir de l'or, ou de quoi que ce soit au monde, de lui enlever la moindre partie de mon affection. — Comment ? reprit la dame ; mais votre épouse n'est point belle. — Non, certes, répliqua-t-il, ma femme ne peut vous être comparée pour la figure ; mais elle a une âme angélique. » Il s'approcha

alors d'une croisée, et pria une de ses voisines de monter. Lorsque celle-ci fut arrivée, il lui dit qu'elle lui ferait plaisir, pendant qu'il travaillerait au portrait de la dame, d'examiner tour à tour la copie et l'original, pour l'avertir lorsqu'il paraîtrait manquer la ressemblance. Convaincue par là qu'il fallait renoncer à tout espoir de le séduire, lady B... sortit furieuse, en le menaçant de sa vengeance. M. B... n'essaya pas de la retenir, et la laissa partir sans lui dire un seul mot. Il sortit lui-même quelque temps après, pour se remettre, sans se douter que son épouse eût été témoin de cette scène. Mistriss B... alla aussitôt faire sa visite : « Mais, disait-elle en racontant cette aventure, quand je rentrai le soir, je ne savais plus quel ton prendre avec mon mari, ni quelles caresses lui faire. Je ne pus faire autre chose que l'embrasser et le serrer contre mon cœur, à plusieurs reprises. »

Le maître corrigé.

Un colonel, qui se faisait un plaisir,

lorsqu'il avait sablé le champagne, de s'amuser avec ses pistolets, ordonna un soir à son domestique de les lui apporter. James obéit. Le colonel, après les avoir chargés, ferma la porte sur lui, et lui commanda de tenir la bougie jusqu'à ce qu'il l'eût mouchée avec une balle. Les prières, les larmes du valet furent inutiles, et il fallut céder aux caprices du maître. Le colonel, après avoir rasé du premier coup la mèche, alla rouvrir la porte ; mais, pendant ce temps, James, sautant sur l'autre pistolet, lui dit : « Monsieur, c'est actuellement mon tour. Prenez l'autre bougie ; je veux aussi essayer mon adresse. » Le colonel eut beau pester, tempêter, jurer, James était muni de la puissance, et il fallut tenir la bougie. Mais, comme c'était le premier coup d'essai du valet, non-seulement il manqua son but, mais la balle enleva un des boutons de l'habit de son maître. Cette leçon dégrisa le colonel, qui se réconcilia avec James, et jura de ne plus s'amuser d'un aussi dangereux passe-temps.

Eve.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté,
Fait pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté,
Dont bien nous prend, ne lui fut pas cruelle.

Mes chers amis, alors, en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidèle ;
Hélas ! comment ne l'aurait-elle été ?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle.

Or, en cela, nous nous trompons tous deux ;
Car, bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme et ne pas coqueter.

SARRAZIN.

Le grand nez.

Un homme d'une taille beaucoup au-dessous de la médiocre, avait un nez d'une grandeur prodigieuse ; on disait que c'était

un petit homme attaché à un grand nez. Il regardait jouer au lansquenet, il se baissait et avançait sa tête sur la table du jeu. Un camus lui cria : « Monsieur, rangez votre nez, qui m'empêche de voir le jeu. » Le nason lui répondit : « Je vois bien que vous m'en voulez ; il faut, sans doute, que vous vous soyez imaginé que mon nez a été fait aux dépens du vôtre. »

La médecine.

Un apothicaire de Newcastle, s'étant chargé du traitement d'un malade qui était à l'article de la mort, lui envoya une fiole dans laquelle était contenue une médecine, avec ces mots : *Bien secouer avant de faire prendre*. Le lendemain, il alla voir l'effet qu'elle avait produit ; il demanda en entrant, au domestique, comment se portait son maître. Celui-ci ne lui répondit que par des larmes. « Quoi ! est-ce qu'il est plus mal ? dit l'apothicaire. A-t-il pris la médecine ? — Oui, Monsieur ; mais comme vous nous aviez dit de le se-

couer, avant de la lui faire prendre, nous avons suivi vos ordres, et il a passé entre nos bras. »

Les mouchettes.

Un célibataire venait d'acheter une paire de mouchettes ; sa gouvernante lui ayant fait observer qu'elles étaient bien petites, il lui répondit qu'elles étaient assez grandes pour une personne seule.

Épitaphes.

Scarron a fait une jolie épitaphe sur un pendu :

Ci-gît, et s'il t'en prend envie,
Tu sauras en deux mots son sort,
Une parque a filé sa vie,
Un cordier a filé sa mort.

En voici une autre sur un conseiller qui, après avoir mené une vie fort libertine, voulut mourir avec l'habit d'un capucin :

Ci-gît au bas de cette église,
Un conseiller en robe grise,

Quand il fut proche de sa fin.
Il prit l'habit d'un capucin.
Il n'en mérita que la corde,
Dieu lui fasse miséricorde.

Le général inconnu.

Les Anglais mettent toujours l'adjectif avant le substantif : ainsi ils disent un *se-rein temps*, un *ardent soleil*. Un officier de cette nation ayant dit un jour, devant un vieux caporal français établi à Londres, qu'il pleuvait de manière à lui rappeler le *général déluge*. « Ventrebleu ! lui répondit le vétéran, j'ai entendu nommer tous les généraux de l'Europe ; mais le diable m'emporte, si l'on m'a jamais parlé de celui-là ! »

Le mot d'ordre.

Pendant le siège d'Amiens, on fit proclamer l'ordre de ne pas sortir sans lanterne. Le soir même, un bourgeois sort, une lanterne à la main. « Ta lanterne ! lui crie la sentinelle. — La voilà. — Il n'y a pas de chandelle ! — On n'a pas dit d'en mettre. »

Le lendemain matin, nouvelle proclamation de ne sortir le soir qu'avec une lanterne dans laquelle il y eût une chandelle. Le soir, le même homme sort avec une chandelle dans sa lanterne. « Où est ta lanterne ? — La voilà. — Ta chandelle ? — La voilà. — Elle n'est pas allumée. — On n'a pas dit qu'il fallait qu'elle le fût. Diable ! expliquez-vous donc ! » Le lendemain, on fit publier de ne pas sortir sans une lanterne, dans laquelle il y eût une chandelle allumée.

Építaphe.

Passant, arrête ici tes pas ;
Autre part tu ne liras pas
Une histoire si merveilleuse
Que celle qu'à tes yeux ce marbre vient offrir.
Ci-gît de son époux une femme amoureuse,
Que son chaste amour fit mourir.
Aux dames elle a fait une leçon commune
De mourir en femme de bien.
Mais comme elle a suivi l'exemple de pas une,
Pas une ne suivra le sien.

Vestris.

Le plus fameux danseur de l'Opéra, Vestris le père, qui se faisait appeler le *Diou* de la danse, disait hautement : « Je ne connais que trois grands hommes en *Eou-ropé* ; le roi de *Prousse*, Voltaire et moi. » Ses ridicules surpassaient encore ses talents. Vestris répondait à quelqu'un qui le louait sur le bonheur d'obtenir les suffrages unanimes du public : « Ah ! croyez que tout n'est pas roses dans mon état. En vérité, il est des moments que je préférerais celui de simple capitaine de cavalerie au mien. » Et l'on sait qu'à cette époque les plus grands seigneurs se faisaient honneur d'obtenir l'agrément d'une compagnie de cavalerie.

Vestris avait eu de mademoiselle Allard, danseuse à l'Opéra, un fils qui fut longtemps connu sous le nom de Vestrallard, et qui, élevé avec beaucoup de soin dans l'art que ses parents possédaient si parfaitement, a fini par surpasser ce qu'on croyait

inimitable. Son père, voulant récompenser et encourager le talent par lequel il se distinguait déjà à l'âge de dix-huit ans, crut l'honorer beaucoup, en lui permettant, pour ses étrennes, au jour de l'an, de porter dorénavant son nom, et célébra son adoption avec la plus grave solennité. Il était si enthousiasmé de son fils, qu'il disait en le voyant danser : « S'il ne s'élève pas plus haut, c'est pour ne pas trop humilier ses camarades ; car, s'il se laissait aller à son élan, il s'ennuierait en l'air, faute de conversation. »

La Vérité.

CONTE INDIEN.

Un fakir marchait dans la campagne en regardant le bout de son nez ; tout à coup, il entendit la terre résonner sous ses pas, et il dit : « Cet endroit-ci est creux et renferme peut-être un trésor. Si je le trouve, je deviendrai un honnête homme. »

Le fakir creusa la terre et perça une voûte ; mais, après une fatigue extraordi-

naire, il fut bien piqué de ne découvrir que 'ou verture d'un puits, qui, sans doute, avait été murée pendant plusieurs siècles.

Il y plongeait tristement ses regards, lorsqu'il en vit sortir une femme mouillée, saisie de froid et toute nue ; mais, comme elle était d'une beauté ravissante, le fakir la contemplait avec ivresse, sans songer à la couvrir de son manteau.

« O toi qui surpasses en beauté les filles de Brahma, lui dit-il, apprends-moi qui tu es, et pourquoi tu te baignes dans un puits ? » Elle lui répondit : « Je suis la Vérité. » Le fakir pâlit et s'enfuit à toutes jambes, comme si un fakir et la Vérité ne pouvaient exister ensemble.

La vierge, ainsi délaissée, s'avança paisiblement vers la ville. Une femme qui voyage nue ne paraît pas aussi singulière dans l'Inde que dans d'autres climats moins favorisés du soleil. Il passa près d'elle des poètes, des marchands, des sultanes et des eunuques.

En la voyant, les poètes disaient : « Qu'elle est maigre ! » les marchands : « Qu'elle est

dupe ! » les sultanes : « Qu'elle est indis-
crète ! » les eunuques : « Qu'elle est triste ! »
Aucun ne parut se soucier d'elle.

Un courtisan voluptueux vint aussi à
passer ; c'était un riche blasé, à qui tout au
plus il restait des fantaisies. Il daigna
pourtant s'apercevoir que la *Vérité* avait la
peau blanche, et il la fit monter dans son
palanquin.

A peine fut-elle assise, qu'elle vit la mai-
tresse de l'empereur qui se promenait sur
un dromadaire, par ordonnance du méde-
cin. « Voilà qui est singulier, s'écria-t-elle,
la sultane favorite a le nez de travers. »

Le courtisan frémit de cette exclama-
tion, et se crut perdu ; car une loi défen-
dait de parler en bien ou en mal du nez de
la favorite. Il rejeta la *Vérité* au milieu du
chemin, en disant : « J'étais bien fou de
m'embarrasser de cette babillarde. »

Elle arrive aux portes de la ville, et,
voyant un particulier d'une caste inférieure,
elle s'informe auprès de lui du lieu où elle
pourrait passer la nuit. Cet homme l'em-

mène dans sa maison, ne doutant pas que cette rencontre ne fît sa fortune.

L'hôte chez qui la *Vérité* se trouva logée, avait imaginé, pour vivre, de composer une gazette où, chaque matin, tous les gens en place lisaient leur éloge ; aussi, quand il allait à la cour, les esclaves avaient ordre de remplir ses poches des meilleurs débri de la cuisine.

Le séjour de la voyageuse dérangerait fort les affaires du pauvre homme. Il n'avait que le temps de rédiger sa feuille. La *Vérité* le regardait travailler sans dire mot, et puis elle effaçait précisément tout ce que le gazetier écrivait. Le bulletin manqua deux jours de suite. Le visir, piqué de ce retard, manda l'écrivain ; et, après lui avoir fait donner cinquante coups de bâton, lui permit de se justifier. Il le fit avec éloquence et succès ; c'est pourquoi le visir le renvoya avec cent nouveaux coups de bâton.

Ce dernier supplément paraîtra singulier à ceux qui ignorent combien le visir était juste ; il n'en agit ainsi que parce

qu'il avait besoin du temps de l'exécution pour faire enlever secrètement la *Vérité* de chez le gazetier. S'il eût pensé que quatre-vingt-dix-neuf coups eussent suffi, il respectait trop ses semblables pour en avoir ordonné un de plus. Quand le visir fut seul en possession de la *Vérité*, il espéra en tirer parti contre ses ennemis ; mais on lui annonça que l'empereur viendrait le jour même visiter son palais ; et, craignant surtout qu'il ne la vît, il ordonna, pour le bien public, qu'elle fût mise à mort.

Aussitôt, quatre émirs la placèrent poliment entre deux coussins de soie brodés et parfumés, et l'étouffèrent avec de savantes précautions. Ils jetèrent ensuite son corps inanimé dans l'endroit le plus solitaire du jardin.

Les hommes puissants s'imaginent que la *Vérité* est morte, parce qu'ils sont parvenus à l'étouffer quelque temps ; mais il n'en est rien, le grand air lui rend la vie, et la nôtre, bien ressuscitée, profita des ténèbres pour sortir du jardin.

Elle se réfugia dans une vaste biblio-

thèque, où les brahmines entassaient l'esprit des hommes depuis cinq mille ans. Comme la nuit était froide, elle alluma du feu avec quelques feuilles ; mais il y avait dans la salle tant de matières inflammables, que la *Vérité* n'eut que le temps de se sauver avec quelques petits volumes.

La bibliothèque brûla et les bibliothécaires aussi. L'empereur vint admirer l'incendie, et dit avec un rire ingénu : « C'est pourtant bien agréable de voir brûler une bibliothèque. » Sa joie parut d'autant plus sincère, qu'il y a toujours eu dans l'Inde une rivalité secrète entre les livres et les empereurs.

Cependant le visir se hâta de mettre hors la loi sa victime échappée. L'aurore en vit la proclamation affichée dans les carrefours. Cette promptitude ne doit point étonner, parce que, dans toutes les chancelleries de l'univers, il y a des formules de proscription toujours prêtes contre cette pauvre *Vérité*.

A la pointe du jour, la malheureuse fugitive se trouve hors des murs de la ville,

auprès d'une maison simple et propre, qu'entourait un petit jardin : c'était la demeure du juge Pilpay. Elle entre sans crainte, dit qui elle est, et demande un asile.

« Cette franchise me plaît, lui dit le juge; mais elle me fait trembler pour toi. Si tu étais reconnue, rien ne pourrait te sauver, suis-moi. » Ils montèrent ensemble dans une vaste galerie qui formait l'étage supérieur de la maison.

Là, étaient rangées avec ordre des peaux de tous les animaux, des écorces de toutes les plantes, des enveloppes de tous les êtres. On jugeait au premier coup d'œil que c'était le magasin d'un fabuliste. Pilpay, l'ayant montré à la *Vérité*, lui tint ce langage :

« Puisque tu ne sais ni te cacher, ni te taire, il est sage de te déguiser. Je puis, à ton choix, te faire pénétrer dans tous les êtres que tu vois, et qui s'animeront à l'instant. Tu parleras sous ces formes nouvelles, et tu iras impunément reprocher ses crimes au visir lui-même. »

La *Vérité* accepta et ne fut point ingrate.

Le génie de son libérateur, enflammé par elle, répandit une grande lumière dans l'Indostan. Le visir fut déposé, et Pilpay mis à sa place. Il y parvint à une extrême vieillesse, au milieu des bénédictions du peuple ; car l'Asie n'a point de baume aussi puissant pour prolonger la vie, que l'habitude de la bienfaisance.

L'exemple d'une si haute fortune suscita une foule d'imitateurs, et les ambitieux voulurent partager avec les philosophes les travaux de l'apologue et l'héritage de Pilpay ; mais la *Vérité*, qui pénétra leurs vues, continua de se cacher dans les œuvres des sages, et livra les autres au délire de leur imagination.

Le Purgatoire.

Un paysan reprochait à un mari de ne point faire prier pour sa femme qui était morte. « A quoi bon, dit le mari ; ma femme est dans le ciel ou dans l'enfer. Si elle est dans le ciel, elle n'a plus besoin de prières : si elle est dans l'enfer, il n'y a plus de res-

source. — Mais, répond le paysan, ne peut-il pas se faire qu'elle soit en purgatoire pour deux ou trois cents ans? — Ah! alors, dit le mari, c'est encore inutile : je connais ma femme; elle est entêtée, elle voudra faire son temps. »

L'enfant de neige.

Un marchand turc ayant été obligé, pour les affaires de son commerce, de faire un voyage de deux ans, sa femme, jeune et jolie, pour attendre plus patiemment son retour, prit un amant.

Cependant, le cher homme arriva tout à coup, et trouva sa femme occupée à allaiter un enfant. D'un air de douceur, il s'informe humblement de la cause à laquelle il doit l'augmentation de sa famille. La dame lui répond : « Il faut que le grand Mahomet soit le père de cet enfant; car un jour, comme j'étais couchée sur un banc, dans le jardin, un nuage vint tout à coup à crever au-dessus de ma tête. En levant les yeux vers le ciel, je vis tomber de la neige. Aus-

sitôt je me mis en prières; un flocon de neige me tomba dans la bouche, et dix mois après je mis ce bel enfant au monde.

— Je rends grâce au saint prophète, dit le marchand, je désirais un héritier, il me l'a envoyé. Je suis satisfait; il faut que nous prenions grand soin de ce rejeton du père des fidèles. »

Ce marchand savait parfaitement dissimuler; il aimait la paix, et ne fit jamais aucun reproche à sa femme, témoignant au contraire beaucoup d'amitié au fils du saint prophète. Le jeune homme grandit; il avait à peine quinze ans, que son père putatif proposa de l'emmener dans un voyage qu'il allait entreprendre. Effectivement il le conduisit à Alexandrie, où il le vendit à un marchand qui faisait le commerce des Indes Orientales.

A son retour, sa femme fut désolée de la perte de son fils.

« Modérez votre douleur, lui dit-il, c'est du prophète que vous devez vous plaindre. Un jour, qu'il faisait très-chaud, votre fils et moi nous passions sur une haute mon-

tagne ; tout à coup je le vis se dissoudre et fondre à mes yeux. J'aurais bien essayé de le secourir, mais je me suis rappelé que vous m'avez dit qu'il avait été fait de neige, et j'ai cru ne pas devoir prendre une peine inutile. »

La poule au pot.

Tout le monde connaît le mot d'Henri IV sur *la poule au pot*. Quand l'infortuné Louis XVI monta sur le trône, quelqu'un écrivit en gros caractères, au bas de la statue de Henri IV qui était sur le pont Neuf, *resurrexit*. Le lendemain on y lut ce distique :

Resurrexit : j'approuve fort ce mot ;
Mais pour y croire, il faut la poule au pot.

Deux mois après parut le quatrain suivant sur le même sujet :

Enfin la poule au pot sera donc bientôt mise ,
On doit du moins le présumer :
Car depuis deux cents ans qu'on nous l'avait promise
On n'a cessé de la plumer.

Un ami inconnu.

Un jour, au palais Royal, le chevalier de C... avait gagné quinze cents louis, qu'il tenait dans son chapeau. Quelqu'un s'approche et lui dit : « Mon cher ami, de grâce, prêtez-moi cent louis. — Je le veux bien, mon cher ami, répondit le chevalier, pourvu que vous me disiez comment je m'appelle. » L'autre demeurant sans réponse à cette demande : « Vous voyez bien, mon cher ami, reprend le chevalier, que vous seriez trop embarrassé pour me rendre ces cent louis, si je vous les prêtais. »

Épigramme contre un homme qui avait des enfants laids.

Or, savez-vous pourquoi tant de laideur
Aux enfants de Damis est tombée en partage ?
C'est qu'à l'exemple du Seigneur
Il les a faits à son image.

Le mauvais Turc.

Un voyageur revenu de Turquie
Parlait des mœurs de ce pays.

Il racontait que les maris
Pouvaient quitter, choisir, prendre à leur fantaisie
Blonde, brunette ; en avoir tout autant
Qu'il leur plaisait. Un de la compagnie
Se mit à dire : « Oh ! le beau règlement !
Si j'étais là, je ferais chère lie ;
Que j'en aurais ! » Alors, le regardant
Tout de travers, sa femme Péronnellé :
« Eh ! taisez-vous ; vous seriez, lui dit-elle,
Un mauvais Turc assurément. »

Le jeûne méritoire.

Une dévote en grande coiffe et d'un air pénitent, un jeudi saint, au sortir des Ténèbres, fut à confesse à un capucin. Après avoir conté ses peccadilles, les péchés de ses enfants, de son époux et même de ses voisins, le moine lui demande : « *Ma sœur, jeûnez-vous ?*— Si je jeûne ! Oui, mon père ; même tous les jours, et c'est de ma part, je vous proteste, un acte méritoire : car je suis délicate et j'ai peu de santé. Je prends trois œufs chaque soir, en mémoire de la très-sainte Trinité ; à ces œufs, j'ajoute cinq pommes ou d'autres fruits, que je

mange en l'honneur des blessures que le Sauveur endura pour sauver le genre humain ; je mange quarante pruneaux en faveur de l'abstinence à laquelle se condamna Jésus pour laver nos péchés ; de plus, je bois sept gobelets de vin en mémoire de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — *Est-ce là tout ?* lui demande le capucin. — Oui, lui dit la béate femme, si ce n'est que dans ces jours-ci j'ajoute treize biscuits pour rendre honneur aux treize cierges. — *Eh ! morbleu, que ne jeûnez-vous,* reprit le révérend en courroux, *en souvenir des onze mille vierges !*

Une question d'histoire ecclésiastique.

Quelques religieux s'entretenaient un jour de l'âge et des actions de J. C., et disaient qu'il avait commencé à prêcher à la fin de sa trentième année. Un ignorant qui les écoutait demanda quelle avait été la première action du Sauveur après avoir atteint l'âge de trente ans. Comme ils hé-

étaient là-dessus : « *Vous voilà bien embarrassés*, leur dit-il, *avec tout votre savoir ; ce qu'il fit d'abord, ce fut d'entrer dans sa trente et unième année.*

Le Sélam.

Les Turcs ne savent ni lire ni écrire. Quand ils sont amoureux d'une femme, avec laquelle ils ne peuvent pas communiquer, ils ont une manière de lui écrire sans plume, sans encre et sans papier, par le moyen des fleurs, des fruits, des bois, des soies, des étoffes et des couleurs dont ils font un paquet, auquel ils donnent un sens allégorique : ils appellent ce paquet un sélam. Ceux qui s'en servent ont toujours une cassette pleine de choses qui peuvent composer un sélam. Ainsi avec un sélam, ils peuvent faire entendre tout ce qu'on peut dire, ou s'écrire dans un commerce d'amour. Ils ont un dictionnaire qu'ils savent par cœur, des fruits, des fleurs, des étoffes, et le reste qu'ils peuvent envoyer, pour exprimer leurs pensées.

Ils ont aussi un catalogue de toutes les expressions dont le sens est attaché à ces fleurs, ces fruits, ces étoffes, et le reste.

Une ambrette signifiera : *Nous sommes tous deux de même sentiment* ; un morceau de rosier : *Je pleure continuellement* ; mais vous vous moquez de mes larmes.

De la toile : *Je me lasse de vos importunités* ; du canevas : *Nous serons demain ensemble* ; de la soie : *Vous avez gagné mon esprit* ; un miroir : *Je suis prêt à me sacrifier pour vous* ; une pistole : *Je vous aimerai beaucoup*.

Un grain de raisin, de la soie bleue, un pois, un morceau de sucre, un peu de bois d'aloès, seront arrangés de manière que le sens se découvrira, et s'expliquera dans sa place et avec ordre ; tout cela formera un billet en aidant seulement à la lettre pour la liaison du sens. Voici le sens de ce billet :

« Mon cœur, je suis amoureux de vous.
« La peine que mon amour me cause m'a
« fait presque perdre l'esprit. Mon cœur »

« vous désire avec passion. Apportez à mon
« mal le remède nécessaire. »

La fierté conjugale mise à l'épreuve.

Un particulier qui, par le soin extrême qu'il avait pris de son bien, et par son commerce de bestiaux, était parvenu à amasser une fortune considérable, se décida à prendre femme. Il eut bientôt obtenu la main d'une demoiselle de qualité, la fille d'un baronnet. La demoiselle prenait avec lui les plus grands airs ; et lorsque quelquefois il l'invitait à coucher avec lui : « Quoi ! lui disait-elle, ne voudriez-vous pas que la fille de sir R. A. oubliât son rang, et s'abaissât à coucher avec un marchand de bœufs ? Non, monsieur, je coucherai dans mon appartement, si vous le voulez bien. — De tout mon cœur, reprit le mari ; mais moi je ne veux pas coucher seul. » En disant ces mots, il sonna une très-jolie femme de chambre de madame, qu'il chargea d'apporter la bassinoire, en ajoutant : « Je ne suis pas sûr

de décider Betzi à me tenir compagnie ; mais, Madame, si vous me refusez cette faveur, je vais lui en faire la proposition. » Cette résolution fit changer d'avis à la dame, qui ne se fit plus prier.

La blanchisseuse du roi de Prusse.

Le grand Frédéric ne pouvait souffrir que les femmes se mêlassent dans les rangs avec les soldats. Un jour qu'on était en marche, il en aperçut une, et il l'apostropha ainsi : « A qui appartiens-tu, p..... ? — A Votre Majesté, répondit la femme, en faisant une profonde révérence. — Comment, coquine, à moi ? — Oui, Sire, j'ai l'honneur de blanchir le linge de Votre Majesté. » Le roi se mit à rire, et la laissa marcher avec les autres.

L'encan.

Chez certaine Laïs on faisait une vente.
Meubles, bijoux de prix, dentelles, diamants,
Dont ses nombreux et prodigues amants
Avaient payé son humeur complaisante,

Attiraient le plus grand concours :
Baronnes, marquises, comtesses,
Ambassadrices et duchesses

Y venaient étaler à l'envi leurs atours.

Femmes de robe et de finance,
Bourgeoises, nymphes d'Opéra,
S'y trouvaient en grande affluence ;
Enfin, tout Paris était là.

On crie : « Une superbe aigrette!...

Cent louis, dit l'huissier — Deux mille — Sept mille
écus! »

Elle est belle, chacun en voudrait faire emplette
Et l'on met à l'envi dessus.

« Que c'est cher, dit alors certaine présidente,
On ne se peut pourvoir à cette vente.

— Madame, je le vois, dit quelqu'un en riant ,
L'aimerait mieux au prix coûtant. »

Plaidoyer d'un abbé.

Un jeune abbé, homme de qualité, avait loué une loge à l'Opéra. Un maréchal de France voulut avoir cette loge, que l'abbé s'obstina à refuser; le maréchal s'y prit si bien que l'abbé fut obligé de céder à la force. Il n'avait pas le courage de mettre

l'épée à la main, quoique sa naissance l'y autorisât, suivant les ridicules distinctions d'alors; il attaqua le maréchal au tribunal de la connétablie, et obtint d'y plaider lui-même sa cause. Désignant chaque maréchal de France par les actions mémorables qui l'ont illustré : « Ce n'est point, dit-il, M. le maréchal un tel dont j'ai à me plaindre; ce n'est point M. le maréchal de Broglie, qui s'est si bien distingué dans les dernières guerres; ce n'est pas M. de Clermont-Tonnerre, qui a fait de si belles retraites; ce n'est pas M. de Richelieu, qui a pris le Port-Mahon; celui dont j'ai à me plaindre n'a jamais rien pris que ma loge à l'Opéra. » Le tribunal décida que l'abbé avait raison de se plaindre; mais que la tournure de son plaidoyer l'avait assez vengé.

La ruse d'une femme*.

Les Orientaux s'amuseut souvent à des jeux qui durent plusieurs semaines; ils

* On reconnaîtra sans doute ici le sujet d'une

consistent à ne rien recevoir de la personne avec laquelle on est convenu de jouer, sans prononcer le mot *Iadesté*, d'où le jeu a pris son nom. Toute l'adresse de ce jeu est de faire recevoir quelque chose à son adversaire, sans qu'il prononce le mot convenu.

Certain philosophe avait composé un très-ample recueil de tous les tours dont les femmes sont capables. En voyageant, il se trouve un jour près d'un camp des Arabes du désert. Une jeune femme arabe l'invita si obligeamment à se reposer dans sa tente, qu'il ne put la refuser. Son mari était alors absent, et le philosophe fut à peine assis, que, pour se défendre des charmes qu'il commençait à craindre, il prit son recueil et se mit à lire. La femme, piquée de ce dédain, lui dit : « Il faut que ce livre soit bien intéressant, puisqu'il est seul digne de fixer votre attention ; peut-on vous demander de quelle science il traite ? — Le sujet de cet ouvrage, répondit le philosophe, charmante petite pièce de Sedaine, *la Gogeuze imprévue*.

n'est point de la compétence des dames. » Cette réponse piqua vivement la curiosité de la jeune Arabe ; elle le pressa tellement, qu'il lui dit enfin : « Je suis l'auteur de ce livre, mais le fond n'est pas de moi. Il contient toutes les ruses que les femmes ont inventées. — Quoi ! toutes absolument ? dit la dame. — Oui, toutes, et ce n'est qu'en les étudiant que je suis parvenu à m'en garantir, et à ne les plus craindre. » La jeune femme, changeant de propos, se mit à lancer au prétendu sage des regards si vifs, qu'il oublia bientôt son livre et les tours qu'il contenait. Voilà mon philosophe devenu en peu d'instants le plus passionné des hommes ; il hasarde une déclaration. On feint de l'éconter. Le sage s'enivrait déjà d'espérance, lorsque la jeune dame aperçut de loin son mari. « Nous sommes perdus, dit-elle à cet amant improvisé, mon mari va nous surprendre, c'est le plus jaloux et le plus brutal de tous les hommes. Au nom du prophète, cachez-vous dans ce coffre. » N'ayant pas d'autre parti à prendre pour se tirer de ce mauvais pas, le

philosophe se mit dans le coffre, que la dame ferma sur lui, et dont elle prit la clef. Elle alla ensuite au-devant de son mari, et le voyant de belle humeur : « Il faut, lui dit-elle, que je vous conte une aventure bien singulière. Il est venu ici une espèce de philosophe, qui prétend avoir rassemblé dans un livre toutes les fourberies dont mon sexe est capable. Ce faux sage m'a entretenue d'amour. Je l'ai écouté. Il est jeune, pressant. Vous êtes arrivé bien à propos pour soutenir ma vertu chancelante. » A ces mots le mari, naturellement jaloux et emporté, éclata en menaces. Le philosophe, qui, de son coffre, entendait tout, maudissait de bon cœur son livre, les femmes et les jaloux. « Où est ce téméraire ? que je l'immole à ma vengeance ! » Elle feignit beaucoup d'effroi, lui montra le coffre et lui en présenta la clef. Comme le jaloux se disposait à l'ouvrir, sa femme lui dit avec un grand éclat de rire : « Payez-moi, vous avez perdu l'*Iadesté* ; une autre fois, ayez plus de mémoire. » Le mari, se croyant fort heureux d'en être quitte pour

cette fausse alarme, rendit la clef à sa femme, et s'en alla, après l'avoir priée de ne plus lui donner de pareils sujets de crainte. La jeune dame tira le philosophe du coffre, où il était plus mort que vif : « Monsieur le docteur, lui dit-elle, n'oubliez pas ce tour, il mérite une place dans votre recueil. »

Sans tête.

Un général français sous Louis XIII, n'ayant pu, en Allemagne, avec une armée nombreuse, faire lever le siège d'une place assiégée par les ennemis, exerça un poète de ce temps-là.

Sur le Rhin parut une bête
Qui menaçait d'un grand fracas.
Elle avait bien cent mille bras,
Mais elle n'avait point de tête.

Le mariage impossible.

Un mari et sa femme qui se querellaient du matin jusqu'au soir, étaient sur le point

de se séparer, lorsque la dame, feignant de se trouver mal, dit à son mari qu'elle se sentait près de sa fin, et que, pour ne pas faire parler le monde, il serait mieux qu'ils se séparassent d'un commun accord, et qu'elle allât finir ses jours dans une maison de campagne très-éloignée, qui leur appartenait. Le mari accepta avec empressement cette proposition, et lui demanda qui elle lui conseillera d'épouser quand elle serait morte; c'était par trop : « *Épousez le grand diable*, lui répondit-elle en fureur. — *Le grand diable !* cela n'est pas possible, ma chère; les canons de l'Église s'y opposent : *j'ai déjà épousé sa fille.*

La pipe.

SONNET.

Doux charme de ma solitude,
Charmante pipe, lent fourneau,
Qui purges d'humeurs mon cerveau,
Et mon esprit d'inquiétude.

Tabac, dont mon âme est ravie,
Lorsque je te vois perdre en l'air,
Aussi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de la vie.

Tu remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée.

Et tout confus je m'aperçois,
Que courant après ta fumée,
Je passe aussi vite que toi.

Ce qu'il faut à une femme pour être belle.

Les Italiens disent qu'une femme, pour être belle, doit avoir le visage d'une Anglaise, le sein et les épaules d'une Française, et être faite depuis les hanches jusqu'en bas comme une Hollandaise.

Le gouvernement d'une femme.

On demandait à Milton la raison pour laquelle un roi peut être investi de la cou-

ronne à quatorze ans dans certains pays, et qu'il ne peut prendre femme qu'à dix-huit. « C'est, dit le poète, qu'il est moins facile de gouverner une femme qu'un royaume. »

Les répliques.

Un plaisant s'étant un jour introduit dans l'église avant que le service divin fût commencé, se glissa dans la chaire sans être aperçu ; puis, se levant tout à coup, et s'adressant aux personnes qui étaient déjà arrivées : « Mes chers frères, s'écria-t-il, il n'y a pas assez de savants, pas assez de seigneurs, pas assez de juifs en Angleterre. » Un des spectateurs lui répondit qu'il en voyait de trop, lui. « S'il y avait assez de savants, reprit le premier, on ne verrait pas tant d'imbéciles en place ; s'il y avait assez de seigneurs, on ne verrait pas tant de manants se donner des airs de grandeur ; et s'il y avait assez de juifs, on ne verrait pas tant de chrétiens pratiquer l'usure. »

L'annonce équivoque.

L'Advertiser, journal anglais, ayant inséré l'avis suivant : « *Une jeune veuve, sur le point de sevrer une fille de six mois, désirerait avoir un autre enfant,* » cette annonce fut répétée par un autre journal, qui ajouta : « Nous espérons que les jeunes élégants de Londres voudront bien se rendre aux vœux de la dame. »

La victime.

Cydalise, beauté connue
 Pour n'être rien moins qu'ingénue,
 Comme vil séducteur poursuivait Dorylas :
 « Mademoiselle, on ne peut pas,
 Dit le juge commis pour vider la querelle,
 Enlever l'honneur d'une belle
 Quand elle défend ses appas.
 D'un amant en ce cas on doit fuir les amorces ;
 Le fites-vous ? parlez. — Hélas !
 Je criai de toutes mes forces :
 — C'est vrai, dit un témoin posté là tout exprès ;
 Oui.. ^{mais} ce fut neuf mois après. »

Testament d'un curé anglais.

Je laisse à mes héritiers cinquante chiens de différentes espèces. — Cent paires de culottes. — Quatre cents paires de souliers. — Cent paires de bottes. — Quatre-vingts perruques. (*Il portait toujours ses cheveux.*) — Quatre-vingts chariots et charrettes. — Trente brouettes. — Deux cents bêches et pelles. — Cinquante selles et harnais. — Quatre-vingt charrues. (*Il n'en faisait jamais usage.*)

Item, un grand nombre de cannes et de petits bâtons pour la promenade, qui ont été évalués à 8 livres sterling. — Soixante chevaux et juments (*Ils n'ont jamais été montés.*) — Deux cents pioches et fourches. — Soixante-quinze échelles. — Trente baïonnettes, pistolets et épées, etc.

Item, un grand chariot rempli de livres en blanc. (*En feuilles.*) — Pas un sermon — Une cassette où il y a en espèces 500 livres sterling.

Ce bon curé avait une servante et un va-

let qu'il renfermait tous les soirs dans leurs chambres, à huit heures. La dernière chose qu'il faisait régulièrement avant que de se mettre au lit, c'était de tirer un coup de fusil et de lâcher ses chiens. On le trouva un matin, noyé dans un de ses étangs; et comme il était sur ses genoux, n'ayant de l'eau qu'à la hauteur de la poitrine, et à l'entrée de l'étang, il y a beaucoup d'apparence qu'ayant été accueilli tout d'un coup par ses bons amis les chiens, ils le renversèrent, à force de caresses, dans l'étang près duquel il se promenait alors. Outre l'argent comptant que l'on trouva chez lui, il jouissait de sept cents livres sterling de rente en fonds de terre. Tout cet héritage appartient par sa mort à un simple portefaix de Londres, son plus proche parent.

Les arbres.

Un médecin anglais se promenant un jour dans un jardin de M. Hamilton à Cobham, lui exprima son étonnement de la crue prodigieuse de ses arbres. « Monsieur

le docteur, reprit Hamilton, songez donc qu'ils n'ont pas autre chose à faire. »

Le peintre.

Dans le gréage d'un vaisseau on distingue en anglais, sous le nom de peintre, un certain câble qui sert à amarrer un bateau au bord du vaisseau dont il dépend. Un jour un peintre étant occupé à barbouiller la figure des éperons d'un bâtiment mouillé près de la tour de Londres, le commandant qui venait l'aborder dans la chaloupe, cria au mousse : *jette le peintre à l'eau*. Le mousse, qui ne connaissait point encore cette espèce de cordage, courut au peintre qui avait le corps à moitié hors du bâtiment et le précipita dans la mer. Le capitaine ne voyant point tomber de son côté le cordage, répéta en jurant : « *Jette donc le peintre*.— Eh, je l'ai jeté, reprit l'autre, avec son pot et sa brosse. » Le capitaine songea heureusement que ce pouvait être son ouvrier et le fit repêcher sur-le-champ.

Le danger des proverbes nationaux.

Sur l'épaule d'un sien ami,

Un fou, le plus fou qu'il se puisse,

Frappe et s'écrie : « Es-tu donc endormi,

Ou ton esprit *réve-t-il à la Suisse ?*

(C'était dans un café.) Certain Suisse l'entend.

— *A la Suisse, men her !* Sachez qu'un Suisse pense;

C'en est un qui vous parle, et dès ce même instant.

S'il vous plaît, de me suivre ayez la complaisance. »

Il sort, se bat, est blessé, reconduit,

Et le tout sans beaucoup de bruit.

De sa blessure très-légère

Il est rétabli promptement :

La Renommée est mensongère ;

Elle brodait l'événement

Suivant son usage ordinaire.

Il retourne au café. « Bonjour... Qu'est-ce ? Comment ?

On dit... Contez-nous votre affaire.

— N'y songeons plus, répondit-il lestement ;

Ce fut un rien, une misère,

Une *querelle d'Allemand*.

Un Allemand quinteux était de l'auditoire :

On se battit encore au rapport de l'histoire.

L'étourdi fut vainqueur ; il vanta son succès.

(Du succès vanité toujours est la compagne.)

« Je vous ai fait la nique à l'Allemagne ;

Mon gros champion parut *fier comme un Écossais.* »

Mais... pour l'Écosse autre procès,

Autre combat. « Dieux, quelle extravagance !

C'est, lui remontre-t-on, c'est être bien Français ! »

Et pour venger la gloire de la France

Il court s'escrimer de nouveau.

Il pouvait terminer sa ronde

Par s'aller battre en l'autre monde ;

Mais enfin la raison lui mûrit le cerveau.

Loin pour de pareils traits ces haines éternelles,

Et que les nations se respectent entre elles !

GUICHARD.

L'alouette toute rôtie.

Gaveaux, chanteur du théâtre Feydeau et compositeur agréable, eut une maladie terrible, à la suite de laquelle il perdit d'abord la voix, et ensuite la raison. Le compositeur Berton l'ayant rencontré au théâtre, lui demanda des nouvelles de sa santé. Gaveaux, qui était né à Toulouse, et qui avait conservé l'accent gascon, répondit à son confrère : « *Cer ami, zé vais mieux,*

ma zai que la louette m'est tombée. —
Cela se peut, répondit Berton, mais tu conviendras qu'elle n'était pas *toute rôtie.* »

Adresse et bravoure du chevalier de Gravelles.

Le chevalier de Gravelles, mousquetaire, et qui est mort sous-brigadier de sa compagnie, à la bataille de Ramillies, était d'une adresse singulière, l'épée à la main; sa bravoure égalait son adresse; sa figure ne faisait pas l'éloge de son esprit : elle lui attirait des querelles, des combats. Il avait tué plusieurs personnes pour venger sa physionomie insultée, et avait obtenu grâce de tous ces meurtres. Un jour, au coin de la rue de la Comédie, il s'amusa à lire une affiche : trois petits-maîtres passèrent ; ils observèrent la contenance stupide du lecteur : ils voulurent se divertir à ses dépens. Ils le crurent un sujet merveilleux pour leur servir de jouet. L'un d'eux s'approcha de lui, et lui tourna son chapeau sur la tête ; ils firent ensuite de grands

éclats de rire. « Messieurs, leur dit le chevalier, pourquoi m'interrompez-vous ? Laissez-moi en paix, je ne vous dis rien. » Le ton pacifique et un peu niais dont il parla, confirma les petits-maîtres dans leur opinion. L'un d'eux fit entre ses doigts une petite boule d'une mie de pain, et la darda au nez du chevalier : il fut bientôt imité par les autres, qui en firent de même. « En vérité, messieurs, cela n'est guère honnête à vous, dit le chevalier, de me donner des nasardes ; je pourrais bien à la fin me fâcher. — Nous vous en prions instamment, lui dit un de ces messieurs. Voyons comment vous vous y prendrez, cela sera curieux. — Je ne suis pas obligé, dit le chevalier, de satisfaire votre curiosité : laissez-moi en paix, encore une fois. » Malgré toute la bravoure du chevalier, et l'amour qu'il avait pour son honneur, il fallait lui faire boire le calice jusqu'à la lie, pour l'obliger à se battre. Ces petits messieurs continuèrent de l'agacer. Il mit enfin l'épée à la main, en leur disant d'un grand sang-froid : « Voyons si vous savez soutenir les querelles que vous faites

si mal à propos.» Ils eurent bientôt appris à quel homme ils avaient affaire. Ils ne rougirent point de se battre tous trois contre lui : il sut si bien se défendre et les attaquer, qu'il les tua en très-peu de temps. Jamais on n'a combattu avec tant d'adresse et de vigueur. Il essuya ensuite son épée ensanglantée, et alla raconter l'affaire à son commandant, qui l'aimait. Celui-ci le querella d'abord ; mais quand il fut instruit de tout ce qui avait eu lieu, il ne put pas le blâmer. Il alla à Versailles avec le chevalier, pour demander trois grâces à Louis XIV. Ce monarque se récria : « Comment, dit-il, trois grâces ! en voilà déjà plusieurs que je lui ai accordées. Cet homme-là dépeuplera mon royaume. » Le commandant fit l'apologie du mousquetaire, et persuada le roi, qui dit au chevalier : « Je vous accorde ces trois grâces ; mais je vous ordonne, à l'avenir, de vous nommer lorsque vous serez obligé de mettre l'épée à la main.»

La reconnaissance.

Un jeune Écossais entra un jour dans la boutique d'un coiffeur nouvellement établi, et lui commanda de lui prendre la mesure d'une perruque. « Monsieur, lui dit l'autre, le dîner est servi; et comme vous êtes une nouvelle pratique, vous m'obligerez d'accepter la fortune du pot. — Volontiers, » reprit l'étranger, qui officia on ne peut pas mieux à table. Après le dîner, le café, la liqueur, et même le punch, le coiffeur se mit en devoir de préparer ses mesures. « Ce que vous faites là est inutile, lui dit son hôte. — Pourquoi donc, monsieur? — C'est que vous ne ferez pas ma perruque. — Comment! est-ce que vous auriez à vous plaindre de moi? — Non. — De ma femme? — Encore moins, mon bon ami; mais si vous travaillez pour moi, vous ne seriez jamais payé. »

La question de temps.

« O Julie, s'écriait sentimentalement un

eune amoureux, la première fois que vous me direz des paroles si désespérantes, je me tuerai à vos pieds. — Et la deuxième fois ? » dit la demoiselle.

Le polichinelle.

Un homme de la plus haute taille se promenait un soir à la foire de Saint-Ovide, tandis qu'on jouait, en dehors, des parades. Tout occupé des lazzi qui se faisaient à celles d'un jeu de marionnettes, il heurta par mégarde un petit bossu, qui, se redressant sur la pointe du pied, apostropha très-incivilement ce grand homme, ou plutôt cet homme grand. Celui-ci, sans témoigner la moindre colère, affecta de se courber, et de dire en élevant la voix : « Qu'est-ce qui est là-bas ? » L'Ésope, furieux de ce sarcasme, mit la main sur la garde de son épée, et en demanda raison à son adversaire. Mais l'homme de haute stature, toujours de l'air le plus tranquille, prit le mirmidon par le milieu du corps, et le posa sur le balcon de la parade, en disant

froidement : « Tenez, serrez votre polichinelle, qui s'avise de faire ici du tapage. »

Les trois Arabes.

Trois frères arabes, s'étant mis en voyage pour voir le pays, firent rencontre d'un chamelier, qui leur demanda s'ils n'avaient point vu un chameau qui s'était égaré sur le chemin qu'ils tenaient. L'ainé d'entre eux demanda au chamelier s'il n'était pas borgne. « Oui, » lui répondit-il. Le second frère ajouta : « Il lui manque une dent sur le devant. » Et ceci se trouvant vrai, le troisième frère dit : « Je parierais qu'il est boiteux. » Le chamelier, entendant ceci, ne douta plus qu'ils ne l'eussent vu, et les pria de lui dire où il était. Ces frères lui dirent : « Suivez le chemin que nous tenons. » Le chamelier leur obéit, et les suivit sans rien trouver. Après quelque temps, ils lui dirent : « Il est chargé de blé. » Ils ajoutèrent, peu après : « Il porte de l'huile d'un côté et du miel de l'autre. » Le chamelier, qui savait la vérité de tout ce qu'ils lui disaient,

leur réitéra ses instances, et les pressa de lui découvrir le lieu où ils l'avaient vu. Ce fut alors que ces trois frères lui jurèrent, non-seulement qu'ils ne l'avaient point vu, mais qu'ils n'avaient même entendu parler de son chameau qu'à lui-même. Après plusieurs contestations, on les mit en justice et on les emprisonna. Les juges, s'apercevant que c'étaient des gens de qualité, les firent sortir de prison et les envoyèrent au roi du pays, qui les reçut fort bien, et les logea dans son palais. Un jour, dans l'entretien qu'il eut avec eux, il leur demanda comment ils savaient tant de choses de ce chameau, sans l'avoir jamais vu. Ils répondirent : « Nous avons vu que, dans le chemin qu'il a tenu, l'herbe et les chardons étaient broutés d'un côté, sans qu'il parût rien de mangé de l'autre ; cela nous a fait juger qu'il était borgne. Nous avons aussi remarqué que, dans les herbes qu'il a broutées, il en est resté au défaut de sa dent ; et la trace de ses pieds nous a fait voir qu'il en avait trainé un : c'est ce qui nous a fait dire qu'il lui manquait une

dent et qu'il était boiteux. Les mêmes traces nous ont appris qu'il était extrêmement chargé, et que ce ne pouvait être que de grain ; car ses deux pieds de devant étaient imprimés fort près de ceux de derrière. Quant à l'huile et au miel, nous nous en sommes aperçus par les fourmis et les mouches qui s'étaient amassées de côté et d'autre du chemin, dans les lieux où il pouvait être tombé quelques gouttes de ces deux liquides. Par les fourmis, nous avons conjecturé le côté de l'huile, et par les mouches celui du miel. »

Les juges compatissants.

Les juges du présidial de B... étaient fort embarrassés sur le genre de peine auquel ils devaient condamner un voleur dont ils jugeaient le procès. La chaîne des galériens passa alors dans leur ville : ils apprirent cette nouvelle ; ils ordonnèrent que le voleur serait condamné aux galères, attendu la commodité de la chaîne.

Ils condamnèrent un autre voleur aux

galères. A peine eurent-ils prononcé ce jugement, que, faisant réflexion sur la fatigue que ce criminel, qui était d'une complexion délicate, essuierait dans le chemin, ils opinèrent, touchés de compassion, qu'il serait pendu, afin de lui épargner la peine et les dangers du voyage.

Un ennemi des compliments.

Un homme, ennemi des longs compliments et des cérémonies, disait à ceux qui en faisaient : « Abrégez, la vie est courte. »

L'avis inutile.

Comme Jacques II, duc d'Yorck, revenait un matin de la chasse, il rencontra son frère Charles dans Hyde-Parck, sans aucune suite, à une époque où ce pouvait être une imprudence. Le duc exprima à Sa Majesté la surprise où il était de le voir ainsi seul en public, dans des circonstances aussi dangereuses. « Jacques, reprit le mo-

narque, ne vous occupez que de vous, je vous prie : je n'ai rien à craindre ; il n'est pas un homme en Angleterre qui voulût me tuer pour vous faire roi.

**Déclaration d'amour, en vers,
d'un Gascon à sa maîtresse.**

D'une tendre ardeur pour personne,
Je n'ai point encore brûlé ;
Belle, mon cœur est isolé :
Le voulez-vous ? je vous le donne.
Mille beautés dont j'ai bravé
Les soupirs, les serments, les larmes,
N'ont pu m'attendrir : à vos charmes
Ce triomphe était réservé.
Jouissez de votre victoire :
Aimez, aimez à votre tour ;
Soyez sensible à mon amour,
Si vous l'êtes à votre gloire.
Je suis jeune, noble et bien fait :
Puis-je n'être pas votre fait ?
Le fer est chaud, il faut le battre.
En ville, en cour, j'ai du crédit ;
Comme un diable j'ai de l'esprit,
Et de la valeur comme quatre.

L'amour dont je vous fais l'aveu,
Est si grand, charmante mignonne,
Que toute l'eau de la Garonne
N'éteindrait pas un si beau feu.
Quelle gloire pour vous, mignonne incomparable !
Je sens de vos beaux yeux le pouvoir enchanteur :
Ils ont su vaincre un invincible cœur
Et blesser un invulnérable.

Nez aquilin.

Dans la petite pièce intitulée *le Sourd*, le papa Doliban donne ainsi le signalement de son gendre futur : « Front large, cheveux châtons, nez aquilin... — Comment, né à Quilin ! Papa, vous vous trompez ; vous savez bien que je suis né à Châlons. »

Les épitaphes

de M. et de M^{me} de Mirabeau.

Madame de Mirabeau (mère du fameux comte de ce nom) était extrêmement processive. Son mari, auteur de *l'Ami des Hommes*, tourmentait beaucoup ses vassaux. L'un d'eux lui fit cette épitaphe :

Ci-git Mirabeau le brutal,
Qui jurait bien et payait mal.

La veuve, voulant venger les mânes de son époux, intente procès au faiseur d'épitaphe. Il est condamné à une amende. « Je payerai, dit-il ; mais le lendemain de votre mort, je ferai aussi la vôtre, et j'écirai sur votre tombe :

Ci-git aussi sa Mirabelle,
Qui ne fut ni bonne ni belle. »

Le juge compétent.

Un maître de danse ayant demandé à l'un de ses amis, s'il était vrai que M. de Harlay fût nommé *trésorier général* : « Rien n'est plus vrai, lui répondit celui-ci. — Cela est bien étonnant, reprit le maître de danse ; quel génie la reine peut-elle donc trouver dans cet homme ? *Je l'ai eu deux ans pour écolier, et jamais je n'en ai pu rien faire.* »

Toujours Noël.

Un bourgeois de Paris avait un valet appelé Noël, qui était extrêmement naïf. Son maître le donna à un conseiller du Châtelet, qui était de ses amis. Au bout de quelque temps qu'il fut dans cette maison, son premier maître, ayant un procès au Châtelet, fut obligé d'aller voir ce conseiller pour lui recommander sa cause. Étant allé de bon matin, de peur de le manquer, et avant qu'il fût levé, il rencontra ce valet, qui lui fit un bon accueil comme à son premier maître. Celui-ci lui demanda comment il se trouvait dans cette maison-là : « Assez bien, dit-il, si ce n'est une servante qui fait tout ce qu'elle peut pour me mettre mal avec mon maître et ma maîtresse. Elle me fait gronder tous les jours ; car, s'il y a quelque chose de mal fait dans la maison, c'est toujours Noël. » Là-dessus le conseiller se leva, et, passant dans la salle, il vit deux vitres cassées. Il demanda à sa servante, en criant, qui avait cassé les

vitres. Elle répondit aussitôt que c'était Noël. Lui, qui entendait ce discours de la cour, dit à son premier maître : « Eh bien ne vous le disais-je pas bien, Monsieur, que c'était Noël qui faisait tout ? » Ce conseiller, après, vit une serviette qui, après avoir été mise sur un chenet de cuivre trop chaud, était brûlée, et commença à dire à la servante : « Qui a mis cette serviette là-dessus, pour la faire brûler ? — C'a été Noël, Monsieur, dit-elle. — Eh bien, dit Noël, ai-je menti ? — Comment, dit le conseiller, où est-il, ce maraud-là ? — C'est de moi qu'il parle, dit Noël à son premier maître. — Que fait-il, ce pendard-là ? ajouta le conseiller. Au lieu d'être auprès de sa maîtresse, à qui il arrive des inconvénients à chaque moment, étant près d'accoucher, il s'amuse à jouer. — Eh bien, dit Noël à celui qui était dans la cour, je gage qu'on dira encore que c'est moi qui ai fait cet enfant-là, comme toutes les autres choses qui se font ici. »

La menace irlandaise.

Un Irlandais, d'une taille gigantesque et d'une force athlétique, se trouvant au parterre de l'Opéra à côté d'un jeune homme très-mince et très-délicat, qui lui cherchait dispute : « Je vous conseille de vous taire, lui dit-il ; car, si vous ne finissez, je vous mets entre deux tartines de beurre, et je vous avale comme un anchois. »

Les aïeux.

Un officier jeune et vaillant
Vantait son illustre naissance.
Un tapissier, lourd mais brillant.
Lui dit avec cet air d'aisance
Que donne toujours l'opulence :
« Pourquoi tant vanter vos aïeux ?
Les miens les valaient bien, je pense,
Si pourtant ils ne valaient mieux.
— Ma foi, dans cette circonstance,
Repartit gaîment l'officier,
Le fait, monsieur le tapissier,
Paraît clair jusqu'à l'évidence :
Nous avons, je n'en doute pas

Tous deux les mêmes privilèges :
Mes aïeux livraient des combats
Quand les vôtres faisaient des sièges.

ARMAND GOUFFÉ.

Les deux religions.

Un soldat, condamné par le conseil de guerre à être fusillé, était conduit au lieu du supplice. Chemin faisant, il montra une grande indécision pour savoir dans quelle religion il mourrait. Il avait été protestant, et s'était fait catholique. Dans cette perplexité, il s'adressa au major de son régiment, et lui dit : « Monsieur le major, laquelle de ces deux religions est la meilleure ? — Parbleu ! mon ami, répondit le major, de la meilleure foi du monde, je donnerais bien sur-le-champ cinquante louis pour le savoir. »

La beauté parfaite.

Voici le portrait d'une beauté parfaite :
Le front petit, la chair d'un blanc lumi-

neux, la forme ni trop plate ni trop relevée, en s'arrondissant doucement des deux côtés; il est uni et sans tache, c'est ce qui le rend serein; l'espace qui est entre les racines des cheveux et des sourcils est grand sans être serré. Ses cheveux sont blonds, épais et longs, bouclés et annelés. Ses yeux grands, à couvert du front et des sourcils, mais bien placés, à fleur de tête et bien fendus; leur couleur est d'un bleu pâle et faible, l'éclat et la vivacité y règnent, ils sont clairs et nets, la joie les anime. Les sourcils commencent auprès du nez, et viennent à se courber doucement en forme d'un demi-cercle jusqu'à l'angle extérieur de l'œil. Ils sont noirs; plus épais sur le milieu, ils viennent à diminuer jusqu'aux deux extrémités. Les joues pleines d'embonpoint, où il se rencontre une fermeté délicate; le rouge et le blanc naturels y sont bien mêlés; il s'y remarque une gaieté admirable, jointe à un certain éclat qui résulte de la blancheur et de la fraîcheur du teint. Rien n'est plus ravissant que ce beau mélange de blanc et d'incarnat. Le tour de

son visage est plus ovale que rond. Ses oreilles ont une grandeur médiocre, et sont colorées d'un vermeil agréable, principalement sur ce qui est plus relevé dans leurs petits tours et replis. Son nez est droit et carré; il est taillé de sorte que, s'élevant un peu sur le milieu, il lui donne une certaine grâce qu'on ne peut exprimer. Sa bouche, quoique petite, ne l'est point trop; il y a une admirable proportion entre son ouverture et la forme des lèvres, qui sont bien tournées, petites, délicates et teintes d'un incarnat vif. Ses dents sont extrêmement blanches, petites, et si égales qu'elles ressemblent à un rang de perles dont le lustre tire un grand avantage du vermeil de ses lèvres. Son menton est rond et bien proportionné. Son cou est bien droit et bien blanc, facile à se mouvoir, plutôt long que court; il est plus menu auprès de la tête; il s'élargit doucement vers les épaules, qui sont blanches et larges. Ses bras sont ronds, fermes et blancs, couverts d'une peau déliée, particulièrement depuis le coude jusqu'à la main, qui se joint insen-

siblement au bras. Ses mains sont délicates, couvertes d'une chair très-blanche ; on y voit un peu de rouge mêlé dans leur blancheur, principalement dans le creux de la main et au bout des doigts, qui sont longs, de forme ronde, ni trop gros ni trop secs, menus par le bout, et dont les ongles couvrent agréablement la chair. Pour sa gorge, les deux principales parties qui la composent, sont égales en rondeur, en blancheur et en fermeté ; de sorte qu'elles ne sont ni trop hautes , ni trop basses, mais elles s'élèvent insensiblement , comme deux collines qui sont séparées d'un espace considérable qui les empêche de se toucher. Elle a les côtés longs et amples, ce qui sert à former une taille noble et riche, qui n'est ni trop grande, ni trop petite. Les cuisses fermes, pleines de chair, diminuant peu à peu, lorsqu'elles viennent à s'attacher au genou ; un jarret tendu, un genou uni, bien tourné ; des jambes proportionnées au corps, rondes, blanches ; le mollet, qui est un peu enflé, empêche qu'elles ne paraissent trop droites,

et les rend d'une forme très-agréable. Les pieds petits, blancs : l'arrangement des doigts de cette partie est admirable ; ils diminuent peu à peu de grandeur. Voilà le modèle de la beauté que les peintres doivent tâcher d'imiter, si l'on en croit Féli-bien.

Les perruques volantes.

A la répétition de l'opéra-comique *les Fêtes publiques*, mademoiselle S..., connue sous le nom de *Mamie Babichon*, s'étant glissée derrière le banc des musiciens, rangés sur une ligne de l'orchestre, attacha avec adresse des hameçons qui se réunissaient à un fil de rappel fixé à une des troisièmes loges.

Mamie Babichon monte au troisième, et attend avec impatience le signal de l'ouverture. Au premier coup d'archet, la toile se lève, en même temps les perruques s'envolent : grande surprise, grands éclats de rire. On cherche l'auteur de cette espièglerie ; un grave musicien, qui présidait à

la répétition, veut en avoir raison. Cependant la jeune espiègle avait eu le temps de descendre, elle s'était placée auprès du plaignant, et criait plus fort que lui. Mais elle fut bientôt reconnue à son air hypocrite et malin. Elle avoua sa faute et s'adressant au sermoneur : Hélas ! monsieur, lui dit-elle, je vous supplie de me pardonner : c'est un effet de l'antipathie insurmontable que j'ai pour les perruques ; et même dans ce moment, malgré le respect que je vous dois, je ne puis m'empêcher de me jeter sur la vôtre, ce qu'elle fit en prenant la fuite aussitôt.

Tous les musiciens, courroucés de cette injure, tiennent conseil, et forment la résolution de venger l'honneur des têtes à perruque.

On porte plainte : *Babichon* fut mandée devant un commissaire ; elle parut en riant, et raconta si plaisamment son histoire, que le juge, l'accusée, les accusateurs et les auditeurs étouffèrent de rire, et terminèrent gaiement ce procès burlesque.

L'étoile.

Un amant disait un soir à sa maîtresse habituée à voir tous ses caprices satisfaits, et qui regardait fixement une étoile : « Ne la regardez pas tant, ma chère ; je ne puis pas vous la donner. »

Un suisse ponctuel.

Madame de M... avait donné l'ordre un jour à son suisse de dire qu'elle n'y était pas. Le soir, dans le nombre de ceux qui s'étaient présentés, le suisse nomme madame V..., sa sœur. « Eh ! dit-elle, ne vous ai-je pas déjà dit que, quelque ordre que je vous donne, j'y suis toujours pour elle ? » Le lendemain madame de M... sort, madame V... revient. « Ma sœur y est-elle ? — Oui, madame, répond le suisse. » Madame V... monte, elle frappe de toute part, et longtemps. Elle redescend : « Il faut bien que ma sœur n'y soit pas. — Non, ma-

dame, dit le suisse, mais elle y est toujours pour vous. »

La dîme.

Un bon curé savoyard, qui remarquait avec peine que ses paroissiens étaient peu exacts à payer la dîme, entreprit de les convertir sur ce point. Un beau dimanche donc, il monte en chaire, leur rappelle longuement leurs obligations sous ce rapport, et pour donner plus de force et d'autorité à ses exhortations. il leur rappelle en ces termes l'exemple de Caïn et d'Abel : « Caïn, leur dit-il, se montrait toujours récalcitrant et inexact à payer la dîme ; encore, ne donnait-il que ce qu'il avait de pire. Abel, au contraire, était toujours très-exact, il ne manquait ni la messe tous les jours, ni de payer la dîme tous les ans, et toujours avait-il soin de donner ce qu'il avait de mieux. Faites donc comme lui et non comme ce maudit Caïn, auquel vous seriez certainement bien fâchés de ressembler. »

**La correspondance
du roi de Prusse et du sacristain.**

Le sacristain de l'église cathédrale de Berlin écrivit un jour à Frédéric II : « Sire, j'avertis Votre Majesté, 1^o qu'il manque des livres de cantiques pour la famille royale; j'avertis Votre Majesté, 2^o qu'il manque de bois pour chauffer comme il faut la tribune royale; j'avertis Votre Majesté, 3^o que la balustrade qui est sur la rivière, derrière l'église, menace ruine.

Signé SCHMIDT,

Sacristain de la cathédrale. »

Le roi de Prusse s'amusa beaucoup de cette lettre, et fit la réponse suivante :

« J'avertis M. le sacristain Schmidt, 1^o que ceux qui veulent chanter peuvent acheter des livres; j'avertis M. le sacristain Schmidt, 2^o que ceux qui veulent se chauffer peuvent acheter du bois; j'avertis M. le sacristain Schmidt, 3^o que la balustrade qui est sur la rivière ne le regarde point; enfin

j'avertis M. le sacristain Schmidt, 4^e que je ne veux plus avoir de correspondance avec lui. »

L'union conjugale.

Un curé reprochant à un couple nouvellement marié, le tort qu'ils avaient de se disputer aussi souvent qu'ils le faisaient : « Vous êtes d'autant moins excusables, leur dit-il, que vous ne faites qu'un à vous deux. — Nous ne faisons qu'un ! reprit le mari : ah ! monsieur le curé, si vous preniez de temps à autre la peine d'écouter à nos fenêtres, *vous croiriez que nous sommes vingt.* »

L'Amour et le Mariage.

On conseilla à un homme qui avait une passion peu digne de lui, de se marier avec une personne qu'on lui proposa ; on lui dit que le mariage était un bon remède ; il suivit ce conseil, et il ne guérit point de sa passion. Il fit ce sonnet :

Je croyais que le sacrement
Me guérirait de l'amourette,
Que dans ce doux attachement
Je n'aurais plus l'âme coquette.

J'en avais fait un grand serment ;
Cependant ma bouche indiscrete
A Louison, fort tendrement,
Ne cesse de conter fleurette.

L'hymen m'a fait un méchant tour :
Il n'a pas chassé mon amour,
Et je n'en suis pas encor quitte.

Mais j'en connais bien la raison :
C'est qu'en épousant Marguerite,
Je n'épousai pas Louison.

La revanche.

Un cavalier fort aimable s'étant vengé,
par une épigramme un peu dure, de l'infidélité d'une jolie femme, celle-ci lui écrivit sur-le-champ pour lui demander pardon de ses torts, le supplier de détruire toutes les traces de sa vengeance, et l'engager à

venir chez elle à une heure indiquée, pour sceller une réconciliation sincère. Le cavalier connaissait trop bien les femmes pour aller sans défiance au rendez-vous. Il se munit de pistolets. A peine avait-on commencé les premières explications, que quatre grands gaillards arrivent, le saisissent, l'étendent sur un lit, le déshabillent autant qu'il était nécessaire pour exécuter leur dessein, et lui administrent cinquante coups de verges par le commandement et sous les yeux de la dame. L'exécution terminée, le cavalier se relève froidement, se rajuste ; et s'adressant aux spadassins, que la vue de ses pistolets à deux coups fit trembler : « Vous n'avez pas fini votre besogne, leur dit-il ; madame doit être satisfaite ; mon tour est venu : je vous brûle la cervelle à tous les quatre, si vous ne lui rendez à l'instant ce que je viens de recevoir. » Cet ordre, donné d'un ton résolu, fut exécuté sans égards aux larmes de la belle. Mais ce ne fut pas tout : le cavalier voulut que les exécuteurs de ces actes de vengeance s'infligeassent mutuellement une semblable

punition ; puis, prenant congé : « Adieu, madame, dit-il, que rien ne vous empêche de publier cette plaisante aventure, je serai le premier à en régaler les oisifs... » On prétend que la dame se mit à ses genoux, et le conjura de garder le secret ; qu'il soupa chez elle ; et qu'enfin la scène se prolongea fort avant dans la nuit, et se termina beaucoup plus gaiement qu'elle n'avait commencé.

Souhait d'un jurisconsulte.

M. Henri Erskine, Ecossais et fameux avocat, ayant rencontré un jour au spectacle, à Édimbourg, lady Wallace, lui fit compliment sur sa brillante santé. « Comment, lui dit-elle, mais je suis grosse comme une baleine. — Hélas ! reprit-il, je voudrais être Jonas. — Quoi ! trois jours et trois nuits, monsieur Erskine ? »

L'écho singulier.

Ces jours passés, chez madame Arabelle, Damis vantait un écho merveilleux :

• Bah ! lui répond certain marquis joyeux,
Un tel écho n'est qu'une bagatelle.

— Mais savez-vous, marquis, pour en parler,
Qu'il redit tout neuf ou dix fois ? — Tarare !
C'est dans mon parc, c'est là qu'il faut aller.
Lorsque l'on veut entendre un écho rare.

— Plus rare ? — Oh ! oui. — Parbleu ! nous l'en-
tendrons,

Car dès demain sans faute nous irons...

— A demain, soit ! j'y compte ; point d'excuse »

Le marquis sort méditant quelque ruse,

Rentre à l'hôtel, et demande Sancho,

Son vieux laquais. — Tu passes pour habile :

S'il le fallait, ferais-tu bien l'écho ?

— Oui-da, monsieur, car rien n'est plus facile . .

Dites-moi *ho* ! je vais répéter *ho* !

— Écoute donc l'ordre que je te donne :

Demain matin nous irons au château ;

Dans un bosquet, près de la pièce d'eau,

Va te cacher sans rien dire à personne ;

Là, par degrés, affaiblissant ta voix,

Comme un écho répète au moins vingt fois

Ce que viendra te crier l'un et l'autre.

— Suffit, monsieur ! vous serez satisfait ;

J'entends cela mieux que ma patenôtre. »

Le lendemain, placé dans un bosquet,

L'oreille en l'air, Sancho faisait le guet.

Voici venir toute la coterie.

Chacun disait : « C'est une raillerie
Qu'un tel écho. — Vous l'entendrez. — Chansons !
— Quand nous serons près de cette clairière,
J'aurai bientôt dissipé vos soupçons,
Nous y voici, madame, commençons.
Interrogez mon écho la première ;
Mais songez bien qu'il faut enfler vos sons,
Et les enfler d'une bonne manière.
— A vous, marquis, pour cette épreuve-là,
Les grosses voix sont toujours les meilleures. »
Lors le marquis de crier : *Es-tu là ?*
L'écho répond : *J'y suis depuis deux heures.*

PONS DE VERDUN.

Napoléon et le paysan de l'Escaut.

Dans un voyage que l'empereur Napoléon fit en Hollande peu de temps avant sa chute, il alla voir un paysan dont la maison était isolée sur les bords de l'Escaut. Deux aides de camp accompagnaient le monarque ; l'un d'eux dit au paysan : « Voilà l'empereur Napoléon ! » Le Hollandais, assis, le bonnet sur la tête, lui répond : « Qu'est-ce que cela me fait ? » Napoléon entre aussitôt. « Bonjour, bonhomme. » Le paysan ôte

son bonnet, mais reste sur son siège en se contentant de répéter : « Bonjour. — Je suis l'empereur. — Vous? — Oui, moi. — J'en suis bien aise. — Je veux faire ta fortune. — Je n'ai besoin de rien. — As-tu des filles? — Oui. — Combien? — Deux. — Je les marierai. — Non, je les marierai moi-même. » Ces mots surprirent fort le vainqueur de l'Europe; il tourna brusquement le dos au paysan, et sortit.

Le compte juste.

Le maréchal de Bassompierre examinait toujours le soir ce qu'il avait dépensé le jour; et comme une fois il avait donné cent écus à son maître d'hôtel pour faire faire la meilleure chère possible à sept ou huit de ses meilleurs amis, celui-ci porta ses comptes au moment où le maréchal allait se coucher. Dans son mémoire il ne trouva que quatre-vingt-dix écus pour la dépense du repas. Le maréchal lui dit après l'avoir lu : *Faites que le compte soit juste, si vous voulez que je l'arrête.* Le maître

d'hôtel descend au même instant et rapporte le compte, après avoir simplement ajouté au bas : *Item, dix écus pour faire les cent écus.*

Le prix de mémoire.

Un Breton étant venu à Paris, alla voir un de ses compatriotes auquel il demanda, par occasion, un écu de six livres qu'il lui avait prêté il y avait une quinzaine d'années. Le débiteur le quitte et lui rapporte un livre qu'il lui donne avec son écu, en lui disant : « Prenez, monsieur ; c'est un prix de mémoire que j'ai remporté dans ma jeunesse ; vous le méritez assurément mieux que moi. »

Santeul et le portier.

Santeul se retirait quelquefois plus tard qu'il ne convenait à un homme de son état. Un soir qu'il voulait rentrer à Saint-Victor après onze heures, le portier refusa de lui ouvrir, parce que, disait-il, on le lui avait

défendu. Après bien des prières et bien des refus, notre poète glissa un demi-louis sous la porte, et les verrous tombèrent aussitôt. A peine fut-il entré qu'il feignit d'avoir oublié un livre sur une borne où il s'était assis pendant qu'on le faisait attendre. L'officieux portier sortit pour aller chercher le livre, et Santeul de fermer aussitôt la porte sur lui. Maître Pierre, qui était à demi nu, se met à frapper à la porte : notre poète lui répond qu'il n'ouvrira pas, parce que M. le prieur l'a défendu. « Eh ! monsieur de Santeul, je vous ai ouvert de si bonne grâce ! — Je t'ouvrirai au même prix, dit Santeul. » Le portier rend le demi-louis et la porte lui est ouverte.

La tabatière de Frédéric.

Frédéric II, étant un jour à regarder par une fenêtre, s'aperçut qu'un de ses pages prenait une prise de tabac dans sa boîte, qui était sur la table. Il ne l'empêcha point ; mais se retournant après, il lui dit : « Cette tabatière est-elle de ton

goût ? » Le page, fort embarrassé, garda le silence. Le roi répéta la question. Le page dit, en tremblant, qu'il la trouvait fort belle. « En ce cas, dit Frédéric, garde-la, parce qu'elle est trop petite pour deux. »

Le juge complaisant.

Des traiteurs, d'un air mécontent,
Exposèrent amèrement
Au juge de l'endroit qui tenait audience,
Que l'on n'apportait plus de dindons au marché.
Le juge, homme de conscience,
Dit : « Mes enfants, j'en suis fâché ;
Qu'y faire ? prenez patience. »
Mais voyant à ces mots les esprits s'irriter :
« Allons, allons, messieurs, ajouta-t-il en silence ;
J'aurai soin de m'y transporter. »

Sonnet sur la femme.

Lorsque le Créateur, finissant son ouvrage,
De ses rares beautés fit le portrait vivant,
L'homme était trop heureux au sortir du néant,
De porter sur son front cette divine image.

Le monde tout entier était son apanage,
Sur tous les animaux son pouvoir était grand ;
Le sort ne put souffrir qu'il vécût si content,
Il lui ravit bientôt un si doux avantage.

Sous ombre de calmer ses chagrins, ses ennuis,
On lui fit une femme, on ne put faire pis ;
Le malheureux dormait, il ne put s'en défendre.

Il vit, en s'éveillant, la cause de ses maux ;
Il la prit, mais hélas ! il devait s'aller pendre.
Car son premier sommeil fut son dernier repos.

La bonne marchande.

Un pauvre paysan, en danger de mourir,
fit son testament. Il dit ensuite à sa femme :
Je vous ai laissé quelque chose que je voulais vous donner en récompense de l'amitié que vous avez eue pour moi. Vous savez que j'ai un cheval ; je vous prie de le vendre et de donner à mes parents l'argent que vous en aurez ; j'ai encore un chien, je vous le donne ; gardez-le pour vous, parce que je suis assuré qu'il vous servira en beaucoup de choses. La femme promet d'obéir

à son mari, et pour s'acquitter de son devoir, elle alla au marché un matin, avec le chien et le cheval. « Combien voulez-vous de votre cheval ? lui dit un marchand. — Je voudrais, répondit la femme, vendre le cheval avec le chien que vous voyez : et vous me donnerez, s'il vous plaît, dix écus du chien, et une demi-pistole du cheval. » Le marchand fut bien étonné de ce qu'elle disait ; mais comme il pouvait avoir le cheval à bon marché, il prit le chien aussi et lui donna l'argent. Ainsi la bonne femme, scrupuleuse dans l'exécution des dernières volontés de son mari, donna à ses parents une demi-pistole qu'elle avait eue du cheval, et garda pour elle l'argent qui lui avait été compté par le marchand pour son chien.

La promesse du débiteur.

Un pauvre comédien, qui avait prêté une petite somme à l'un de ses camarades, le prit à l'écart dans la coulisse, et lui dit : « Au nom de Dieu, Tom, rends-moi donc

mes deux guinées ; tu sais combien j'en ai besoin.—Cela suffit, mon ami, reprit l'autre ; sous dix jours tu seras payé *de manière ou d'autre*.—Tâche, je t'en prie, répliqua le prêteur, que ce soit d'une *manière* qui ressemble à mes deux guinées. »

La vie épicurienne.

Un vieil habitué du café de la Régence eut un jour la conversation suivante avec un de ses amis :

Le vieil habitué. Vous avez une nièce charmante.

L'ami. Elle n'est pas mal.

L'habitué. Est-ce que vous ne pensez pas à la marier ?

L'ami. Si fait.... et s'il se présentait quelqu'un qui eût de la conduite et un peu de fortune.....

L'habitué. Il me semble que la conduite suffirait... On n'a pas besoin de la fortune pour être heureux... Regardez-moi ; eh bien , je vis comme un homme qui aurait quarante mille francs de rentes.

L'ami. Oh ! l'on ne connaît pas votre fortune ; mais à vos manières, on vous soupçonne de l'aisance.

L'habitué. Ne parlons pas d'ça ; voilà ma manière de vivre : je me lève le matin à huit heures, je vais me promener aux Tuileries deux heures pour gagner de l'appétit ; je déjeune avec une flûte ; je me promène encore deux heures pour faire la digestion ; ensuite je vais diner chez des amis, avec qui j'ai conservé des relations, depuis quatre heures jusqu'à six ; de là, je vais au café faire une partie de dominò ; je reste là trois heures ; ensuite je vais au spectacle.

L'ami. Vous allez au spectacle ?

L'habitué. Oh ! pas en dedans, jamais, jamais ; on est là étouffé les uns par les autres, je n'aime pas ça ; je vais à la sortie du spectacle, ça me convient mieux ; je suis là, j'écoute les uns qui disent : « Eh bien, ça n'a pas mal été ; la première moitié est un peu longue, mais le reste n'est pas mal. Allons, allons, ça ira. »

Les autres qui attendent leurs voitures ;

on en voit de toutes les couleurs, des rouges, des vertes, et puis les commissionnaires qui crient : *Monsieur, votre voiture ! Monsieur, par ici !* ça fait un tableau mouvant très-varié... Je rentre chez moi à dix heures et demie, onze heures ; ah ! par exemple, j'ai l'habitude de toujours prendre quelque chose avant de me coucher ; je prends ce qui se trouve, la moindre des choses... un livre, je lis quelques pages, puis je m'endors comme un vrai compère... et le lendemain je recommence *ma vie épicurienne*.

Calembours involontaires de M. d'Arlincourt.

M. d'Arlincourt a évidemment le génie, si l'on veut, l'instinct du calembour. On trouve les vers suivants dans sa tragédie du *Siège de Paris*.

Pour chasser de ces murs les farouches Normands,
Le roi Charles s'avance avec *vingt mille Francs*...

Mon pauvre père, hélas ! seul à *manger m'apporte*...

**Règlements domestiques d'un roi
d'Angleterre, au seizième siècle.**

Les règlements de la maison de Henri VIII, roi d'Angleterre, offrent des articles curieux, tels que ceux-ci, par exemple :

« Il est ordonné au barbier du roi de se tenir proprement, et de ne pas fréquenter des femmes de mauvaise vie, pour ne pas compromettre la santé du prince.

« Le cuisinier n'emploiera pas des marmitons déguenillés, et qui passent la nuit sur le carreau devant le feu.

« Le dîner sera servi à dix heures et le souper à quatre.

« Les officiers de la chambre du roi vivront en bonne intelligence entre eux, et ils ne parleront pas des passe-temps de leur maître.

« Ils ne caresseront pas les filles sur les escaliers, ce qui souvent est cause qu'il y a beaucoup de vaisselle brisée. Ils auront

le plus grand soin des assiettes de bois et des cuillers d'étain.

« Celui des pages qui fera un enfant à une des filles de la maison du roi, paiera une amende de deux marcs au profit du trésor, et sera privé de bière pendant un mois.

« Les valets d'écurie ne voleront pas la paille du prince pour mettre dans leur lit, parce qu'il leur en a été suffisamment accordé. »

La dame obligeante.

La reine, mère de Louis XIV, disait à une dame enceinte : « Ah ! que vous me feriez du plaisir d'accoucher ce mois d'août, afin que vous puissiez venir à Bourbon avec moi ! » La dame, de retour chez elle, dit à son mari qu'il fallait envoyer chercher la sage-femme, parce qu'elle voulait accoucher dès la nuit suivante, pour ne pas désobliger une aussi bonne reine.

Le Père Éternel.

« Eh bien, mon cher, quand me payes-tu ma lettre de change ? — Tu sais bien que je ne puis m'acquitter que sur mon héritage ; et, franchement, je ne puis pas désirer la mort de mon père. — Comment, ton vieux père n'est pas encore mort ? — Non, Dieu merci ! — Par exemple, je savais bien qu'il y avait un Père éternel, mais je ne pensais pas qu'il y en eût deux. »

Charade.

A MADAME DE ***.

Mon premier des tissus qui voilent vos attraits
A produit la riche matière ;
Mon second à l'amant fier des plus doux succès
Bien plus que *vous* est sûr de plaire,
Et pourtant mon entier qui brille en tous vos traits
De jour en jour vous rend plus chère.

L'építaphe à terme.

« Monsieur, je souhaiterais pouvoir placer sur la pierre tumulaire de mon oncle cette inscription : *Il fut bon époux, bon père, bon ami.* — Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous fassiez l'éloge d'un parent que vous aimiez. — Enfin, je termine par ces mots : *Il laisse des regrets éternels.* — Un moment, monsieur, vous ne pouvez pas mettre *éternels*. — Pourquoi donc, s'il vous plaît ? — La concession n'est pas à perpétuité. »

La contrebande.

A son retour de Bruxelles, mademoiselle B... avait eu l'imprudence de confier à ses compagnons de voyage qu'elle rapportait de la Belgique un joli présent pour sa sœur ; il s'agissait d'un voile de dentelle, caché sous son corset. La diligence s'arrête devant la douane, et tandis qu'on visite la voiture, l'un des voyageurs, que

sa taille et sa corpulence avaient rendu fort gênant dans le voyage, paraît entrer un peu mystérieusement au bureau. Il en revient bientôt, suivi d'un préposé qui invite la dame à vouloir bien se prêter à certain examen; mais le discret douanier ajoute que c'est sa femme qui en sera chargée. Le voile est découvert, confisqué, et l'on remonte dans la diligence en maudissant tout haut le gros vilain délateur. « Eh, madame, s'écrie-t-il, lorsqu'on est à une certaine distance de la douane, voilà bien du bruit pour un chiffon de cinquante louis! J'en ai sur moi pour soixante mille francs, et au premier relais je m'empresse-rais de vous offrir un voile qui ne le cédera en rien à celui que je vous ai fait saisir et qui a sauvé les miens. »

La Maison Royale des fous.

A l'extrémité du village de Charenton, sur la limite du parc de Vincennes, s'élève, à mi-côte, l'hospice des aliénés, décoré du nom pompeux de Maison Royale. Là sont

réunis tous ceux qui ont trop aimé, trop haï, trop souffert ou trop pensé, et qui, perdus pour leur famille et la société, se survivent à eux-mêmes. On les voit errer de toutes parts sans souvenirs et sans physionomie, comme des ombres sur le bord du fleuve Léthé; ils ont des yeux et ne regardent point, des oreilles, et ils n'écoutent plus; une langue, et leurs paroles sont nulles : ces paroles de l'Écriture les caractérisent fort bien. Cependant il en est parmi eux qui conservent encore une étincelle du feu sacré de la raison : la médecine les accueille comme une nouvelle Providence, et ses efforts leur rendent quelquefois la pensée. La beauté n'est point à l'abri de ces tristes atteintes. J'ai vu deux jeunes filles qui avaient épuisé trop rapidement cette faculté d'aimer qu'il faut ménager pour la vie : elles demeuraient sans cesse immobiles dans une grande attente, et personne ne venait !

Le médecin chargé du traitement des aliénés a besoin de posséder une foule de qualités qu'on ne rencontre pas toujours réunies dans le même homme, il lui faut

presque du génie, et le génie est fort rare. Les variétés de folie sont d'ailleurs si multipliées ! tantôt c'est un homme généralement raisonnable, qui déraisonne sur un seul point : tantôt c'est un homme affligé dont on ne peut calmer l'esprit et le cœur ; tantôt enfin une femme tourmentée d'une passion profonde, l'amour, la dévotion, la jalousie. Je me promenais un jour dans la maison de Charenton, ou plutôt dans le jardin : un homme décoré s'approche, me décrit l'établissement avec le plus grand soin, en critique avec goût les défauts, et propose des améliorations réellement avantageuses. Je l'approuvais de toutes mes forces, et je partageais avec lui l'espoir d'une meilleure organisation. « Monsieur, me dit-il, quand j'aurai fini la constitution que je prépare pour l'Espagne, j'espère mettre un terme à ces abus ; mais j'ai, dans cette malheureuse péninsule, des sujets fort difficiles à manier, et cela m'occupe beaucoup. » Ce brave homme se croyait roi d'Espagne ; c'était un officier d'artillerie.

Un autre s'approche, et discute long-

temps avec moi sur le mérite de don Quichotte. « Quel singulier ouvrage ! dit-il, et quelle étrange manie de vouloir se battre à outrance contre des moulins à vent ! Avouez que don Quichotte est un vrai fou. — Je le crois comme vous, monsieur. — Vous le croyez ? eh bien ! nous déjeunerons ensemble pour approfondir la discussion. » Puis, se tournant vers un homme de garde : « Holà ! garçon ; monsieur (en me montrant) me fait l'honneur d'accepter une collation ; vous nous donnerez deux dromadaires sur le gril, un éléphant à la broche, et une pièce de vin de Bordeaux. »

On nous montrait un homme qui a poignardé de sang-froid sa femme et deux enfants pour les débarrasser du diable. Ce malheureux se promène, plein de gaieté, sous des tilleuls, et il monte de temps en temps sur un banc de bois pour haranguer ses compagnons. Un jour il faisait l'éloge du feu, et j'ai retenu ces phrases singulières : « Le feu, messieurs, c'est l'œil de la nature, c'est l'astre des saisons, le principe de l'amour, de la colère, de la vengeance ;

c'est lui qui sort des lèvres d'un amant qui parle à sa maîtresse, d'un coursier qui fend l'air, d'un héros qui vole aux combats. » Et il continua sur ce ton, sans se répéter pendant plus d'un quart d'heure. Un vieux fonctionnaire destitué passait sa vie à écrire des *Tristes*, des élégies, comme Ovide en exil ; et j'en possède quelques-unes qui valent bien plus d'un morceau vanté par l'Académie.

On ne saurait se figurer tout ce qu'il y a d'affligeant dans une réunion de malheureux de cette espèce. Cette dégradation de la pensée, cette stupidité riante, mélancolique ou brutale, a quelque chose d'humiliant pour l'homme. Encore si l'on pouvait toujours remonter aux causes et procéder comme dans les maladies ordinaires ! mais le plus souvent la médecine échoue devant ces perversions de l'intelligence.

L'erreur de nez.

Un gentilhomme de la cour de Louis XIV jouant au piquet, était fort ennuyé de l'in-

sistance que mettait à se tenir auprès de lui et à regarder son jeu, un homme qu'il ne connaissait pas et qui lui était à charge. Il ne savait trop comment s'en débarrasser. — Enfin, il tire son mouchoir et en mouche son voisin, mais se ravisant tout à coup : « Pardon, monsieur, lui dit-il, mais vous étiez si près de moi, que j'ai pris votre nez pour le mien. »

Les trois problèmes.

Il y a trois choses que j'ai toujours aimées, disait Fontenelle, et que je n'ai jamais pu comprendre : la peinture, la musique et les femmes.

Le galant matelot.

La Duchesse de Devonshire, une des plus belles femmes d'Angleterre, se rendant de Londres à Bath, remarqua un matelot qui la considérait avec une extrême attention. Cet homme, au moment où les postillons se disposaient à monter à cheval,

s'approcha de la voiture, une pipe à la main, et pria la Duchesse de vouloir bien lui rendre un service. — Celle-ci lui demanda avec bonté en quoi elle pouvait lui être utile : « Je voudrais, madame, lui répondit le marin, que vous me permissiez d'allumer ma pipe à vos yeux. » Ce compliment original ne déplut nullement à la Duchesse, qui depuis répétait souvent à ceux qui lui disaient des choses agréables : Tout cela est fort bien, mais j'aime encore mieux mon matelot. »

Madrigal à Iris.

Que ton souris est doux ! il transporte chac	1.
S'il était des cœurs froids, tu triompherais	2.
Jadis pour toi les Grecs auraient embrasé	3.
Tu me plais sans effort ; et sans te mettre en	4.
Que ta rivale tremble ! Oui, je lui donne en	5.
Jamais elle n'aura sur le cœur de Tir. . .	6.
Un empire aussi fort !... Gardez donc le ta	7.
Vous toutes qui vouliez pendant mil huit cent	8.
Ravir à ma maîtresse un cœur fidèle et. . .	9.
Tel qu'on n'en trouve plus de la Seine à Ca	10.
L'aimable Cupidon, ce joli quinze.	20

Que proscrivit, dit-on, le concile de. . . . 30,
Doit à jamais régner sur nous, sur nos cinq 100.
Par lui s'augmentera notre heureuse fa. . 1,000.
D'enfants beaux comme toi je veux avoir 10,000.

Les époques.

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lysandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon ;
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Un jour après, Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

DUFRENGY.

Utilité des journaux.

Le Journal d'Indications (28 févr. 1809), offrait aux veuves ou aux demoiselles qui désiraient un mari, une belle occasion de satisfaire ce désir : « Qu'elles s'adressent, disait-on, au portier du *Journal d'Indications*, il leur indiquera un marchand veuf, âgé de trente-six ans, possédant une vingtaine de mille francs ; mais il faut que celle qui sera tentée de s'adresser à lui, consente à louer *préalablement* le premier étage de la maison que ce marchand occupe ; il viendrait chez elle prendre ses repas : alors, entre la poire et le fromage, si les caractères se convenaient, *on pourrait contracter mariage*. Le demandeur avertit qu'il fait cette proposition *pour qu'on puisse l'apprécier*. »

Il ne s'agit que de parler pour trouver chaussure à son pied.

M. d'Ufel et son tournebroche.

M. d'Ufel, gentilhomme lyonnais, a con-

servé, jusqu'à l'âge le plus avancé, une gaieté originale, sous laquelle perçaient cependant beaucoup de symptômes d'égoïsme, mais qu'il trouvait le moyen de rendre plaisants.

Célibataire et jouissant d'une fortune considérable, il devait être naturellement entouré de beaucoup de collatéraux, et ne voulant pas être gêné dans l'intérieur de son appartement, il avait mis sur la porte de sa chambre un écriteau portant en gros caractères ces mots : *Ne veux neveux.*

Etant à table avec tous ses parents, il leur disait : « Mes amis, vous avez tous des droits égaux à ma succession : elle sera bonne, et je vous aime tous également. Cependant, je suis décidé à ne faire qu'un héritier, et je ne sais sur qui fixer mon choix ; c'est à vous-mêmes à le déterminer. Celui qui me fera le plus de présents pendant ma vie aura mes biens après ma mort. » Quoiqu'il eût l'air de faire une plaisanterie, ses neveux le connaissaient trop bien pour ne pas savoir que c'était réellement le moyen de lui plaire, et que tout en

ayant l'air de badiner, il avait dit franchement sa pensée. Aussi s'empressaient-ils de lui faire des cadeaux, qu'il acceptait avec beaucoup de plaisir, en leur disant, pour continuer sa plaisanterie : « Dieu vous le rende. »

Ayant rassemblé une nombreuse société à sa terre de Dortans, des jeunes gens fatigués d'une partie de chasse qu'ils avaient faite, se délassaient auprès d'un grand feu la cuisine. L'un d'eux s'était endormi profondément au coin de la cheminée, lorsque ses camarades imaginèrent fort imprudemment d'attacher le crochet du tournebroche à la ceinture de sa culotte, et de remonter précipitamment la roue, de manière que le malheureux patient se réveille suspendu en l'air, au risque de s'écraser contre terre, si le soutien venait à manquer. M. d'Ufel, attiré par les cris de la victime et les éclats de rire des assistants, entre, et frappé de ce spectacle, s'écrie : « Que d..., messieurs, avec vos plaisanteries, vous risquez de casser mon tourne-broche. » On peut imaginer la colère du

nageur à sec, qui s'attendait à être délivré à cause de son propre danger, et non par rapport à celui de l'ustensile de cuisine, dont il s'embarrassait fort peu dans sa position.

Le Mississippi.

Un Européen se promenant sur les bords du Mississippi, qui est très-rapide, demanda à un passant comment on *appelait* ce fleuve. *Ma foi, Monsieur*, lui répondit le rustre, il n'y a pas besoin de *l'appeler*, il vient déjà assez vite.

Le vrai courtisan.

On a vu, sous Louis XV et sous Louis XVI, une famille de courtisans comblée de faveurs ; divisée à Paris, elle était toujours unie à Versailles. Vaquait-il une charge, un gouvernement, une ambassade, elle était la première instruite, la première à solliciter. De là cette réponse vraiment précieuse du maréchal de N***, l'un des per-

sonnages les plus distingués de cette famille, à son valet de chambre, qui venait de le coucher et tirer sur lui ses rideaux. « A quelle heure monseigneur veut-il qu'on l'éveille demain ? — A dix heures, *s'il ne meurt personne cette nuit.* »

Le café sucré.

M. Tr***, premier commis de la marine en 1786, savait très-bien tirer parti des avantages de son état. Un capitaine de vaisseau, qui avait besoin de sa protection, lui envoya, en présent, une balle de caté. « Qu'est-ce que cela ? demanda M. Tr*** au domestique qui accompagnait le message. — Monsieur, c'est une balle de café Moka, que M. de S***, mon maître, vous prie d'accepter. — C'est bon, laissez cela là, et allez dire à votre maître que je ne prends jamais mon café sans sucre. »

Le capitaine de vaisseau n'hésita pas à envoyer tout de suite une balle de sucre.

A bon entendeur, demi-mot.

Le président Rose, qui passait pour un homme d'esprit, mais surtout pour un avare, avait marié sa fille à un magistrat, qui venait lui faire des plaintes fréquentes sur l'humeur frivole et dépensière de sa femme. « Assurez bien ma fille, lui dit Rose, fatigué de ces doléances perpétuelles, que si elle vous donne encore sujet de vous plaindre, elle sera déshéritée. » Le gendre comprit et se montra moins susceptible à l'avenir.

Le prince et le poète.

Le poète Le Pays voyageait en Languedoc. Le prince de Conti, qui vivait le plus ordinairement dans cette province, s'écarta un jour de son équipage de chasse, vint à l'hôtellerie où était Le Pays, et demanda à l'hôte s'il n'y avait personne chez lui. On lui répondit qu'il y avait un galant homme qui faisait cuire une poularde dans sacham-

bre pour son diner. Le prince, qui aimait à s'amuser, y monta, et trouva l'homme en question occupé à parcourir des papiers. Il s'approcha de la cheminée en disant : « La poularde est cuite, il faut la manger. » Le Pays, qui ne connaissait point le prince, ne se leva pas et lui répondit : « La poularde n'est point cuite, et elle n'est destinée que pour moi. » Le prince s'opiniâtra à soutenir qu'elle était cuite, et Le Pays à dire qu'elle ne l'était pas. La dispute s'échauffait, lorsqu'une partie de la cour du prince arriva ; pour lors Le Pays le reconnut, quitta ses papiers et alla se jeter à ses genoux, en lui disant plusieurs fois : « Monseigneur, elle est cuite, elle est cuite. » Le prince se divertit de cette aventure et dit au poëte : « Puisqu'elle est cuite, il faut la manger ensemble. »

Une fortune improvisée.

Un Français se promenait à Londres dans le parc de Saint-James. Un inconnu l'accoste, le salue et lui dit : « Chaque pas que

je fais me conduit à la mort ; votre physionomie me plaît ; recevez ce paquet, mais j'exige que vous ne l'ouvriez qu'à Charing-Cross. » L'Anglais s'éloigna alors , et le Français, qui n'eut rien de plus pressé que de se rendre à l'endroit indiqué, trouva dans le paquet 2,000 livres sterling en billets de banque. Pénétré de reconnaissance, il rentre dans le parc, y cherche avec empressement son bienfaiteur, et le voit retirer du canal, où ce malheureux venait de se noyer.

Ma vache et ma femme.

Le gros Robin avait une vache excellente,
Qui lui donnait bien du profit,
Mais par malheur il la perdit,
Chose pour lui fort affligeante.
Aucun de ses amis n'entra dans son chagrin.
Deux mois après sa femme alla dans l'autre monde,
En même temps chaque voisin
Lui dit : « Console-toi, Robin,
Chasse ta tristesse profonde,
La mort t'a pris ta femme, eh bien !
J'en avons, mon compère, une autre toute prête,

Que j'allons te donner, et tu n'y perdras rien ;
Car de vivre tout seul, pargué, c'est vivre en bête.
—Je vous suis obligé, dit Robin, grand merci.

Il vaut mieux en ce pays-ci,
Perdre sa femme que sa vache ;
Notre femme vient de mourir,
Chacun m'en offre une autre, et j'ai de quoi choisir,
Quand ma vache mourut, personne, que je sache,
Ne s'avisa de m'en offrir.»

L'emprunteur.

Un particulier vint trouver un jour un maître d'école de Tolède, pour lui emprunter cinquante ducats. Celui-ci alla chercher une bourse qui contenait cette somme en réaux, et la lui donna ; l'emprunteur la prit et la mit dans sa poche, sans compter. Le maître d'école le rappela, lui redemanda la bourse, comme pour voir s'il lui avait bien donné son compte ; puis, la remettant dans son secrétaire : « Un homme, lui dit-il, qui emprunte sans compter, n'a pas envie de rendre ; en conséquence, trouvez bon, mon cher ami, que je conserve une somme que je n'ai pas envie de perdre. »

Le cheval trop court.

Lalande, musicien-violon de la chapelle de Versailles, était connu comme un homme jovial et qui aimait beaucoup le plaisir. Jeune, il lui prit envie, dans un temps de semaine sainte, d'aller figurer à Longchamp. Il va trouver Mousset, loueur de chevaux, loue un cheval richement caparaçonné, et donne neuf francs d'arrhes à compte sur dix-huit, prix convenu de la location. Sorti de l'écurie, il rencontre un ami qui lui parle d'une partie de Longchamp, en quatuor, dans sa voiture. Diable ! dit Lalande, si je pouvais retirer les arrhes que je viens de donner ! Au reste, allons chez Mousset, et nous verrons. — M. Mousset, montrez-moi encore une fois le cheval que je vous ai loué. — Monsieur, le voici. — Savez-vous, monsieur Mousset, que ce cheval-là est bien court ? — Comment, Monsieur, bien court ? — Mais oui. — Puis, s'adressant à son ami : Voilà bien ma place, voilà la tienne, voilà celle de Daigremont..... Mais où

diable se placera Mondonville, et cependant il compte parmi nous ? — Comment, Monsieur, vous montez à quatre ? — Mais oui. — Tenez, voilà vos arrhes ; allez chercher ailleurs un cheval ; je ne donne pas le mien pour qu'on l'éreinte.

Inscription persane.

On a fait la découverte, dans un endroit très-secret de la Perse, d'une tombe, avec l'inscription suivante, gravée en lettres d'or : « Celui qui n'a pas de fortune, n'a pas de crédit ; celui qui n'a pas une femme soumise, n'a point de repos ; celui qui n'a point d'enfants, n'a point de force ; celui qui n'a point de parents, n'a point d'appui ; mais celui qui n'a rien de tout cela, vit exempt de soucis. »

Les contrastes.

De contrastes charmants quel piquant assemblage ?

Frivole aujourd'hui, demain sage,

Vous occupez l'esprit et le cœur tour à tour.

Chez vous, chaque instant, chaque jour
Voit naître une métamorphose ;
Vous désolez gaîment ceux qui vous font la cour,
Et même vos refus accordent quelque chose.
Vous pensez, vous riez, vous êtes un lutin,
Qu'on ne connaît pas et qu'on aime ;
Hélas ! pourquoi, quand vous changez sans fin,
Me plaisez-vous toujours de même ?

DORAT.

Jérémie Brus, ou le billet mystérieux.

Un ministre protestant des environs d'Aberdeen montait en chaire le premier dimanche de mars pour réciter les prières ; il ouvre sa Bible, et aperçoit un billet plié en deux, qu'il prend pour une de ces publications d'usage, déposée dans ce livre par le sacristain. Il commençait à le lire à haute voix, lorsqu'il s'interrompt tout à coup en changeant de visage, et invite les fidèles à la prière, avec un accent troublé qui frappe tout l'auditoire ; à la sortie de l'église on le presse en vain de faire connaître le sujet de sa vive émotion ; il re-

mercie ses paroissiens de l'intérêt qu'ils lui témoignent, se retire sans répondre à leurs questions, et rentre à l'instant au presbytère.

Ce billet, bien fait pour le préoccuper, était ainsi conçu : « Hier samedi, à dix heures du soir, retournant à Aberdeen, j'ai été surpris et arrêté sur ma route, à peu de distance du village, par le sacristain et le maître d'école; ils m'ont assassiné et volé; mon corps a été jeté dans la Dee. Priez pour Jérémie Brus. » Ce Brus était un marchand colporteur d'Aberdeen, bien connu du pasteur, et qui logeait habituellement chez le sacristain, en même temps tavernier du village.

Après avoir diné et assez longuement réfléchi, le ministre reprend sa Bible et se rend chez le juge de paix auquel il confie son aventure. Celui-ci ouvre le billet pour le lire, mais il n'y trouve pas une trace d'écriture, et se persuade que le pasteur, qui reste stupéfait, a des visions. Celui-ci, un peu revenu de sa surprise, soutient qu'un esprit fort peut aisément mépriser de tels

avertissements, mais qu'un juge de paix manque au plus saint de ses devoirs s'il les méprise aussi facilement : on convient enfin de garder le silence et d'envoyer secrètement à Aberdeen.

Brus, qui y était attendu le samedi soir, n'avait pas reparu ; on le cherche partout où l'on présumait qu'il pouvait être, on ne le trouve nulle part.

Le juge de paix se décida à faire une perquisition chez le sacristain et le maître d'école, et à les interroger séparément. La perquisition ne fournit aucune lumière ; l'interrogatoire même ne produisit pas de meilleurs résultats.

Tout à coup des pêcheurs de saumon arrivent au village, traînant le corps de Brus qu'ils avaient trouvé dans la Dee, et qui portait sur la tête les traces des coups dont il avait été frappé ; mais cette découverte ne servait qu'à confirmer la mort du malheureux colporteur et n'indiquait pas ses assassins.

Cependant l'on remarque que, dans sa main gauche convulsivement fermée, il

reste un bouton qui, rapproché de l'habit du maître d'école, auquel il en manque précisément un, est aussitôt reconnu pour en avoir été arraché. Déjà ébranlé intérieurement par l'histoire du billet mystérieux, cet homme fut tout à fait confondu à la vue d'une pièce de conviction aussi inattendue, et ne retint plus des aveux qui entraînèrent bientôt ceux de son complice. Les deux assassins, condamnés à mort, subirent leur jugement à Aberdeen.

Voulez-vous maintenant savoir comment le mystérieux billet avait été déposé dans la Bible du ministre, et comment il en avait tout à coup disparu. Le domestique du pasteur, garçon fort intelligent, mais dont la timidité naturelle et la crainte de se compromettre égalaient celle des trembleurs de nos jours, expliqua ces circonstances, inexplicables pour tout autre que pour lui.

Le soir même où le meurtre avait été commis, il était parti furtivement du presbytère pour se rendre à une métairie située à quelque distance de la ville et de la

route, et où l'attendait une jeune fille du village. Chemin faisant, il fut témoin de l'assassinat, reconnut les deux coupables, mais se tint caché sans avoir le courage de venir au secours de la victime. Rentré chez son maître, il passa une nuit agitée : sa conscience lui défendait de taire un pareil crime ; la crainte de se compromettre vis-à-vis des assassins l'empêchait de s'en rendre le dénonciateur ; peut-être encore craignait-il de publier la poltronnerie dont il avait fait preuve dans cette occasion ; peut-être enfin ne voulait-il pas compromettre la jeune fille dont les beaux yeux l'avaient attiré du côté de la métairie.

Après beaucoup d'hésitation, il se décide enfin à écrire le billet, et il le dépose dans la Bible de son maître ; mais à peine celui-ci était-il parti pour l'église, qu'il se repent d'avoir été si loin..... son écriture pourra être reconnue..... on l'appellera en cause, et que n'a-t-il pas à redouter du maître d'école ou du sacristain, si, seul témoin, il ne parvient pas à prouver leur crime : ces nouvelles idées l'engagent à

retirer son billet ; il lui suffit qu'il ait été lu, et pendant que le ministre est à table, il substitue un morceau de papier blanc à celui sur lequel il avait écrit la dénonciation. Ce ne fut qu'après l'exécution bien et dûment constatée des deux criminels, qu'il éclaircit tout ce mystère.

L'emblème.

Le marquis de Villette, croyant avoir à se plaindre de mademoiselle Arnould, lui écrivit une lettre fort dure, dans laquelle il avait inséré quelques sarcasmes piquants contre le comte de Lauragnais. Celui-ci lui envoya de sa part, pour toute réponse, un manche à balai bien emballé, sur l'enveloppe duquel il écrivit ces vers si connus que Voltaire avait faits pour une statue de l'Amour :

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

L'expédient du mari.

Un prédicateur allemand, homme plein d'esprit et d'originalité, annonçait à ses paroissiens qu'il était marié pour la quatrième fois, et que, si sa quatrième femme mourait, il en épouserait une cinquième, parce qu'il aimait le changement. « Peut-être, mes chers paroissiens, s'écria-t-il, vous ignorez le moyen de devenir veuf et libre quand vous le désirez ; je vais vous apprendre comment je fais... Je suis la meilleure pâte de mari possible, et jamais je ne contrarie ma femme en rien ; mais l'absence de contradiction est fatale au beau sexe, car la contradiction est pour les dames un exercice nécessaire et le meilleur des régimes. Si au contraire on a pour système d'être toujours de leur avis, elles languissent bientôt, tombent dans la mélancolie, le marasme, et de là dans une léthargie qui finit par les emporter. »

**Placet à Louis XIV sur la taxe
des îles.**

Favorable autrefois aux chansons de ma muse,
Grand roi, tu daignas l'écouter,
Et ce doux souvenir dont mon âme est confuse,
L'enhardit encore à chanter.
Tu sais que par mes soins et mes ardentes veilles,
Cet obélisque si vanté,
De ton règne fameux consacre les merveilles
A la postérité ;
Qu'ayant gravé ton nom au temple de Mémoire,
Tu tiras le mien de l'oubli,
En versant dans mon sein un rayon de ta gloire,
Dont tout mon sang fut ennobli.

Mais tu me fis grand tort m'accordant cette grâce,
Je n'en suis que plus malheureux ;
Car être gentilhomme et porter la besace,
Il n'est rien de si douloureux.

Ce vain titre d'honneur que j'eus tort de poursuivre,
Ne garantit pas de la faim :
Je sais qu'après la mort la gloire nous fait vivre,
Mais en ce monde il faut du pain.

Je n'avais qu'un domaine au rivage du Rhône,
Qui m'en donnait pour subsister ;
On m'en veut dépouiller et me mettre à l'aumône,
Si je n'ai de quoi l'acheter.

J'ai donc tout mon recours à ta bonté suprême ;
Et si l'on me met en procès,
Pourvu que ton grand cœur le décide lui-même,
J'en dois peu craindre le succès.

Qu'est-ce en effet pour toi, grand monarque des
Gaules,
Qu'un tas de sable et de gravier ?
Que faire de mon île ? il n'y croit que des saules,
Et tu n'aimes que le laurier.

Également puissant dans la paix, dans la guerre,
Comblé de gloire et de bonheur,
Maître d'un grand État, quelques arpents de terre
Te rendront-ils plus grand seigneur ?

Laisse-m'en donc jouir, la faveur n'est pas grande,
Ne me refuse pas ce bien ;
C'est tout ce qu'aujourd'hui ce placet te demande,
Grand roi, ne me demande rien.

ROUBIN.

Les recors.

Un bon propriétaire des environs de Paris, maire de sa commune, avait à Paris un fils qui menait joyeuse vie. Ce fils, joueur et libertin, avait abusé de la tendresse paternelle, au point que le cher papa finit par lui refuser de l'argent ; mais le jeune homme avait contracté des dettes, et un beau matin M. le maire de *** vit arriver en voiture, escorté de deux gardes du commerce, l'enfant prodigue, qui lui apprit qu'il venait d'être arrêté pour une lettre de change de 1,200 fr. ; que MM. les gardes du commerce avaient bien voulu, par égard pour sa famille, le conduire jusque chez son père, pour qu'il essayât de l'attendrir, et que s'il ne payait pas, on allait le remmener à Sainte-Pélagie. Le papa débonnaire fit un sermon, et paya, en prêchant la sagesse à l'avenir ; mais hélas ! il apprit quelques heures après que les soi-disant gardes du commerce n'étaient autres que des amis de son mauvais sujet

de fils, qui, après avoir beaucoup ri de la bonhomie et de la facile crédulité du pauvre maire de ***, étaient allés chez Véfour faire une brèche au montant de la prétendue lettre de change.

L'enfant prodigue.

Dans le *Petit enfant prodigue*, Potier revenait chez son père avec de mauvais habits, un bâton blanc à la main, couvert de sueur et de crotte, et chantait :

Air de la romance de Joseph.

A peine au sortir de l'enfance,
Trente mois au plus je comptais,
Je fus du lieu de ma naissance
Transporté dans le Bourbonnais.
Mon oncle y finit sa carrière ;
Alors, ma foi ! je m'en donnai ;
J'y perdis ma fortune entière,
Voilà tout ce que j'y gagnai.

Si du moins j'avais eu des bottes
Pour remplacer ces souliers-là,
Cravates, mouchoirs, redingotes,
Habits, vestes, et cœtera !...

Feuillage, amour, beauté, verdure,
Gloire, bonheur, plaisir, danger,
Tout change, hélas ! dans la nature,
Moi seul, je ne puis pas changer.

Quelques calembours.

Le marquis de Bièvre disait avec raison que le genre d'esprit qui convient le mieux pour deviner un calembour est l'esprit devin (*esprit de vin*).

Il disait également que pour refaire tous les matelas de Paris, quelque nombreux qu'ils pussent être, c'était l'affaire d'un quart d'heure (*cardeur*).

Puisque nous avons cité le grand-maître en fait de calembours, nous en donnerons ici quelques-uns qui se présentent sous forme de question :

D. Qu'est-ce que les vaches font à Paris?
— R. Elles y font des vaudevilles (*veaux de ville*).

D. Quelles sont les pièces qui, après être tombées, se relèvent toujours ? — R. Les pièces de cinq francs.

D. Quelle est la plante la plus utile à l'homme? — R. La plante des pieds.

D. Quelle est la première pièce du Théâtre-Français? — R. C'est le vestibule.

D. Quelle est, demandait-on à un savant musicien, la note la moins agréable? — R. C'est la note d'un fournisseur, répondit-il.

D. Dans quelle partie du chant excellent les palefreniers? — R. Dans les trilles (*l'étrille*).

D. Quelle différence trouvez-vous entre un miroir et un palefrenier? — R. Le miroir *réfléchit* sans *penser*, et le palefrenier *panse* sans *réfléchir*.

D. Quelle est la voix la plus élevée? — R. C'est la *voie lactée*.

D. D'où vient le son de la trompette? — R. Il vient d'Asie, car la trompette a le son perçant (*persan*).

D. Quand peut-on mettre le temps en cage? — R. Quand il est serein (*serin*).

D. Quand est-ce que les chiens entrent

dans l'église ? — R. Quand la porte est ouverte.

D. Pourquoi les pains d'Espagne sont-ils plus gros que les pains de France ? —

R. Parce qu'on y met plus de pâte.

Requête de mademoiselle Bernard à Louis XIV.

Sire, deux cents écus sont-ils si nécessaires
Au bonheur de l'État, au bien de vos affaires,
Que sans ma pension vous ne puissiez dompter
Les faibles alliés et du Rhin et du Tage ?

A vos armes, grand roi, s'ils peuvent résister,
Si pour vaincre l'effort de leur injuste rage,

Il fallait ces deux cents écus,

Je ne les demanderais plus.

Ne pouvant au combat pour vous perdre la vie,
Je voudrais me creuser un illustre tombeau,
En souffrant une mort d'un genre tout nouveau :

Mourir de faim pour la patrie.

Sire, sans ce secours tout suivra votre loi,
Et vous pouvez en croire Apollon sur sa foi.
Le sort n'a point pour vous démenti ses oracles;
Ah ! puisqu'il vous promet miracles sur miracles,
Faites-moi vivre et voir tout ce que je prévoi.

L'abbé Coquet.

A l'époque où M. de Sartines était lieutenant de police, il parut un petit pamphlet très-méchant, intitulé *l'Abbé Coquet*, que l'on vendait sous le manteau, et avec les plus grandes précautions. M. de Sartines mettait le plus vif intérêt à se le procurer, pour le faire poursuivre en parfaite connaissance de cause. Il dit à un inspecteur de police : « Ne négligez rien pour trouver *l'Abbé Coquet*, et que je l'aie ce soir ici. » L'inspecteur, n'imaginant pas qu'il fût question d'une nouveauté littéraire, ne douta pas qu'il ne s'agit d'un individu qui portait ce nom-là, et se mit à le chercher dans tout Paris. Par un hasard assez extraordinaire, un bon ecclésiastique, qui se nommait ainsi, et qui était prêtre habitué d'une paroisse de Lyon, s'était mis dans la diligence de cette ville pour se rendre à Paris, où il avait quelques affaires, et son nom se trouva inscrit sur la feuille, dont le double arrivait toujours quelques heures avant la voiture.

L'inspecteur, après avoir fait plusieurs recherches inutiles, eut l'idée de se transporter au bureau des diligences, pour s'assurer de l'homme qu'il se croyait obligé de trouver. Il eut grand soin de ne pas s'éloigner jusqu'à l'arrivée de la voiture publique, et saisit le pauvre ecclésiastique au moment où il en descendait. « Monsieur, vous êtes l'abbé Coquet : j'ai ordre de vous arrêter et de vous conduire chez monseigneur le lieutenant général de police ; point de résistance. » Hélas ! le malheureux abbé, atterré d'une réception si inattendue dans la capitale, où il ne croyait pas même être connu, était bien éloigné de s'opposer à la force. On recommande son paquet au bureau ; on le fait monter dans un fiacre, et mener à l'hôtel de la police, où, tandis qu'il est gardé à vue, l'inspecteur, bien fier d'avoir si heureusement rempli sa commission, va en rendre compte au lieutenant de police. « Monsieur, lui dit-il tout bas, je tiens l'abbé Coquet. — C'est bon, répond le magistrat, qui était en ce moment dans son salon avec quelques personnes ; en-

fermez-le dans mon cabinet, en voilà la clef, et rapportez-la-moi. » L'ordre fut exécuté ponctuellement, et M. de Sartines ayant reçu sa clef, monte dans sa voiture et sort.

Cependant le pauvre abbé, après une mortelle heure de retraite, commence à sentir également l'impatience de la faim et de la liberté. Il frappe à coups redoublés à la porte. Madame de Sartines, informée de ce bruit, accourt, interroge à travers la porte le prisonnier, qui dit ne savoir pourquoi il est ainsi renfermé, et demande surtout qu'on lui donne à manger, n'ayant pris aucune nourriture depuis la veille. Madame de Sartines lui annonce avec regret l'impossibilité où elle est de lui donner aucun secours jusqu'à l'arrivée de son mari, qui ne tardera pas à rentrer. M. de Sartines revient en effet peu après. Il est fort étonné d'apprendre que quelqu'un est renfermé dans son cabinet : il y court, ouvre, demande au prisonnier qui il est, et la réponse l'éclaire aussitôt sur la méprise de son inspecteur, dont il ne peut s'empêcher de rire

et dont il fait toutes les excuses possibles à celui qui en avait été victime. Il l'engage à souper, s'informe des affaires qui l'attiraient à Paris, et lui promet de le servir avec le plus grand zèle. La protection d'un magistrat aussi influent et la publicité même de l'aventure plaisante qui y avait donné lieu pouvaient sans doute coopérer à la fortune de l'homme qui aurait su en profiter ; mais malheureusement la simplicité de l'abbé Coquet n'offrait aucune ressource à l'obligance la plus ardente.

Le modèle.

Le célèbre peintre Restout était un homme d'une grande réserve, en fait de décence, et rien ne le prouve mieux que l'anecdote suivante racontée par Girodet.

Un fort de la halle, habitué de l'atelier de Vien, posait chez ce peintre pour un *Hercule*. A la fin d'une séance, on l'ajourna au lendemain. « Demain, répondit-il, cela m'est impossible, je pose pour une *Vénus* chez M. Restout. »

Le legs.

Un grand seigneur laissa par son testament des legs à tous ses domestiques, excepté à son intendant, et afin qu'on ne crût pas qu'il l'avait oublié, il avait fait mettre : « Je ne laisse rien à tel, mon intendant, parce qu'il y a vingt ans qu'il est à mon service. »

Le lavement.

Pour sa colique, à Blaise est ordonné
Un lavement de casse ou de séné.
Chez un apothicaire il porte l'ordonnance
« Combien le ferez-vous payer ?
Mais, là, parlez en conscience.
— Trente sous. — Ah ! c'est trop pour un pauvre
ouvrier ;
A forfait pour ce prix je ne saurais le prendre.
Dès ce soir, je consens, Monsieur, à vous le rendre ;
Combien faut-il pour le loyer ? »

Le philosophe gourmet.

Un grand seigneur qui avait plus de sujet

d'être fier de sa naissance que de ses talents, se trouve un jour à dîner à côté d'un homme célèbre à la fois par son esprit et par d'heureuses et utiles découvertes dans les sciences. Il remarque que son voisin mettait une certaine délicatesse dans le choix de ses mets. « Ah ! ah ! lui dit-il, les philosophes aiment donc aussi les friandises. — Et pourquoi pas ? répondit celui-ci ; est-ce que vous penseriez, monseigneur, que les bonnes choses n'ont été faites que pour les sots ? »

L'erreur impossible.

En rentrant de jouer le rôle de Valère,
Une actrice au foyer disait avec humeur :
« C'est étonnant, la moitié du parterre
Me croit un homme... — Et cela vous fait peur ?
Rassurez-vous, lui dit un amateur,
L'autre moitié sait le contraire (*). »

(*) Cette réponse fut faite à mademoiselle Wolfington, actrice anglaise, par une de ses compagnes.

Un avertissement.

Le maréchal duc de Biron, qui avait hérité de toute la valeur de ses ancêtres, et qui méritait par lui-même le respect général dont il était investi, apprit qu'il courait contre lui une petite pièce de vers dans laquelle il était tourné en ridicule. Il trouva moyen de s'en procurer une copie ; et quelques circonstances particulières , ainsi que le bruit public, ne lui laissèrent pas douter que le duc d'Ayen, avec lequel il se croyait lié, n'en fût l'auteur. Il se rendit chez lui, et en présence d'une nombreuse société, lui dit : « Mon cher duc, on a fait contre moi une fort méchante diatribe en vers, dont l'auteur garde l'anonyme. Je ne suis pas poète, et ne connais d'autres armes que celles qui conviennent à un gentilhomme. Vous, qui vous servez également bien de la plume et de l'épée, faites-moi le plaisir d'y répondre : la voilà. — Eh bien, dit le duc, après avoir fait semblant de la lire , que voulez-vous que je

réponde à cela? — Eh ! mon ami, reprit le maréchal, il faut dire à l'auteur que celui qui est obligé de se cacher pour pouvoir insulter impunément un honnête homme, est un...; que si jamais je le connais, je lui ferai donner cent coups de bâton. Arrangez-lui cela en prose ou en vers, tout comme il vous plaira. Je laisse ma commission en bonnes mains. Adieu.» Et le maréchal se retira, laissant les rieurs de son côté et le duc d'Ayen fort interdit.

La paternité.

Un jeune rustre à l'avocat Chopin
Faisait un jour cette belle harangue :
« J'ai su, monsieur, qu'étiez un grand latin
Et qu'à plaider vous aviez bonne langue.
Or, désirant avoir enfants d'esprit,
Bien humblement, du meilleur de mon âme,
Prier vous viens d'en faire un à ma femme.»
Le bon Chopin à ce discours sourit :
« Ami, dit-il, onc en ce ne fus maître ;
Les miens enfants sont tous de francs niais.
— Endà, monsieur, répond l'homme champêtre,
Ce n'est donc pas vous qui les avez faits? »

Epitaphe.

Ci-git, n'en ayez point de peur,
Le grand Damon qui nous apprendit
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

Farinelli et son tailleur.

Le célèbre Farinelli, qui dirigeait l'opéra de Ferdinand II, roi d'Espagne, avait commandé à un tailleur un habit magnifique. Quand celui-ci le lui apporta, le musicien lui demanda son mémoire. « Je n'en ai point fait, répondit le tailleur, et n'en ferai point; pour tout paiement je n'ai qu'une grâce à vous demander. Je sais que ce que je désire est au-dessus de ce que je puis prétendre, c'est un bien réservé à des monarques, mais puisque j'ai eu le bonheur de travailler pour un homme dont on ne parle qu'avec admiration, je ne veux d'autre paiement que de lui entendre chanter un air. » Farinelli tenta inutilement de lui faire accepter de l'argent; le tailleur ne voulut

jamais y consentir. Enfin, après beaucoup de débats, le musicien, vaincu par l'extrême désir que cet homme avait de l'entendre, et plus flatté peut-être de la singularité de l'aventure que de tous les applaudissements qu'il avait reçus jusque-là, s'enferma avec lui, chanta les morceaux les plus brillants, et se plut à déployer toute la supériorité de ses talents. Le tailleur était enivré de plaisir; plus il paraissait attendri, plus Farinelli mettait d'expression et d'énergie dans son chant, plus il s'efforçait de faire valoir toute la séduction et toute la magie de son art. Quand il eut chanté, le tailleur, hors de lui-même, lui faisait des remerciements, et se préparait à sortir. « Un moment, lui dit Farinelli; si je vous ai cédé, il est juste que vous me cédiez à votre tour. » En même temps il tira sa bourse, et force le tailleur à recevoir au moins le double du prix de son habit.

Tel père, tel fils.

Un homme extrêmement borné, mais

qui se rendait bien justice, voyageait avec un de ses amis : il était à cheval, et portait en croupe son fils, âgé de douze ou treize ans. Le chemin devenant un peu difficile, il lui recommanda de se bien tenir. Cet avis mécontenta le jeune homme, qui ne se trouvait pas fort à l'aise, et il dit : « Mon père, n'est-il pas vrai que quand vous serez mort, j'irai en selle. — Ah ! malheureux que je suis ! s'écria le père en s'adressant à son ami, mon fils sera aussi bête que moi ! »

La chute.

Un Anglais se plaignait vivement, dans un café, d'une chute qu'il avait faite et qui lui causait de très-vives douleurs. « Monsieur, lui dit un chirurgien qui était à côté de lui, est-ce près des vertèbres que vous vous êtes fait mal ? — Non, monsieur, reprit le malade, c'est près de l'Obélisque. »

Les maîtres et les valets.

« Il faut avouer, disait un maître à un

valet gascon, que les maîtres sont bien malheureux de ne pouvoir se passer de domestiques. — Ma foi, monsieur, répondit l'autre, les valets sont, à mon avis, encore bien plus malheureux de ne pouvoir se passer de maîtres. »

La jeune vieille.

Une dame de quatre-vingt-trois ans écrivait un jour à son directeur : « Mon Père, je me recommande bien instamment à vos prières ; car j'éprouve de violentes tentations de la chair ; vous m'obligerez très-sensiblement, si vous y connaissez quelque remède, de vouloir bien me l'indiquer. »

L'excuse fondée.

Lorsque le lieutenant O'Brien sauta à Spithead, avec l'*Edgar*, vaisseau de ligne, il se sauva sur l'affût d'un canon ; et quand on l'apporta devant l'amiral, tout trempé et tout couvert de vase. « J'espère, lui dit-il, que vous voudrez bien me pardonner de

paraître devant vous dans ce piteux accoutrement ; mais je suis sorti du vaisseau avec une si grande précipitation, que je n'ai pas eu le temps de changer. »

M. Rhomberg.

Pour peu que votre acte de naissance date de 1780, vous avez pu voir rouler dans Paris une fort belle voiture, dont les armoiries, assez singulières, ont sans doute fixé votre attention. L'écusson avait la forme d'un corset de femme, et une paire de ciseaux, aux branches écartées, figurait au milieu.

Ces armes étaient celles d'un M. Rhomberg, fils d'un paysan bavarois des environs de Munich. Cet homme, tout jeune encore, avait abandonné son village, et était devenu garçon tailleur à Paris. Soit instinct, soit bonheur, il y travailla particulièrement pour les femmes ; et comme ces dames le trouvaient à la fois bien fait de sa personne, et doué d'une merveilleuse intelligence pour cacher les difformités les plus disgracieuses, et faire ressortir les attraits les

plus piquants, le jeune tailleur fit promptement sa fortune.

Un soir, un mendiant à la barbe épaisse, aux vêtements déchirés, frappe à la porte du père Rhomberg, demande à souper et un peu de paille : la vieille mère allait refuser, quand son mari lui dit : « Femme, fais entrer, et ne refuse pas à l'étranger l'hospitalité que d'autres accordent peut-être à ton fils. » Le mendiant vint s'asseoir au coin du foyer obscur ; il avait reçu de la jeune fille le pain de la charité, et ses hôtes s'étaient remis à table pour achever leur repas. « De quel pays êtes-vous ? dit le père. — De Carlstadt. — Huit lieues d'ici ? — Huit lieues. — D'où venez-vous ? ajouta-t-il après un instant de silence. — De Paris, dit-il. — De Paris ? répéta la vieille ; y parle-t-on d'un nommé Rhomberg ? — Tailleur pour femmes ? — Oui... — Approchez donc... qu'on vous entende, prenez place à table ; fait-il de bonnes affaires ? — Meilleures que mauvaises. — Mangez, disait la vieille ; et sa santé ? — Comme la mienne. — Il doit être bien grandi ? — De ma taille.

— Il ne parle pas de revenir au pays ? —
Il n'en parle plus. — Il aura oublié sa mère !
— Allons, femme, celui-ci est revenu, le
vôtre reviendra de même ; fais boire à sa
santé. » Et la bonne mère versait à boire ;
mais son cœur était gonflé, et des larmes
roulaient dans ses yeux.

Qui voit pleurer sa mère ne peut long-
temps se contraindre devant elle ; et l'hom-
me aux guenilles s'étant jeté au cou de ses
parents s'en fit bientôt reconnaître pour
leur fils. On rapporta de nouveau du vin, on
détacha le jambon qui s'enfumait à la che-
minée ; le père voulut à l'instant que le
pauvre changeât ses guenilles contre d'au-
tres habits. La mère parlait de vendre sa
vache blanche pour le vêtir, et la petite
Krettle offrait, en rougissant, la chaîne d'or
que lui avait donnée son prétendu.

Rhomberg laissa vendre la chaîne d'or,
et sortit pour acheter lui-même l'étoffe
qu'on lui destinait. Il était absent depuis
une heure, quand une chaise de poste s'ar-
rêta devant la maison de son père, et un
individu, un grand seigneur sans doute,

car il était brillant de parure et de bijoux, demande à parler à un M. Rhomberg, récemment arrivé de Paris : on le fit entrer dans la maison pour l'attendre.

Le père Rhomberg s'impatientait, car son fils ne revenait pas ; la mère avait envoyé Krettle au-devant de lui, et Krettle n'avait rien rencontré. Voyant la peine de ces braves gens, l'inconnu se mit à sourire, et se coiffant du vieux chapeau que Rhomberg fils avait laissé sur la table, et changeant son habit brodé contre l'habit troué du mendiant, on lui trouva tout à coup les mêmes yeux, les mêmes traits, et surtout la même voix que le pauvre garçon tant désiré. Comme vous le soupçonnez sans doute, c'était lui-même.

Je vous laisse à penser la joie de ces pauvres paysans et celle de leur fils. Il acheta pour eux la maison qu'ils habitaient ; il y joignit le grand jardin et tous les champs qu'ils pouvaient cultiver ; la chaîne d'or de Krettle ne fut point vendue, mais elle apporta à son prétendu sa main, son cœur et la plus belle ferme du village.

M. Rhomberg, de retour à Paris, mourut encore jeune : il laissa 50,000 livres de rentes à ses héritiers, et le souvenir de son aventure aux auteurs dramatiques qui voudront en faire une comédie ou un opéra, sans pourtant avoir défendu qu'on en composât une tragédie ou un mélodrame, et même une *petite nouvelle* pour deux ou trois recueils qui s'en sont déjà emparés comme nous.

Les deux philosophes.

Un philosophe morose a calculé approximativement qu'il mourait sur la terre soixante individus par minute. « Voyez, disait-il à une jolie femme, quel sujet de méditation vous offre votre pendule à secondes. — Eh bien, répondit-elle, s'il part soixante âmes par minute, il en arrive une par seconde ; c'est à quoi je pensais en regardant mon cadran. » C'est la même idée, et cette image est plus gaie.

Le petit-fils de Henri IV.

Lorsque le roi Charles X alla au camp de Saint-Omer, en 1827, un de MM. les sous-préfets du Pas-de-Calais avait écrit la circulaire suivante à MM. les maires de son arrondissement :

« M. le maire, je vous engage à vous rendre au chef-lieu de l'arrondissement avec les habitants de votre commune, sur le passage du roi, afin de pouvoir contempler les traits d'un des petits-fils de Henri IV. »

Le maire de la commune de Sp...., dont l'intelligence, à ce qu'il paraît, n'était pas supérieure à son style, répondit en ces termes à M. le sous-préfet :

« M. le sous-préfet, vu votre lettre du 4 août 1827, concernant les traits des petits-fils de Henri IV, à l'avenir pour remplir par leur présence le cortège qui recevra Sa Majesté dans votre chef-lieu de notre arrondissement.

« Je vous déclare que nous n'avons pas dans toute notre commune aucun de ces petits-fils de Henri IV susdits. »

On assure que cette lettre vraiment singulière, ayant été mise sous les yeux d'un auguste personnage, a excité son hilarité.

La commission.

Pour porter un billet à l'objet de ses vœux,

Un sot pédagogue amoureux

Entre ses écoliers du plus beau fit l'élite.

« Il faut le rendre en mains propres, dit-il,

Et rapporter ici la réponse au plus vite. »

Il va, rend le billet d'un air doux et civil,

Politesse et beauté du sexe ont le suffrage ;

On lit, et puis, au lieu de répondre au docteur,

On interroge le porteur :

Sur quoi ? sur ses plaisirs ; s'il aimait à son âge ?

Il répond ; on sourit ; il entend ce langage

On... un moment suffit quand il plait à l'amour.

« Ma réponse ? lui dit le régent au retour.

— Je l'ai, dit l'écolier, reçue et vive et tendre,

Mais je ne saurais vous la rendre. »

Calembours.

D. Pourquoi le célèbre Horatius Coclès avait-il un œil de moins ?

R. Parce qu'il était borgne.

D. Quel fut le capitaine le plus *consommé*?

R. Godefroy de *Bouillon*.

D. Quelle était la voiture la plus légère au sacre de Napoléon ?

R. La voiture du Nonce (*d'une once*).

D. Pourquoi les saints n'aiment-ils pas les maçons ?

R. Parce qu'ils leur font des niches.

D. Quels sont les gens qui ne vont pas à la procession ?

R. Ceux qui sont occupés à sonner les cloches.

D. Pourquoi porte-t-on la croix à la procession ?

R. Parce qu'elle ne peut y aller elle-même.

D. Quelles sont les femmes les plus légères de France ?

R. Les femmes de *Tulle*.

D. Quelles sont les femmes les plus raisonnables de France ?

R. Les femmes de *Sens*.

D. Quelle est la ville où l'on fait le plus d'omelettes ?

R. La ville d'*Eu* (*œufs*).

Une bûche de plus.

Un jour que l'on pressait M. de Laura-guais d'aller passer la soirée chez une dame où se trouvait réunie habituellement l'élite de la société, il s'en défendit, en disant : « Par Dieu, non ! je n'irai pas ; on gèle dans son salon ; il n'y a jamais que deux bûches dans le feu. » Quelques jours après il se décida pourtant à s'y présenter en visite, et aussitôt que le valet de chambre l'annonça, il entendit la maîtresse de la maison dire très-distinctement et à haute voix ces seuls mots : *une bûche de plus.*

Une annonce.

On lisait, il n'y a pas très longtemps, dans un journal :

« On demande une demoiselle de compagnie de l'un ou de l'autre sexe. »

La culotte de l'Apocalypse.

Un tailleur de Dublin, ennuyé de sa pro-

fession et se croyant appelé à de plus hautes destinées, quitta subitement un jour sa boutique et se fit chef d'une nouvelle secte religieuse. Ces sortes de vocations subites et imprévues ne sont pas rares dans un pays où ne manquent ni les rêveurs ni les enthousiastes. Le nouveau prédicateur réussit au delà de ses espérances, et, dans la joie de ses succès inespérés, il conçut le projet de convertir à la vraie lumière le célèbre Swift qui était à ses yeux sur la grande route de la perdition. Il s'adressait bien. Un jour donc il se présente chez l'illustre doyen, et lui adresse l'allocution suivante, dans le langage mystique qui lui était habituel : « Je viens chez toi, lui dit-il, au nom du Seigneur, pour t'ouvrir les yeux, pour dissiper les ténèbres qui t'entourent, et pour t'apprendre à faire un bon usage de tes talents, dont tu as si longtemps abusé. — Ma foi, répondit le doyen, qui connaissait très-bien son homme, je suis tenté de croire comme tu le dis, mon cher ami, que tu viens de la part de Dieu, car tu arrives à point nommé, pour me tirer d'embarras et pour

m'aider à résoudre une difficulté qui m'embarrasse fort. » Le tailleur, à ce début, se croyait assuré du succès de sa mission. — « Tu connais certainement, continua le docteur, ce passage de l'Apocalypse, où saint Jean décrit l'ange terrible qui descend du firmament avec un arc-en-ciel sur la tête, un livre dans la main, et qui place son pied droit dans la mer, tandis que son pied gauche repose sur la terre. Je désirerais savoir quelle peut être la dimension d'une pareille enjambée; mais toi qui as l'habitude de prendre des mesures, tu pourras du moins me dire combien il faudrait à cet ange d'aunes de drap pour se faire une culotte. Le convertisseur se le tint pour dit et se garda bien d'y revenir.

Le créancier.

Blaise, voyant à l'agonie
Lucas qui lui devait cent francs,
Lui dit, toute honte bannie :
« Ça, payez-moi vite, il est temps.
— Laissez-moi mourir à mon aise,

Répondit faiblement Lucas ;

Oh ! parbleu ! vous ne mourrez pas
Que je ne sois payé, dit Blaise.

Enigme.

Éloigné de l'objet que j'aime,

Lui seul peut calmer mon ennui ;

Il est plus beau que l'amour même,

Mais elle est plus belle que lui.

Ces vers ont été faits pour le portrait
d'une maîtresse ; on les attribue à J.-J.
Rousseau.

La précaution.

Quelques amis se trouvaient ensemble
dans un grand bal à Madrid et s'entendirent
pour former une contredanse. Ils choisirent
chacun leur danseuse, envers laquelle ils
se montrèrent tous fort galants et fort em-
pressés, à l'exception de l'un d'eux qui
dansa sans prononcer une parole. Ses amis
lui demandèrent en riant pourquoi, contre
son ordinaire, il s'était montré si froid et si
réservé. — « Ma foi, répondit-il, elle n'est

ui jeune, ni jolie, et j'avais peur qu'elle ne me dit *oui*. »

Souwarow.

Souwarow avait une petite taille, son corps était sec, nerveux, endurci au travail par l'habitude de la fatigue et des privations. Son regard était ferme et perçant, son sang était toujours bouillant, et ne lui permettait jamais un repos complet..... Après avoir essuyé une disgrâce, il revint à Pétersbourg où l'empereur le fit complimenter par son favori, le comte K... qui se fit annoncer : « Mais je ne connais point de famille russe de ce nom-là, dit-il, au surplus, qu'il entre. » Le comte étant entré, il lui demande encore à lui-même son nom, fait toujours l'étonné, et le prie de lui dire de quel pays il est originaire. Le comte, un peu embarrassé, répond enfin : « Je suis natif de la Turquie, c'est à la grâce du monarque que je dois mon titre. — Ah ! dit le général, vous avez sans doute rendu des services importants à l'État ? Dans quel

corps avez-vous servi ? à quelle bataille avez-vous assisté ? — Je n'ai pas servi dans l'armée. — Vous étiez donc employé dans les affaires civiles ? et dans quel ministère ? — Je n'ai jamais servi dans aucun ministère ; j'ai toujours été auprès de l'auguste personne de S. M. — Ah ! mon Dieu ! En quelle qualité ? » Le comte eut beau rechigner, il fallut en venir au fatal aveu que l'impitoyable Souwarow voulait lui arracher : « J'ai été le premier valet de chambre de S. M. — Ah ! très-bien, » s'écria le général, et se tournant vers ses domestiques qui étaient présents, il dit à son valet de chambre : « Yvan, vois-tu ce seigneur ? Il a été ce que tu es ; il est vrai que c'est auprès de notre gracieux souverain. Vois-tu quel beau chemin il a fait ? Il est devenu comte ; il est décoré des ordres de Russie : ainsi conduis-toi bien ; qui sait ce que tu peux devenir ? »

La tontine.

Un préfet écrivait circulairement afin de

connaître s'il avait été établi dans les communes de son département des *Tontines*, et de quelle nature elles pouvaient être. La réponse du maire de St-N*** mérite d'être citée : « M. le préfet, je reçois l'honneur de la vôtre du... grâces à Dieu et à la vigilance que j'exerce, il n'y a pas une seule *tontine* dans ma commune, et si je savais qu'il s'y en présentât quelqueune pour s'y établir ou autrement, je la ferais arrêter sur-le-champ, et conduire sous bonne escorte au dépôt du chef-lieu. Je vous prie, etc. »

Le centenaire.

Tavernier rapporte, dans ses *voyages*, qu'étant en Perse, un de ses amis lui procura la connaissance d'un homme, âgé de cent ans, qui n'avait jamais menti. Le roi de Perse ayant voulu s'éclaircir lui-même d'une chose qui lui semblait si merveilleuse, envoya chercher cet homme et lui dit : « Est-il vrai que vous ayez cent ans ? — Oui, Sire, lui répondit-il, j'ai même quel-

ques semaines de plus, mais c'est si peu de chose que je n'ose dire à votre Majesté que j'aie plus de cent ans. — Il est assez rare, dit le roi, d'avoir, dans un âge aussi avancé, une santé si parfaite. — Je suis, répliqua-t-il, d'une complexion assez heureuse ; quoique la diversité des aliments ne me déplaie pas, je ne mange, à chaque repas, que d'un seul ; et, quelque vieux que je sois, je ne me souviens pas d'avoir jamais fait de débauche préjudiciable à ma santé. Tout cela est parfaitement beau, continua le roi ; mais on dit de vous une chose incomparablement plus belle ; on assure que vous n'avez jamais menti. — C'est de quoi, Sire, je ne voudrais pas positivement assurer Votre Majesté, répartit le vieillard ; il y a si peu d'hommes qui ne mentent que je n'ose me flatter de n'avoir jamais menti ; mais depuis que j'ai commencé à me connaître j'ai toujours trouvé quelque chose de si bas dans le mensonge, et par conséquent de si indigne d'un homme, que s'il m'en est échappé quelqu'un, ç'a été sans m'en apercevoir. — Qui était votre père ? lui

demanda le roi. — Ma foi, Sire, je n'en sais rien, » répondit-il. Après avoir été cent ans sans mentir, il vit trop de risque à dire quel avait été son père.

La confession

Aux pieds d'un père Séraphin,
Une femme était à confesse,
Lorsque notre bon capucin
Crut démêler que sa faiblesse
Était de se mirer sans fin
Et de s'aimer avec tendresse :
« Qu'est-ce qui vous porte, dit-il,
Chaque instant à cette folie ?
— C'est que je me trouve jolie.
— Ah ! le démon est bien subtil ;
Mais voyons s'il vous en impose !
Alors il ouvre son guichet,
Et dit d'un air mal satisfait :
« Vous vous damnez pour peu de chose. »

Quelques calembours.

D. Comment, d'un seul mot latin, indiqueriez-vous six soldats de la ligne ?

R. *Similiter* (six militaires).

D. Quel est le vin le plus utile à la marine?

R. Le vin de Champagne, parce que c'est celui qui fournit le plus de mousse (*mousses*).

D. Pourquoi les Carthaginois portaient-ils des gants?

R. Parce qu'ils craignaient les Romains (*l'air aux mains*).

D. Depuis quand les canards ne vont-ils plus au spectacle?

R. Depuis qu'on est obligé de laisser les cannes (*canes*) à la porte.

D. Quelle différence y a-t-il entre la reine de France et une chatte?

R. La chatte fait le *gros dos*, et la reine de France le Dauphin (*dos fin*).

D. Quelle différence y a-t-il entre un roi et un marmiton?

R. Le roi est un *potentat*, et le marmiton un *tête-en-pot*.

D. Quel est le roi le plus anthropophage de l'Europe?

R. Le roi de Sardaigne, parce qu'il mange des pois sardes (*poissardes*).

D. Quel est le souverain qui se sert le mieux de la lancette ?

R. Le Grand-Seigneur (*saigneur*).

D. Quel est le département où l'on ne peut vivre sans être très-riche ?

R. Le département du *Cher*.

D. Quelle est la plus forte tête de la Chambre des députés ?

R. Celle qui porte le plus grand chapeau.

D. Quelle différence y a-t-il entre un député et un médecin ?

R. C'est que le premier, à l'opposé du second, évite avec soin tout ce qui ressemble à une personnalité (*personne ali-tée*).

D. Quelle différence y a-t-il entre un général et un moulin ?

R. C'est que le moulin a son tictac, et le général sa tactique.

L'épouvantail

Dame Gertrude avait un fils unique

Beau, fait au tour, jeune époux de Catin

Plus jeune encor, que du soir au matin
Tant caressa qu'il en devint étique.
De peur de pis, Gertrude sépara
Le tendre couple. En vain Catin pleura,
Malgré ses pleurs, il fallut que la belle
Trois mois entiers couchât seule à l'écart,
Dans cette angoisse, advint que, de hasard,
A la fenêtre un jour la jouvencelle,
Contre le mur, sous un toit fait exprès,
Vit des serins qui dans une volière
Faisaient l'amour : « Ah ! dit-elle, pauvrets,
Que vos plaisirs, que vos jeux sont doux !... mais
Dépêchez-vous, j'entends ma belle-mère. »

LA MONNOYE.

Les ronfleurs.

Un orateur aussi savant que spirituel, le docteur South, prêchait un jour à Saint-Paul, devant Charles II et sa cour. Il s'aperçut, vers le milieu de son sermon, que le roi et la plupart des seigneurs de sa suite s'étaient endormis. Quelques-uns même de ces auditeurs malencontreux ronflaient assez fort pour se faire entendre de leurs voisins. L'orateur s'interrompit aussitôt, et

s'adressant à lord Lauderdale qui était à côté du roi : « Milord, lui dit-il, je vous demande pardon de vous déranger, mais je dois vous dire que vous ronflez si fort que vous courez risque d'éveiller Sa Majesté. » Cet avertissement réveilla tout le monde et personne n'eut plus envie de se rendormir.

Le juste prix.

Un gouverneur de province, au bourreau
Qui demandait dix écus d'honoraire
Pour un pendu, disait : « Mons du cordeau,
Cette œuvre-là, dix écus ! c'est surfaire,
En vérité, c'est se moquer de nous !
— Non, monseigneur, c'est la taxe ordinaire,
Répondit-il ; je ne pourrais le faire
A plus bas prix... quand ce serait pour vous.

Le tambour.

Un général qui avait été battu en Allemagne et en Italie, trouva un matin, au-dessus de sa porte, un tableau sur lequel se trouvait peint un tambour, avec cette inscription : *On me bat des deux côtés.*

La jambe de bois.

M. de C... avait une jambe de bois et voyait une demoiselle qu'un autre gentilhomme voyait en même temps. La demoiselle étant devenue grosse, il y eut une dispute entre les deux galants pour savoir à qui appartiendrait l'enfant, ou plutôt à qui il n'appartiendrait pas. — M. de C... dit à l'autre : « Si l'enfant vient au monde avec une jambe de bois, il sera à moi; s'il naît avec ses deux jambes, il sera à vous. »

Un meurtre par amour.

Une courtisane de Madrid tua son amant pour une infidélité qu'il lui avait faite. Elle fut arrêtée et conduite devant le roi Philippe IV, à qui elle ne cacha rien de ce qui avait eu lieu, sans chercher le moins du monde à s'excuser. Le roi la renvoya en lui disant : « Va, je te fais grâce; tu avais trop d'amour pour avoir de la raison. »

L'antipathie conjugale.

La comtesse de la Suze, qui était de la religion réformée aussi bien que son mari, s'étant faite catholique, la reine de Suède dit que madame de la Suze avait changé de religion pour ne se trouver avec son mari ni dans ce monde ni dans l'autre.

Charles II et le matelot.

Sous le règne du roi d'Angleterre Charles II, un matelot qui venait de recevoir l'arriéré de sa solde se rendit dans un mauvais lieu où il passa la nuit, et où il fut complètement dépouillé de tout l'argent qu'il avait sur lui. Le matin, en sortant, il jura de prendre sa revanche sur la première personne qu'il rencontrerait. Sa résolution fut bientôt réalisée. Un riche bourgeois qui partait pour la campagne fut abordé par lui ; il lui raconta ses aventures de la nuit, et lui dit qu'il avait compté sur lui pour réparer les injustices du sort et lui rendre

tout ce qu'on lui avait volé. Le bourgeois, surpris d'une telle proposition, essaye de lui représenter ce que sa conduite a de coupable ; mais le matelot, sans l'écouter, insiste de manière à lui ôter toute espérance et le décide, de crainte de quelque chose de pis, à lui remettre sa bourse qui était assez bien garnie. Quelques instants après, le matelot était arrêté et mis en prison. Il imagina alors d'adresser au roi la lettre suivante, qu'un de ses camarades se chargea de porter :

„ROI CHARLES,

Un de tes sujets m'a volé, la nuit dernière, une somme de quarante livres sterling (environ 1,000 fr.); et, à cette occasion, j'ai enlevé moi-même cette même somme à un bourgeois de Londres qui m'a fait enfermer à Newgate et qui prétend me faire pendre. En conséquence, je t'engage, dans ton intérêt, à me sauver la vie ; car tu perdrais, par ma mort, je te le jure par Dieu,

l'un des meilleurs matelots de ta royale marine.

Tout à toi.

JACK SKIFTON.

Le roi lui adressa sur-le-champ la réponse qu'on va lire :

JACK SKIFTON,

Pour cette fois, je veux bien te faire grâce de la potence ; mais si tu recommences, je te jure par Dieu que je te laisserai pendre, quoique tu sois le meilleur matelot de ma royale marine.

Tout à toi,

CHARLES, roi.

Les fous.

Un paysan qui avait un procès à Paris vint implorer la protection d'un maître des requêtes auprès duquel il avait eu accès,

lorsque celui-ci était intendant de la province. Le maître des requêtes l'accueillit avec bonté et lui demanda, par manière de conversation, s'il y avait toujours beaucoup de fous dans la province. « Il y en a toujours, Monseigneur, répondit le paysan, mais pas tant que quand vous y étiez. »

L'heureuse réplique

Aux pieds d'une fière maîtresse,
Dans ses soupirs et dans ses pleurs
Damon exhalait sa tendresse :
« Ayez pitié de mes douleurs ;
Daignez me dire seulement
Un mot, madame, une parole ;
Quelque chose qui me console ;
Je m'en irai dans le moment.
Parlez, enfin ; parlez, cruelle !
— Oui, je vous le promets... — Eh bien
Quoi ! vous ne me répondez rien ?
— Vous vous en iriez, lui dit-elle

L'air et les paroles.

Madame de Sévigné, voulant recomman-

der une affaire au président de Bellièvre, s'embrouillait dans ses explications; elle s'interrompit tout à coup : « Je sais bien l'air, dit-elle en riant, mais je ne sais pas les paroles. »

Les trois sourds.

Un sourd fit un sourd ajourner
Devant un sourd en un village,
Et puis s'en vint haut entonner
Qu'il avait volé son fromage ;
L'autre répond du labourage.
Le juge étant sur ce suspens,
Déclara bon le mariage
Et les renvoya sans dépens.

PÉLISSON.

Un vrai mari.

Un bonhomme fort riche et d'un âge plus que mûr se trouvait à un grand souper avec sa femme; quelqu'un vint à raconter des histoires de voleurs, dont il était alors beaucoup question. Aussitôt le vieil époux

prit la parole, et dit que le penchant au vol était plus commun qu'on ne le croyait, et qu'il avait des exemples que des jeunes gens qui passaient pour honnêtes et bien nés s'y étaient quelquefois laissé entraîner. A ces mots, madame de*** rougit, et voulut faire taire son mari ; mais on l'engagea de poursuivre, et sans se faire beaucoup prier, il continua de la sorte : « Depuis quelques années mon appartement est séparé de celui de ma femme. Un soir qu'elle était au lit, j'allais lui souhaiter une bonne nuit, lorsque j'entendis du bruit dans sa garde-robe ; je prends un flambeau, j'entre, je vois quelqu'un qui se cache derrière une robe pendue au portemanteau ; je la lève, et j'aperçois un jeune homme très-bien mis et de la plus belle physionomie du monde ; je lui demande ce qu'il fait là ; il me répond d'une voix tremblante : « Monsieur, excusez-moi, j'ai honte de vous avouer que mon projet était de dérober un bijou dont vous n'avez pas assez de soin. — Comment ! m'écriai-je, n'êtes-vous pas honteux de faire un si vil métier ? vous mériteriez que je

vous fîsse pendre. « Mais sa physionomie m'intéressa, je le laissai aller. Vous pensez bien que ma femme était plus morte que vive de peur. Quelque temps après, me trouvant dans une société de gens honnêtes, je fus extrêmement surpris de voir mon voleur qui parlait familièrement avec un homme d'un rare mérite : on me dit même son nom, et je me sus bon gré de ne l'avoir pas mis entre les mains de la justice. »

Placet d'un poëte à Louis XIV.

Sire, le suppliant fait pour vous des prières,
Et jeûne fort souvent à votre intention ;
Soit par nécessité, soit par dévotion,
Il jeûne de toutes manières.
Pour le rendre encor plus pieux,
Accordez-lui de grâce un petit bénéfice ;
En s'acquittant de son office,
en jeûnera moins, mais il en prîra mieux.

SANLECQUE.

Une harangue de maître d'école.

L'administration municipale d'une petite

ville ayant chargé le maître d'école de haranguer un prince qui devait passer, il se mit à leur tête, et adressant la parole au prince, il lui dit : « Monseigneur, les ignorants que voilà (en même temps il montrait le maire et les adjoints) ont chargé le pédant que voici (il mit la main sur sa poitrine) d'assurer Votre Altesse, qu'ils sont ses très-humbles et très-obéissants serviteurs. » Le prince fut charmé de la harangue et du harangueur qui eut un cadeau.

Le bénéfice à résidence.

Une dame d'esprit de la cour de Louis XIV écrivait à son amant qui tardait trop à revenir d'un voyage : « Mon absence, est-ce donc une chose que vous puissiez longtemps supporter ? Souvenez-vous qu'une maîtresse est un bénéfice qui oblige à résidence. »

L'interprétation de l'Évangile.

Quelques années avant la révolution de

1789, un capucin fut insulté sur le Pont-Neuf par un soldat à moitié ivre qui s'emportajusqu'à lui donner un soufflet. Fidèle au précepte de l'Évangile, ce bon père présente l'autre joue, sur laquelle le brutal applique un autre soufflet. Le capucin, qui était un homme vigoureux et de grande taille, saisit alors l'insolent par la ceinture de la culotte, et en un tour de main il l'envoie dans la Seine, en lui faisant vivement franchir le parapet. « L'Évangile dit bien, ajoute-t-il tranquillement, qu'il faut présenter l'autre joue ; mais il ne dit pas ce qu'il faut faire après. »

Le capucin laconique.

On avait écrit à un père capucin en lui donnant le titre que prennent les religieux de cet ordre ; l'adresse de la lettre était ainsi conçue : Au R. P. d'Ormesson, capucin indigne. — Le révérend père se contenta de renvoyer la lettre à celui qui l'avait écrite, en mettant un accent aigu sur l'e du mot *indigne*, ce qui faisait *indigné*. Il

était impossible d'exprimer sa pensée plus nettement et plus brièvement.

La crème fouettée.

M. le comte de Marsan dînant un jour chez le premier président, mangea d'une crème qui se trouva peu de son goût et dont il ignorait le nom. Il demanda au maître d'hôtel ce que c'était. Celui-ci lui répondit que c'était de la crème fouettée. « On a eu raison de la fouetter, répondit-il, car elle est bien mauvaise. »

Un grand cœur.

Les affaires du duc de Guise se trouvant fort dérangées, il fut question de faire une réforme dans sa maison. Pour y parvenir, son intendant dressa un mémoire de toutes les personnes qui faisaient partie de la maison du duc et dont il pouvait rigoureusement se passer. Le prince examina ce mémoire avec attention. « Cela est à merveille, dit-il, et je conviens que tous ces

gens-là me sont inutiles ; cependant, avant d'aller plus loin, je serais bien aise de savoir s'ils pourront se passer de moi aussi bien que je me passerais d'eux ; il faut le leur demander. »

L'homme d'esprit.

Un coquin, à qui l'on fit grâce,
Était au carcan sur la place.

« Il a de l'esprit, disait-on ; »

Mais un quidam répondit : « Non,
Vous voyez sa figure insigne ;
S'il en avait, serait-il là ? »

Comme il parlait, Damon passa :

« Tenez, dit-il en faisant signe
Un homme d'esprit, le voilà ! »

La barbe faite à moitié.

Un gentilhomme était la terreur des garçons barbiers ; jamais homme ne fut plus difficile à raser ; il aurait tué un barbier s'il lui avait laissé un seul poil : il fallait le raser légèrement, avoir des rasoirs affilés

exprès ; il fallait conduire le rasoir avec une dextérité singulière : un rien le mettait dans une colère terrible ; les barbiers ne l'abordaient qu'en tremblant. Comme payait largement, le maître barbier était bien aise de conserver cette pratique ; mais aucun de ses garçons ne voulait entreprendre de raser cet homme redoutable. Un Gascon barbier se présente ; on lui annonce l'humeur étrange du gentilhomme et toutes ses manières brusques. « Cadédis, dit le Gascon, fût-il lé diavlé, jé lé rasérai comme jé boudrai. » Il alla chez le gentilhomme qui, ouvrant de grands yeux sur lui, vit un homme d'une taille avantageuse et qui avait cet air aisé qu'on acquiert quand on a couru le monde. D'abord le gentilhomme fut frappé de la mine et du maintien du Gascon. « Monsieur, lui dit-il, savez-vous combien je suis difficile à raser ? — Oh ! qué oui, dit le Gascon ; mais jé sais en même temps qué jé suis mille fois plus havile qué bous n'êtes difficile. » Sans donner le temps au gentilhomme de se reconnaître, il lui met la serviette au cou, étale ses rasoirs

sur une table, et le rase avec une si grande légèreté, qu'il ne semblait pas que le rasoir touchât la peau. De temps en temps il quittait son ouvrage et levait les yeux au ciel, comme s'il eût voulu demander à Dieu une grâce singulière. Le gentilhomme fut surpris de ces démonstrations : « Que signifie cela ? lui demanda-t-il ; est-ce qu'on prie Dieu quand on rase ? — La prière, dit le Gascon, est vonne en tout temps. — Hé bien ! je veux, dit le gentilhomme brusquement, que vous remettiez votre prière à une autre fois. — Jé né puis pas, dit le Gascon, parcé qu'on prie Dieu quand on en a vésoin. — Mais, reprit le gentilhomme sur le même ton, quelle nécessité pressante avez-vous de prier Dieu ? — Puisqué bous boulez qué jé lé dise, répondit le Gascon, j'ai uné tentation biolente dé bous couper lé cou, et jé prie Dieu qu'il mé la fasse surmonter. — Comment ! une tentation de me couper la gorge ! dit alors le gentilhomme avec une colère mêlée de quelque effroi ; retirez-vous, si vous ne voulez pas que je vous fasse jeter par les fenêtres. — Rémettez-

bous, dit froidement le Gascon, j'ai baineu la tentation, jé puis à présent bous raser tranquillement. — Je ne veux pas seulement, dit le gentilhomme en haussant la voix de toute sa force, que vous m'approchiez; j'aime mieux laisser ma barbe comme elle est : retirez-vous, si vous voulez sauver votre vie. » Le Gascon intrépide répondit d'un ton ferme : « Jé né crains ni bous, ni botre balétaille; si jé l'entreprénais, jé bous raserais malgré bous; mais qué m'importe après tout, puisqué bous né boulez qué la moitié de la varve faite, jé lé beux bien. » Le gentilhomme effrayé laissa partir le Gascon sans lui rien dire. Celui-ci, de retour à sa boutique, dit à son maître : « Bous mé faisiez entendre qué cet homme né boulaît pas qu'on lui laissât un poil; il a donc vien changé d'humeur, car il a troublé von qué jé lui aie laissé la moitié dé la varve. »

Le pardon.

Le comte de Grammont se trouvant en Angleterre au dîner du roi Charles II, re-

marqua que la table de Sa Majesté était assez mal servie, et voyant le maître d'hôtel se mettre à genoux, selon l'usage, pour servir à boire au roi : « Sire, dit le comte, votre maître d'hôtel vous demande pardon de la mauvaise chère qu'il vous fait faire. »

L'art de la conversation.

Voulez-vous connaître en peu de mots l'art de plaire dans le monde et dans la conversation ? N'y parlez jamais de vous, et écoutez, sans les interrompre, ceux qui parlent d'eux. Après cela, donnez-vous carrière; parlez raison avec les hommes sensés et bagatelles avec les femmes de bonne humeur. Souvenez-vous, en un mot, que, dans une société, vous y êtes non pour vous, mais pour plaire aux autres. Cela vous répugne-t-il, pliez bagage.

Marie-Louise.

Napoléon, peu de temps après son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise,

passant dans une ville du département de l'Aisne, lut sur un arc de triomphe élevé en son honneur, cette inscription saugrenue que les savants du lieu avaient prise pour de la poésie :

Il n'a pas fait une sottise
En épousant Marie-Louise

Cette naïveté parut très-drôle à l'empereur, et quand le maire l'eut harangué, selon l'usage, il lui remit une tabatière d'or, en lui disant gaiement et pour toute réponse :

Et quand vous prendrez une prise,
Vous songerez à Marie-Louise.

Le Miroir.

Un homme galant, assistant un jour à la toilette de sa maîtresse, prit un miroir de poche qui était sur la table et y écrivit sur le satin qui le doublait, ce quatrain qu'il improvisa :

Iris, en ce miroir toujours
Vous pouvez voir l'objet que j'aime,

Je voudrais bien toujours de même
Y voir l'objet de vos amours.

La question et la réponse.

Une dame encore assez jeune et très-belle, se regardant avec complaisance dans une glace, disait à sa belle-fille : « Que donneriez-vous, ma fille, pour avoir ma figure? — Madame, lui répondit la jeune femme, ce que vous donneriez pour n'avoir que mon âge. »

L'utilité de la science

CONTE INDIEN.

Un paysan ne vivait que du produit de la chasse et de la pêche auxquelles il se livrait tour à tour. Un jour qu'il avait tendu ses lacets, trois oiseaux s'y prirent et d'autres allaient s'y prendre, lorsque le bruit de deux hommes qui semblaient se quereller, les écarta; c'étaient deux savants qui disputaient. Le paysan les aborde et les

conjure de suspendre leur dispute, de peur que le bruit qu'ils font n'effarouche les oiseaux. Pour prix de leur silence, les savants exigent que le paysan leur donne un oiseau à chacun, des trois qu'il avait pris. « Il ne m'en restera qu'un, leur dit-il, je suis pauvre ; ma famille est nombreuse ; la science doit rendre les hommes justes : quel droit avez-vous sur ma chasse pour en exiger les deux tiers ? c'est violer toutes les lois de la justice. » Les savants se contentèrent de lui répondre qu'ils allaient continuer leur dispute avec plus de chaleur. Le paysan, pour se délivrer de ces importuns, consentit à ce qu'ils voulurent : « Mais, dit-il, si vous voulez partager avec moi, je dois partager avec vous, et si je vous donne de mes oiseaux, vous devez me donner de votre science : quel était le sujet de votre dispute ? — Les hermaphrodites, répondirent-ils. » Le bonhomme que cette réponse ne rendait pas plus savant, leur demanda ce que c'était que les hermaphrodites. « Hermaphrodite, reprirent-ils, signifie ce qui est à la fois mâle et femelle. » Le paysan retint

le mot hermaphrodite, et les savants emportèrent les deux oiseaux.

Le lendemain, avant le jour, le pauvre homme était sur le bord de la mer, où il avait jeté ses filets; un énorme poisson s'y prit. Le paysan, transporté de joie, court au palais et présente sa pêche au sultan. Ce prince avait un superbe vivier où il faisait rassembler les poissons les plus rares; il accepte celui-ci, et commande que l'on donne mille pièces d'or au pêcheur qui vient de l'apporter. Cette générosité parut excessive au grand-visir, et il dit à son maître : « Si pour une pareille bagatelle vous donnez une somme aussi considérable, on vous apportera tous les poissons de l'Océan, et vous ne serez pas en état de les payer. — J'ai promis mille pièces d'or pour le poisson, dit le sultan; les rois plus que les autres hommes doivent être esclaves de leur parole. Comment me tirer de là? — Demandez au pêcheur, reprit le visir, si son poisson est mâle ou femelle. S'il vous répond : il est mâle, vous lui direz : Les mille pièces d'or seront à toi quand tu

m'apporteras la femelle. S'il vous dit : c'est une femelle, vous lui répondrez : Apporte-moi le mâle, et tu auras les mille pièces. Il sera dans l'impossibilité de vous satisfaire, et vous en serez quitte pour une récompense modique.» Cet expédient plut au monarque; il fit approcher le paysan : « Ton poisson , lui dit-il, est-il mâle ou femelle? — Sire, répondit le pêcheur, il est hermaphrodite.» Le sultan et le visir furent bien surpris de voir toutes leurs mesures renversées par cette réponse imprévue; elle fit revenir le monarque à des sentiments plus généreux, et il ordonna qu'aux mille pièces d'or déjà promises on en ajoutât mille autres. Le tout fut remis sur-le-champ au pêcheur, qui n'eut pas lieu de regretter ses deux oiseaux.

La science, ajoute Bidpaï, est toujours utile; on ne perd pas le temps qu'on emploie à l'acquérir.

Celui que le pêcheur y consacra fut assurément bien court; mais il ne pouvait pas faire un meilleur usage du mot qu'il avait appris.

Un nez de moins.

En grasseyant, la divine Choé
Disait un jour : « Qu'importe un œil, un né .
Est-ce le corps ! c'est l'âme que l'on aime,
L'étui n'est rien. » Voilà dans l'instant même
Que de l'armée arrive son amant,
Taffetas noir étendu sur sa face,
Il couvre un nez qui fut jadis charmant,
Ou bien plutôt, n'en couvre que la place.
Il voit Chloé, veut voler dans ses bras ;
Chloé recule, et sent mourir sa flamme.
« Mon Dieu ! dit-elle, est-il possible, hélas !
Qu'un nez de moins change si fort une âme ! »

La permission.

Philippe II, roi d'Espagne, s'étant rendu
à l'Escurial, avec une suite nombreuse,
dans le dessein d'y passer quelques semaines,
défendit qu'aucun officier de sa garde
allât à Madrid sans en avoir obtenu la permission
du roi lui-même. Un jeune lieutenant,
peu curieux apparemment de faire connaître
les motifs d'un petit voyage qu'il

se proposait de faire, partit sans rien dire et revint trois jours après, espérant que son absence aurait été inaperçue. Il se trompait, car à peine était-il arrivé, que le roi le fit appeler et lui demanda d'un ton sévère pourquoi il était allé à Madrid sans sa permission. « *Parce que Votre Majesté ne me l'avait pas donnée,* » répondit le jeune homme, avec un sang-froid si parfait que le roi ne put s'empêcher de rire, et se contenta de l'inviter à se montrer à l'avenir un peu plus soumis à la discipline.

Le sourd, ou l'auberge pleine.

Un particulier, menant son cheval par la bride, sur les cinq heures du soir, entre dans une auberge qui était remplie de monde. « Prends soin de mon cheval, dit-il au valet d'écurie. — Nous n'avons pas de lit, lui répondit ce valet ; ainsi, monsieur, cherchez une autre auberge. — Cela est juste, reprit cet homme ; il faut donner quelque chose au valet, et j'aurai soin de toi demain matin. — Je ne vous dis pas cela, reprit ce

garçon ; je vous avertis que nous n'avons pas de place, et que je ne puis mettre votre cheval à l'écurie, qui est pleine. — Cela suffit, reprit cet homme ; tu as l'air d'un brave garçon, aie bien soin de ma bête. — Je crois que ce diable d'homme-là est fou, s'écria le valet, voyant l'étranger prendre le chemin de la cuisine : que vent-il que je fasse de son cheval ? — Je pense qu'il est sourd, dit quelqu'un au valet ; prenez garde que son cheval ne sorte, vous en seriez responsable. » L'homme entre à la maison ; l'hôtesse lui fit le même compliment que son valet : il lui répondit qu'il lui était bien obligé ; mais qu'il la priait de ne point se fatiguer à lui faire des compliments, parce qu'il était si sourd, qu'il n'entendrait pas tirer le canon ; et tout de suite il prit une chaise et s'établit auprès du feu, comme s'il eût été chez lui. L'hôtesse tint conseil avec son mari et le cuisinier, et vu qu'il n'y avait pas moyen de faire sortir cet homme de force, il fut décidé qu'il coucherait sur sa chaise. Quelqu'un entre dans la salle et raconte l'embarras de l'hôtesse ; on en rit,

et le conteur lui-même, qui ne croyait pas être dupe de l'aventure. On sert : notre homme entre à la suite des plats et s'assied auprès de la table, vis-à-vis de la porte. Comme c'était une société particulière, on lui dit qu'il ne pouvait se mettre à table d'hôte et qu'on ne voulait pas d'étranger. On lui avait fait ce compliment à tue-tête ; il crut apparemment qu'on voulait le mettre à la place distinguée, car il répondit qu'il était fort bien, et qu'il savait trop bien vivre pour se mettre au haut bout de la table. Voyant qu'il n'était pas possible de se faire entendre, la société se décida à prendre patience. Il mangea comme quatre ; et lorsqu'on apporta la carte de la dépense, il tira trente sous de sa poche et les mit sur la table. La dépense de chaque convive était bien plus forte, ce qu'on tâchait de lui faire comprendre ; mais il répondit toujours qu'il n'était pas homme à souffrir qu'on payât son écot ; que, quoiqu'il fût mal mis, il avait le gousset garni ; ce qu'il disait, sans doute, parce qu'on lui rendait sa monnaie pour qu'il donnât davantage. Sur ces entre-

faites, ayant vu monter une bassinoire, il fit une révérence et sortit en laissant toute la société éclater de rire. Un moment après, la servante descendit et dit à quelqu'un de la société d'aller à la chambre dont cet homme s'était emparé sans avoir voulu écouter ses raisons. Tout le monde y monta, mais il avait barricadé la porte, et on sentit qu'il serait inutile de frapper. Comme il parlait seul, on prêta l'oreille. « Que ma condition est misérable ! disait-il, on pourrait enfoncer ma porte sans que je l'entendisse ; je n'ai d'autre ressource que de veiller toute la nuit avec une chandelle allumée, pour faire usage de mes pistolets si l'on cherchait à me voler. » Il n'en eut pas la peine ; celui à qui le lit était destiné passa la nuit auprès du feu, et pardonna à cet homme qui lui paraissait fort à plaindre. Il se lève le lendemain de bonne heure, donne trente sous pour la dépense de son cheval, et en montant dessus, il adressa la parole à celui dont il avait pris le lit : « Je vous demande pardon, lui dit-il, d'avoir pris votre lit ; un de mes amis, à qui on

avait refusé un logement ici, a gagé vingt louis que je n'y coucherais pas; cette somme valait bien la peine d'être sourd. » Il pique des deux en achevant ces mots, et laisse tout le monde fort étonné du grand sang-froid avec lequel il avait joué son rôle.

L'almanach.

La femme d'un savant reprochait à son mari de passer tout son temps à étudier ou à lire, sans s'occuper d'elle le moins du monde. « Je voudrais être un livre, lui dit-elle, au moins de temps en temps vous penseriez à moi. — Vous avez raison, ma chère amie, je voudrais aussi que vous fussiez un livre..., au moins un *almanach*..., car on en change tous les ans. »

**Les aventures d'un homme timide,
écrites par lui-même dans une
lettre adressée à l'un de ses
amis.**

Je suis atteint d'un genre d'infirmité très-

singulier et fort désagréable qui, je le crains bien, finira par me bannir à jamais de la société du grand monde, dans laquelle je désire si vivement d'être admis ; mais pour vous mettre en état de juger par vous-même des ennuis qui m'assiègent, je vous ferai connaître en peu de mots mon origine, ma famille et ma situation actuelle.

Mon père était un fermier peu aisé, sans autre éducation que celle qu'il avait reçue dans une école de charité. J'étais encore au berceau lorsque je perdis ma mère, et comme j'étais fils unique, mon père résolut de me donner ce dont il avait été privé, ce qui aurait fait son bonheur, disait-il en soupirant, une éducation libérale. Il m'envoya donc à l'école, puis au collège, d'où je passai à l'université, où j'étudiai pour entrer dans les ordres. J'étais dès mon enfance timide et honteux, et comme la pension que me faisait mon père était très-mo-dique, tout contribuait à rendre plus difficile pour moi de secouer cette gaucherie naturelle, cause de toutes mes infortunes, et que je crains bien de conserver toujours.

Je suis d'une taille assez élancée et bien prise, et d'une figure agréable, mais si susceptible de confusion, qu'au plus léger incident le sang me monte au visage, et je ne ressemble pas mal alors à une rose épanouie. La conscience que j'eus de bonne heure de cette malheureuse timidité me fit éviter la société, et la vie de collège me devenait de jour en jour plus chère, surtout en réfléchissant que les manières vulgaires de mon père étaient peu propres à polir les miennes et à me donner l'aisance qui me manquait. J'étais donc tout à fait déterminé à prendre des écoliers et à vivre à l'université, quand deux événements imprévus sont venus donner à mes affaires une tout autre face. Je veux parler de la mort de mon père, et du retour d'un oncle depuis longtemps établi aux Indes.

Cet oncle, dont mon père m'avait rarement parlé, était oublié depuis longtemps, et même on le croyait mort, lorsqu'il arriva en Angleterre une semaine trop tard pour fermer les yeux à son frère. Je l'avoue à ma honte, et bien des gens pourraient faire

un pareil aveu, l'ignorance de mon pauvre père, son langage grossier, m'avaient souvent fait rougir de lui devoir le jour. Je ne fus donc pas inconsolable de sa perte. Pour mon oncle, il n'en fut que peu touché. Depuis plus de trente ans éloigné de son frère, il n'avait songé qu'à amasser cette brillante fortune qu'il avait apportée avec lui, et sur laquelle il fondait l'espérance d'un bonheur sans fin. Tandis qu'il formait ainsi des plans de grandeur et de bien-être, soit que le changement de climat eût affecté sa santé, soit que les fatigues du voyage l'eussent altérée, il mourut d'une courte maladie, qui l'enleva subitement à ses rêves de bonheur, et me fit l'unique héritier d'une immense fortune. Je me vois donc à vingt-cinq ans, maître absolu de mes actions et d'une fortune de trente mille livres sterling, savant en grec et en latin, versé dans les mathématiques, mais si gauche et si étranger à ces arts agréables qui font partie de l'éducation d'un *homme comme il faut*, que l'on me désigne ordinairement sous le sobriquet du *lourdaud*.

J'ai acheté récemment une assez jolie terre, et mon voisinage est peuplé de familles excellentes, qui appartiennent toutes à ce qu'on appelle la bonne compagnie. Si vous vous rappelez l'obscurité de mon origine et la gaucherie dont je vous ai fait l'aveu, vous comprendrez difficilement peut-être l'empressement plein d'ardeur avec lequel ces excellentes gens recherchent ma société, surtout ceux qui ont des filles à marier. J'ai reçu de toute part les invitations les plus pressantes, et quoique je brûlasse du désir secret de les accepter, je les ai toujours refusées, sous prétexte de n'être point encore entièrement établi dans ma nouvelle demeure. La vérité est que plus d'une fois je me suis mis en chemin pour rendre, à mes nouveaux amis, leurs visites multipliées, mais qu'à la vue de leur porte le cœur m'a manqué, et que je suis retourné sur mes pas, en remettant toujours ma visite au lendemain. Cependant, bien déterminé à vaincre ma timidité, j'avais accepté, il y a quelques jours, une invitation à dîner chez un de mes voisins,

dont les manières franches et ouvertes me promettaient un accueil bienveillant et cordial. M. Thomas Friendly (c'est son nom), est un baronnet qui demeure à deux milles de chez moi, et dont la terre, attenante à la mienne, lui rapporte annuellement deux mille livres sterling. Sa famille est composée de son épouse, de sa sœur et de cinq enfants, dont deux garçons et trois filles, tous vivant dans la plus parfaite union, sous la surveillance paternelle de M. Friendly. Parfaitement convaincu, sans qu'il me fût permis d'en douter, que je n'avais ni maintien ni tournure, et que ma gaucherie naturelle ne pouvait être de mise dans cette maison, j'avais quelque temps auparavant pris des leçons d'un maître en réputation qui montrait la danse aux *hommes faits*. Je trouvai d'abord de grandes difficultés dans son art; mais je les surmontai bientôt, grâce à mes connaissances en mathématiques, qui me furent d'une prodigieuse utilité, en m'enseignant à garder l'équilibre et à maintenir mon centre de gravité dans les cinq positions. Me trouvant donc suffi-

samment habitué à marcher sans chanceler et assez habile pour faire un salut par principes, je me hasardai, il y a trois jours, à me rendre à l'invitation du baronnet, plein de confiance en mes nouveaux talents, et persuadé qu'ils me donneraient assez d'intrépidité pour regarder les dames. Mais que *la théorie* est peu de chose, lorsqu'elle n'est pas soutenue par *la pratique* ! Comme j'approchais de la maison, une cloche se fit entendre, je m'imaginai que c'était la cloche du dîner. « Si je l'avais dérangé par mon retard, » m'écriai-je avec effroi ! et peu s'en fallut que je ne revinsse sur mes pas. J'entrai cependant, et l'on m'introduisit dans la bibliothèque où la famille était réunie. Je rassemblai tout mon courage, et je fis à madame Friendly mon salut nouvellement appris. Par malheur, en portant en arrière mon pied gauche à la troisième position, je marchai sur l'orteil goutteux du pauvre M. Thomas, qui me suivait pour me nommer, chacun à son tour, les membres de la famille.

On se formera difficilement une idée du

trouble que cet accident me causa : mon embarras ne peut être senti que des hommes d'un caractère timide, et le nombre en est, je crois, fort petit. La politesse du baronnet dissipa par degrés mon chagrin ; je fus surtout étonné de voir combien elle lui donnait de force pour dissimuler sa douleur et conserver toute son aisance. L'enjouement agréable de madame Friendly, l'aimable et gracieux babil des jeunes personnes, me firent insensiblement sortir de cette réserve où je me tenais retranché. Je glissai quelques mots dans la conversation ; enfin, je m'enbardis jusqu'à entamer de nouveaux sujets. La bibliothèque était remplie de livres élégamment reliés : je jugeai par là que M. Friendly n'était pas un homme sans connaissances littéraires, et je me hasardai à donner mon opinion sur plusieurs éditions des classiques grecs. Nous nous trouvâmes du même avis. Ce fut une édition de Xénophon qui me conduisit à traiter ce sujet. Elle était en seize volumes (ce que je n'avais jamais vu) ; je l'observais depuis longtemps, et elle piquait fort

ma curiosité. Je me levai pour l'examiner : le baronnet devina mon intention, et je suppose, pour m'en éviter la peine, il voulut prendre lui-même le Xénophon ; le mouvement qu'il fit hâta le mien ; et, saisissant vivement le premier volume, je l'attirai avec force. Mais, hélas ! au lieu de livre, une planche qui, par la forme qu'on lui avait donnée et la dorure dont elle était couverte, représentait parfaitement seize volumes, suivit ma main, tomba sur une table voisine et brisa un eucrier qu'elle rencontra dans sa chute. En vain M Friendly m'assura-t-il qu'il n'y avait pas de mal ; je vis l'encre couler sur le tapis de Turquie, et sachant à peine ce que je faisais, j'essayai d'en arrêter les progrès avec mon mouchoir. Un domestique qui vint annoncer que le dîner était servi, fit diversion à mon embarras. En traversant une longue suite d'appartements qui conduisaient à la salle à manger, j'eus le temps de rappeler mes esprits, et l'on me plaça à table entre madame Friendly et sa fille aînée. Depuis la chute du Xénophon de bois, mon visage

avait été brûlant comme un charbon ardent. Mon sang commençait à se rafraîchir, lorsqu'un événement imprévu me jeta dans des transes nouvelles. J'avais placé, par mégarde, trop près du bord de la table l'assiette de soupe qu'on m'avait présentée, et en me baissant vers mademoiselle Dinah, qui admirait avec complaisance les dentelles de mon jabot, je renversai sur moi l'assiette et ce qu'elle contenait. En dépit de ma serviette, je fus tout inondé, et ma culotte de soie noire n'offrit qu'une bien faible digue au bouillon encore tout chaud. Pendant plusieurs minutes je crus avoir les cuisses et les jambes plongées dans un chaudron bouillant. Je me souvins à temps du courage avec lequel M. Friendly avait déguisé sa torture, lorsque je lui marchai sur le pied ; je résolus de l'imiter, je souffris en silence et avec une tranquillité apparente cet accident, moins cruel pour moi que les ris mal étouffés des domestiques.

Je ne raconterai point toutes les maladrotes que je fis au premier service : les bouteilles renversées, les sauces répandues,

mon doigt déchiré en dépeçant une volaille. Passons vite au second, où de nouveaux malheurs m'attendaient. Une des demoiselles me pria de lui servir d'un pigeon qui était près de moi : j'avais alors au bout de ma fourchette un morceau de boudin ; dans mon empressement, je le mets dans ma bouche sans songer qu'il était brûlant : il me fut impossible de dissimuler ma douleur ; mes yeux sortaient de leur orbite. Tout le monde plaignit mon malheur, et chacun y trouva un remède différent. L'un proposait de l'huile, l'autre de l'eau : on convint enfin que le vin valait mieux pour éteindre le feu. On m'apporta, du buffet, un verre de vin que j'avalai avec avidité... Mais comment raconter la fin de cette triste aventure ? Soit que le sommelier se fût trompé, soit qu'il eût résolu de me rendre fou, ce fut un verre d'eau-de-vie que le traître me présenta. Elle ne put jamais passer. Mon gosier était enflé, ma langue pleine de vessies : je me frappai le visage de mes mains, et la liqueur s'échappa par mes narines et à travers mes doigts. En

vain, M. Friendly réprimanda ses domestiques, en vain son épouse gronda ses filles, la mesure de ma honte et de leur joie n'était pas encore comblée. Dans le trouble où j'étais, sans savoir ce que je faisais, je m'essuyai le visage avec le maudit mouchoir encore mouillé des conséquences de la chute du Xénophon, et en moins d'un instant je fus tout barbouillé d'encre. Le baronnet lui-même ne put plus y tenir ; il prit part avec sa femme au rire général, et dans mon désespoir je me levai de table, je sortis précipitamment de la maison, et je me sauvai chez moi, dans un état d'angoisse tel que la conscience et le remords d'un crime l'eussent à peine égalé. Ainsi, sans avoir manqué à aucun des grands principes de la morale, sans avoir manqué aux lois de la raison et aux règles de la véritable bienséance, je souffre tous les tourments qui peuvent accabler un coupable. Mes jambes ont été échaudées ; ma langue et ma bouche grillées, et je porte la marque de Caïn sur mon front. Tout cela cependant n'est rien en comparaison de la

honte éternelle que je dois ressentir toutes les fois que l'on racontera cette triste aventure.

Définition du duel.

Il y a des mots qui n'ont de valeur que dans la bouche de certaines personnes. Le maréchal de Luxembourg, dont personne ne pouvait contester la bravoure, disait un jour à quelques courtisans : « On a raison d'appeler le duel *point d'honneur*, car il n'y a point d'honneur à se battre de la sorte. C'est un calembour que tout le monde n'oserait pas faire, et qui pourrait être fort mal reçu.

L'esprit d'économie.

Un Espagnol de la vieille roche, qui envoyait son fils étudier à Salamanque, lui recommanda surtout, au moment de partir, de vivre avec la plus stricte économie. Le jeune homme, en fils soumis, s'informe dès son arrivée du prix de divers objets. Il

demande d'abord combien valent les vaches dans le pays? « Dix ducats environ (100 f.), lui est-il répondu. — Et les perdrix? — Deux réaux (50 cent.). — Allons, se dit-il, il faudra donc, pour faire plaisir à mon père, que je mange des perdrix. »

La condition raisonnable.

Un jeune homme faisait une cour fort assidue à une charmante jeune fille aussi vive que spirituelle, et n'épargnait aucun soin pour obtenir d'elle quelques faveurs. « Vous êtes bien aimable, vous êtes bien pressant, lui dit-elle un jour ; mais je ne vous accorderai ce que vous me demandez que lorsque vous m'aurez donné vous-même ce que vous n'avez pas et ce que pourtant vous pouvez me donner, un mari. » On ne dit pas si le galant profita de la leçon.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A bon entendeur, demi-mot.	466	Annonce (l') équivoque.	403
A bon vin bon latin.	149	Annonces anglaises.	283
Accidents (les).	54	A Normand, Normand et demi.	252
A chacun le sien.	246	Antipathie (l') conjugale.	520
A-compte (l').	12	Antithèse (l').	14
Acrostiche ingénieux.	195	Aphorismes quasi-politiques.	25
Adresse et bravoure du chevalier de Gravelles.	409	Arbres (les).	405
Affront (l') lavé.	341	Aristocrate (l').	329
Age (l') canonique.	22	Arlequin (l') et le cocher.	238
Agilité (l').	124	Arlequin et le plat d'or.	293
Aieux (les).	423	Art (l') de la conversation.	534
Air (l') et les paroles.	523	Art (l) de réussir.	107
Almanach (l').	545	Art (l') de voler.	129
Alouette (l') toute rôtie.	408	Astrologie (l') jugée.	158
Amateur (l') de livres.	106	Attelage (l') complet.	301
Ami (l') des lumières.	334	Attendrissement (l').	61
Amis (es) de collège.	333	Aumône (l').	201
Amis (les) perdus.	315	Avantagé de l'esprit.	54
A moqueur, moqueur et demi.	235	Avantages (les) d'une bonne éducation.	276
Amoreux.	208	Avare (l').	179
Amour (l') et le mariage.	433	Avarice (l') du duc de Marlborough.	281
Amour (l'), le mariage et le divorce.	28	Aventures (les) d'un homme timide.	545
Amour maternel.	106	Aveu (l') délicat.	62
Amour-propre (l').	104	Avis (l') inutile.	417
Anachronismes en peinture.	68	Baisers (les) à rendre.	98
Ancêtres (les) de Boissieu.	189	Barbe (la) du duc de Brissac.	194
Angleterre (produits de l').	12	Barbe (la) faite à moitié.	530
Annales de la vie d'une vieille fille.	99	Barbier (le) de la Bastille.	105
Annales de la vie d'un vieux garçon.	75		

Baromètre (le) du doc- teur Hugh.	105	Carreau (le) casse.	195
Bataille (la) de Cannes.	1 6	Ça tue, voilà tout.	187
Batterie (la) de cuisine.	23	Censeur (le) impartial.	168
Beau (le) parler.	137	Censure (la) bavaroise.	293
Beauté (la) parfaite.	424	Centenaire (le).	512
Beile (la) grâce.	12	Ce qu'il faut à une fem- me pour être belle.	401
Belle leçon.	203	Ce qu'il faut d'espace au bonheur.	127
Bénéfice (le) à résiden- ce.	527	Cervelle (la) de M. de la Feuillade.	111
Besogne (la) facile.	15	Champ (le) de Suisses.	330
Bêtises. 7, 10, 31, 270,	291	Charade. (<i>vertu</i>)	451
Blanchisseurs (la) ou roi de Prusse.	393	Charlatanisme.	278
Bon (le) chasseur.	209	Charles II et le mate- lot.	520
Bonheur (le).	315	Cheval (le) trop court.	470
Bonne (la) compagnie.	109	Cheveux (les) de Sam- son.	147
Bonne (la) marchande.	443	Cheveux (les) et la bar- be.	177
Bonne (la) réplique.	301	Chocolat (le) de mada- me d'Esclignac.	71
Bon tour d'un curé.	118	Choriste (le).	164
Bottes (les) brûlées.	21	Chute (la).	496
Boue (la) de Paris.	98	Clémence (la) d'Arle- quin.	152
Bravo, bravi.	274	Cloches (les) et le fu- mier.	20
Bravoure et sang-froid.	268	Cocarde (la).	178
Brissac (le duc de).	279	Cocher (le) de Frédéric le Grand.	98
Buffon et les truffes.	147	Cœur (le) et l'esprit.	320
Café (le) sucré.	465	Coïncidence (la).	349
Calembour bien placé.	312	Comment on fait révo- quer un testament.	267
Calembour de caserne.	26	Commission (la).	504
Calembour de M. de Tal- leyrand.	119	Compte (le) juste.	439
Calembour d'Odry.	283	Comte (le) d'Alets à Lyon.	112
Calembour du temps passé.	330	Concession (la) au mari.	331
Calembour historique.	97	Concorde (la).	3
Calembours hygiéni- ques.	18	Condition (la) raisonna- ble.	558
Calembours involontai- res de M. d'Arlin- court.	447	Conditions de la beauté.	835
Calembours (le plus dif- ficile des).	311		
Calembours. 8, 304, 483, 504, 514.			
Capucin (le) laconique.	528		

Confession (la).	514	Désintéressement de Sophie Arnould.	27
Confession (la) de la comtesse de Grolée.	153	Deux bœuvres.	250
Confiance (la).	313	Deux (les) Cordeliers.	266
Congé (le).	316	Deux gasconnades.	282
Conseil gastronomique.	2	Deux lettres d'amour.	39
Conséquence (la) logique.	134	Deux (les) parties d'echecs.	95
Conséquences (les) de la guerre.	271	Deux (les) philosophes.	502
Consigne (la) interprétée par un Suisse.	66	Deux (les) religions.	424
Consultation (la).	59	Deux (les) surprises.	5
Contrastes (les).	471	Deux (les) toasts.	164
Contrebande (la).	452	Diable (le) cousin du roi d'Angleterre.	130
Coq (le) du clocher.	9	Dime (la).	431
Coquet (l'abbé).	436	Discretion (la).	117
Correspondance (la) du roi de Prusse et du sacristain.	432	Distinction (la) difficile.	38
Coton (le P.).	304	Distinction (la) théologique.	260
Cours (le) de la Seine.	213	Distinguo.	243
Contume Bulloise.	17	Dominique et M. de Harlay.	116
Crânerie.	74	Dormeur (le) en diligence.	56
Creancier (le).	508	Double (le) jeu.	159
Crème (la) fouettée.	529	Dugazon et Desessarts.	93
Culotte (la) de l'Apocalypse.	506	Echo (l') singulier.	136
Dame (la) obligeante.	450	Economie (l') d'esprit.	314
Danger (le) des proverbes nationaux.	407	Economie et bienfaisance.	305
Danières et ses créanciers.	43	Effet (l') du vin.	296
Déclaration d'amour, envers, d'un Gascon à sa maîtresse.	418	Egoïsme (l').	256
De combien peut retarder une montre.	32	Election (l') à l'unanimité.	22
Défense (la) légitime.	274	Eloge du grand Condé.	50
Deff (le).	237	Emblème (l').	477
Définition du duel.	557	Employés (les) pursang.	121
Déguisement (le).	184	Emprunteur (l').	469
Délai (le) légal.	241	Emprunteur (l') accommodant.	3
Dénouement (le) d'andromaque.	248	Encan (l').	393
		Enfant (l') de neige.	384
		Enfant (l') prévoyant.	302
		Enfant (l') prodigue.	482
		Enigmes.	73, 172, 509

Enseignes (les).	294	Faveurs (les) trop chères	205
Entête (l').	63	Fierté (la) conjugale mise à l'épreuve.	392
Entre deux.	167	Figurant (le) difficile.	308
Epigramme.	191	Fin (la) des notaires.	254
Epigramme contre un homme qui avait des enfants laids.	387	Flatterie adroite.	96
Epinards (les).	82	Foi (la).	1
Epitaphe (l') à terme.	452	Fontenelle censeur.	131
Epitaphe de Louis XV.	266	Fontenelle et son domestique.	328
Epitaphe d'un cardinal-ministre.	18	Formule (la) consacrée.	19
Epitaphe d'un procureur.	139	Fous (les).	522
Epitaphe (l') précise.	299	Fox et les juifs.	279
Epitaphes.	372, 374, 494	Franchise (la).	300
Epitaphes (les) de M. et Mme de Mirabeau.	419	Franchise (la) du prince de Kaunitz.	188
Epoques (les).	460	Frayeur (la) du mari.	309
Epouvantail (l').	516	Froid (le) aux pieds.	300
Epreuve (l') tardive.	20	Fusils (les) de Potier.	52
Erreur (l') de nez.	457	Galanterie de M. de Bièvre.	282
Erreur (l') impossible.	491	Galant (le) matelot.	458
Escamoteur (l') Jonas.	317	Garrick et lord Chesterfield.	113
Espagnol (l') en Hollande.	354	Gascon (le) et le Normand.	158
Espion (l').	362	Gascon (le) et le prince de Condé.	361
Esprit (l') d'économie.	557	Généalogiste (le) d'Hozier.	181
Esprit (l') des femmes.	41, 360.	Général (le) inconnu.	373
Esprit (l') et la raison.	129	Gens (les) de M. B ..	192
Etoile (l').	430	Goutte (la).	64
Etranger (l') bien accueilli.	275	Gouvernement (le) d'une femme.	401
Eve.	370	Grande (la) bouche.	25
Eve goudronnée.	214	Grand (le) nez.	370
Evêque (l') d'Amiens et son barbier.	149	Gravité (la).	297
Excès (l') de sensibilité.	261	Gros (les) livres.	211
Excuse (l').	277	Heureuse ignorance.	298
Excuse (l') fondée.	497	Heureuse (l') prévision.	309
Expédient (l').	352	Heureuse (l') réplique.	523
Expédient (l') du mari.	478	Heureuse (l') vision.	40
Explication (l').	253	Heureux (l') expédient.	336
Erinelli et son tailleur.	494		

Histoire de corps de garde.	260	Joconde.	20
Histoire d'un mets de primeur.	265	Joseph II et l'invalides	342
Histoire du père Ramassis-Ramassat et du moussese Flageolet.	216	Juge (le) compétent.	420
Histoires de voleurs.	23	Juge (le) complaisant.	442
Historiographe (l') chi-nois.	26	Juges (les) compatis-sants.	416
Homme (l') à tout faire.	136	Juste (le) prix.	518
Homme (l') courageux.	160	Lait (le) qui monte.	86
Homme (l') d'esprit.	530	La Rochefoucauld (le duc de).	129
Homme (l') discret.	277	Laure.	153
Honnêtes (les) femmes.	42	Lavement (le).	490
Huile (l') d'olives.	54	Leçon (la) de lecture.	83
Ignorance (l').	35	Leçon (la) ingénieuse.	111
Il n'y a pas de claqueurs à l'Odéon.	269	Lecture (la) de la comédie des Philoso-phes.	310
Impatience (l').	297	Lecture (la) de Turcaret.	185
Incendie (l') de Ham-bourg.	21	Lee (Nathaniel).	4
Incertitude (l').	170	Legs (le).	490
Inconvénient des réfor-mes républicaines.	52	Lisette.	128
Indécision (l').	5, 87	Locataire (le) conscien-cieux.	244
Indifférence (l') littéraire.	322	Logique (la) d'Arle-quin.	132
Ingénue (l').	299	Logique (la) rigoureuxse.	6
Inscription persane.	471	Longitude et latitude.	362
Interprétation de la Bi-ble.	315	Louis XIV et Duguay-Trouin.	138
Interprétation (l') de l'Evangile.	527	Louis XIV et le voleur.	242
Inutilité de la vaccine.	14	Madame de Genlis.	190
Inutilité de savoir son âge.	58	Madame Geoffrin.	204
Ivrogne (l') dans l'em-barras.	162	Madrigal à Iris.	459
Ivrogne (l') logicien.	335	Madrigal de M. de Rulhières.	34
Jambe (la) cassée.	323	Main (la) graissée.	271
Jambe (la) de bois.	273, 519	Maison (la) royale des fous.	453
Jérémie Brus, ou le bil-let mystérieux.	472	Maitre (le) corrigé.	368
Jeune (le) méritoire.	388	Maitres (les) et les va-lets.	496
Jeune (la) vieille.	497	Manche à manche.	150
		Mappemonde (la) du car-dinal Gaëtano.	90

Maréchale (la) de Ville-roy.	194	Moucher la chandelle.	89
Marguillier (le).	239	Mouchettes (les).	372
Mariage (le) impossible.	399	Mouchoir (le).	247
Marie-Louise.	534	Moulin (le) à vent.	1
Marquis (le) de l'Eto-rière.	62	Moyen (le) de parvenir.	170
Mausolée (le) de Frédé-ric le Grand.	357	Mystificateur (le) mysti-lié.	183
Mauvais (le) Turc.	287	Naïveté d'un Suisse.	325
Ma vache et ma femme.	468	Naïvetés.	313
Matelot (le) imperlur-able.	351	Naïvetés de M. de Bé-lancour.	74
Médecin (le) curé.	350	Naïvetés (les) d'une vieille fille.	80
Médecine (la).	371	Napoléon et le paysan de l'Escant.	438
Médisance (la) inexpli-cable.	154	Nécessité (la) de Dieu.	272
Meilleur (le) conte.	171	Ne nous pressons pas.	296
Menace d'un Gascon.	321	Neveu (le) dissipateur.	16
Menace (la) irlandaise.	423	Nez aquilin.	419
Méprise (la)	180	Ninon.	51
Mesure (la) de deux ha-bits.	331	Nom (le) de Zoé.	120
Meuble (le) inutile.	244	Nouvel (le) Hercule.	346
Meunière (la) de Pom-ponne.	15	Noyé (le) retrouvé.	143
Milicien (le).	32	Occidentale.	145
Milton et le duc d'York.	349	OEil (l') de verre.	215
Mine (la).	1	OEil (l') trouvé.	68
Mine (la) trompeuse.	154	OEuf (l') et la poule.	257
Miroir (le).	535	OEuvres (les) posthu-mes.	58
Mississippi (le).	464	Officier (l') de terre.	242
Modèle (le).	489	Opération (l') inutile.	42
Moitié (la).	13	Oraison (l') de la Made-leine.	49
Mon cher voleur.	143	Pain (le) tendre.	259
Monsieur Chut.	139	Pair ou non.	355
Monsieur Humboldt et M. de Gérando.	161	Pantoufle (la).	255
Monsieur d'Ufel et son tournebroche.	461	Paquets (les) à leur adresse.	37
Monsieur Rhomberg.	498	Pardon (le).	533
Montfreny et Cyrano.	210	Parfaite (la) ressem-blance.	303
Montre (la) à répéli-tion.	334	Pater (le).	356
Mot (le) d'ordre.	373	Pater (le) de Racan.	291
		Paternité (la).	493
		Peintre (le).	132, 406.

Peinture (la) au beurre.	329	Précepteur (le).	163
Pensée profonde.	62	Précieuse (la).	280
Pensées (quelques) sur les femmes.	35	Premier (le) homme du monde.	10
Père (le) aux treize enfants.	24	Premiers (les) rôles.	92
Père (le) Eternel.	451	Préséance (la).	182
Père (le) Oudin et l'athée.	202	Présence d'esprit de Dominique.	154
Permission (la).	540	Présence d'esprit de M. de Talleyrand.	171
Perplexité (la).	323	Présence d'esprit du comte D...	348
Perruques (les) volantes.	428	Présent (le) et le futur.	348
Perte (la) de temps.	57	Prière (la) expéditive.	269
Petite (la) pensionnaire.	197	Prince (le) et le poète.	466
Petits-fils (le) de Henri IV.	503	Prise (la) de Mâcon.	264
Philosophe (le) et le clavecin.	36	Prix (le) de mémoire.	440
Philosophe (le) gourmet.	490	Procès (le) verbal.	13
Pipe (la).	400	Promenade (la) de M. de Vivonne.	24
Place (la) de Saint-François.	273	Promesse (la) du débiteur.	444
Placel à Louis XIV sur la taxe des îles.	479	Promotion (la) du garçon boucher.	41
Placel d'un poète à Louis XIV.	526	Propreté espagnole.	249
Plaidoyer d'un abbé.	394	Prudence du maire de Beaune.	2
Plainte légitime.	253	Prudence superlative.	28
Pleureur (le) empêché.	238	Pucelle (la).	130
Plume (la) de dinde.	203	Puuch (le) de quarante francs.	352
Poison (le) lent.	257	Purgatoire (le).	383
Polichinelle (le).	413	Quand il faut prendre une femme.	19
Politesse (la) obligée.	52	Quart (le) de conversion.	14
Portrait (le).	275	Querelles (les) de ménage.	259
Portrait (le) de l'avare.	178	Question (la) de temps.	412
Potier, garde national.	16	Question (la) et la réponse.	536
Poule (la) au pot.	386	Quiproquo (le).	320
Pouvoir (le) des femmes.	308	Qu'on la remette.	116
Précaution (la).	509	Raison (la).	303
Précaution (la) ingénieuse.	17	Recette contre les rats.	187

Reconnaissance (la).	412	Sensibilité (la) à l'épreu-	211
Reconnaissance (la) dif-		ve.	211
ficile.	191	Sentinelle (la).	448
Recors (les).	481	Sermon perdu.	248
Règlements domestiques		Signalement (le) du dia-	
d'un roi d'Angleter-		ble.	360
re, au seizième siè-		Soldat (le) théologien.	11
cle.	449	Songe (le).	278
Règles (les) de la poésie.	110	Sonnet sur la femme.	442
Remède aux distrac-		Sophie Arnould.	205
tions.	210	Sorcier (le).	326
Remède (le) infaillible.	172	Sotte (la) question.	264
Remède (le) salutaire.	307	Souffleur (le).	148
Réparation (la).	109	Souhait (le).	182
Répliques (les).	402	Souhait d'un juriscon-	
Répliques (les) au théâ-		sulte.	436
tre.	43	Souliers (les) trop é-	
Requête de mademoi-		troits.	50
selle Bernard à Louis		Sourd (le) ou l'auberge	
XIV.	483	pleine.	541
Requête d'un Suisse.	159	Sourd (le) volontaire.	306
Réforme (la) dans l'opi-		Souwarow.	510
nion.	307	Survivance (la).	358
Ressemblance (la).	177	Tabatière (la) de Frédé-	
Revanche (la).	434	ric.	441
Revenu (le) du men-		Tailleur (le) conscien-	
diant.	113	cieux.	268
Rhume (le) imprévu.	241	Tambour (le).	518
Roi (le) de Cœur.	7	Tamerlan et le poète	
Rôle (le).	120	Homédi.	240
Ronfleurs (les).	517	Te Deum (le).	321
Route (la) abrégée.	44	Tel père, tel fils.	495
Ruse (la) d'une femme.	395	Tentation (la).	363
Sang-froid d'un sacris-		Testament d'un curé an	
tain.	29	glais.	404
Sans gants.	272	Tête (la) de veau.	318
Sans tête.	399	Théorie (la) du charla-	
Santeul et le portier.	440	tanisme.	199
Saucisson (le).	168	Toilette (la).	351
Savetier (le) discret.	333	Tontine (la).	511
Second (le) verre.	196	Toujours Noël.	421
Secret (le) de la confes-		Trente deniers.	210
sion.	207	Trois (les) Arabes.	414
Secret (le) deviné.	332	Trois hommes de hau-	
Sélam (le).	390	teur.	33

Trois (les) problèmes.	458	Une faute d'impression.	318
Trois (les) qualités d'une bonne femme.	327	Une fortune improvisée.	467
Trois (les) questions du Grand Frédéric.	84	Une harangue.	92
Trois (les) Racan.	135	Une harangue de maître d'école.	526
Trois (les) sourds.	524	Une hérétique.	167
Tu n'as rien vu.	186	Une leçon d'amour maternel.	258
Un ami inconnu.	387	Une leçon d'orthographe.	203
Un arrêt motivé.	114	Une lettre anglaise.	252
Un avertissement.	492	Une maîtresse de langue.	26
Un beau mangeur.	30	Une menace expliquée.	56
Un bon conseil.	21	Un émigré français en Angleterre.	44
Un bon domestique.	2	Un enfant terrible.	110
Un bon père.	251	Un ennemi des compliments.	417
Un bon prêtre.	166	Une ordonnance de médecin.	122
Un bon tour d'amoureux.	318	Une petite mystification.	151
Un bon tour de Mazarin.	295	Une prophétie de Louis XVIII.	213
Un bouillon succulent.	15	Une question d'histoire ecclésiastique.	389
Un caporal n'est pas un homme.	125	Une question impertinente.	314
Un censeur naïf.	24	Une réponse meilleure que la demande.	135
Un censeur suisse.	18	Une traduction trop littéraire.	28
Un chef-d'œuvre de style.	175	Une vérité-calembour.	179
Un cheval hors d'âge.	204	Une ville inconnue.	153
Un compliment de Gascon.	128	Une vraie naïveté.	281
Un de plus.	126	Un grand cœur.	529
Un discours improvisé.	53	Un grand malheur.	70
Une addition de Grétry.	332	Un héros de roman.	212
Une annonce.	506	Un homme qui a voyagé.	296
Une aventure de Mézerai.	103	Union (l') conjugale.	433
Une bonne affaire.	338	Un mari d'autrefois.	192
Une bûche de plus.	506	Un mari singulier.	86
Une consultation de Corvisart.	188	Un meurtre par amour.	519
Une découverte archéologique.	208		
Une économie bien placée.	337		
Une faction de cinq ans.	173		

Un mot de joueur.	323	Utilité (l') de la science.	536
Un mot de Martainville.	23	Utilité des journaux.	461
Un mot de saint Vincent de Paul.	215	Valet (le) attentif.	316
Un nez de moins.	540	Vanité (la).	302
Un pantalon unique.	16	Vanité d'un pédant.	69
Un paysan avisé.	90	Variété des langues.	20
Un pétitionnaire sous l'Empire.	284	Vengeance (la) du dragon.	174
Un placet ingénieux.	336	Véritable (la) éducation.	307
Un plaidoyer improvisé.	213	Vérité (la).	376
Un postscriptum.	57	Vérité incontestable.	291
Un prêté rendu.	160	Vers de Piron sur Philver de 1709.	326
Un procès du maréchal de Richelieu.	263	Vers destinés au portrait de La Fontaine.	127
Un propriétaire modèle.	133	Verlu (la).	121
Un proverbe bien appliqué.	177	Verlu (la) du républicain.	38
Un rébus politique.	310	Vestris.	375
Un remède héroïque.	51	Victime (la).	403
Un rôle joué d'après nature.	137	Victime (la) de la séduction.	243
Un soldat à l'église.	320	Vie (la) épicurienne.	445
Un sot.	144	Vigée.	246
Un Suisse ponctuel.	430	Vol (le) à la mélasse.	124
Un testament inattaquable.	185	Voltaire, garçon d'esprit.	27
Un toast inattendu.	154	Vrai (le) chemin de Newgate.	71
Un valet prévoyant.	126	Vrai (le) courtisan.	464
Un valet réservé.	298	Vraie (la) politesse.	119
Un vrai mari.	524	Zéphirs (les).	276
Un vrai roi.	332		


 FIN DE LA TABLE.

574009

